11. 4. 120

1.L.12 5

DE L'ESPRIT.

TOME PREMIER.

11 L 113

11. 4. 12 c

DE L'ESPRIT.

. . . . . Unde animi conſtet natura videndum,
Qua fiant ratione & qua vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. De rerum natura. *Lib. I.*

NOUVELLE EDITION.

Revue et corrigée ſur un Exemplaire non châtré de la premiere Edition.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ DURAND, LIBRAIRE, RUE DU FOIN.
M. DCC. LVIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

PRÉFACE.

L'OBJET que je me propoſe d'examiner dans cet ouvrage eſt intéreſſant ; il eſt même neuf. L'on n'a juſqu'à préſent conſidéré l'eſprit que ſous quelques-unes de ſes faces. Les grands écrivains n'ont jetté qu'un coup d'œil rapide ſur cette matiere ; & c'eſt ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoiſſance de l'eſprit, lorſqu'on prend ce mot dans toute ſon étendue, eſt ſi étroitement liée à la connoiſſance du cœur & des paſſions de l'homme, qu'il étoit impoſſible d'écrire ſur ce ſujet, ſans avoir du moins à parler de cette partie de la morale commune aux hommes de toutes les nations, & qui ne peut avoir, dans tous les gouvernements, que le bien public pour objet.

Les principes que j'établis ſur cette matiere ſont, je penſe, conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'eſt par les faits que j'ai remonté aux cauſes. J'ai cru qu'on devoit traiter la morale comme toutes les autres ſci-

ences, & faire une morale comme une phyſique expérimentale. Je ne me ſuis livré à cette idée que par la perſuaſion où je ſuis que toute morale dont les principes ſont utiles au public eſt néceſſairement conforme à la morale de la religion, qui n'eſt que la perfection de la morale humaine. Au reſte, ſi je m'étois trompé, & ſi, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce ſeroit une erreur de mon eſprit, & non pas de mon cœur; & je déclare d'avance que je les déſavoue.

Je ne demande qu'une grace à mon lecteur, c'eſt de m'entendre avant que de me condamner; c'eſt de ſuivre l'enchaînement qui lie enſemble toutes mes idées; d'être mon juge, & non ma partie. Cette demande n'eſt pas l'effet d'une ſotte confiance; j'ai trop ſouvent trouvé mauvais le ſoir, ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumieres.

Peut-être ai-je traité un ſujet au-deſſus de mes forces: mais, quel homme ſe connoît aſſez lui-même pour n'en pas trop préſumer? Je n'aurai pas du moins à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'approbation du public. Si je ne l'obtiens

pas, je ſerai plus affligé que ſurpris : il ne ſuffit point, en ce genre, de deſirer, pour obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai eſt utile aux hommes. Si je m'en ſuis écarté, je trouverai dans mes erreurs même des motifs de conſolation. *Si les hommes*, comme le dit M. de Fontenelle, *ne peuvent, en quelque genre que ce ſoit, arriver à quelque choſe de raiſonnable, qu'après avoir, en ce même genre, épuiſé toutes les ſottiſes imaginables* ; mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens : j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage. *Que de ſottiſes*, ajoute M. de Fontenelle, *ne dirions-nous pas maintenant, ſi les anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous, & ne nous les avoient, pour ainſi dire, enlevées !*

Je le répete donc : je ne garantis de mon ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant, quelque aſſuré qu'on ſoit de ſes intentions, les cris de l'envie ſont ſi favorablement écoutés, & ſes fréquentes déclamations ſont ſi propres à ſéduire des ames honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainſi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, ſouvent calomnieuſes, ont jetté les hommes de génie, ſemble

déjà préſager le retour des ſiecles d'ignorance. Ce n'eſt, en tout genre, que dans la médiocrité de ſes talents qu'on trouve un azyle contre les pourſuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection, et cette protection, je me la ſuis vraiſemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le deſir de bleſſer aucun de mes concitoyens. Le genre de cet ouvrage, où je ne conſidere aucun homme en particulier, mais les hommes & les nations en général, doit me mettre à l'abri de tout ſoupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en liſant ces diſcours, on s'appercevra que j'aime les hommes, que je deſire leur bonheur, ſans haïr ni mépriſer aucun d'eux en particulier.

Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être hazardées. Si le lecteur les juge fauſſes, je le prie de ſe rappeller, en les condamnant, que ce n'eſt qu'à la hardieſſe des tentatives qu'on doit ſouvent la découverte des plus grandes vérités ; & que la crainte d'avancer une erreur ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils & lâches voudroient la proſcrire, & lui donner quelquefois le nom odieux de licence ; en vain répetent-ils que

les vérités ſont ſouvent dangereuſes. En ſuppoſant qu'elles le fuſſent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne ſeroit pas expoſée la nation qui conſentiroit à croupir dans l'ignorance ? Toute nation ſans lumieres, lorſqu'elle ceſſe d'être ſauvage & féroce, eſt une nation avilie, & tôt ou tard ſubjuguée. Ce fut moins la valeur que la ſcience militaire des Romains qui triompha des Gaules.

Si la connoiſſance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvénients dans un tel inſtant ; cet inſtant paſſé, cette même vérité redevient utile à tous les ſiecles & à toutes les nations.

Tel eſt enfin le ſort des choſes humaines : il n'en eſt aucune qui ne puiſſe devenir dangereuſe dans de certains moments ; mais ce n'eſt qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit, par ce motif, en priver l'humanité.

Au moment même qu'on interdiroit la connoiſſance de certaines vérités, il ne ſeroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puiſſants & ſouvent même mal intentionnés, ſous prétexte qu'il eſt quelquefois ſage de taire la vérité, la banniroient entiérement de l'univers. Auſſi le public éclairé qui ſeul en

connoît tout le prix la demande ſans ceſſe : il ne craint point de s'expoſer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il eſtime le plus eſt cette élévation d'ame qui ſe refuſe au menſonge. Il ſait combien il eſt utile de tout penſer & de tout dire ; & que les erreurs même ceſſent d'être dangereuſes, lorſqu'il eſt permis de les contredire. Alors elles ſont bientôt reconnues pour erreurs; elles ſe dépoſent bientôt d'elles-mêmes dans les abymes de l'oubli, & les vérités ſeules ſurnagent ſur la vaſte étendue des ſiecles.

TABLE SOMMAIRE
DU TOME PREMIER.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

L'OBJET de ce diſcours eſt de prouver que la *ſenſibilité phyſique* & la *mémoire* ſont les cauſes productrices de toutes nos *idées*; & que tous nos *faux jugements* ſont l'effet ou de nos *paſſions*, ou de notre *ignorance*,

CHAPITRE PREMIER, *pag.* 1
Expoſition des principes.

CH. II. *Des erreurs occaſionnées par nos paſſions*, 14

CH. III. *De l'ignorance*, 16
On prouve, dans ce chapitre, que la ſeconde ſource de nos erreurs conſiſte dans l'ignorance des faits de la comparaiſon deſquels dépend, en chaque genre, la juſteſſe de nos déciſions.

CH. IV. *De l'abus des mots*, 33
Quelques exemples des erreurs occaſionnées par l'ignorance de la vraie ſignification des mots.

IL réſulte de ce diſcours, que c'eſt dans nos *paſſions* & notre *ignorance* que ſont les ſources de nos *erreurs*; que tous nos *faux jugements* ſont l'effet de cauſes accidentelles qui ne ſuppoſent point, dans *l'eſprit*, une *faculté de juger* diſtincte de la *faculté de ſentir*.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

ON ſe propoſe de prouver, dans ce diſcours, que le même *intérêt*, qui préſide au jugement que nous portons ſur les *actions*, & nous les fait regarder comme *vertueuſes*, *vicieuſes* ou *permiſes*, ſelon qu'elles ſont *utiles*, *nuiſibles* ou *indifférentes* au public, préſide pareillement au jugement que nous portons ſur les *idées*; & qu'ainſi, tant en matiere de *morale* que d'*eſprit*, c'eſt l'*intérêt* ſeul qui dicte tous nos *jugements*: vérité dont on ne peut appercevoir toute l'étendue qu'en conſidérant la *probité* & l'*eſprit* relativement, 1°. *à un particulier*, 2°. *à une petite ſociété*, 3°. *à une nation*, 4°. *aux différents ſiecles & aux différents pays*, & 5°. *à l'univers*.

CHAPITRE PREMIER. *pag.* 45

Idée générale.

CH. II. *De la probité par rapport à un particulier*, 50

CH. III. *De l'eſprit par rapport à un particulier*, 55

On prouve, par les faits, que nous n'eſtimons, dans les autres, que les idées que nous avons intérêt d'eſtimer.

CH. IV. *De la néceſſité où nous ſommes de n'eſtimer que nous dans les autres*, 63

On prouve encore, dans ce chapitre, que nous ſommes, par la pareſſe & la vanité, toujours forcés de proportionner notre eſtime pour les idées d'autrui, à l'analogie & à la conformité que ces idées ont avec les nôtres.

CH. V. *De la probité par rapport à une ſociété particuliere,* 73

L'objet de ce chapitre eſt de montrer que les ſociétés particulieres ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur ſont utiles : or l'intérêt de ces ſociétés ſe trouvant ſouvent oppoſé à l'intérêt public, elles doivent ſouvent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuiſibles au public ; elles doivent donc, par l'éloge de ces actions, ſouvent ſéduire la probité des plus honnêtes gens, & les détourner, à leur inſu, du chemin de la vertu.

CH. VI. *Des moyens de s'aſſurer de ſa vertu,* 77

On indique, en ce chapitre, comment on peut repouſſer les inſinuations des ſociétés particulieres, réſiſter à leurs ſéductions, & conſerver une vertu inébranlable au choc de mille intérêts particuliers.

CH. VII. *De l'eſprit par rapport aux ſociétés particulieres,* 83

On fait voir que les ſociétés peſent à la même balance le mérite des idées et des actions des hommes. Or, l'intérêt de ces ſociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général, on ſent qu'elles doivent, en conſéquence, porter, ſur les mêmes objets, des jugements très-différents de ceux du public.

CH. VIII. *De la différence des jugements du public, & de ceux des ſociétés particulieres,* 91

Conſéquemment à la différence qui ſe trouve entre l'intérêt du public & celui des ſociétés particulieres, on prouve, dans ce chapitre, que ces ſociétés doivent attacher une grande eſtime à ce qu'on appelle *bon ton* & le *bel uſage*.

CH. IX. *Du bon ton & du bel uſage,* 98

Le public ne peut avoir, pour ce bon ton & ce bel uſage, la même eſtime que les ſociétés particulieres.

CH. X. *Pourquoi l'homme admiré du public n'eſt pas toujours eſtimé des gens du monde,* 108

On prouve qu'à cet égard la différence des jugements du public & des ſociétés particulieres, tient à la différence de leurs intérêts.

CH. XI. *De la probité par rapport au public,* 116

En conſéquence des principes ci-devant établis, on fait voir que l'intérêt général préſide au jugement que le public porte ſur les actions des hommes.

CH. XII. *De l'eſprit par rapport au public,* 118

Il s'agit de prouver, dans ce chapitre, que l'eſtime du public pour les idées des hommes eſt toujours proportionnée à l'intérêt qu'il a de les eſtimer.

CH. XIII. *De la probité par rapport aux ſiecles & aux peuples divers,* 129

L'objet qu'on ſe propoſe, dans ce chapitre, c'eſt de montrer que les peuples divers n'ont, dans tous les ſiecles & dans tous les pays, jamais accordé le nom de vertueuſes qu'aux actions ou qui étoient, ou du moins qu'ils croyoient utiles au public. C'eſt pour jetter plus de jour ſur cette matiere, qu'on diſtingue, dans ce même chapitre, deux différentes eſpeces de vertus.

CH. XIV. *Des vertus de préjugé, & des vraies vertus,* 138

On entend, par *vertus de préjugé*, celles dont l'exacte obſervation ne contribue en rien au bonheur public ; &, par *vraies vertus*, celles dont la pratique aſſure la félicité des peuples. Conſéquement à ces deux différentes eſpeces de vertus, on diſtingue, dans ce même chapitre, deux différentes eſpeces de *corruption de mœurs* ; l'une *religieuſe*, & l'autre *politique* : connoiſſance propre à répandre de nouvelles lumieres ſur la ſcience de la morale.

CH. XV. *De quelle utilité peut être à la morale la con-*

noiſſance des principes établis dans les chapitres précédents, 152

L'objet de ce chapitre eſt de prouver que c'eſt de la légiſlation meilleure ou moins bonne que dépendent les vices ou les vertus des peuples ; & que la plupart des moraliſtes, dans la peinture qu'ils font des vices, paroiſſent moins inſpirés par l'amour du bien public, que par des intérêts perſonnels, ou des haines particulieres.

CH. XVI. *Des moraliſtes hypocrites,* 159

Développement des principes précédents.

CH. XVII. *Des avantages que pourroient procurer aux hommes les principes ci-deſſus expoſés,* 163

Ces principes donnent aux particuliers, aux peuples, & même aux légiſlateurs, des idées plus nettes de la vertu, facilitent les réformes dans les loix, nous apprennent que la ſcience de la morale n'eſt autre choſe que la ſcience même de la légiſlation ; & nous fourniſſent enfin les moyens de rendre les peuples plus heureux & les empires plus durables.

CH. XVIII. *De l'eſprit, conſidéré par rapport aux ſiecles & aux pays divers,* 172

Expoſition de ce qu'on examine dans les chapitres ſuivants.

CH. XIX. *Que l'eſtime pour les différents genres d'eſprit eſt, dans chaque ſiecle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer,* 173

CH. XX. *De l'eſprit, conſidéré par rapport aux différents pays,* 194

Il s'agit, conformément au plan de ce diſcours, de montrer que l'intérêt eſt, chez tous les peuples, le diſpenſateur de l'eſtime accordée aux idées des hommes ; & que les nations, toujours fidelles à l'intérêt de leur vanité, n'eſtiment, dans les autres nations, que les idées analogues aux leurs.

CH. XXI. *Que le mépris reſpectif des nations tient à l'intérêt de leur vanité,* 204

Après avoir prouvé que les nations mépriſent, dans les autres, les mœurs, les coutumes & les uſages différents des leurs ; on ajoute que leur vanité leur fait encore regarder comme un don de la nature la ſuperiorité que quelques-unes d'entr'elles ont ſur les autres : ſupériorité qu'elles ne doivent qu'à la conſtitution politique de leur état.

CH. XXII. *Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature des qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.* 212

On fait voir, dans ce chapitre, que la vanité commande aux nations comme aux particuliers ; que tout obéit à la loi de l'intérêt ; & que, ſi les nations, conſéquemment à cet intérêt, n'ont point, pour la morale, l'eſtime qu'elles devroient avoir pour cette ſcience, c'eſt que la morale, encore au berceau, ſemble n'avoir juſqu'à préſent été d'aucune utilité à l'univers.

CH. XXIII. *Des cauſes qui juſqu'à préſent ont retardé les progrès de la morale,* 218

CH. XXIV. *Des moyens de perfectionner la morale,* 224

CH. XXV. *De la probité par rapport à l'univers,* 236

CH. XXVI. *De l'eſprit par rapport à l'univers,* 238

L'objet de ce chapitre eſt de montrer qu'il eſt des idées utiles à l'univers ; & que les idées de cette eſpece ſont les ſeules qui puiſſent nous faire obtenir l'eſtime des nations.

LA concluſion générale de ce diſcours, c'eſt que l'*intérêt*, ainſi qu'on s'étoit propoſé de le prouver, eſt l'unique diſpenſateur de l'*eſtime* & du *mépris* attachés aux *actions* & aux *idées* des hommes.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MEME.

CHAPITRE PREMIER.

ON diſpute tous les jours ſur ce qu'on doit appeller *Eſprit :* chacun dit ſon mot ; perſonne n'attache les mêmes idées à ce mot ; & tout le monde parle ſans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juſte & préciſe de ce mot *Eſprit* & des différentes acceptions dans leſquelles on le prend, il faut d'abord conſidérer l'eſprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'eſprit comme l'effet de la faculté de penſer (& l'eſprit n'eſt en ce ſens, que l'aſſemblage des penſées d'un homme) ; ou l'on le conſidere comme la faculté même de penſer.

Pour ſavoir ce que c'eſt que l'eſprit, pris dans cette derniere ſignification, il faut connoître quelles ſont les cauſes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, ſi je l'oſe dire, deux puiſſances paſſives, dont l'exiſtence eſt généralement & diſtinctement reconnue.

L'une eſt la faculté de recevoir les impreſſions différentes que font ſur nous les objets extérieurs; on la nomme *ſenſibilité phyſique.*

L'autre eſt la faculté de conſerver l'impreſſion que ces objets ont faite ſur nous; on l'appelle *mémoire :* & la mémoire n'eſt autre choſe qu'une ſenſation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les cauſes productrices de nos penſées, & qui nous ſont communes avec les animaux, ne nous occaſionneroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, ſi elles n'étoient jointes en nous à une certaine organiſation extérieure.

Si la nature, au lieu de mains & de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval; qui doute que les hommes ſans art, ſans habitations, ſans défenſe contre les animaux, tout occupés du ſoin de pourvoir à leur nourriture & d'éviter les bêtes féroces, ne fuſſent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs (*a*)?

(*a*) On a beaucoup écrit ſur l'ame des bêtes : on leur a, tour-à-tour ôté & rendu la faculté de penſer; & peut-être n'a-t-on pas aſſez ſcrupuleuſement cherché, dans la différence du phyſique de l'homme & de l'animal, la cauſe de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1. Toutes les pattes des animaux ſont terminées ou par de la corne, comme dans le bœuf & le cerf, ou par des ongles, comme dans le chien & le loup; ou par des griffes comme dans le lion & le chat. Or, cette difference d'organiſation, entre nos mains & les pattes des animaux, les prive non ſeulement, comme le dit M. de Buffon, preſque en entier du ſens du tact, mais encore de l'adreſſe néceſſaire pour manier aucun outil & pour faire aucune des de-

Or, dans cette ſuppoſition, il eſt évident que la police n'eût dans aucune ſociété, été portée au degré de perfection où maintenant elle eſt parve-

couvertes qui ſuppoſent des mains.

2. La vie des animaux en général plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'obſervations, ni, par conſéquent, d'avoir autant d'idées que l'homme.

3. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de beſoins, & doivent par conſéquent avoir moins d'invention : ſi les animaux voraces ont en général plus d'eſprit que les autres animaux, c'eſt que la faim toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruſes pour ſurprendre leur proie.

4. Les animaux ne forment qu'une ſociété fugitive devant l'homme, qui, par le ſecours des armes qu'il s'eſt forgées, s'eſt rendu redoutable au plus fort d'entr'eux.

L'homme eſt d'ailleurs l'animal le plus multiplié ſur la terre : il nait, il vit dans tous les climats, lorſqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les élephants & les rhinoceros, ne ſe trouvent que ſous certaine latitude.

Or plus l'eſpece d'un animal, ſuſceptible d'obſervation, eſt multipliée, plus cette eſpece d'animal a d'idées & d'eſprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les ſinges, dont les pattes ſont, à peu près, auſſi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme ? C'eſt qu'ils lui reſtent inférieurs à beaucoup d'égards ; c'eſt que les hommes ſont plus multipliés ſur la terre ; c'eſt que, parmi les différentes eſpeces de ſinges, il en eſt peu dont la force ſoit comparable à celle de l'homme ; c'eſt que les ſinges ſont frugivores, qu'ils ont moins de beſoins, & par conſéquent moins d'invention, que les hommes ; c'eſt que d'ailleurs leur vie eſt plus courte, qu'ils ne forment qu'une ſociété fugitive devant les hommes & les animaux tels que les tigres, les lions, &c ; c'eſt qu'enfin la diſpoſition organique de leur corps les tenant, comme les enfants, dans un mouvement perpétuel, méme après que leurs beſoins ſont ſatisfaits, les ſinges ne ſont pas ſuſceptibles de l'*ennui* qu'on doit regarder, ainſi que je le prouverai dans le troiſieme Diſcours, comme un des principes de la perfectibilité de l'eſprit humain.

C'eſt en combinant toutes ces différences, dans le phyſique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pour-

nue. Il n'eſt aucune nation qui en fait d'eſprit, ne fut reſtée fort inférieure à certaines nations ſauvages qui n'ont pas deux cents idées (*b*), deux cents mots pour exprimer leurs idées & dont la langue, par conſéquent, ne fût réduite, comme celle des animaux, à cinq ou ſix ſons ou cris (*c*), ſi l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*arcs*, de *flèches*, de *filets*, &c qui ſuppoſent l'uſage de nos mains. D'où je conclus que, ſans une certaine organiſation extérieure, la ſenſibilité & la mémoire ne ſeroient en nous que des facultés ſtériles.

Maintenant il faut examiner ſi, par le ſecours de cette organiſation, ces deux facultés ont réellement produit toutes nos penſées.

quoi la ſenſibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne ſont, pour ainſi dire, dans ces derniers, que des facultés ſtériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, ſans injuſtice, ne peut avoir ſoumis à la douleur & à la mort des créatures innocentes, & qu'ainſi les bêtes ne ſont que de pures machines : je répondrai à cette objection que l'écriture & l'égliſe n'ayant dit nulle part que les animaux fuſſent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, & ſuppoſer ces motifs juſtes Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours au bon mot du P. Malebranche, qui, lorſqu'on lui ſoutenoit que les animaux étoient ſenſibles à la douleur, répondoit, en plaiſantant, qu'*apparemment ils avoient mangé du foin défendu.*

(*b*) Les idées des nombres, ſi ſimples, ſi faciles à acquérir & vers leſquelles le beſoin nous porte ſans ceſſe, ſont ſi prodigieuſement bornées dans certaines nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que juſqu'à trois, & qui n'expriment les nombres qui vont au-delà de trois, que par le mot de *beaucoup*.

(*c*) Tels ſont les peuples que Dampierre trouva dans une iſle qui ne produiſoit ni arbre ni arbuſte, & qui, vivant du poiſſon que les flots de la mer jettoient dans les petites bayes de l'iſle, n'avoient d'autre langue qu'un glouſſement ſemblable à celui du coq-d'Inde.

Avant d'entrer à ce ſujet dans aucun examen, peut-être me demandera-t-on ſi ces deux facultés ſont des modifications d'une ſubſtance ſpirituelle ou matérielle. Cette queſtion, autrefois agitée par les philoſophes (*d*), & renouvellée de nos jours, n'entre pas néceſſairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'eſprit s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypotheſes. J'obſerverai ſeulement à ce ſujet que, ſi l'égliſe n'eût pas fixé notre croyance ſur ce point, & qu'on dût, par les ſeules lumieres de la raiſon, s'élever juſqu'à la connoiſſance du principe penſant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'eſt ſuſceptible de démonſtration ; qu'on doit peſer les raiſons pour & contre, balancer les difficultés, ſe déterminer en faveur du plus grand nombre des vraiſemblances ;

(*d*) Quelque Stoïcien décidé que fût Sénéque, il n'étoit pas trop aſſuré de la ſpiritualité de l'ame. " Votre lettre, écrit-il à un de ſes amis, eſt arrivée mal-à-propos : lorſque je l'ai reçue, je me promenois délicieuſement dans le palais de l'eſpérance ; je m'y aſſurois de l'immortalité de mon ame, mon imagination, doucement échauffée par les diſcours de quelques grands hommes, ne doutoit déjà plus de cette immortalité qu'ils promettent plus qu'ils ne la prouvent ; déjà je commençois à me déplaire à moi-même, je mépriſois les reſtes d'une vie malheureuſe, je m'ouvrois avec délices les portes de l'éternité. Votre lettre arrive : je me réveille ; & d'un ſonge ſi amuſant il me reſte le regret de le reconnoître pour un ſonge."

Une preuve, dit M. Deſlandes dans ſon *hiſtoire critique de la philoſophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité ni à l'immatérialité de l'ame, c'eſt, que, du temps de Néron, l'on ſe plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énervoit le courage des ſoldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale conſolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles ſouffrances après cette vie.

& par conſéquent ne porter que des jugements proviſoires. Il en ſeroit, de ce problême, comme d'une infinité d'autres qu'on ne peut réſoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités (*e*). Je ne

(*e*) Il ſeroit impoſſible de s'en tenir à l'axiome de Deſcartes, & de n'acquieſcer qu'à l'évidence. Si l'on répete tous les jours cet axiome dans les écoles, c'eſt qu'il n'y eſt pas pleinement entendu; c'eſt que Deſcartes n'ayant point mis, ſi je peux m'exprimer ainſi, d'enſeigne à l'hôtellerie de l'évidence, chacun ſe croit en droit d'y loger ſon opinion. Quiconque ne ſe rendroit réellement qu'à l'évidence, ne ſeroit guere aſſuré que de ſa propre exiſtence. Comment le ſeroit-il, par exemple, de celle des corps? Dieu, par ſa toute puiſſance, ne peut-il pas faire ſur nos ſens les mêmes impreſſions qu'y exciteroit la préſence des objets? Or, ſi Dieu le peut, comment aſſurer qu'il ne faſſe pas à cet égard uſage de ſon pouvoir, & que tout l'univers ne ſoit un pur phénomene? D'ailleurs, ſi dans les rêves nous ſommes affectés des mêmes ſenſations que nous éprouverions à la préſence des objets, comment prouver que notre vie n'eſt pas un long rêve?

Non que je prétende nier l'exiſtence des corps, mais ſeulement montrer que nous en ſommes moins aſſurés que de notre propre exiſtence. Or, comme la vérité eſt un point indiviſible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité *qu'elle eſt plus ou moins vraie*, il eſt évident que, ſi nous ſommes plus certains de notre propre exiſtence que de celle des corps, l'exiſtence des corps n'eſt, par conſéquent, qu'une probabilité: probabilité qui ſans doute eſt très-grande, & qui, dans la conduite, équivaut à l'évidence; mais qui n'eſt cependant qu'une probabilité. Or, ſi preſque toutes nos vérités ſe réduiſent à des probabilités, quelle reconnoiſſance ne devroit-on pas à l'homme de génie qui ſe chargeroit de conduire des tables phyſiques, métaphyſiques, morales & politiques, où ſeroient marqués avec préciſion tous les divers degrés de probabilité, & par conſéquent de croyance qu'on doit aſſigner à chaque opinion?

L'exiſtence des corps, par exemple, ſeroit placée dans les tables phyſiques comme le premier degré de certitude; on y détermineroit enſuite ce qu'il y a à parier que le ſoleil ſe levera demain, qu'il ſe levera dans dix, dans vingt ans, &c. Dans les tables morales

m'arrête donc pas davantage à cette queſtion ; je viens à mon ſujet : & je dis que la ſenſibilité phyſique & la mémoire, ou, pour parler plus exacte-

ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier degré de certitude, l'exiſtence de Rome ou de Londres, puis celle des héros tels que Céſar ou Guillaume le conquérant ; l'on deſcendroit ainſi, par l'échelle des probabilités, juſqu'aux faits les moins certains ; & enfin juſqu'aux prétendus miracles de Mahomet, juſqu'à ces prodiges atteſtés par tant d'Arabes, & dont la fauſſeté cependant eſt encore très-probable ici bas, où les menteurs ſont ſi communs & les prodiges ſi rares.

Alors les hommes, qui le plus ſouvent ne different de ſentiment que par l'impoſſibilité où ils ſont de trouver des ſignes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils attachent à leur opinion, ſe communiqueroient plus facilement leurs idées ; puiſqu'ils pourroient, pour m'exprimer ainſi, toujours rapporter leurs opinions à quelques-uns des numéros de ces tables de probabilités.

Comme la marche de l'eſprit eſt toujours lente, & les découvertes dans les ſciences preſque toujours éloignées les unes des autres, on ſent que les tables de probabilités une fois conſtruites, on n'y feroit que des changements légers & ſucceſſifs, qui conſiſteroient, conſéquemment à ces découvertes, à augmenter ou diminuer la probabilité de certaines propoſitions que nous appellons vérités, & qui ne ſont que des probabilités plus ou moins accumulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours inſupportable à l'orgueil de la plupart des hommes, ſeroit plus facile à ſoutenir : alors les doutes ceſſeroient d'être vagues ; ſoumis au calcul & par conſéquent appréciables, ils ſe convertiroient en propoſitions affirmatives : alors la ſecte de Carnéade, regardée autrefois comme la philoſophie par excellence, puiſqu'on lui donnoit le nom *élective*, ſeroit purgée de ces légers défauts que la querelleuſe ignorance a reprochés avec trop d'aigreur à cette philoſophie dont les dogmes étoient également propres à éclairer les eſprits, & à adoucir les mœurs.

Si cette ſecte, conformément à ſes principes, n'admettoit point de vérités, elle admettoit du moins des apparences, vouloit qu'on réglât ſa vie ſur ces apparences, qu'on agît lorſqu'il paroiſſoit plus convenable d'agir que

ment, que la ſenſibilité ſeule produit toutes nos idées. En effet, la mémoire ne peut être qu'un des organes de la ſenſibilité phyſique : le principe qui ſent en nous doit être néceſſairement le principe qui ſe reſſouvient ; puiſque *ſe reſſouvenir*, comme je vais le prouver, n'eſt proprement que *ſentir*.

Lorſque, par une ſuite de mes idées ou par l'ébranlement que certains ſons cauſent dans l'organe de mon oreille, je me rappelle l'image d'un chêne ; alors mes organes intérieurs doivent néceſſairement ſe trouver à peu près dans la même ſituation où ils étoient à la vue de ce chêne. Or cette ſituation des organes doit inconteſtablement produire une ſenſation : il eſt donc évident que ſe reſſouvenir, c'eſt ſentir.

Ce principe poſé, je dis encore que c'eſt dans la capacité que nous avons d'appercevoir les reſſemblances ou les différences, les convenances ou les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, que conſiſtent toutes les opérations de l'eſprit. Or cette capacité n'eſt que la ſenſibilité phyſique même : tout ſe réduit donc à ſentir.

Pour nous aſſurer de cette vérité, conſidérons la nature. Elle nous préſente des objets ; ces objets ont des rapports avec nous & des rap-

d'examiner, qu'on délibérât mûrement lorſqu'on avoit le temps de délibérer ; qu'on ſe décidât par conſequent plus ſûrement, & que dans ſon ame on laiſſât toujours aux verités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques. Elle vouloit de plus, qu'on fût moins perſuadé de ſes opinions, plus lent à condamner celles d'autrui, par conſéquent plus ſociable ; enfin que l'habitude du doute, en nous rendant moins ſenſibles à la contradiction, étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit point ici, des vérités révélées, qui ſont des vérités d'un autre ordre.

ports entr'eux; la connoiſſance de ces rapports forme ce qu'on appelle l'*Eſprit*: il eſt plus ou moins grand, ſelon que nos connoiſſances en ce genre ſont plus ou moins étendues. L'eſprit humain s'éleve juſqu'à la connoiſſance de ces rapports; mais ce ſont des bornes qu'il ne franchit jamais. Auſſi tous les mots qui compoſent les diverſes langues, & qu'on peut regarder comme la collection des ſignes de toutes les penſées des hommes, nous rappellent ou des images, tels ſont les mots, *chêne*, *océan*, *ſoleil*; ou déſignent des idées, c'eſt-à dire, les divers rapports que les objets ont entr'eux, & qui ſont ou ſimples, comme les mots, *grandeur*, *petiteſſe*, ou compoſés, comme, *vice*, *vertu*; ou ils expriment enfin les rapports divers que les objets ont avec nous, c'eſt-à-dire notre action ſur eux, comme dans ces mots, *je briſe*, *je creuſe*, *je ſoulève*; ou leur impreſſion ſur nous, comme dans ceux-ci, *je ſuis bleſſé*, *ébloui*, *épouvanté*.

Si j'ai reſſerré ci-deſſus la ſignification de ce mot, *Idée*, qu'on prend dans des acceptions très-différentes, puiſqu'on dit également l'*idée d'un arbre* & l'*idée de vertu*, c'eſt que la ſignification indéterminée de cette expreſſion peut faire quelquefois tomber dans les erreurs qu'occaſionne toujours l'abus des mots.

La concluſion de ce que je viens de dire, c'eſt que, ſi tous les mots des diverſes langues ne déſignent jamais que des objets ou les rapports de ces objets avec nous & entr'eux, tout l'eſprit par conſéquent conſiſte à comparer & nos ſenſations & nos idées; c'eſt-à-dire, à voir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'elles ont entre

elles. Or, comme le jugement n'eſt que cette appercevance elle-même, ou du moins que le prononcé de cette appercevance, ils s'enſuit que toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à juger.

La queſtion renfermée dans ces bornes, j'examinerai maintenant ſi *juger* n'eſt pas *ſentir*. Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me préſente, il eſt évident que le jugement porté ſur les différentes impreſſions, que ces objets ont faites ſur mes ſens, n'eſt proprement qu'une ſenſation; que je puis dire également, je juge ou je ſens que, de deux objets, l'un, que j'appelle *toiſe*, fait ſur moi une impreſſion différente de celui que j'appelle *pied*; que la couleur que je nomme *rouge*, agit ſur mes yeux différemment de celle que je nomme *jaune*; & j'en conclus qu'en pareil cas *juger* n'eſt jamais que *ſentir*. Mais, dira-t-on, ſuppoſons qu'on veuille ſavoir ſi la force eſt préférable à la grandeur du corps, peut-on aſſurer qu'alors juger ſoit ſentir? Oui, répondrai-je: car, pour porter un jugement ſur ce ſujet, ma mémoire doit me tracer ſucceſſivement les tableaux des ſituations différentes où je puis me trouver le plus communément dans le cours de ma vie. Or juger, c'eſt voir dans ces divers tableaux, que la force me ſera plus ſouvent utile que la grandeur du corps. Mais, répliquera-t-on, lorſqu'il s'agit de juger ſi, dans un roi, la juſtice eſt préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne ſoit alors qu'une ſenſation?

Cette opinion, ſans doute, a d'abord l'air d'un paradoxe: cependant, pour en prouver la vérité, ſuppoſons dans un homme la connoiſſance de ce qu'on appelle le bien & le mal; & que cet

homme ſache encore qu'une action eſt plus ou moins mauvaiſe, ſelon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur de la ſociété. Dans cette ſuppoſition, quel art doit employer le poëte ou l'orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la juſtice, préférable, dans un roi, à la bonté, conſerve à l'état plus de citoyens?

L'orateur préſentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme: dans l'un il lui peindra le roi juſte qui condamne & fait exécuter un criminel; dans le ſecond, le roi bon qui fait ouvrir le cachot de ce même criminel & lui détache ſes fers; dans le troiſiéme, il repréſentera ce même criminel qui, s'armant de ſon poignard au ſortir de ſon cachot, court maſſacrer cinquante citoyens: or, quel homme, à la vue de ces trois tableaux, ne ſentira pas que la juſtice, qui, par la mort d'un ſeul, prévient la mort de cinquante hommes, eſt, dans un roi, préférable à la bonté? Cependant ce jugement n'eſt réellement qu'une ſenſation. En effet, ſi par l'habitude d'unir certaines idées à certains mots, on peut, comme l'expérience le prouve, en frappant l'oreille de certains ſons, exciter en nous à peu près les mêmes ſenſations qu'on éprouveroit à la préſence même des objets; il eſt évident qu'à l'expoſé de ces trois tableaux, juger que, dans un roi, la juſtice eſt préférable à la bonté, c'eſt ſentir & voir que, dans le premier tableau, on n'immole qu'un citoyen; & que, dans le troiſiéme, on en maſſacre cinquante: d'où je conclus que tout jugement n'eſt qu'une ſenſation.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il mettre encore au rang des ſenſations les jugements portés, par

exemple, ſur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes, telles que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre mémoire, ou la méthode des abſtractions, ou celle de l'analyſe.

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord déterminer la ſignification de ce mot *méthode :* une méthode n'eſt autre choſe que le moyen dont on ſe ſert pour parvenir au but qu'on ſe propoſe. Suppoſons qu'un homme ait deſſein de placer certains objets ou certaines idées dans ſa mémoire, & que le hazard les y ait rangés de maniére que le reſſouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappellé le ſouvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres idées, & qu'il ait ainſi gravé plus facilement & plus profondement certains objets dans ſa mémoire : alors, juger que cet ordre eſt le meilleur & lui donner le nom de *méthode*, c'eſt dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, qu'on a éprouvé une ſenſation moins pénible, en étudiant dans cet ordre que dans tout autre : or, ſe reſſouvenir d'une ſenſation pénible, c'eſt ſentir ; il eſt donc évident que, dans ce cas, *juger* eſt *ſentir*.

Suppoſons encore que, pour prouver la vérité de certaines propoſitions de géométrie & pour les faire plus facilement concevoir à ſes diſciples, un géometre ſe ſoit aviſé de leur faire conſidérer les lignes indépendamment de leur largeur & de leur épaiſſeur : alors, juger que ce moyen ou cette méthode d'abſtraction eſt la plus propre à faciliter à ſes éleves l'intelligence de certaines propoſitions de géométrie, c'eſt dire qu'ils font moins d'efforts d'attention, & qu'ils éprouvent une ſenſation moins pénible, en ſe ſervant de cette méthode que d'une autre.

Suppoſons, pour dernier exemple, que, par un examen ſéparé de chacune des vérités que renferme une propoſition compliquée, on ſoit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette propoſition: juger alors que le moyen ou la méthode de l'analyſe eſt la meilleure, c'eſt pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, & qu'on a par conſéquent éprouvé une ſenſation moins pénible, lorſqu'on a conſidéré en particulier chacune des vérités renfermées dans cette propoſition compliquée, que lorſqu'on les a voulu ſaiſir toutes à la fois.

Il réſulte, de ce que j'ai dit, que les jugements portés ſur les moyens ou les méthodes que le hazard nous préſente pour parvenir à un certain but, ne ſont proprement que des ſenſations; & que, dans l'homme, tout ſe réduit à ſentir.

Mais, dira-t-on, comment juſqu'à ce jour a-t-on ſuppoſé en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir? L'on ne doit cette ſuppoſition, répondrai-je, qu'à l'impoſſibilité où l'on s'eſt cru juſqu'à préſent d'expliquer d'aucune autre maniére certaines erreurs de l'eſprit.

Pour lever cette difficulté, je vais, dans les chapitres ſuivants, montrer que tous nos faux jugements & nos erreurs ſe rapportent à deux cauſes qui ne ſuppoſent en nous que la faculté de ſentir; qu'il ſeroit, par conſéquent, inutile & même abſurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on ne puiſſe expliquer ſans elle. J'entre donc en matiére; & je dis qu'il n'eſt point de faux jugement qui ne ſoit un effet ou de nos paſſions ou de notre ignorance.

préſentent; mais elles nous trompent encore, en nous montrant ſouvent ces mêmes objets où ils n'exiſtent pas. On fait le conte d'un curé & d'une dame galante: ils avoient oui dire que la lune étoit habitée, ils le croyoient; &, le téleſcope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitants. *Si je ne me trompe*, dit d'abord la dame, *j'apperçois deux ombres; elles inclinent l'une vers l'autre: je n'en doute point, ce ſont deux amants heureux. . . . . Eh! fi donc, madame*, reprend le curé, *ces deux ombres que vous voyez ſont deux clochers d'une cathédrale.* Ce conte eſt notre hiſtoire; nous n'appercevons le plus ſouvent dans les choſes que ce que nous deſirons y trouver: ſur la terre, comme dans la lune, des paſſions différentes nous y feront toujours voir ou des amants ou des clochers. L'illuſion eſt un effet néceſſaire des paſſions, dont la force ſe meſure preſque toujours par le degré d'aveuglement où elles nous plongent. C'eſt ce qu'avoit très-bien ſenti je ne ſais quelle femme, qui, ſurpriſe par ſon amant entre les bras de ſon rival, oſa lui nier le fait dont il étoit témoin: *Quoi!* lui dit-il, *vous pouſſez à ce point l'impudence. . . . Ah, perfide!* s'écria-t-elle, *je le vois, tu ne m'aimes plus; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Ce mot n'eſt pas ſeulement applicable à la paſſion de l'amour, mais à toutes les paſſions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Lorſque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux nations puiſſantes, & que les citoyens inquiets ſe demandent les uns aux autres des nouvelles: d'une part, quelle facilité à croire les bonnes! de l'autre, quelle incrédulité ſur les mauvaiſes! Combien de fois une trop ſotte confiance en

fiant aſſez de ſon ignorance, on croit trop facilement que ce que l'on voit dans un objet eſt tout ce que l'on y peut voir.

Dans les queſtions un peu difficiles, l'ignorance doit être regardée comme la principale cauſe de nos erreurs. Pour ſavoir combien, en ce cas, il eſt facile de ſe faire illuſion à ſoi-même; & comment, en tirant des conſéquences toujours juſtes de leurs principes, les hommes arrivent à des réſultats entiérement contradictoires, je choiſirai pour exemple une queſtion un peu compliquée: telle eſt celle du luxe, ſur laquelle on a porté des jugements très-différents, ſelon qu'on l'a conſidérée ſous telle ou telle face.

Comme le mot de *luxe* eſt vague, n'a aucun ſens bien déterminé, et n'eſt ordinairement qu'une expreſſion relative; il faut d'abord attacher une idée nette à ce mot de *luxe* pris dans une ſignification rigoureuſe; & donner enſuite une définition du luxe conſidéré par rapport à une nation & par rapport à un particulier.

Dans une ſignification rigoureuſe, on doit entendre, par *luxe*, toute eſpece de ſuperfluités; c'eſt-à-dire, tout ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire à la conſervation de l'homme. Lorſqu'il s'agit d'un peuple policé & des particuliers qui le compoſent, ce mot de *luxe* a une tout autre ſignification; il devient abſolument relatif. Le luxe d'une nation policée eſt l'emploi de ſes richeſſes à ce que nomme ſuperfluités le peuple avec lequel on compare cette nation. C'eſt le cas où ſe trouve l'Angleterre par rapport à la Suiſſe.

Le luxe, dans un particulier, eſt pareillement l'emploi de ſes richeſſes à ce que l'on doit appeller ſuperfluités, eu égard au poſte que cet

homme occupe dans un état, & au pays dans lequel il vit: tel étoit le luxe de Bourvalais.

Cette définition donnée, voyons ſous quels aſpects différents on a conſidéré le luxe des nations, lorſque les uns l'ont regardé comme utile, & les autres comme nuiſible à l'état.

Les premiers ont porté leurs regards ſur ces manufactures que le luxe conſtruit, où l'étranger s'empreſſe d'échanger ſes tréſors contre l'induſtrie d'une nation. Ils voient l'augmentation des richeſſes amener à ſa ſuite l'augmentation du luxe & la perfection des arts propres à le ſatisfaire. Le ſiécle du luxe leur paroît l'époque de la grandeur & de la puiſſance d'un état. L'abondance d'argent qu'il ſuppoſe & qu'il attire rend, diſent-ils, la nation heureuſe au-dedans, & redoutable au dehors. C'eſt par l'argent qu'on ſoudoie un grand nombre de troupes, qu'on bâtit des magaſins, qu'on fournit des arcenaux, qu'on contracte, qu'on entretient alliance avec de grands princes, & qu'une nation enfin peut non ſeulement réſiſter, mais encore commander à des peuples plus nombreux & par conſéquent plus réellement puiſſants qu'elle. Si le luxe rend un état redoutable au dehors, quelle félicité ne lui procure-t-il pas au-dedans? Il adoucit les mœurs; il crée de nouveaux plaiſirs, fournit par ce moyen à la ſubſiſtance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité ſalutaire qui arrache l'homme à cette inertie, à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes & les plus cruelles de l'humanité. Il répand par tout une chaleur vivifiante, fait circuler la vie dans tous les membres d'un état, y réveille l'induſtrie, fait ouvrir des ports, y conſtruit des vaiſſeaux, les guide à travers l'océan, & rend enfin communes à tous

les hommes les productions & les richeſſes que la nature avare enferme dans les gouffres des mers, dans les abymes de la terre, ou qu'elle tient éparſes dans mille climats divers. Voilà, je penſe, à peu près le point de vue ſous lequel le luxe ſe préſente à ceux qui le conſiderent comme utile aux états.

Examinons maintenant l'aſpect ſous lequel il s'offre aux philoſophes qui le regardent comme funeſte aux nations.

Le bonheur des peuples dépend, & de la félicité dont ils jouiſſent au-dedans, & du reſpect qu'ils inſpirent au-dehors.

A l'égard du premier objet, nous penſons, diront ces philoſophes, que le luxe & les richeſſes qu'il attire dans un état n'en rendroient les ſujets que plus heureux, ſi ces richeſſes étoient moins inégalement partagées, & que chacun pût ſe procurer les commodités dont l'indigence le force à ſe priver.

Le luxe n'eſt donc pas nuiſible comme luxe, mais ſimplement comme l'effet d'une grande diſproportion entre les richeſſes des citoyens (*a*).

(*a*) Le luxe fait circuler l'argent; il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entaſſer: c'eſt donc le luxe, diſent quelques gens, qui remet l'équilibre entre les fortunes des citoyens. Ma réponſe à ce raiſonnement, c'eſt qu'il ne produit point cet effet. Le luxe ſuppoſe toujours une cauſe d'inégalité de richeſſes entre les citoyens. Or cette cauſe, qui fait les premiers riches, doit, lorſque le luxe les a ruinés, en reproduire toujours de nouveaux: ſi l'on détruiſoit cette cauſe d'inégalité de richeſſes, le luxe diſparoîtroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle *luxe* dans les pays où les fortunes des citoyens ſont à peu près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire que, cette inégalité de richeſſes une fois établie, le luxe lui-même eſt en partie cauſe de la reproduction perpétuelle du luxe. En effet, tout homme qui ſe ruine par ſon luxe tranſporte

Auſſi le luxe n'eſt-il jamais extrême, lorſque le partage des richeſſes n'eſt pas trop inégal; il s'augmente à meſure qu'elles ſe raſſemblent en un plus petit nombre de mains; il parvient enfin à ſon dernier période, lorſque la nation ſe partage en deux claſſes, dont l'une abonde en ſuperfluités, & l'autre manque du néceſſaire.

Arrivé une fois à ce point, l'état d'une nation eſt d'autant plus cruel qu'il eſt incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des citoyens? L'homme riche aura acheté de grandes ſeigneuries: à portée de profiter du dérangement de ſes voiſins, il aura réuni, en peu de tems, une infinité de petites propriétés à ſon domaine. Le nombre de propriétaires diminué, celui des journaliers ſera augmenté: lorſque ces derniers ſeront aſſez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage, alors le journalier ſuivra le cours de toute eſpece de marchandiſe, dont la valeur diminue lorſqu'elle eſt commune. D'ailleurs, l'homme riche, qui a plus de luxe encore que de richeſſes, eſt intéreſſé à baiſſer le

la plus grande partie de ſes richeſſes dans les mains des artiſans du luxe; ceux-ci, enrichis des dépouilles d'une infinité de diſſipateurs, deviennent riches à leur tour, & ſe ruinent de la même maniére. Or, des débris de tant de fortunes, ce qui reflue de richeſſes dans les campagnes n'en peut être que la moindre partie, parce que les productions de la terre, deſtinées à l'uſage commun des hommes, ne peuvent jamais excéder un certain prix.

Il n'en eſt pas ainſi de ces mêmes productions, lorſqu'elles ont paſſé dans les manufactures & qu'elles ont été employées par l'induſtrie; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaiſie; le pris en devient exceſſif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ſes artiſans, le faire toujours circuler dans la même claſſe d'hommes, & par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richeſſes entre les citoyens.

prix des journées, à n'offrir au journalier que la paye abſolument néceſſaire pour ſa ſubſiſtance (*b*): le beſoin contraint ce dernier à s'en contenter; mais s'il lui ſurvient quelque maladie ou quelque augmentation de famille, alors faute d'une nourriture ſaine ou aſſez abondante, il devient infirme, il meurt, & laiſſe à l'état une famille de mendiants. Pour prévenir un pareil malheur, il faudroit avoir recours à un nouveau partage des terres: partage toujours injuſte & impracticable. Il eſt donc évident que, le luxe parvenu à un certain période, il

(b) On croit communément que les campagnes ſont ruinées par les corvées, les impoſitions, & ſur tout par celle des tailles; je conviendrai volontiers qu'elles ſont très-onéreuſes: il ne faut cependant pas imaginer que la ſeule ſuppreſſion de cet impôt rendît la condition des payſans fort heureuſe. Dans beaucoup de provinces, la journée eſt de huit ſols. Or, de ces huit ſols, ſi je déduis l'impoſition de l'égliſe, c'eſt-à-dire, à peu près quatrevingt-dix fêtes ou dimanches, & peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier eſt incommodé, ſans ouvrage, ou employé aux corvées, il ne lui reſte, l'un portant l'autre, que ſix ſols par jour: tant qu'il eſt garçon, je veux que ces ſix ſols fourniſſent à ſa dépenſe, le nouriſſent, le vêtent, le logent: dès qu'il ſera marié, ces ſix ſols ne pourront plus lui ſuffire; parce que, dans les premieres années du mariage, la femme, entiérement occupée à ſoigner ou à allaiter ſes enfants, ne peut rien gagner: ſuppoſons qu'on lui fît alors remiſe entiere de ſa taille, c'eſt-à-dire, cinq ou ſix francs, il auroit à peu près un liard de plus à dépenſer par jour; or ce liard ne changeroit ſurement rien à ſa ſituation: que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuſe? hauſſer conſidérablement le prix des journées. Pour cet effet, il faudroit que les ſeigneurs vécuſſent habituellement dans leurs terres: à l'exemple de leurs pères, ils récompenſeroient les ſervices de leurs domeſtiques par le don de quelques arpents de terre; le nombre des propriétaires augmenteroit inſenſiblement; celui des journaliers diminueroit; & ces derniers, devenus plus rares, mettroient leur peine à plus haut prix.

eſt impoſſile de remettre aucune égalité entre la fortune des citoyens. Alors les riches & les richeſſes ſe rendent dans les capitales, où les attirent les plaiſirs & les arts du luxe : alors la campagne reſte inculte & pauvre ; ſept ou huit millions d'hommes languiſſent dans la miſere *(c)*, & cinq

(c) Il eſt bien ſingulier que les pays vantés par leur luxe & leur police ſoient les pays où le plus grand nombre des hommes eſt plus malheureux que ne le ſont les nations ſauvages, ſi mépriſées des nations policées. Qui doute que l'état du ſauvage ne ſoit préférable à celui du payſan ? Le ſauvage n'a point, comme lui, à craindre la priſon, la ſurcharge des impôts, la vexation d'un ſeigneur, le pouvoir arbitraire d'un ſubdélégué ; il n'eſt point perpétuellement humilié & abruti par la préſence journaliere d'hommes plus riches & plus puiſſants que lui ; ſans ſupérieur, ſans ſervitude, plus robuſte que le payſan parce qu'il eſt plus heureux, il jouit du bonheur de l'égalité, & ſurtout du bien ineſtimable de la liberté ſi inutilement reclamée par la plupart des nations.

Dans les pays policés, l'art de la légiſlation n'a ſouvent conſiſté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit nombre ; à tenir, pour cet effet, la multitude dans l'oppreſſion, & à violer envers elle tous les droits de l'humanité.

Cependant, le vrai eſprit légiſlatif ne devroit s'occuper que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de paſteur ; peut-être les découvertes en légiſlation nous ramèneront-elles, à cet égard, au point d'où l'on eſt d'abord parti. Non que je veuille décider une queſtion ſi délicate, & qui exigeroit l'examen le plus profond : mais j'avoue qu'il eſt bien étonnant que tant de formes différentes de gouvernement établies du moins ſous le prétexte du bien public, que tant de loix, tant de réglements, n'aient été, chez la plupart des peuples, que des inſtruments de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce malheur, ſans revenir à des mœurs infiniment plus ſimples. Je ſens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaiſirs dont on ne peut ſe détacher ſans peine ; mais ce ſacrifice cependant ſeroit un devoir, ſi le bien gé-

ou ſix mille vivent dans une opulence qui les rend odieux, ſans les rendre plus heureux.

En effet, que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence plus ou moins grande de ſa table ? Ne lui ſuffit-il pas d'attendre la faim, de proportionner ſes exercices ou la longueur de ſes promenades au mauvais goût de ſon cuiſinier, pour trouver délicieux tout mets qui ne ſera pas déteſtable ? D'ailleurs, la frugalité & l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occaſionne la gourmandiſe irritée par la bonne chere ? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des habits ou des équipages : lorſqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé & traîné dans un char brillant, on n'éprouve pas des plaiſirs phyſiques, qui ſont les ſeuls plaiſirs réels ; on eſt, tout au plus, affecté d'un plaiſir de vanité, dont la privation ſeroit peut-être inſupportable, mais dont la jouiſſance eſt inſipide. Sans augmenter ſon bonheur, l'homme riche ne fait, pas l'étalage de ſon luxe, qu'offenſer l'humanité & le malheureux qui, comparant les haillons de la miſere aux habits de l'opulence, s'imagine qu'entre le bonheur du riche & le ſien il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtements ; qui ſe rappelle, à cette occaſion, le ſouvenir douloureux des peines qu'il endure ; &

néral l'exigeoit. N'eſt-on pas même en droit de ſoupçonner que l'extrême félicité de quelques particuliers eſt toujours attachée au malheur du plus grand nombre ? Vérité aſſez heureuſement exprimée par ces deux vers ſur les ſauvages.

Chez eux tout eſt commun, chez eux tout eſt égal ;
Comme ils ſont ſans palais, ils ſont ſans hôpital.

qui ſe trouve ainſi privé du ſeul ſoulagement de l'infortun-, de l'oubli momentané de ſa miſere.

Il eſt donc certain, continueront ces philoſophes, que le luxe ne fait le bonheur de perſonne ; & qu'en ſuppoſant une trop grande inégalité de richeſſes entre les citoyens, il ſuppoſe le malheur du plus grand nombre d'entr'eux. Le peuple, chez qui le luxe s'introduit, n'eſt donc pas heureux au-dedans : voyons s'il eſt reſpectable au dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire dans un état en impoſe d'abord à l'imagination ; cet état eſt, pour quelques inſtants, un état puiſſant : mais cet avantage (ſuppoſé qu'il puiſſe exiſter quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'eſt, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage paſſager. Aſſez ſemblables aux mers, qui ſucceſſivement abandonnent & couvrent mille plages différentes, les richeſſes doivent ſucceſſivement parcourir mille climats divers. Lorſque, par la beauté de ſes manufactures & la perfection des arts de luxe, une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voiſins, il eſt évident que le prix des denrées & de la main d'œuvre doit néceſſairement baiſſer chez ces peuples appauvris ; & que ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers, quelques ouvriers à cette nation riche, peuvent l'appauvrir à ſon tour en l'approviſionnant, à meilleur compte, des marchandiſes dont cette nation les fourniſſoit (*d*). Or, ſitôt que la diſette d'argent ſe fait ſen-

(*d*) Ce que je dis du commerce des marchandiſes de luxe ne doit pas s'appliquer à toute eſpece de commerce. Les richeſſes que les manufactures & la perfection des arts du luxe attirent dans un état, n'y ſont que paſſageres & n'augmentent pas la félicité des particuliers. Il n'en eſt pas de même des richeſſes qu'attire le commerce des

tir dans un état accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris.

Pour s'y ſouſtraire, il faudroit ſe rapprocher d'une vie ſimple ; & les mœurs, ainſi que les loix,

marchandiſes qu'on appelle de premiere néceſſité. Ce commerce ſuppoſe une excellente culture des terres, une ſubdiviſion de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, & par conſéquent un partage bien moins inégal des richeſſes. Je ſais bien que le commerce des denrées doit, après un certain temps, occaſionner auſſi une très-grande diſproportion entre les fortunes des citoyens, & amener le luxe à ſa ſuite ; mais peut-être n'eſt-il pas impoſſible d'arrêter, dans ce cas, les progrès du luxe. Ce qu'on peut du moins aſſurer, c'eſt que la réunion des richeſſes en un plus petit nombre de mains ſe fait alors bien plus lentement, & parce que les propriétaires ſont à la fois cultivateurs & négociants, & parce que, le nombre des propriétaires étant plus grand & celui des journaliers plus petit, ceux-ci, devenus plus rares, ſont, comme je l'ai dit dans une note précédente, en état de donner la loi, de taxer leurs journées, & d'exiger une paye ſuffiſante pour ſubſiſter honnêtement eux & leurs familles. C'eſt ainſi que chacun a part aux richeſſes que procure aux états le commerce des denrées. J'ajouterai de plus que ce commerce n'eſt pas ſujet aux mêmes révolutions que le commerce des manufactures de luxe : un art, une manufacture paſſe aiſément d'un pays dans un autre ; mais quel temps ne faut-il pas pour vaincre l'ignorance & la pareſſe des payſans, & les engager à s'adonner à la culture d'une nouvelle denrée ? Pour naturaliſer cette nouvelle denrée dans un pays, il faut un ſoin & une dépenſe qui doit preſque toujours laiſſer, à cet égard, l'avantage du commerce au pays où cette denrée croît naturellement & dans lequel elle eſt depuis longtemps cultivée.

Il eſt cependant un cas, peut-être imaginaire, où l'établiſſement des manufactures & le commerce des arts de luxe pourroit être regardé comme très-utile. Ce ſeroit lorſque l'étendue & la fertilité d'un pays ne ſeroient pas proportionnées au nombre de ſes habitants, c'eſt à-dire, lorſqu'un état ne pourroit nourrir tous ſes citoyens. Alors une nation qui ne ſera point à portée de peupler un pays tel que l'Amérique, n'a que deux partis à prendre ; l'un d'en-

s'y oppoſent. Auſſi l'époque du plus grand luxe d'une nation eſt-elle ordinairement l'époque la plus prochaine de ſa chûte & de ſon aviliſſement. La félicité & la puiſſance apparente que le luxe communique, durant quelques inſtants, aux nations, eſt comparable à ces fievres violentes qui prêtent, dans le tranſport, une force incroyable au malade qu'elles dévorent ; & qui ſemblent ne multiplier les forces d'un homme, que pour le priver, au déclin de l'accès, & de ces mêmes forces & de la vie.

Pour ſe convaincre de cette vérité, diront encore les mêmes philoſophes, cherchons ce qui doit rendre une nation réellement reſpectable à ſes voiſins : c'eſt, ſans contredit, le nombre, la vigueur de ſes citoyens, leur attachement pour la patrie, & enfin leur courage & leur vertu.

Quant on nombre des citoyens, on ſait que les pays de luxe ne ſont pas les plus peuplés ; que, dans la même étendue de terrein, la Suiſſe peut compter plus d'habitans que l'Eſpagne, la France & même l'Angleterre.

voyer des colonies ravager les contrées voiſines, & s'établir, comme certains peuples, à main armée, dans des pays aſſez fertiles pour les nourrir ; l'autre d'établir des manufactures, de forcer les nations voiſines d'y lever des marchandiſes, & de lui apporter en échange les denrées néceſſaires à la ſubſiſtance d'un certain nombre d'habitants. Entre ces deux partis, le dernier eſt ſans contredit le plus humain : quel que ſoit le ſort des armes, victorieuſe ou vaincue, toute colonie qui entre, à main armée, dans un pays, y répand certainement plus de déſolation & de maux que n'en peut occaſionner la levée d'une eſpece de tribut, moins exigé par la force que par l'humanité.

La conſommation d'hommes, qu'occaſionne néceſſairement un grand commerce (*e*), n'eſt pas en ces pays l'unique cauſe de la dépopulation : le luxe en crée mille autres, puiſqu'il attire les richeſſes dans les capitales, laiſſe les campagnes dans la diſette, favoriſe le pouvoir arbitraire & par conſéquent l'augmentation des ſubſides, & qu'il donne enfin aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes (*f*) dont elles ne peuvent enſuite s'acquitter ſans ſurcharger les peuples d'impôts onéreux. Or ces différentes cauſes de dépopulation, en plongeant

(*e*) Cette conſommation d'hommes eſt cependant ſi grande, qu'on ne peut ſans frémir conſidérer celle que ſuppoſe notre commerce d'Amérique. L'humanité, qui commande l'amour de tous les hommes, veut que, dans la traite des negres, je mette également au rang des malheurs & la mort de mes compatriotes & celle de tant d'Africains, qu'anime au combat l'eſpoir de faire des priſonniers & le deſir de les échanger contre nos marchandiſes. Si l'on ſuppute le nombre d'hommes qui périt, tant par les guerres que dans la traverſée d'Afrique en Amérique ; qu'on y ajoute celui des negres qui, arrivés à leur deſtination, deviennent la victime des caprices, de la cupidité & du pouvoir arbitraire d'un maître ; & qu'on joigne à ce nombre celui des citoyens qui périſſent par le feu, le naufrage ou le ſcorbut ; qu'enfin on y ajoute celui des matelots qui meurent pendant leur ſéjour à S. Domingue, ou par les maladies affectées à la température particuliere de ce climat, ou par les ſuites d'un libertinage toujours ſi dangereux en ce pays : on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de ſucre en Europe qui ne ſoit teinte de ſang humain. Or quel homme, à la vue des malheurs qu'occaſionnent la culture & l'exportation de cette denrée, refuſeroit de s'en priver, & ne renonceroit pas à un plaiſir acheté par les larmes & la mort de tant de malheureux ? Détournons nos regards d'un ſpectacle ſi funeſte, & qui fait tant de honte & d'horreur à l'humanité.

(*f*) La Hollande, l'Angleterre, la France ſont chargées de dettes ; & la Suiſſe ne doit rien.

tout un pays dans la miſere, y doivent néceſſairement affoiblir la conſtitution des corps. Le peuple adonné au luxe n'eſt jamais un peuple robuſte: de ſes citoyens, les uns ſont énervés par la molleſſe, les autres exténués par le beſoin.

Si les peuples ſauvages ou pauvres, comme le remarque le chevalier Folard, ont à cet égard une grande ſupériorité ſur les peuples livrés au luxe; c'eſt que le laboureur eſt, chez les nations pauvres, ſouvent plus riche que chez les nations opulentes; c'eſt qu'un payſan Suiſſe eſt plus à ſon aiſe qu'un payſan Fra çois (*g*).

Pour former des corps robuſtes, il faut une nourriture ſimple, mais ſaine & aſſez abondante; un exercice qui, ſans être exceſſif, ſoit fort; une grande habitude à ſupporter les intempéries des ſaiſons, habitude que contractent les payſans, qui, par cette raiſon, ſont infiniment plus propres à ſoutenir les fatigues de la guerre que des manufacturiers, la plupart habitués à une vie ſédentaire. C'eſt auſſi chez les nations pauvres que ſe forment ces armées infatigables qui changent le deſtin des empires.

Quels remparts oppoſeroit à ces nations un pays livré au luxe & à la molleſſe? Il ne peut leur en impoſer ni par le nombre, ni par la force de ſes habitants. L'attachement pour la patrie, dira-t-on, peut ſuppléer au nombre & à la force des citoyens. Mais qui produiroit en ces pays cet amour vertueux de la patrie? L'ordre des payſans, qui compoſe à lui ſeul les deux tiers de chaque nation, y eſt malheureux: celui des artiſans n'y poſſede rien; trans-

(*g*) Il ne ſuffit pas, dit Grotius, que le peuple ſoit pourvu des choſes abſolument néceſſaires à ſa conſervation & à ſa vie; il faut encore qu'il l'ait agréable.

planté de ſon village dans une manufacture ou une boutique, & de cette boutique dans une autre, l'artiſan eſt familiariſé avec l'idée du déplacement; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu; aſſuré preſque partout de ſa ſubſiſtance, il doit ſe regarder non comme le citoyen d'un pays, mais comme un habitant du monde.

Un pareil peuple ne peut donc ſe diſtinguer longtems par ſon courage; parce que, dans un peuple, le courage eſt ordinairement, ou l'effet de la vigueur du corps, de cette confiance aveugle en ſes forces qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'expoſent, ou l'effet d'un violent amour pour la patrie qui leur fait dédaigner les dangers: or le luxe tarit, à la longue, ces deux ſources de courage (*b*). Peut-ètre la cupidité en ouvriroit-elle une troiſieme, ſi nous vivions encore dans ces ſiecles barbares où l'on réduiſoit les peuples en ſervitude, & l'on abandonnoit les villes au pillage. Le ſoldat n'étant plus maintenant excité par par ce motif, il ne peut l'être que par ce qu'on ap-

(*b*) En conſéquence, l'on a toujours regardé l'eſprit militaire comme incompatible avec l'eſprit de commerce: ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe du moins les concilier juſqu'à un certain point; mais c'eſt qu'en politique ce problême eſt un des plus difficiles à réſoudre. Ceux qui, juſqu'à préſent, ont écrit ſur le commerce, l'ont traité comme une queſtion iſolée; ils n'ont pas aſſez fortement ſenti que tout a ſes reflets; qu'en fait de gouvernement, il n'eſt point promprement de queſtion iſolée; qu'en ce genre, le mérite d'un auteur conſiſte à lier enſemble toutes les parties de l'adminiſtration; & qu'enfin un état eſt une machine mue par différents reſſorts, dont il faut augmenter ou diminuer la force proportionnément au jeu de ces reſſorts entre eux, & à l'effet qu'on veut produire.

pelle l'honneur ; or le deſir de l'honneur s'attiédit chez un peuple, lorſque l'amour des richeſſes s'y allume (*i*). En vain diroit-on que les nations riches gagnent du moins en bonheur & en plaiſirs ce qu'elles perdent en vertu & en courage : un Spartiate (*k*) n'étoit pas moins heureux qu'un Perſe ; les premiers Romains, dont le courage étoit récompenſé par le don de quelques denrées, n'auroient point envié le ſort de Craſſus.

Caïus Duillius, qui, par ordre du ſénat, étoit tous les ſoirs reconduit à ſa maiſon à la clarté des flambeaux & au ſon des flûtes, n'étoit pas moins ſenſible à ce concert groſſier que nous le ſommes à la plus brillante ſonate. Mais, en accordant que les nations opulentes ſe procurent quelques commodités inconnues aux peuples pauvres, qui jouira de ces commodités ? un petit nombre d'hommes privilégiés & riches, qui, ſe prenant pour la nation entiere, concluent de leur aiſance particuliere que le payſan eſt heureux. Mais quand même ces commodités ſeroient reparties entre un plus grand nombre de citoyens, de quel prix eſt cet avantage comparé à ceux que procurent à des peuples pau-

(*i*) Il eſt inutile d'avertir que le luxe eſt, à cet égard, plus dangereux pour une nation ſituée en terre ferme que pour des inſulaires ; leurs remparts ſont leurs vaiſſeaux, & leurs ſoldats les matelots.

(*k*) Un jour qu'on faiſoit devant Alcibiade l'éloge de la valeur des Spartiates : *De quoi s'étonne-t-on*, diſoit-il ? *à la vie malheureuſe qu'ils menent, ils ne doivent avoir rien de ſi preſſé que de mourir.* Cette plaiſanterie étoit celle d'un jeune homme nourri dans le luxe : Alcibiade ſe trompoit, & Lacédémone n'envioit pas le bonheur d'Athenes. C'eſt ce qui faiſoit dire à un ancien, qu'il étoit plus doux de vivre, comme les Spartiates, à l'ombre des bonnes loix, qu'à l'ombre des boccages, comme les Sybarites.

vres une ame forte, courageuſe & ennemie de l'eſclavage? Les nations chez qui le luxe s'introduit ſont tôt ou tard victimes du deſpotiſme; elles préſentent des mains foibles & débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y ſouſtraire? Dans ces nations, les uns vivent dans la molleſſe, & la molleſſe ne penſe ni ne prévoit: les autres languiſſent dans la miſere; & le beſoin preſſant, entiérement occupé à ſe ſatisfaire, n'éleve point ſes regards juſqu'à la liberté. Dans la forme deſpotique, les richeſſes de ces nations ſont à leurs maîtres; dans la forme républicaine, elles appartiennent aux gens puiſſants, comme aux peuples courageux qui les avoiſinent.

„ Apportez-nous vos tréſors, auroient pu dire les „ Romains aux Carthaginois; ils nous appartien- „ nent: Rome & Carthage ont toutes deux voulu „ s'enrichir, mais elles ont pris des routes différen- „ tes pour arriver à ce but. Tandis que vous en- „ couragiez l'induſtrie de vos citoyens, que vous „ établiſſiez des manufactures, que vous cou- „ vriez la mer de vos vaiſſeaux, que vous alliez „ reconnoître des côtes inhabitées, & que vous „ attiriez chez vous tout l'or des Eſpagnes & de „ l'Afrique; nous, plus prudents, nous endurciſ- „ ſions nos ſoldats aux fatigues de la guerre, nous „ élevions leur courage, nous ſavions que l'indu- „ ſtrieux ne travailloit que pour le brave. Le „ temps de jouir eſt arrivé; rendez-nous des biens „ que vous êtes dans l'impuiſſance de défendre. “ Si les Romains n'ont pas tenu ce langage, du moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient affectés des ſentiments que ce diſcours ſuppoſe. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richeſſe de Carthage, & conſervé, à cet égard, l'a-

vantage que preſque toutes les nations pauvres ont eu ſur les nations opulentes? N'a-t-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche & commerçante Athenes? les Romains fouler aux pieds les ſceptres d'or de l'Aſie? N'a-t-on pas vu l'Egypte, la Phénicie, Tir, Sidon, Rhodes, Genes, Veniſe, ſubjuguées ou du moins humiliées par des peuples qu'elles appelloient barbares? Et qui ſait ſi on ne verra pas un jour la riche Hollande, moins heureuſe au dedans que la Suiſſe, oppoſer à ſes ennemis une réſiſtance moins opiniâtre? Voilà ſous quel point de vue le luxe ſe préſente aux philoſophes qui l'ont regardé comme funeſte aux nations.

La concluſion de ce que je viens de dire, c'eſt que les hommes, en voyant bien ce qu'ils voient, en tirant des conſéquences très-juſtes de leurs principes, arrivent cependant à des réſultats ſouvent contradictoires; parce qu'ils n'ont pas dans la mémoire tous les objets de la comparaiſon deſquels doit réſulter la vérité qu'ils cherchent.

Il eſt, je penſe, inutile de dire qu'en préſentant la queſtion du luxe ſous deux aſpects différents, je ne prétends point décider ſi le luxe eſt réellement nuiſible ou utile aux états: il faudroit, pour réſoudre exactement ce problême moral, entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propoſe; j'ai ſeulement voulu prouver, par cet exemple, que, dans les queſtions compliquées & ſur leſquelles on juge ſans paſſions, on ne ſe trompe jamais que par ignorance, c'eſt-à-dire, en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet eſt tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.

CHA-

CHAPITRE IV.

De l'abus des mots.

UNE autre cauſe d'erreur, & qui tient pareillement à l'ignorance, c'eſt l'abus des mots, & les idées peu nettes qu'on y attache. M. Locke a ſi heureuſement traité ce ſujet, que je ne m'en permets l'examen que pour épargner la peine des recherches aux lecteurs, qui tous n'ont pas l'ouvrage de ce philoſophe également préſent à l'eſprit.

Deſcartes avoit déjà dit, avant Locke, que les Péripatéticiens, retranchés derriere l'obſcurité des mots, étoient aſſez ſemblables à des aveugles qui, pour rendre le combat égal, attireroient un homme clairvoyant dans une caverne obſcure: que cet homme, ajoutoit-il, ſache donner du jour à la caverne, qu'il force les Péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils ſe ſervent; ſon triomphe eſt aſſuré. D'après Deſcartes & Locke, je vais donc prouver qu'en métaphyſique & en morale, l'abus des mots & l'ignorance de leur vraie ſignification eſt, ſi j'oſe le dire, un labyrinthe où les plus grands génies ſe ſont quelquefois égarés. Je prendrai pour exemples quelques-uns de ces mots qui ont excité les diſputes les plus longues & les plus vives entre les philoſophes: tels ſont, en métaphyſique, les mots de *matiere*, d'*eſpace* & d'*infini*.

L'on a de tout temps & tour-à-tour ſoutenu que la matiere ſentoit ou ne ſentoit pas, & l'on a ſur ce ſujet diſputé très-longuement & très-vaguement. L'on s'eſt aviſé très tard de ſe demander ſur quoi l'on diſputoit, & d'attacher une idée préciſe à ce mot de *matiere*. Si d'abord l'on en eût fixé la ſignifi-

cation, on eût reconnu que les hommes étoient, ſi je l'oſe dire, les créateurs de la matiere, que la matiere n'étoit pas un être, qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps, & qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de matiere que la collection des propriétés communes à tous les corps. La ſignification de ce mot ainſi déterminée, il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir ſi l'étendue, la ſolidité, l'impénétrabilité étoient les ſeules propriétés communes à tous les corps ; & ſi la découverte d'une force, telle, par exemple, que l'attraction, ne pouvoit pas faire ſoupçonner que les corps euſſent encore quelques propriétés inconnues, telle que la faculté de ſentir, qui, ne ſe manifeſtant que dans les corps organiſés des animaux, pouvoit être cependant commune à tous les individus. La queſtion réduite à ce point, on eût alors ſenti que, s'il eſt, à la rigueur, impoſſible de démontrer que tous les corps ſoient abſolument inſenſibles, tout homme, qui n'eſt pas, ſur ce ſujet, éclairé par la révélation, ne peut décider la queſtion qu'en calculant & comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opinion contraire.

Pour terminer cette diſpute, il n'étoit donc point néceſſaire de bâtir différents ſyſtêmes du monde, de ſe perdre dans la combinaiſon des poſſibilités, & de faire ces efforts prodigieux d'eſprit qui n'ont abouti & n'ont dû réellement aboutir qu'à des erreurs plus au moins ingénieuſes. En effet (qu'il me ſoit permis de le remarquer ici), s'il faut tirer tout le parti poſſible de l'obſervation, il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne, & avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore ſavoir.

Inſtruits par les erreurs des grands hommes qui nous ont précédés, nous devons ſentir que nos obſervations multipliées & raſſemblées ſuffiſent à peine pour former quelques-uns de ces ſyſtêmes partiels renfermés dans le ſiſtême général; que c'eſt des profondeurs de l'imagination qu'on a juſqu'à préſent tiré celui de l'univers; & que, ſi l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des pays éloignés de nous, les philoſophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du ſyſtême du monde. Avec beaucoup d'eſprit & de combinaiſons, ils ne débiteront jamais que des fables, juſqu'à ce que le temps & le hazard leur aient donné un fait général auquel tous les autres puiſſent ſe rapporter.

Ce que j'ai dit du mot de *matiere*, je le dis de celui d'*eſpace*; la plupart des philoſophes en ont fait un être, & l'ignorance de la ſignification de ce mot a donné lieu à de longues diſputes (*a*). Il les auroient abrégées, s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot: ils ſeroient alors convenus que l'eſpace, conſidéré abſtractivement, eſt le pur néant; que l'eſpace conſidéré dans les corps, eſt ce qu'on appelle l'étendue; que nous devons l'idée de vuide, qui compoſe en partie l'idée d'eſpace, à l'intervalle apperçu entre deux montagnes élevées; intervalle qui, n'étant occupé que par l'air, c'eſt-à-dire, par un corps qui d'une certaine diſtance ne fait ſur nous aucune impreſſion ſenſible, a dû nous donner une idée du vuide, qui n'eſt autre choſe que la poſſibilité de nous repréſenter des montagnes éloignées les unes des autres, ſans que la diſtance qui les ſépare ſoit remplie par aucun corps.

A l'égard de l'idée de l'*infini*, renfermée encore dans l'idée de l'*eſpace*, je dis que nous ne devons

(*a*) Voyez les diſputes de Clarcke & de Leibnitz.

cette idée de l'infini qu'à la puiſſance qu'un homme placé dans une plaine a d'en reculer toujours les limites, ſans qu'on puiſſe, à cet égard, fixer le terme où ſon imagination doive s'arrêter : l'*abſence de bornes* eſt donc, en quelque genre que ce ſoit, la ſeule idée que nous puiſſions avoir de l'infini. Si les philoſophes, avant que d'établir aucune opinion ſur ce ſujet, avoient déterminé la ſignification de ce mot d'*infini*, je crois que, forcés d'adopter la définition ci-deſſus, ils n'auroient pas perdu leur temps à des diſputes frivoles. C'eſt à la fauſſe philoſophie des ſiecles précédents qu'on doit principalement attribuer l'ignorance groſſiere où nous ſommes de la vraie ſignification des mots : cette philoſophie conſiſtoit preſque entiérement dans l'art d'en abuſer. Cet art, qui faiſoit toute la ſcience des ſcholaſtiques, confondoit toutes les idées ; & l'obſcurité qu'il jettoit ſur toutes les expreſſions ſe répandoit généralement ſur toutes les ſciences & principalement ſur la morale.

Lorſque le célebre M. de la Rochefoucault dit que l'amour-propre eſt le principe de toutes nos actions, combien l'ignorance de la vraie ſignification de ce mot *amour-propre* ne ſouleva-t-elle pas des gens contre cet illuſtre auteur ? On prit l'amour-propre pour orgueil & vanité ; & l'on s'imagina, en conſéquence, que M. de la Rochefoucault plaçoit dans le vice la ſource de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'appercevoir que l'amour-propre, ou l'amour de ſoi, n'étoit autre choſe qu'un ſentiment gravé en nous par la nature ; que ce ſentiment ſe transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu, ſelon les goûts & les paſſions qui l'animoient ; & que l'amour-propre, différem-

ment modifié, produiſoit également l'orgueil & la modeſtie.

La connoiſſance de ces idées auroit préſervé M. de la Rochefoucault du reproche tant répété qu'il voyoit l'humanité trop en noir ; il l'a connue telle qu'elle eſt. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de preſque tous les hommes à notre égard eſt un ſpectacle affligeant pour notre vanité ; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils ſont : s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'eſt ſe plaindre des giboulées du printemps, des ardeurs de l'été, des pluies de l'automne, & des glaces de l'hyver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu : pour voir leurs défauts ſans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, ſentir que l'indulgence eſt une juſtice que la foible humanité eſt en droit d'exiger de la ſageſſe. Or rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine & douce, que la connoiſſance profonde du cœur humain, telle que l'avoit M. de la Rochefoucault : auſſi les hommes les plus éclairés ont-ils preſque toujours été les plus indulgents. Que de maximes d'humanité répandues dans leurs ouvrages ! *Vivez*, diſoit Platon, *avec vos inférieurs & vos domeſtiques comme avec des amis malheureux.* „ Entendrai-je toujours, diſoit un philoſophe Indien, les riches s'écrier, Seigneur, frappe quicon„ que nous dérobe la moindre parcelle de nos „ biens ; tandis que d'une voix plaintive & les „ mains étendues vers le ciel, le pauvre dit, Sei„ gneur, fais-moi part des biens que tu prodigues

„ au riche ; & ſi de plus infortunés m'en enlevent „ une partie, je n'implorerai point ta vengeance, „ & je conſidérerai ces larcins de l'œil dont on „ voit, au temps des ſemailles, les colombes ſe ré- „ pandre dans les champs pour y chercher leur „ nourriture."

Au reſte, ſi le mot d'amour-propre, mal entendu, a ſoulevé tant de petits eſprits contre M. de la Rochefoucault, quelles diſputes, plus ſérieuſes encore, n'a point occaſionné le mot de *liberté ?* diſputes qu'on eût facilement terminées, ſi tous les hommes, auſſi amis de la vérité que le P. Malebranche, fuſſent convenus, comme cet habile théologien, dans ſa *Prémotion phyſique*, que *la liberté étoit un myſtere. Lorſqu'on me pouſſe ſur cette queſtion*, diſoit il, *je ſuis forcé de m'arrêter tout court.* Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe ſe former une idée nette du mot de *liberté*, pris dans une ſignification commune. L'homme libre eſt l'homme qui n'eſt ni chargé de fers, ni détenu dans les priſons, ni intimidé, comme l'eſclave, par la crainte des châtiments ; en ce ſens, la liberté de l'homme conſiſte dans l'exercice libre de ſa puiſſance : je dis de ſa puiſſance, parce qu'il ſeroit ridicule de prendre pour une *non-liberté* l'impuiſſance où nous ſommes de percer la nue comme l'aigle, de vivre ſous les eaux comme la baleine, & de nous faire roi, pape, ou empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté*, pris dans une ſignification commune. Il n'en eſt pas ainſi lorſqu'on applique ce mot de *liberté* à la volonté. Que ſeroit-ce alors que la liberté ? on ne pourroit entendre, par ce mot, que le pouvoir

libre de vouloir ou de ne pas vouloir une choſe ; mais ce pouvoir ſuppoſeroit qu'il peut y avoir des volontés ſans motifs, & par conſéquent des effets ſans cauſe. Il faudroit donc que nous puſſions également nous vouloir du bien & du mal ; ſuppoſition abſolument impoſſible. En effet, ſi le deſir du plaiſir eſt le principe de toutes nos penſées & de toutes nos actions, ſi tous les hommes tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent ; toutes nos volontés ne ſont donc que l'effet de cette tendance. En ce ſens, on ne peut donc attacher aucune idée nette à ce mot de *liberté*. Mais, dira-t-on, ſi l'on eſt néceſſité à pourſuivre le bonheur partout où l'on l'apperçoit, du moins ſommes-nous libres ſur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux (*b*) ? Oui, répondrai-je : mais *libre* n'eſt alors qu'un ſynonyme d'*éclairé*, & l'on ne fait que confondre ces deux notions : ſelon qu'un homme ſaura plus ou moins de procédure & de juriſprudence, qu'il ſera conduit dans ſes affaires par un avocat plus ou moins habile, il prendra un parti meilleur ou moins bon ; mais, quelque parti qu'il prenne, le deſir de ſon bonheur lui fera toujours choiſir le parti qui lui pa-

(*b*) Il eſt encore des gens qui regardent la ſuſpenſion d'eſprit comme une preuve de la liberté ; ils ne s'apperçoivent pas que la ſuſpenſion eſt auſſi néceſſaire que la précipitation dans les jugements : lorſque, faute d'examen, l'on s'eſt expoſé à quelque malheur, inſtruit par l'infortune, l'amour de ſoi doit nous néceſſiter à la ſuſpenſion.

On ſe trompe pareillement ſur le mot *délibération* : nous croyons délibérer lorſque nous avons, par exemple, à choiſir entre deux plaiſirs à peu près égaux & preſque en équilibre ; cependant, l'on ne fait alors que prendre pour déliberation la lenteur avec laquelle, entre deux poids, à peu près égaux, le plus peſant emporte un des baſſins de la balance.

roîtra le plus convenable à ſes intérêts, ſes goûts, ſes paſſions, & enfin à ce qu'il regarde comme ſon bonheur.

Comment pourroit-on philoſophiquement expliquer le problême de la liberté ? Si, comme M. Locke l'a prouvé, nous ſommes diſciples des amis, des parents, des lectures, & enfin de tous les objets qui nous environnent ; il faut que toutes nos penſées & nos volontés ſoient des effets immédiats ou des ſuites néceſſaires des impreſſions que nous avons reçues.

On ne peut donc ſe former aucune idée de ce mot de *liberté*, appliqué à la volonté (*c*) ; il faut la conſidérer comme un myſtere ; s'écrier avec S. Paul, *O altitudo !* convenir que la théologie ſeule peut diſcourir ſur une pareille matiere, & qu'un traité philoſophique de la liberté ne ſeroit qu'un traité des effets ſans cauſe.

(*c*) „ La liberté, diſoient „ les Stoïciens, eſt une chi- „ mere. Faute de connoître „ les motifs, de raſſembler les „ circonſtances qui nous dé- „ terminent à agir d'une cer- „ taine maniere, nous nous „ croyons libres. Peut-on „ penſer que l'homme ait vé- „ ritablement le pouvoir de „ ſe déterminer ? Ne ſont ce „ pas plutôt les objets exté- „ rieurs, combinés de mille „ façons différentes, qui le „ pouſſent & le déterminent ? „ Sa volonté eſt-elle une fa- „ culté vague & indépendan- „ te, qui agiſſe ſans choix & „ par caprice ? Elle agit, ſoit „ en conſéquence d'un juge- „ ment, d'un acte de l'enten- „ dement, qui lui repréſente „ que telle choſe eſt plus a- „ vantageuſe à ſes intérêts „ que toute autre, ſoit qu'in- „ dépendamment de cet acte „ les circonſtances où un „ homme ſe trouve l'incli- „ nent, la forcent à ſe tourner „ d'un certain côté : & il ſe „ flatte alors qu'il s'y eſt tour- „ né librement, quoiqu'il n'ait „ pas pu vouloir ſe tourner „ d'un autre." *Hiſtoire critique de la philoſophie.*

On voit quel germe éternel de diſputes & de calamités renferme ſouvent l'ignorance de la vraie ſignification des mots. Sans parler du ſang verſé par les haines & les diſputes théologiques, diſputes preſque toutes fondées ſur un abus de mots, quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-t-elle point produits, & dans quelles erreurs n'a-t-elle point jetté les nations ?

Ces erreurs ſont plus multipliées qu'on ne penſe. On ſait ce conte d'un Suiſſe : on lui avoit conſigné une porte des Tuileries, avec défenſe d'y laiſſer entrer perſonne. Un bourgeois s'y préſente : *On n'entre point*, lui dit le Suiſſe. *Auſſi*, répond le bourgeois, *je ne veux point entrer, mais ſortir ſeulement du pont-royal. . . . . Ah ! s'il s'agit de ſortir*, reprend le Suiſſe, *monſieur, vous pouvez paſſer* (*d*). Qui le croiroit ? ce conte eſt l'hiſtoire du peuple

(*d*) Lorſqu'on voit un chancelier avec ſa ſimarre, ſa large perruque & ſon air compoſé, s'il n'eſt point, dit Montaigne, de tableau plus plaiſant à ſe faire que de ſe peindre ce même chancelier conſommant l'œuvre du mariage ; peut-être n'eſt-on pas moins tenté de rire, lorſqu'on voit l'air ſoucieux & la gravité importante avec laquelle certains viſirs s'aſſeyent au divan pour opiner & conclurre, comme le Suiſſe, *Ah ! s'il s'agit de ſortir, monſieur, vous pouvez paſſer*. Les applications de ce mot ſont ſi faciles & ſi fréquentes, qu'on peut s'en fier à cet égard à la ſagacité des lecteurs, & les aſſurer qu'ils trouveront partout des ſentinelles Suiſſes.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce ſujet un fait aſſez plaiſant : C'eſt la réponſe d'un Anglois à un miniſtre d'état. Rien de plus ridicule, diſoit le miniſtre aux courtiſans, que la maniere dont ſe tient le conſeil chez quelques nations negres. Repréſentez-vous une chambre d'aſſemblée où ſont placées une douzaine de grandes cruches ou jarres à moitié pleines d'eau : c'eſt là que, nuds & d'un pas grave, ſe rendent une douzaine de conſeillers d'état : arrivés dans cette chambre, chacun ſaute dans ſa cruche,

Romain. Céſar ſe préſente dans la place publique, il veut s'y faire couronner; & les Romains, faute d'attacher des idées préciſes au mot de royauté, lui accordent, ſous le nom d'*imperator*, la puiſſance qu'ils lui refuſent ſous le nom de *rex*.

Ce que je dis des Romains peut généralement s'appliquer à tous les divans & à tous les conſeils des princes. Parmi les peuples, comme parmi les ſouverains, il n'en eſt aucun que l'abus des mots n'ait précipité dans quelque erreur groſſiere. Pour échapper à ce piege, il faudroit, ſuivant le conſeil de Leibnitz, compoſer une langue philoſophique, dans laquelle on détermineroit la ſignification préciſe de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'entendre, ſe tranſmettre exactement leurs idées; les diſputes, qu'éterniſe l'abus des mots, ſe termineroient; & les hommes, dans toutes les ſciences, ſeroient bien-tôt forcés d'adopter les mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet ſi utile & ſi deſirable eſt peut-être impoſſible. Ce n'eſt point aux philoſophes, c'eſt au beſoin qu'on doit l'invention des langues; & le beſoin, en ce genre, n'eſt pas difficile à ſatisfaire. En conſéquence, on a d'abord attaché quelques fauſſes idées à certains mots; enſuite on a combiné, comparé ces idées & ces mots

s'y enfonce juſqu'au cou; & c'eſt dans cette poſture qu'on opine & qu'on délibere ſur les affaires d'état. Mais vous ne riez pas? dit le miniſtre au ſeigneur le plus près de lui. C'eſt, répondit-il, que je vois tous les jours quelque choſe de plus plaiſant encore. Quoi donc? reprit le miniſtre. *C'eſt un pays où les cruches ſeules tiennent conſeil.*

entr'eux ; chaque nouvelle combinaiſon a produit une nouvelle erreur ; ces erreurs ſe ſont multipliées, & en ſe multipliant, ſe ſont tellement compliquées qu'il ſeroit maintenant impoſſible, ſans une peine & un travail infini, d'en ſuivre & d'en découvrir la ſource. Il en eſt des langues comme d'un calcul algébrique : il s'y gliſſe d'abord quelques erreurs ; ces erreurs ne ſont pas apperçues ; on calcule d'après ſes premiers calculs ; de propoſition en propoſition, l'on arrive à des conſéquences entiérement ridicules. On en ſent l'abſurdité : mais comment retrouver l'endroit où s'eſt gliſſée la premiere erreur ? Pour cet effet, il faudroit refaire & revérifier un grand nombre de calculs ; malheureuſement il eſt peu de gens qui puiſſent l'entreprendre, encore moins qui le veuillent, ſurtout lorſque l'intérêt des hommes puiſſants s'oppoſe à cette vérification.

J'ai montré les vraies cauſes de nos faux jugements ; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'eſprit ont leur ſource ou dans les paſſions, ou dans l'ignorance, ſoit de certains faits, ſoit de la vraie ſignification de certains mots. L'erreur n'eſt donc pas eſſentiellement attachée à la nature de l'eſprit humain ; nos faux jugements ſont donc l'effet de cauſes accidentelles, qui ne ſuppoſent point en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir ; l'erreur n'eſt donc qu'un accident, d'où il ſuit que tous les hommes ont eſſentiellement l'eſprit juſte.

Ces principes une fois admis, rien ne m'empêche maintenant d'avancer, que *juger*, comme je l'ai déjà prouvé, n'eſt proprement que *ſentir*.

La concluſion générale de ce diſcours, c'eſt que l'eſprit peut être conſidéré ou comme la faculté productrice de nos penſées; & l'eſprit, en ce ſens, n'eſt que ſenſibilité & mémoire: ou l'eſprit peut être regardé comme un effet de ces mêmes facultés; &, dans cette ſeconde ſignification, l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage de penſées, & peut ſe ſubdiviſer dans chaque homme en autant de parties que cet homme a d'idées.

Voilà les deux aſpects ſous leſquels ſe préſente l'eſprit conſidéré en lui-même: examinons maintenant ce que c'eſt que l'eſprit par rapport à la ſociété.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIETÉ.

CHAPITRE I.

LA *Science* n'eſt que le ſouvenir ou des faits ou des idées d'autrui : l'*Eſprit*, diſtingué de la *Science*, eſt donc un aſſemblage d'idées neuves quelconques.

Cette définition de l'eſprit eſt juſte ; elle eſt même trés-inſtructive pour un philoſophe : mais elle ne peut être généralement adoptée : il faut au public une définition qui le mette à portée de comparer les différents eſprits entr'eux, & de juger de leur force & de leur étendue. Or, ſi l'on admettoit la définition que je viens de donner, comment le public meſureroit-il l'étendue d'eſprit d'un homme ? qui donneroit au public une liſte exacte des idées de cet homme ? & comment diſtinguer en lui la ſcience & l'eſprit ?

Suppoſons que je prétende à la découverte d'une idée déjà connue : il faudroit que le public, pour ſavoir ſi je mérite réellement à cet égard le titre de ſecond inventeur, fût préliminairement ce que j'ai lû, vû & entendu : connoiſſance qu'il ne veut ni

ne peut acquérir. D'ailleurs, dans l'hypotheſe impoſſible que le public pût avoir un dénombrement exact & de la quantité & de l'eſpece des idées d'un homme, je dis qu'en conſéquence de ce dénombrement, le public ſeroit ſouvent forcé de placer au rang des génies, des hommes auxquels il ne ſoupçonne pas même qu'on puiſſe accorder le titre d'hommes d'eſprit: tels ſont en général tous les artiſtes.

Quelque frivole que paroiſſe un art, cet art cependant eſt ſuſceptible de combinaiſons infinies. Lorſque Marcel, la main appuyée ſur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde, s'écrie tout-à-coup, en voyant danſer ſon écolière, *Que de choſes dans un menuet!* il eſt certain que ce danſeur appercevoit alors, dans la maniere de plier, de relever & d'emboiter ſes pas, des adreſſes inviſibles aux yeux ordinaires *(a)*, & que ſon exclamation n'eſt ridicule que par la trop grande importance miſe à de petites choſes. Or, ſi l'art de la danſe renferme un très-grand nombre d'idées & de combinaiſons, qui ſait ſi l'art de la déclamation ne ſuppoſe point, dans l'actrice qui y excelle, autant d'idées qu'en emploie un politique pour former un ſyſtême de gouvernement? Qui peut aſſurer, lorſqu'on conſulte nos bons romans, que, dans

(a) A la démarche, à l'habitude du corps, ce danſeur prétend connoître le caractere d'un homme. Un étranger ſe préſente un jour dans ſa ſalle: *De quel pays êtes vous?* lui demande Marcel. *Je ſuis Anglois . . . Vous, Anglois!* lui replique Marcel: *Vous ſeriez de cette iſle où les citoyens ont part à l'adminiſtration publique, & ſont une portion de la puiſſance ſouveraine! Non, monſieur: ce front baiſſé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'eſclave titré d'un électeur.*

les geſtes, la parure & les diſcours étudiés d'une coquette parfaite, il n'entre pas autant de combinaiſons & d'idées qu'en exige la découverte de quelque ſyſteme du monde; & qu'en des genres très-différents, la Le Couvreur & Ninon de l'Enclos n'aient eu autant d'eſprit qu'Ariſtote & Solon?

Je ne prétends pas démontrer à la rigueur la vérité de cette propoſition; mais faire ſeulement ſentir que, toute ridicule qu'elle paroiſſe, il n'eſt cependant perſonne qui puiſſe la réſoudre exactement.

Trop ſouvent dupes de notre ignorance, nous prenons pour les limites d'un art celles que cette même ignorance lui donne: mais ſuppoſons qu'on pût, à cet égard, détromper le public, je dis qu'en l'éclairant on ne changeroit rien à ſa maniére de juger. Il ne meſurera jamais ſon eſtime pour un art uniquement ſur le nombre plus ou moins grand de combinaiſons néceſſaires pour y réuſſir; 1) parce que le dénombrement en eſt impoſſible à faire; 2) parce qu'il ne doit conſidérer l'eſprit que du point de vue ſous lequel il eſt important de le connoître, c'eſt-à-dire, par rapport à la ſociété. Or, ſous cet aſpect, je dis que l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage, plus ou moins nombreux, non ſeulement d'idées neuves, mais encore d'idées intéreſſantes pour le public; & que c'eſt moins au nombre & à la fineſſe, qu'au choix heureux de nos idées, qu'on a attaché la réputation d'homme d'eſprit.

En effet, ſi les combinaiſons du jeu des échecs ſont infinies, ſi l'on n'y peut exceller ſans en faire un grand nombre; pourquoi le public ne donne-t-il pas aux grands joueurs d'échecs le titre de grands eſprits? C'eſt que leurs idées ne lui ſont utiles ni comme agréables ni comme in-

ſtructives, & qu'il n'a par conſéquent nul intérêt de les eſtimer : or l'intérêt *(b)* préſide à tous nos jugements. Si le public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention ſuppoſe quelquefois plus de combinaiſons & d'eſprit que la découverte d'une vérité, & s'il eſtime plus Locke que Mallebranche, c'eſt qu'il meſure toujours ſon eſtime ſur ſon intérêt. A quelle autre balance peſeroit-il le mérite des idées des hommes ? Chaque particulier juge des choſes & des perſonnes par l'impreſſion agréable ou déſagréable qu'il en reçoit : le public n'eſt que l'aſſemblage de tous les particuliers ; il ne peut donc jamais prendre que ſon utilité pour regle de ſes jugements.

Ce point de vue, ſous lequel j'examine l'eſprit, eſt, je crois, le ſeul ſous lequel il doive être conſidéré. C'eſt l'unique maniére d'apprécier le mérite de chaque idée, de fixer ſur ce point l'incertitude de nos jugements, & de découvrir enfin la cauſe de l'étonnante diverſité des opinions des hommes en matiére d'eſprit ; diverſité abſolument dépendante de la différence de leurs paſſions, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs ſentiments, & par conſéquent de leurs intérêts.

Il ſeroit en effet bien ſingulier que l'intérêt général *(c)* eût mis le prix aux différentes actions des hommes ; qu'il leur eût donné les noms de vertueuſes, de vicieuſes ou de permiſes, ſelon

(*b*) Le vulgaire reſtreint communément la ſignification de ce mot *intérêt* au ſeul amour de l'argent ; le lecteur éclairé ſentira que je prends ce mot dans un ſens plus étendu, & que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaiſirs, ou nous ſouſtraire à des peines.

(*c*) On ſent que je parle ici en qualité de politique, & non de théologien.

qu'elles

qu'elles étoient utiles, nuiſibles ou indifférentes au public; & que ce même intérêt n'eût pas été l'unique diſpenſateur de l'eſtime ou du mépris attaché aux idées des hommes.

On peut ranger les idées, ainſi que les actions, ſous trois claſſes différentes.

Les idées utiles: & prenant cette expreſſion dans le ſens le plus étendu, j'entends, par ce mot, toute idée propre à nous inſtruire ou à nous amuſer.

Les idées nuiſibles: ce ſont celles qui font ſur nous une impreſſion contraire.

Les idées indifférentes: je veux dire toutes celles qui, peu agréables en elles-mêmes ou devenues trop familieres, ne font preſque aucune impreſſion ſur nous. Or, de pareilles idées n'ont preſque point d'exiſtence, & ne peuvent, pour ainſi dire, porter qu'un inſtant le nom d'indifférentes; leur durée ou leur ſucceſſion, qui les rend ennuyeuſes, les fait bientôt rentrer dans la claſſe des idées nuiſibles.

Pour faire ſentir combien cette maniere de conſidérer l'eſprit eſt féconde en vérités, je ferai ſucceſſivement l'application des principes que j'établis, aux actions & aux idées des hommes; & je prouverai qu'en tout tems, en tout lieu, tant en matiere de morale qu'en matiere d'eſprit, c'eſt l'intérêt perſonnel qui dicte le jugement des particuliers, & l'intérêt général qui dicte celui des nations: qu'ainſi c'eſt toujours, de la part du public comme des particuliers, l'amour ou la reconnoiſſance qui loue, la haine ou la vengeance qui mépriſe.

Pour démontrer cette vérité, & faire appercevoir l'exacte & perpétuelle reſſemblance de nos manieres de juger, ſoit les actions, ſoit les idées

des hommes, je conſidérerai la probité & l'eſprit à différents égards, & relativement, 1) à un particulier, 2) à une petite ſociété, 3) à une nation, 4) aux différents ſiecles & aux différents pays, 5) à l'univers entier : & prenant toujours l'expérience pour guide dans mes recherches, je montrerai que, ſous chacun de ces points de vue, l'intérêt eſt l'unique juge de la probité & de l'eſprit.

CHAPITRE II.

De la probité, par rapport à un particulier.

CE n'eſt point de la vraie probité, c'eſt à-dire, de la probité par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre ; mais ſimplement de la probité conſidérée relativement à chaque particulier.

Sous ce point de vue, je dis que chaque particulier n'appelle *probité*, dans autrui, que l'habitude des actions qui lui ſont utiles : je dis l'habitude, parce que ce n'eſt point une ſeule action honnête, non plus qu'une ſeule idée ingénieuſe, qui nous obtiennent le titre de vertueux ou de ſpirituel ; on ſait qu'il n'eſt point d'avare qui ne ſe ſoit une fois montré généreux, de libéral qui n'ait été une fois avare, de fripon qui n'ait fait une bonne action, de ſtupide qui n'ait dit un bon mot & d'homme enfin qui, ſi l'on rapproche certaines actions de ſa vie, ne paroiſſe doué de toutes les vertus & de tous les vices contraires. Plus de conſéquence dans la conduite des hommes ſuppoſeroit en eux une continuité d'attention dont ils ſont incapables ; ils ne different les uns des autres que du plus au moins. L'homme

abſolument conſéquent n'exiſte point encore ; & c'eſt pourquoi rien de parfait ſur la terre, ni dans le vice, ni dans la vertu.

C'eſt donc à l'habitude des actions qui lui ſont utiles qu'un particulier donne le nom de probité ; je dis des actions, parce qu'on n'eſt point juge des intentions. Comment le ſeroit-on ? Une action n'eſt preſque jamais l'effet d'un ſentiment ; nous ignorons ſouvent nous-mêmes les motifs qui nous déterminent. Un homme opulent enrichit un homme eſtimable & pauvre : il fait ſans doute une bonne action ; mais cette action eſt-elle uniquement l'effet du deſir de faire un heureux ? La pitié, l'eſpoir de la reconnoiſſance, la vanité même ; tous ces divers motifs, ſéparés ou réunis, ne peuvent-ils pas, à ſon inſu, l'avoir déterminé à cette action louable ? Or, ſi le plus ſouvent l'on ignore ſoi-méme les motifs de ſon bienfait, comment le public les appercevroit-il ? Ce n'eſt donc que par les actions des hommes que le public peut juger de leur probité.

Je conviens que cette maniere de juger eſt encore fautive. Un homme a, par exemple, vingt degrés de paſſion pour la vertu, mais il aime ; il a trente degrés d'amour pour une femme, & cette femme en veut faire un aſſaſſin : dans cette hypotheſe, il eſt certain que cet homme eſt plus près du forfait que celui qui, n'ayant que dix degrés de paſſion pour la vertu, n'aura que cinq degrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que, de deux hommes, le plus honnête dans ſes actions eſt quelquefois le moins paſſionné pour la vertu.

Auſſi tout philoſophe convient que la vertu des hommes dépend infiniment des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés. On n'a que trop ſouvent vu des hommes vertueux céder à un enchaî-

nement malheureux d'événements bizarres. Celui qui, dans toutes les ſituations poſſibles, répond de ſa vertu, eſt un impoſteur ou un imbécille dont il faut également ſe défier.

Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce mot de *probité*, conſidérée par rapport à chaque particulier; il faut, pour s'aſſurer de la juſteſſe de cette définition, avoir recours à l'obſervation; elle nous apprend qu'il eſt des hommes auxquels un heureux naturel, un deſir vif de la gloire & de l'eſtime, inſpirent pour la juſtice & la vertu le même amour que les hommes ont communément pour les grandeurs & les richeſſes. Les actions perſonnellement utiles à ces hommes vertueux ſont les actions juſtes, conformes à l'intérêt général, ou qui du moins ne lui ſont pas contraires.

Ces hommes ſont en ſi petit nombre, que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'humanité. La claſſe la plus nombreuſe, & qui compoſe à elle ſeule preſque tout le genre humain, eſt celle où les hommes, uniquement attentifs à leurs intérêts, n'ont jamais porté leurs regards ſur l'intérêt général. Concentrés, pour ainſi dire, dans leur bien-être (*a*), ces hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur ſont perſonnellement utiles. Un juge ablout un coupable, un miniſtre éleve aux

(*a*) Notre haine ou notre amour eſt un effet du bien ou du mal qu'on nous fait: *Il n'eſt*, dit Hoppes, *dans l'état des ſauvages, d'homme méchant que l'homme robuſte*; *& dans l'état policé, que l'homme en crédit.* Le puiſſant, pris en ces deux ſens, n'eſt cependant pas plus méchant que le foible: Hobbes le ſentoit; mais il ſavoit auſſi qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la méchanceté eſt à redouter. On rit de la colere & des coups d'un enfant, il n'en paroit ſouvent que plus joli; mais on s'irrite contre l'homme fort, ſes coups bleſſent, on le traite de brutal.

honneurs un ſujet indigne ; l'un & l'autre ſont toujours juſtes, au dire de leurs protégés : mais que le juge puniſſe, que le miniſtre refuſe, ils ſeront toujours injuſtes aux jeux du criminel & du diſgracié.

Si les moines, chargés, ſous la premiere race, d'écrire la vie de nos rois, ne donnerent que la vie de leurs bienfaiteurs ; s'ils ne déſignerent les autres regnes que par ces mots NIHIL FECIT ; & s'ils ont donné le nom de *rois fainéants* à des princes très-eſtimables ; c'eſt qu'un moine eſt un homme, & que tout homme ne prend, dans ſes jugements, conſeil que de ſon intérêt.

Les chrétiens, qui donnoient avec juſtice le nom de barbarie & de crime aux cruautés qu'exerçoient ſur eux les païens, ne donnerent-ils pas le nom de zele aux cruautés qu'ils exercerent à leur tour ſur ces mêmes païens ? Qu'on examine les hommes, on verra qu'il n'eſt point de crime qui ne ſoit mis au rang des actions honnêtes par les ſociétés auxquelles ce crime eſt utile, ni d'action utile au public qui ne ſoit blâmée de quelque ſociété particuliere à qui cette même action eſt nuiſible.

Quel homme, en effet, s'il ſacrifie l'orgueil de ſe dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai, & s'il ſonde, avec une attention ſcrupuleuſe, tous les replis de ſon ame, ne s'appercevra pas que c'eſt uniquement à la maniere différente dont l'intérêt perſonnel ſe modifie, que l'on doit ſes vices & ſes vertus *(b)* ? que tous les hommes

(b) L'homme humain eſt celui pour qui la vue du malheur d'autrui eſt une vue inſupportable ; & qui, pour s'arracher à ce ſpectacle, eſt, pour ainſi dire, forcé de ſecourir le malheureux. L'homme inhumain, au contraire, eſt celui pour qui le ſpectacle de la miſere d'autrui eſt un ſpectacle

ſont mus par la même force? que tous tendent également à leur bonheur? que c'eſt la diverſité des paſſions & des goûts, dont les uns ſont conformes & les autres contraires à l'intérêt public, qui décide de nos vertus & de nos vices? Sans mépriſer le vicieux, il faut le plaindre, ſe féliciter d'un naturel heureux, remercier le ciel de ne nous avoir donné aucun de ces goûts & de ces paſſions, qui nous euſſent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui. Car enfin on obéit toujours à ſon intérêt; & delà l'injuſtice de tous nos jugements, & ces noms de juſte & d'injuſte prodigués à la même action, rélativement à l'avantage ou au déſavantage que chacun en reçoit.

Si l'univers phyſique eſt ſoumis aux loix du mouvement, l'univers moral ne l'eſt pas moins à celles de l'intérêt. L'intérêt eſt, ſur la terre, le puiſſant enchanteur qui change aux yeux de toutes les créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paiſible, qui pâture dans nos plaines, n'eſt-il pas un objet d'épouvante & d'horreur pour ces inſectes imperceptibles qui vivent dans l'épaiſſeur de la pampe des herbes? „Fuyons, diſent-ils, cet animal vorace „& cruel, ce monſtre dont la gueule engloutit à la „fois & nous & nos cités. Que ne prend-il exemple

agréable; c'eſt pour prolonger ſes plaiſirs qu'il refuſe tout ſecours aux malheureux. Or ces deux hommes ſi différents tendent cependant tous deux à leur plaiſir, & ſont mus par le méme reſſort. Mais, dira-t-on, ſi l'on fait tout pour ſoi, l'on ne doit donc point de reconnoiſſance à ſes bienfaiteurs? Du moins, répondrai-je, le bienfaiteur n'eſt-il pas en droit d'en exiger; autrement, ce ſeroit un contrat & non un don qu'il auroit fait. *Les Germains*, dit Tacite, *ſont & reçoivent des préſents, & n'exigent ni ne donnent aucune marque de reconnoiſſance.* C'eſt en faveur des malheureux, & pour multiplier le nombre des bienfaiteurs, que le public impoſe, avec raiſon, aux obligés le devoir de la reconnoiſſance.

„ſur le lion & le tigre? ces animaux bienfaiſants ne „détruiſent point nos habitations, ils ne ſe repaiſſent „point de notre ſang; juſtes vengeurs du crime, „ils puniſſent ſur le mouton les cruautés que le „mouton exerce ſur nous.“ C'eſt ainſi que des intérêts différents métamorphoſent les objets: le lion eſt à nos yeux l'animal cruel; à ceux de l'inſecte, c'eſt le mouton. Auſſi peut-on appliquer à l'univers moral ce que Leibnitz diſoit de l'univers phyſique: que ce monde, toujours en mouvement, offroit à chaque inſtant un phénomene nouveau & différent à chacun de ſes habitants.

Ce principe eſt ſi conforme à l'expérience, que, ſans entrer dans un plus long examen, je me crois en droit de conclurre que l'intérêt perſonnel eſt l'unique & univerſel appréciateur du mérite des actions des hommes; & qu'ainſi la probité, par rapport à un particulier, n'eſt, conformément à ma définition, que l'habitude des actions perſonnellement utiles à ce particulier.

CHAPITRE III.

De l'eſprit, par rapport à un particulier.

TRANSPORTONS maintenant aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions: l'on ſera contraint d'avouer que chaque particulier ne donne le nom d'*eſprit* qu'à l'habitude des idées qui lui ſont utiles, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables; & qu'à ce nouvel égard, l'intérêt perſonnel eſt encore le ſeul juge du mérite des hommes.

Toute idée qu'on nous préſente a toujours quelques rapports avec notre état, nos paſſions ou nos opinions. Or, dans tous ces différents cas, nous priſons d'autant plus une idée que cette idée nous eſt plus utile. Le pilote, le médecin & l'ingénieur auront plus d'eſtime pour le conſtructeur de vaiſſeau, le botaniſte & le méchanicien, que n'en auront, pour ces mêmes hommes, le libraire, l'orfevre & le maçon, qui leur préféreront toujours le romancier, le deſſinateur & l'architecte.

Lorſqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriſer nos paſſions ou nos goûts, les plus eſtimables à nos yeux ſeront, ſans contredit, les idées qui flatteront le plus ces mêmes paſſions ou ces mêmes goûts (*a*). Une femme tendre fera plus de cas d'un roman que d'un livre de métaphyſique: un homme tel que Charles XII. préférera l'hiſtoire d'Alexandre à tout autre ouvrage: l'avare ne trouvera certainement d'eſprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer ſon argent au plus gros intérêt.

En fait d'opinions, comme en fait de paſſions, pour eſtimer les idées d'autrui, il faut être intéreſſé à les eſtimer; ſur quoi j'obſerverai qu'à ce dernier égard les hommes peuvent être mus par deux ſortes d'intérêt.

(*a*) Pour ſe moquer d'une grande parleuſe, femme d'eſprit d'ailleurs, on s'aviſa de lui préſenter un homme qu'on lui dit être un homme de beaucoup d'eſprit. Cette femme le reçoit à merveilles; mais, preſſée de s'en faire admirer, elle ſe met à parler, lui fait cent queſtions différentes, ſans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La viſite faite: *Etes-vous*, lui dit-on, *contente de votre préſenté? Qu'il eſt charmant!* répondit-elle, *qu'il a d'eſprit!* A cette exclamation, chacun de rire: ce grand eſprit, c'étoit un muet.

Il eſt des hommes animés d'un orgueil noble & éclairé, qui, amis du vrai, attachés à leur ſentiment ſans opiniâtreté, conſervent leur eſprit dans cet état de ſuſpenſion qui y laiſſe une entrée libre aux vérités nouvelles : de ce nombre, ſont quelques eſprits philoſophiques, & quelques gens trop jeunes pour s'être formé des opinions & rougir d'en changer ; ces deux ſortes d'hommes eſtimeront toujours, dans les autres, des idées vraies, lumineuſes, & propres à ſatisfaire la paſſion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il eſt d'autres hommes, &, dans ce nombre, je les comprends preſque tous, qui ſont animés d'une vanité moins noble ; ceux-là ne peuvent eſtimer dans les autres que des idées conformes aux leurs (*b*) & propres à juſtifier la haute opinion qu'ils ont tous de la juſteſſe de leur eſprit. C'eſt ſur cette analogie d'idées que ſont fondés leur haine ou leur amour. De-là cet inſtinct ſûr & prompt qu'ont preſque tous les gens médiocres pour connoître & fuir les gens de mérite (*c*) : de-là cet attrait puiſ-

(*b*) Tous ceux dont l'eſprit eſt borné décrient ſans ceſſe ceux qui joignent la ſolidité à l'étendue d'eſprit. Ils les accuſent de trop rafiner, & de penſer en tout d'une maniere trop abſtraite. „ Nous „ n'accorderons jamais, dit „ M. Hume, qu'une choſe eſt „ juſte, lorſqu'elle paſſe notre „ foible conception. La différence, ajoute cet illuſtre „ philoſophe, de l'homme „ commun à l'homme de génie ſe remarque principalement dans le plus ou le „ moins de profondeur des „ principes ſur leſquels ils „ fondent leurs idées : avec „ la plupart des hommes tout „ jugement eſt particulier ; „ ils ne portent point leurs „ vues juſques aux propoſitions univerſelles ; toute „ idée générale eſt obſcure „ pour eux. "

(*c*) Les ſots, s'ils en avoient la puiſſance, banniroient volontiers les gens d'eſprit de leur ſociété ; & répéteroient, d'après les Ephéſiens : *Si quelqu'un excelle parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.*

ſant que les gens d'eſprit ont les uns pour les autres ; attrait qui les force, pour ainſi dire, à ſe rechercher, malgré le danger que met ſouvent dans leur commerce le deſir commun qu'ils ont de la gloire : de-là cette maniere ſûre de juger du caractere & de l'eſprit d'un homme par le choix de ſes livres & de ſes amis ; un ſot, en effet, n'a jamais que de ſots amis : toute liaiſon d'amitié, lorſqu'elle n'eſt pas fondée ſur un intérêt de bienſéance, d'amour, de protection, d'avarice, d'ambition, ou ſur quelqu'autre motif pareil, ſuppoſe toujours quelque reſſemblance d'idées ou de ſentiments entre deux hommes. Voilà ce qui rapproche des gens d'une condition très différente (*d*) : voilà pourquoi les Auguſte, les Mécene, les Scipion, les Julien, les Richelieu & les Condé vivoient familiérement avec les gens d'eſprit, & ce qui a donné lieu au proverbe dont la trivialité atteſte la vérité : *Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

L'analogie, ou la conformité des idées & des opinions, doit donc être conſidérée comme la force attractive & répulſive qui éloigne ou rapproche les hommes les uns des autres (*e*). Qu'on tranſporte à

(*d*) A la cour, les grands font d'autant plus d'accueil à l'homme d'eſprit, qu'ils en ont eux-mêmes davantage.

(*e*) Il eſt peu d'hommes, s'ils en avoient le pouvoir, qui n'employaſſent les tourments pour faire généralement adopter leurs opinions. N'avons-nous pas vu de nos jours des gens aſſez fous & d'un orgueil aſſez intolérable pour vouloir exciter le magiſtrat à ſévir contre l'écrivain qui, donnant à la muſique italienne la préférence ſur la muſique françoiſe, étoit d'un avis différent du leur ? Si l'on ne ſe porte ordinairement à certains excès que dans les diſputes de religion, c'eſt que les autres diſputes ne fourniſſent pas les mêmes prétextes ni les mêmes moyens d'être cruel. Ce n'eſt qu'à l'impuiſſance, qu'on eſt en général redevable de ſa

Conſtantinople un philoſophe, qui, n'étant point éclairé par les lumieres de la révélation, ne peut ſuivre que les lumieres de la raiſon ; que ce philoſophe nie la miſſion de Mahomet, les viſions & les prétendus miracles de ce prophête : qui doute que ceux qu'on appelle les bons Muſulmans n'aient de l'éloignement pour ce philoſophe, ne le regardent avec horreur, & ne le traitent de fou, d'impie & quelquefois même de malhonnête homme ? En vain diroit-il que, dans une pareille religion, il eſt abſurde de croire aux miracles dont on n'eſt pas ſoi-même le témoin : & que, s'il y a toujours plus à parier pour un menſonge que pour un miracle (*f*) ; les croire trop facilement, c'eſt moins croire en Dieu qu'aux impoſteurs : en vain repréſenteroit-il que, ſi Dieu eût voulu annoncer la miſſion de Mahomet, il n'eût point

modération. L'homme humain & modéré eſt un homme très-rare. S'il rencontre un homme d'une religion différente de la ſienne ; c'eſt, dit-il, un homme qui, ſur ces matieres, a d'autres opinions que moi ; pourquoi le perſécuterois-je ? L'évangile n'a nulle part ordonné qu'on employât les tortures & les priſons à la converſion des hommes. La vraie religion n'a jamais dreſſé d'échaffauds ; ce ſont quelquefois ſes miniſtres qui, pour venger leur orgueil bleſſé par des opinions différentes des leurs, ont armé en leur faveur la ſtupide crédulité des peuples & des princes. Peu d'hommes ont mérité l'éloge que les prêtres Egyptiens font de la reine Nephté, dans *Sethos : Loin d'exciter l'animoſité, la vexation, la perſécution, par les conſeils d'une piété mal entendue ; elle n'a*, diſent-ils, *tiré de la religion que des maximes de douceur : elle n'a jamais cru qu'il fût permis de tourmenter les hommes pour honorer les dieux.*

(*f*) Comment, dans une telle religion, le témoin d'un miracle ne ſeroit-il pas ſuſpect ? *Il faut*, dit M. de Fontenelle, *être ſi fort en garde contre ſoi-même pour raconter un fait, préciſément comme on l'a vu, c'eſt-à-dire, ſans y rien ajouter ou diminuer, que tout homme qui prétend qu'à cet égard il ne s'eſt jamais ſurpris en menſonge eſt à coup ſûr un menteur.*

fait de ces prodiges ridicules aux yeux de la raiſon la moins exercée. Quelques raiſons que ce philoſophe apportât de ſon incrédulité, il n'obtiendroit jamais la réputation de ſage & d'honnête, auprès de ces bons Muſulmans, qu'en devenant aſſez imbécille pour croire des choſes abſurdes, ou aſſez faux pour feindre de les croire. Tant il eſt vrai que les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Auſſi ne perſuade-t-on jamais les ſots qu'avec des ſottiſes.

Si le ſauvage du Canada nous préfere aux autres peuples de l'Europe, c'eſt que nous nous prêtons davantage à ſes mœurs, à ſon genre de vie ; c'eſt à cette complaiſance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un François, lorsqu'il dit : *C'eſt un homme comme moi.*

En fait de mœurs, d'opinions & d'idées, il paroît donc que c'eſt toujours ſoi qu'on eſtime dans les autres ; & c'eſt la raiſon pour laquelle les Céſar, les Alexandre & généralement tous les grands hommes ont toujours eu d'autres grands hommes ſous leurs ordres. Un prince eſt habile, il prend en main le ſceptre ; à peine eſt-il monté ſur le trône, que toutes les places ſe trouvent remplies par des hommes ſupérieurs : le prince ne les a point formés, il ſemble même les avoir pris au hazard ; mais, forcé de n'eſtimer & de n'élever aux premiers poſtes que des hommes dont l'eſprit ſoit analogue au ſien, il eſt, par cette raiſon, toujours néceſſité à faire de bons choix. Un prince, au contraire, eſt peu éclairé : contraint, par cette même raiſon, d'attirer près de lui des gens qui lui reſſemblent, il eſt preſque toujours néceſſité aux mauvais choix. C'eſt la ſuite de ſemblables princes qui ſouvent a fait ſubſtituer les plus grandes places de ſots en ſots durant pluſieurs ſiecles.

Auſſi les peuples, qui ne peuvent connoître perſonnellement leur maître, ne le jugent-ils que ſur le talent des hommes qu'il emploie & ſur l'eſtime qu'il a pour les gens de mérite. *Sous un monarque ſtupide*, diſoit la reine Chriſtine, *toute ſa cour ou l'eſt ou le devient.*

Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites, & qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On fait ce mot d'un cardinal : après la nomination du pape, ce cardinal s'approche du ſaint pere, & lui dit : *Vous voilà élu pape ; voici la derniere fois que vous entendrez la vérité : ſéduit par les reſpects, vous allez bientôt vous croire un grand homme : ſouvenez-vous qu'avant votre exaltation vous n'étiez qu'un ignorant & un opiniâtre. Adieu, je vais vous adorer.* Peu de courtiſans ſans doute ſont doués de l'eſprit & du courage néceſſaire pour tenir un pareil diſcours ; mais la plupart d'entr'eux, ſemblables à ces peuples qui tour à tour adorent & fouettent leur idole, ſont en ſecret charmés de voir humilier le maître auquel ils ſont ſoumis. La vengeance leur inſpire l'éloge qu'ils font de pareils traits, & la vengeance eſt un intérêt. Qui n'eſt point animé d'un intérêt de cette eſpece, n'eſtime & même ne ſent que les idées analogues aux ſiennes : auſſi la baguette, propre à découvrir un mérite naiſſant & inconnu, ne tourne-t-elle & ne doit-elle réellement tourner qu'entre les mains des gens d'eſprit, parce qu'il n'y a que le lapidaire qui ſe connoiſſe en diamants bruts, & que l'eſprit qui ſente l'eſprit. Ce n'étoit que l'œil d'un Turenne qui, dans le jeune Churchill, pouvoit appercevoir le fameux Marlborough.

Toute idée trop étrangere à notre maniere de voir & de ſentir nous ſemble toujours ridicule. Le même

projet, qui, vaſte & grand, paroîtra cependant d'une exécution facile au grand miniſtre, ſera traité, par un miniſtre ordinaire, de fou, d'inſenſé; & ce projet, pour me ſervir de la phraſe uſitée parmi les ſots, ſera renvoyé *à la république de Platon.* Voilà la raiſon pour laquelle, en certains pays, où les eſprits, énervés par la ſuperſtition, ſont pareſſeux & peu capables des grandes entrepriſes, on croit couvrir un homme du plus grand ridicule, lorſqu'on dit de lui: *C'eſt un homme qui veut réformer l'état.* Ridicule que la pauvreté, le dépeuplement de ces pays, & par conſéquent la néceſſité d'une réforme, fait, aux yeux des étrangers, retomber ſur les moqueurs. Il en eſt de ces peuples comme de ces plaiſants ſubalternes (*g*) qui croient deshonnorer un homme lorſqu'ils diſent de lui, d'un ton ſottement malin: *C'eſt un Romain, c'eſt un eſprit.* Raillerie qui rappellée à ſon ſens précis, apprend ſeulement que cet homme ne leur reſſemble point; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt ni ſot, ni fripon. Combien un eſprit attentif n'entend-il pas, dans les converſations, de ces aveux imbécilles & de ces phraſes abſurdes, qui, réduites à leur ſignification exacte, étonneroient fort ceux qui les emploient? Auſſi l'homme de mérite doit-il être indifférent à l'eſtime comme au mépris d'un particulier dont l'éloge ou la critique ne ſignifient rien, ſinon que cet homme penſe ou ne penſe pas comme lui. Je pourrois encore, par

(*g*) Les bourgeois opulents ajoutent en dériſion qu'on voit ſouvent l'homme d'eſprit à la porte du riche, & jamais le riche à la porte de l'homme d'eſprit: *C'eſt*, répond le poëte Saadi, *parce que l'homme d'eſprit ſait le prix des richeſſes, & que le riche ignore le prix des lumieres.* D'ailleurs, comment la richeſſe eſtimeroit-elle la ſcience? Le ſavant peut apprécier l'ignorant, parce qu'il l'a été dans ſon enfance; mais l'ignorant ne peut apprécier le ſavant, parce qu'il ne l'a jamais été.

une infinité d'autres faits, prouver que nous n'eſtimons jamais que les idées analogues aux nôtres ; mais pour conſtater cette vérité, il faut l'appuyer ſur des preuves de pur raiſonnement.

CHAPITRE IV.

De la néceſſité où nous ſommes de n'eſtimer que nous dans les autres.

DEUX cauſes, également puiſſantes, nous y déterminent : l'une eſt la vanité, & l'autre eſt la pareſſe. Je dis la vanité, parce que le deſir de l'eſtime eſt commun à tous les hommes, non que quelques-uns d'entr'eux ne veuillent joindre, au plaiſir d'être admiré, le mérite de mépriſer l'admiration ; mais ce mépris n'eſt pas vrai, & jamais l'admirateur n'eſt ſtupide aux yeux de l'admiré : or, ſi tous les hommes ſont avides d'eſtime, chacun d'eux, inſtruit par l'expérience que ſes idées ne paroîtront eſtimables ou mépriſables aux autres qu'autant qu'elles ſeront conformes ou contraires à leurs opinions ; il s'enſuit qu'inſpiré par ſa vanité, chacun ne peut s'empêcher d'eſtimer dans les autres une conformité d'idées qui l'aſſure de leur eſtime ; & de haïr en eux une oppoſition d'idées, garant ſûr de leur haine ou du moins de leur mépris qu'on doit regarder comme un calmant de la haine.

Mais, dans la ſuppoſition même qu'un homme fît, à l'amour de la vérité, le ſacrifice de ſa vanité, ſi cet homme n'eſt point animé du deſir le plus vif de s'inſtruire, je dis que ſa pareſſe ne lui permet d'avoir, pour des opinions contraires aux

ſiennes, qu'une eſtime ſur parole. Pour expliquer ce que j'entends par *eſtime ſur parole*, je diſtinguerai deux ſortes d'eſtime.

L'une, qu'on peut regarder comme l'effet ou du reſpect qu'on a pour l'opinion publique *(a)* ou de la confiance qu'on a dans le jugement de certaines perſonnes, & que je nomme *eſtime ſur parole*. Telle eſt celle que certaines gens conçoivent pour des romans très-médiocres, uniquement parce qu'ils les croient de quelques-uns de nos écrivains célebres. Telle eſt encore l'admiration qu'on a pour les Deſcartes & les Newton; admiration qui, dans la plupart des hommes, eſt d'autant plus enthouſiaſte qu'elle eſt moins éclairée; ſoit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies, leurs admirateurs reſpectent, en cette idée, l'ouvrage de leur imagination; ſoit qu'en s'établiſſant juges du mérite d'un homme tel que Newton, ils croient s'aſſocier aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette ſorte d'eſtime, dont notre ignorance nous force à faire ſouvent uſage, eſt, par-là même, la plus commune. Rien de ſi rare que de juger d'après ſoi.

(a) M. de la Fontaine n'avoit que de cette eſpece d'eſtime pour la philoſophie de Platon. M. de Fontenelle rapporte à ce ſujet qu'un jour la Fontaine lui dit: *Avouez que ce Platon étoit un grand philoſophe.... Mais, lui trouvez-vous des idées bien nettes?* lui répondit Fontenelle. *Oh! non: il eſt d'une obſcurité impénétrable.... Ne trouvez-vous pas qu'il ſe contredit? Oh! vraiment*, reprit la Fontaine, *ce n'eſt qu'un ſophiſte.* Puis, tout-à-coup, oubliant les aveux qu'il venoit de faire: *Platon*, reprit-il, *place ſi bien ſes perſonnages! Socrate étoit ſur le Pyrée lorſqu'Alcibiade la tête couronné de fleurs.... Oh! ce Platon étoit un grand philoſophe.*

L'autre

L'autre eſpece d'eſtime eſt celle qui, indépendante de l'opinion d'autrui, naît uniquement de l'impreſſion que font ſur nous certaines idées, & que, par cette raiſon, j'appelle *eſtime ſentie*, la ſeule véritable & celle dont il s'agit ici. Or, pour prouver que la pareſſe ne nous permet d'accorder cette ſorte d'eſtime qu'aux idées analogues aux nôtres, il ſuffit de remarquer que c'eſt, comme le prouve ſenſiblement la géométrie, par l'analogie & les rapports ſecrets que les idées déjà connues ont avec les idées inconnues, qu'on parvient à la connoiſſance de ces dernieres; & que c'eſt en ſuivant la progreſſion de ces analogies qu'on peut s'élever au dernier terme d'une ſcience. D'où il ſuit que des idées, qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres, ſeroient pour nous des idées inintelligibles. Mais, dira-t-on, il n'eſt point d'idées qui n'aient néceſſairement entr'elles quelque rapport, ſans lequel elles ſeroient univerſellement inconnues. Oui, mais ce rapport peut être immédiat ou éloigné: lorſqu'il eſt immédiat, le foible deſir que chacun a de s'inſtruire le rend capable de l'attention que ſuppoſe l'intelligence de pareilles idées: mais, s'il eſt éloigné, comme il l'eſt preſque toujours lorſqu'il s'agit de ces opinions qui ſont le réſultat d'un grand nombre d'idées & de ſentiments différents, il eſt évident qu'à moins qu'on ne ſoit animé d un deſir vif de s'inſtruire & qu'on ne ſe trouve dans une ſituation propre à ſatisfaire ce deſir, la pareſſe ne nous permettra jamais de concevoir, ni par conſéquent d'avoir, d'*eſtime ſentie* pour des opinions trop contraires aux nôtres.

Peu d'hommes ont le loiſir de s'inſtruire. Le pauvre, par exemple, ne peut ni réfléchir, ni examiner; il ne reçoit la vérité, comme l'erreur, que

par préjugé : occupé d'un travail journalier, il ne peut s'élever à une certaine ſphere d'idées ; auſſi préfere-t-il la bibliotheque bleue aux écrits de S. Réal, de la Rochefoucault & du cardinal de Retz.

Auſſi dans ces jours de réjouiſſances publiques où le ſpectacle s'ouvre *gratis*, les comédiens, ayant alors d'autres ſpectateurs à amuſer, donneront plutôt *Dom Japhet* & *Pourceaugnac*, qu'*Héraclius* & le *Miſantrope*. Ce que je dis du peuple peut s'appliquer à toutes les différentes claſſes d'hommes. Les gens du monde ſont diſtraits par mille affaires & mille plaiſirs ; les ouvrages philoſophiques ont auſſi peu d'analogie avec leur eſprit, que le *Miſantrope* avec l'eſprit du peuple. Auſſi préféreront-ils en général la lecture d'un roman à celle de Locke. C'eſt par ce même principe des analogies qu'on explique comment les ſavants & même les gens d'eſprit ont donné à des auteurs moins eſtimés la préférence ſur ceux qui le ſont davantage. Pourquoi Malherbe préféroit-il Stace à tout autre poëte ? pourquoi Heinſius *(b)* & Corneille faiſoient-ils plus de cas de Lucain que de Virgile ? par quelle raiſon Adrien préféroit-il l'éloquence de Caton à celle de Cicéron ? pourquoi Scaliger *(c)* regardoit-il Homere & Horace comme fort inférieurs à Virgile & à Juvenal ? C'eſt que l'eſtime plus ou moins grande qu'on a pour un auteur, dépend de l'analogie plus ou moins grande que ſes idées ont avec celles de ſon lecteur.

(b) „ Lucain, diſoit Heinſius, eſt à l'égard des autres poëtes ce qu'un cheval ſuperbe & henniſſant fiérement eſt à l'égard d'une troupe d'ânes, dont la voix ignoble décele le goût qu'ils ont pour la ſervitude. "

(c) Scaliger cite comme déteſtable la dix-ſeptieme ode du quatrieme livre d'Horace, que Heinſius cite comme un chef-d'œuvre de l'antiquité.

Que, dans un ouvrage manuſcrit, & ſur lequel on n'a aucune prévention, l'on charge, ſéparément, dix hommes d'eſprit de marquer les morceaux qui les auront le plus frappés : je dis que chacun d'eux ſoulignera des endroits différents ; & que, ſi l'on confronte enſuite les endroits approuvés avec l'eſprit & le caractere de chaque approbateur, on ſentira que chacun d'eux n'a loué que les idées analogues à ſa maniere de voir & de ſentir ; & que l'eſprit eſt, ſi j'oſe le dire, une corde qui ne frémit qu'à l'uniſſon.

Si le ſavant abbé de Longuerue, comme il le diſoit lui-même, n'avoit rien retenu des ouvrages de S. Auguſtin, ſinon que le cheval de Troie étoit une machine de guerre ; & ſi, dans le roman de Cléopatre, un avocat célébre ne voyoit rien d'intéreſſant que les nullités du mariage d'Eliſe avec Artaban ; il faut avouer que la ſeule différence qui ſe trouve à cet égard entre les ſavants ou les gens d'eſprit, & les hommes ordinaires, c'eſt que les premiers, ayant un plus grand nombre d'idées, leur ſphere d'anologies eſt beaucoup plus étendue. S'agit-il d'un genre d'eſprit très-différent du ſien ? pareil en tout aux autres hommes, l'homme d'eſprit n'eſtime que les idées analogues aux ſiennes. Que l'on raſſemble un Newton, un Quinaut, un Machiavel ; qu'on ne les nomme point, & qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre cette eſpece d'eſtime, que j'appelle *eſtime ſur parole*, on verra qu'après avoir réciproquement, mais inutilement, eſſayé de ſe communiquer leurs idées, Newton regardera Quinaut comme un rimailleur inſupportable, celui-ci prendra Newton pour un faiſeur d'almanachs, tous deux regarderont Machiavel comme un politique du Palais-

Royal; & tous trois enfin, ſe traitant réciproquement d'eſprits médiocres, ſe vengeront, par un mépris réciproque, de l'ennui mutuel qu'ils ſe ſeront procuré.

Or, ſi les hommes ſupérieurs, entiérement abſorbés dans leur genre d'étude, ne peuvent avoir d'*eſtime ſentie* pour un genre d'eſprit trop différent du leur; tout auteur, qui donne au public des idées nouvelles, ne peut donc eſpérer d'eſtime que de deux ſortes d'hommes: ou des jeunes gens, qui, n'ayant point adopté d'opinions, ont encore le deſir & le loiſir de s'inſtruire; ou de ceux dont l'eſprit, ami de la vérité & analogue à celui de l'auteur, ſoupçonne déjà l'exiſtence des idées qu'il lui préſente. Ce nombre d'hommes eſt toujours très-petit: voilà ce qui retarde les progrès de l'eſprit humain, & pourquoi chaque vérité eſt toujours ſi lente à ſe dévoiler aux yeux de tous.

Il réſulte de ce que je viens de dire, que la plupart des hommes, ſoumis à la pareſſe, ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont d'*eſtime ſentie* que pour cette eſpece d'idées; & de-là cette haute opinion que chacun eſt, pour ainſi dire, forcé d'avoir de ſoi-même; opinion que les moraliſtes n'euſſent peut-être point attribuée à l'orgueil, s'ils euſſent eu une connoiſſance plus approfondie des principes ci-deſſus établis. Ils auroient alors ſenti que, dans la ſolitude, le ſaint reſpect & l'admiration profonde dont on ſe ſent quelquefois pénétré pour ſoi-même, ne peut être que l'effet de la néceſſité où nous ſommes de nous eſtimer préférablement aux autres.

Comment n'auroit-on pas de ſoi la plus haute idée? il n'eſt perſonne qui ne changeât d'opinions, s'il croyoit ſes opinions fauſſes. Chacun croit donc penſer juſte, & par conſéquent beaucoup mieux

que ceux dont les idées ſont contraires aux ſiennes. Or, s'il n'eſt pas deux hommes dont les idées ſoient exactement ſemblables, il faut néceſſairement que chacun en particulier croie mieux penſer que tout autre (*d*). La Ducheſſe de la Ferté diſoit un jour à Madame de Staal: *Il faut l'avouer, ma chere amie, je ne trouve que moi qui aie toujours raiſon* (*e*). Ecoutons le Talapoin, le Bonze, le Bramine, le Guebre, le Grec, l'Iman, le Marabou: lorſque, dans l'aſſemblée du peuple, ils prêchent les uns contre les autres, chacun d'eux ne dit-il pas comme la Ducheſſe de la Ferté: *Peuples, je vous aſſure, moi ſeul j'ai toujours raiſon.* Chacun ſe croit donc un eſprit ſupérieur, & les ſots ne ſont pas ceux qui s'en croient le moins (*f*): c'eſt ce qui a

(*d*) L'expérience nous apprend que chacun met au rang des eſprits faux & des mauvais livres, tout homme & tout ouvrage qui combat ſes opinions; qu'il voudroit impoſer ſilence à l'homme, & ſupprimer l'ouvrage. C'eſt un avantage que des orthodoxes peu éclairés ont quelquefois donné ſur eux aux hérétiques. Si dans un procès, diſent ces derniers, une partie défendoit à l'autre de faire imprimer des factums pour ſoutenir ſon droit, ne regarderoit-on pas cette violence de l'une des parties comme une preuve de l'injuſtice de ſa cauſe?

(*e*) Voyez les *mémoires de madame de Staal.*

(*f*) Quelle préſomption, diſent les gens médiocres, que celle de ceux qu'on appelle les gens d'eſprit! Quelle ſupériorité ne ſe croient-ils pas ſur les autres hommes? Mais, leur répondroit-on, le cerf qui ſe vanteroit d'être le plus vîte des cerfs, ſeroit ſans doute un orgueilleux; mais, ſans bleſſer la modeſtie, il pourroit pourtant dire qu'il court mieux que la tortue. Vous êtes la tortue; vous n'avez ni lu, ni médité: comment pourriez-vous avoir autant d'eſprit qu'un homme qui s'eſt donné beaucoup de peine pour acquérir des connoiſſances? Vous l'accuſez de préſomption: & c'eſt vous, qui, ſans étude & ſans réflexion, voulez marcher ſon égal. A votre avis, qui des deux eſt préſomptueux?

donné lieu au conte des quatre marchands qui viennent, en foire, vendre de la beauté, de la naiſſance, des dignités & de l'eſprit, & qui trouvent tous le débit de leur marchandiſe, à l'exception du dernier qui ſe retire ſans étrenner.

Mais, dira-t-on, on voit quelques gens reconnoître dans les autres plus d'eſprit qu'en eux. Oui, répondrai-je, on voit des hommes en faire l'aveu; & cet aveu eſt d'une belle ame: cependant ils n'ont, pour celui qu'ils avouent leur ſupérieur, qu'une *eſtime ſur parole*; ils ne font que donner à l'opinion publique la préférence ſur la leur, & convenir que ces perſonnes ſont plus eſtimées, ſans être intérieurement convaincus qu'elles ſoient plus eſtimables (*g*).

Un homme du monde conviendra, ſans peine, qu'il eſt en géométrie fort inférieur aux Fontaine, aux d'Alembert, aux Clairaut, aux Euler; que dans la poéſie il le cede aux Moliere, aux Racine, aux Voltaire: mais je dis en même temps que cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre, qu'il reconnoîtra plus de ſupérieurs en ce même genre; & que d'ailleurs il ſe croira tellement dédommagé

(*g*) En poéſie, Fontenelle ſeroit, ſans peine, convenu de la ſupériorité du génie de Corneille ſur le ſien; mais il ne l'auroit pas ſentie. Je ſuppoſe, pour s'en convaincre, qu'on eût prié ce même Fontenelle de donner, en fait de poéſie, l'idée qu'il s'étoit formée de la perfection: il eſt certain qu'il n'auroit, en ce genre, propoſé d'autres regles ſines que celles qu'il avoit lui-même auſſi bien obſervées que Corneille; qu'il devoit donc ſe croire intérieurement auſſi grand poëte que qui que ce fût; & qu'en s'avouant inférieur à Corneille, il ne faiſoit, par conſéquent, que ſacrifier ſon ſentiment à celui du public. Peu de gens ont le courage d'avouer que c'eſt pour eux qu'ils ont le plus de l'eſpece d'eſtime que j'appelle *ſentie*; mais, qu'ils le nient ou qu'ils l'avouent, ce ſentiment n'en exiſte pas moins en eux.

de la ſupériorité qu'ont ſur lui les hommes que je viens de citer, ſoit en cherchant à trouver de la frivolité dans les arts & les ſciences, ſoit par la variété de ſes connoiſſances, le bon ſens, l'uſage du monde, ou par quelque autre avantage pareil; que tout peſé, il ſe croira auſſi eſtimable que qui que ce ſoit (*b*).

Mais, aujoutera-t-on, comment imaginer qu'un homme qui, par exemple, remplit les petits offices de la magiſtrature, puiſſe ſe croire autant d'eſprit que Corneille? Il eſt vrai, répondrai-je, qu'il ne mettra perſonne à cet égard dans ſa confidence: cependant, lorſque, par un examen ſcrupuleux, l'on a découvert de combien de ſentiments d'orgueil nous ſommes journellement affectés, ſans nous en appercevoir, & par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à ſoi-même & aux autres la profonde eſtime qu'on a pour ſon eſprit, on ſent que le ſilence de l'orgueil n'en prouve point l'abſence. Suppoſons, pour ſuivre l'exemple ci-deſſus rapporté, qu'au ſortir de la comédie le hazard raſſemble trois particiens; qu'ils viennent à parler de Corneille; tous trois, peut-être, s'écrieront à la fois que Corneille eſt le plus grand génie du monde: cependant, ſi, pour ſe décharger du poids importun de l'eſtime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille eſt à la

(*b*) On ſe loue de tout: les uns vantent leur ſtupidité ſous le nom de bon ſens; d'autres louent leur beauté; quelques-uns, enorgueillis de leurs richeſſes, mettent ces dons du hazard ſur le compte de leur eſprit & de leur prudence; la femme qui compte le ſoir avec ſon cuiſinier, ſe croit auſſi eſtimable qu'un ſavant. Il n'eſt pas juſqu'à l'imprimeur d'*in-folio* qui ne mépriſe l'imprimeur de *romans*, & qui ne ſe croie auſſi ſupérieur au dernier que l'*in-folio* l'eſt en maſſe à la *brochure*.

vérité un grand homme, mais dans un genre frivole; il eſt certain, ſi l'on en juge par le mépris que certaines gens affectent pour la poéſie, que les deux autres praticiens pourroient ſe ranger à l'avis du premier: puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la poéſie: L'art de la procédure, diroit un autre, a bien ſes ruſes, ſes fineſſes & ſes combinaiſons, comme tout autre art: Vraiment, répondroit le troiſieme, il n'eſt point d'art plus difficile. Or, dans l'hypotheſe très-admiſſible, que, dans cet art ſi difficile, chacun de ces particiens ſe crût le plus habile; ſans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot, le réſultat de cette converſation ſeroit que chacun d'eux ſe croiroit autant d'eſprit que Corneille. Nous ſommes, par la vanité & ſurtout par l'ignorance, tellement néceſſités à nous eſtimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art eſt celui que chaque artiſte regarde comme le premier après lui. Du temps de Thémiſtocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du ſiécle préſent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer, par des billets pris ſur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire, chacun s'y donnant la premiere part, adjugea la ſeconde à Thémiſtocle; & le peuple crut alors devoir décerner la premiere récompenſe à celui que chacun des capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Il eſt donc certain que chacun a néceſſairement de ſoi la plus haute idée; & qu'en conſéquence on n'eſtime jamais dans autrui que ſon image & ſa reſſemblance.

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit, conſidéré par rapport à un particulier, c'eſt que

l'eſprit n'eſt que l'aſſemblage des idées intéreſſantes pour ce particulier, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables: d'où il ſuit que l'intérêt perſonnel, comme je m'étois propoſé de le montrer, eſt, en ce genre, le ſeul juge du mérite des hommes.

CHAPITRE V.

De la probité, par rapport à une ſociété particuliere.

SOUS ce point de vue, je dis que la probité n'eſt que l'habitude plus ou moins grande des actions particuliérement utiles à cette petite ſociété. Ce n'eſt pas que certaines ſociétés vertueuſes ne paroiſſent ſouvent ſe dépouiller de leur propre intérêt, pour porter ſur les actions des hommes des jugements conformes à l'intérêt public; mais elles ne font alors que ſatisfaire la paſſion qu'un orgueil éclairé leur donne pour la vertu; &, par conſéquent, qu'obéir, comme toute autre ſociété, à la loi de l'intérêt perſonnel. Quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuſes? Il lui eſt auſſi impoſſible d'aimer le bien pour le bien, que d'aimer le mal pour le mal (*a*).

(*a*) Les déclamations continuelles des moraliſtes contre la méchanceté des hommes, prouvent le peu de connoiſſance qu'ils en ont. Les hommes ne ſont point méchants, mais ſoumis à leurs intérêts. Les cris des moraliſtes ne changeront certainement pas ce reſſort de l'univers moral. Ce n'eſt donc point de la méchanceté des hommes dont il faut ſe plaindre, mais de l'ignorance des légiſlateurs, qui ont toujours mis l'intérêt particulier en oppoſition avec l'intérêt général. Si les Scythes étoient

Brutus ne ſacrifia ſon fils au ſalut de Rome, que parce que l'amour paternel avoit ſur lui moins de puiſſance que l'amour de la patrie ; il ne fit alors que céder à ſa plus forte paſſion ; c'eſt elle qui, l'éclairant ſur l'intérêt public, lui fit appercevoir, dans un parricide ſi généreux, ſi propre à ranimer l'amour de la liberté, l'unique reſſource qui pût ſauver Rome & l'empêcher de retomber ſous la tyrannie des Tarquins. Dans les circonſtances critiques où Rome ſe trouvoit alors, il falloit qu'une pareille action ſervît de fondement à la vaſte puiſſance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien public & de la liberté.

Mais, comme il eſt peu de Brutus & de ſociétés compoſées de pareils hommes, c'eſt dans l'ordre commun que je prendrai mes exemples, pour prouver que, dans chacune des ſociétés, l'intérêt particulier eſt l'unique diſtributeur de l'eſtime accordée aux actions des hommes.

Pour s'en convaincre, qu'on jette les yeux ſur un homme qui ſacrifie tous ſes biens pour ſauver de la rigueur des loix un parent, aſſaſſin : cet homme paſſera certainement, dans ſa famille, pour très-vertueux, quoiqu'il ſoit réellement très-injuſte. Je dis très-injuſte, parce que, ſi l'eſpoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une nation, ſi la certitude du ſupplice eſt abſolument néceſſaire pour y entretenir l'ordre ; il eſt évident qu'une grace accordée à un criminel eſt, envers le public, une injuſtice dont ſe rend complice celui qui ſollicite une pareille grace (*b*).

plus vertueux que nous, c'eſt que leur légiſlation & leur genre de vie leur inſpiroit plus de probité.

(*b*) *Je ne ſuis coupable*, diſoit Chilon mourant, *que d'un ſeul crime : c'eſt d'avoir, pendant ma magiſtrature, ſauvé de la rigueur*

Qu'un miniſtre, ſourd aux ſollicitations de ſes parents & de ſes amis, croie ne devoir élever aux premieres places que des hommes du premier mérite; ce miniſtre ſi juſte paſſera certainement, dans ſa ſociété, pour un homme inutile, ſans amitié, peut-être même ſans honnêteté. Il faut le dire à la honte du ſiecle; ce n'eſt preſque jamais qu'à des injuſtices qu'un homme en grande place doit les titres de bon ami, de bon parent, d'homme vertueux & bienfaiſant que lui prodigue la ſociété dans laquelle il vit.

Que, par ſes intrigues, un pere obtienne l'emploi de général pour un fils incapable de commander; ce pere ſera cité, dans ſa famille, comme un homme honnête & bienfaiſant: cependant, quoi de plus abominable que d'expoſer une nation, ou du moins pluſieurs de ſes provinces, aux ravages qui ſuivent une défaite, uniquement pour ſatisfaire l'ambition d'une famille?

des loix un criminel, mon meilleur ami.

Je citerai encore, à ce ſujet, un fait rapporté dans le Guliſtan. Un Arabe va ſe plaindre au ſultan des violences que deux inconnus exerçoient dans ſa maiſon. Le ſultan s'y tranſporte, fait éteindre les lumieres, ſaiſir les criminels, envelopper leurs têtes d'un manteau; il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le ſultan fait rallumer les flambeaux, conſidere les corps des criminels, leve les mains, & rend graces à Dieu. *Quelle faveur*, lui dit ſon vizir, *avez-vous donc reçue du ciel? . . . Vizir*, répond le ſultan, *j'ai cru mes fils auteurs de ces violences; c'eſt pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux, qu'on couvrît d'un manteau le viſage de ces malheureux: j'ai craint que la tendreſſe paternelle ne me fît manquer à la juſtice que je dois à mes ſujets. Juge ſi je dois remercier le ciel, maintenant que je me trouve juſte, ſans être parricide.*

Quoi de plus puniſſable que des ſollicitations, contre leſquelles il eſt impoſſible qu'un ſouverain ſoit toujours en garde? De pareilles ſollicitations, qui n'ont que trop ſouvent plongé les nations dans les plus grands malheurs, ſont des ſources intariſſables de calamités: calamités auxquelles peut-être on ne peut ſouſtraire les peuples qu'en briſant entre les hommes tous les liens de la parenté, & déclarant tous les citoyens enfants de l'état. C'eſt l'unique moyen d'étouffer des vices qu'autoriſe une apparence de vertu, d'empêcher la ſubdiviſion d'un peuple en une infinité de familles ou de petites ſociétés, dont les intérêts, preſque toujours oppoſés à l'intérêt public, éteindroient à la fin dans les ames toute eſpece d'amour pour la patrie.

Ce que j'ai dit prouve ſuffiſamment que, devant le tribunal d'une petite ſociété, l'intérêt eſt le ſeul juge du mérite des actions des hommes: auſſi n'ajouterai-je rien à ce que je viens de dire, ſi je ne m'étois propoſé l'utilité publique pour but principal de cet ouvrage. Or, je ſens qu'un homme honnête, effrayé de l'aſcendant que doit néceſſairement avoir ſur lui l'opinion des ſociétés dans leſquelles il vit, peut craindre avec raiſon d'être, à ſon inſu, ſouvent détourné de la vertu.

Je n'abandonnerai donc pas cette matiere ſans indiquer les moyens d'échapper aux ſéductions, & d'éviter les pieges que l'intérêt des ſociétés particulieres tend à la probité des plus honnêtes gens, & dans leſquels il ne l'a que trop ſouvent ſurpriſe.

CHAPITRE VI.

Des moyens de s'aſſurer de la vertu.

UN homme eſt juſte, lorſque toutes ſes actions tendent au bien public. Ce n'eſt point aſſez de faire du bien pour mériter le titre de vertueux. Un prince a mille places à donner, il faut les remplir; il ne peut s'empêcher de faire mille heureux. C'eſt donc uniquement de la juſtice (*a*) ou de l'injuſtice de ſes choix que dépend ſa vertu. Si, lorſqu'il s'agit d'une place importante, il donne, par amitié, par foibleſſe, par ſollicitation ou par pareſſe, à un homme médiocre, la préférence ſur un homme ſupérieur; il doit ſe regarder comme injuſte, quelques éloges d'ailleurs que donne à ſa probité la ſociété dans laquelle il vit.

En fait de probité, c'eſt uniquement l'intérêt public qu'il faut conſulter & croire, & non les hommes qui nous environnent. L'intérêt perſonnel leur fait trop ſouvent illuſion.

Dans les cours, par exemple, cet intérêt ne donne-t-il pas le nom de prudence à la fauſſeté, & de ſottiſe à la vérité qu'on y regarde du moins comme une folie, & qu'on y doit toujours regarder comme telle.

Elle y eſt dangereuſe; & les vertus nuiſibles ſeront toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grace qu'auprès des princes humains & bons, tels que les Louis XII, les Louis XV. Les

(*a*) On couvroit, dans certains pays, d'une peau d'âne, les hommes en place, pour leur apprendre qu'ils ne doivent rien à ce qu'on appelle décence ou faveur, mais tout à la juſtice.

comédiens avoient joué le premier ſur le théatre ; les courtiſans exhortoient le prince à les punir : *Non*, dit-il, *ils me rendent juſtice, ils me croient digne d'entendre la vérité.* Exemple de modération imité depuis par M. le duc d'. . . . Ce prince, forcé de mettre quelques impoſitions ſur une province, & fatigué des remontrances d'un député des états de cette province, lui répondit avec vivacité : *Et quelles ſont vos forces, pour vous oppoſer à mes volontés ? Que pouvez vous faire ? . . . Obéir & haïr*, repliqua le député. Réponſe noble qui fait également honneur au député & au prince. Il étoit preſque auſſi difficile à l'un de l'entendre, qu'à l'autre de la faire. Ce même prince avoit une maîtreſſe ; un gentilhomme la lui avoit enlevée ; le prince étoit piqué, & ſes favoris l'excitoient à la vengeance : *Puniſſez*, diſoient-ils, *un inſolent. . . . Je ſais*, leur répondit-il, *que la vengeance m'eſt facile, un mot ſuffit pour me défaire d'un rival, & c'eſt ce qui m'empêche de le prononcer.*

Une pareille modération eſt trop rare ; la vérité eſt ordinairement trop mal accueillie des princes & des grands, pour ſéjourner longtemps dans les cours. Comment habiteroit-elle un pays où la plupart de ceux qu'on appelle les honnêtes gens, habitués à la baſſeſſe & à la flatterie, donnent & doivent réellement donner à ces vices le nom d'uſage du monde ? L'on apperçoit difficilement le crime où ſe trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flatteries ne ſoient plus dangereuſes & par conſéquent plus criminelles aux yeux d'un prince ami de la gloire, que des libelles faits contre lui ? Non que je prenne ici le parti des libelles : mais enfin une flatterie peut, à ſon inſu, détourner un bon prince du chemin de la vertu, lorſqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran. Ce n'eſt ſouvent que par la bouche de la licence que

les plaintes des opprimés peuvent s'élever juſqu'au trône (*b*). Mais l'intérêt cachera toujours de pareilles vérités aux ſociétés particulieres de la cour. Ce n'eſt, peut être, qu'en vivant loin de ces ſociétés qu'on peut ſe défendre des illuſions qui les ſéduiſent. Il eſt du moins certain que, dans ces mêmes ſociétés, on ne peut conſerver une vertu toujours forte & pure, ſans avoir habituellement préſent à l'eſprit le principe de l'utilité publique (*c*), ſans avoir une connoiſſance profonde des véritables intérêts de ce public, par conſéquent de la morale & de la politique. La parfaite probité n'eſt jamais le partage de la ſtupidité ; une probité ſans lumieres n'eſt, tout au plus, qu'une probité d'intention, pour laquelle le public n'a & ne doit effectivement avoir aucun égard, 1°. parce qu'il n'eſt point juge des intentions ; 2°. parce qu'il ne prend, dans ſes jugements, conſeil que de ſon intérêt.

S'il ſouſtrait à la mort celui qui par malheur tue ſon ami à la chaſſe, ce n'eſt pas ſeulement à l'inno-

(*b*) „ Ce n'eſt point, dit le „ poëte Saadi, la voix timide „ des miniſtres qui doit porter „ à l'oreille des rois les „ plaintes des malheureux ; „ il faut que le cri du peuple „ puiſſe directement percer „ juſqu'au trône."

(*c*) Conſéquemment à ce principe, M. de Fontenelle a défini le menſonge : *Taire une vérité qu'on doit.* Un homme ſort du lit d'une femme, il en rencontre le mari : *D'où venez-vous ?* lui dit celui-ci. Que lui répondre ? lui doit-on alors la vérité ? *Non*, dit M. de Fontenelle, *parce qu'alors la vérité n'eſt utile à perſonne.* Or la vérité elle-même eſt ſoumiſe au principe de l'utilité publique. Elle doit préſider à la compoſition de l'hiſtoire, à l'étude des ſciences & des arts ; elle doit ſe préſenter aux grands, & même arracher le voile qui couvre en eux des défauts nuiſibles au public ; mais elle ne doit jamais révéler ceux qui ne nuiſent qu'à l'homme même. C'eſt l'affliger ſans utilité ; ſous prétexte d'être vrai, c'eſt être méchant & brutal ; c'eſt moins aimer la vérité, que ſe glorifier dans l'humiliation d'autrui.

cence de ſes intentions qu'il fait grace, puiſque la loi condamne au ſupplice la ſentinelle qui s'eſt involontairement laiſſé ſurprendre au ſommeil. Le public ne pardonne, dans le premier cas, que pour ne point ajouter à la perte d'un citoyen celle d'un autre citoyen ; il ne punit, dans le ſecond, que pour prévenir les ſurpriſes & les malheurs auxquels l'expoſeroit une pareille invigilance.

Il faut donc, pour être honnête, joindre à la nobleſſe de l'ame les lumieres de l'eſprit. Quiconque raſſemble en ſoi ces différents dons de la nature, ſe conduit toujours ſur la bouſſole de l'utilité publique. Cette utilité eſt le principe de toutes les vertus humaines, & le fondement de toutes les légiſlations. Elle doit inſpirer le légiſlateur, forcer les peuples à ſe ſoumettre à ſes loix ; c'eſt enfin à ce principe qu'il faut ſacrifier tous ſes ſentiments, juſqu'au ſentiment même de l'humanité.

L'humanité publique eſt quelquefois impitoyable envers les particuliers (*d*). Lorſqu'un vaiſſeau eſt ſurpris par de longs calmes, & que la famine a, d'une voix impérieuſe, commandé de tirer au ſort la victime infortunée qui doit ſervir de pâture à ſes compagnons, on l'égorge ſans remords : ce vaiſſeau eſt

(*d*) C'eſt ce principe qui, chez les Arabes, a conſacré l'exemple de ſévérité que donna le fameux Ziad, gouverneur de Baſra. Après avoir inutilement tenté de purger cette ville des aſſaſſins qui l'infeſtoient, il ſe vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontreroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger ; il eſt conduit devant le tribunal du gouverneur ; il eſſaye de le fléchir par ſes larmes : *Malheureux étranger*, lui dit Ziad, *je dois te paroître injuſte, en puniſſant une contravention à des ordres que tu as pu ignorer ; mais le ſalut de Baſra dépend de ta mort : je pleure & te condamne.*

l'em-

l'emblême de chaque nation ; tout devient légitime & même vertueux pour le ſalut public.

La concluſion de ce que je viens de dire, c'eſt qu'en fait de probité, ce n'eſt point des ſociétés où l'on vit dont il faut prendre conſeil ; mais uniquement de l'intérêt public : qui le conſulteroit toujours ne feroit jamais que des actions ou immédiatement utiles au public, ou avantageuſes aux particuliers ſans être nuiſibles à l'état. Or de pareilles actions lui ſont toujours utiles.

L'homme qui ſecourt le mérite malheureux donne, ſans contredit, un exemple de bienfaiſance conforme à l'intérêt général ; il acquitte la taxe que la probité impoſe à la richeſſe.

L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les tréſors de la vertueuſe opulence.

Qui ſe conduit par ce principe, peut ſe rendre à lui-même un témoignage avantageux de ſa probité, peut ſe prouver qu'il mérite réellement le titre d'honnête homme : je dis mériter ; car, pour obtenir quelque réputation en ce genre, il ne ſuffit pas d'être vertueux ; il faut, de plus, ſe trouver, comme les Codrus & les Regulus, heureuſement placé dans des temps, des circonſtances & des poſtes où nos actions puiſſent beaucoup influer ſur le bien public. Dans toute autre poſition, la probité d'un citoyen, toujours ignoré du public, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une qualité de ſociété particuliere, à l'uſage ſeulement de ceux avec leſquels il vit.

C'eſt uniquement par ſes talents qu'un homme privé peut ſe rendre utile & recommandable à ſa nation. Qu'importe au public la probité d'un particulier ? cette probité ne lui eſt de preſqu'aucune utili-

té (*e*). Auſſi juge-t-il les vivants comme la poſtérité juge les morts : elle ne s'informe point ſi Juvenal étoit méchant, Ovide débauché, Annibal cruel, Lucrece impie, Horace libertin, Auguſte diſſimulé, & Céſar la femme de tous les maris : c'eſt uniquement leurs talents qu'elle juge.

Sur quoi je remarquerai que la plupart de ceux qui s'emportent avec fureur contre les vices domeſtiques d'un homme illuſtre, prouvent moins leur amour pour le bien public que leur envie contre les talents ; envie qui prend ſouvent, à leurs yeux, le maſque d'une vertu, mais qui n'eſt le plus ſouvent qû'une envie déguiſée, puiſqu'en général ils n'ont pas la même horreur pour les vices d'un homme ſans mérite. Sans vouloir faire l'apologie du vice, que d'honnêtes-gens auroient à rougir des ſentiments dont ils ſe targuent, ſi on leur en découvroit le principe & la baſſeſſe ?

Peut-être le public marque-t-il trop d'indifférence pour la vertu ; peut-être nos auteurs ſont-ils quelquefois plus ſoigneux de la correction de leurs ouvrages que de celle de leurs mœurs, & prennent-ils exemple ſur Averroës, ce philoſophe, qui ſe permettoit, dit-on, des friponneries qu'il regardoit non ſeulement comme peu nuiſibles, mais même comme utiles à ſa réputation : il donnoit, diſoit-il, par-là le change à ſes rivaux, détournoit adroitement ſur ſes mœurs les critiques qu'ils euſſent faites de ſes ouvrages ; critiques qui, ſans doute, auroient porté à ſa gloire de plus dangereuſes atteintes.

(*e*) Il eſt permis de faire l'éloge de ſon cœur, & non celui ce ſon eſprit : c'eſt que le premier ne tire pas à conſéquence. L'envie prévoit qu'un pareil éloge en obtiendra peu du public.

J'ai, dans ce chapitre, indiqué le moyen d'échapper aux ſéductions des ſociétés particulieres, de conſerver une vertu toujours inébranlable au choc de mille intérêts particuliers & différents ; & ce moyen conſiſte à prendre, dans toutes ſes démarches, conſeil de l'intérêt public.

CHAPITRE VII.

De l'eſprit, par rapport aux ſociétés particulieres.

CE que j'ai dit de l'eſprit par rapport à un ſeul homme, je le dis de l'eſprit conſidéré par rapport aux ſociétés particulieres. Je ne répéterai donc point, à ce ſujet, le détail fatigant des mêmes preuves ; je montrerai ſeulement, par de nouvelles applications du même principe, que chaque ſociété, comme chaque particulier, n'eſtime ou ne mépriſe les idées des autres ſociétés que par la convenance ou la diſconvenance que ces idées ont avec ſes paſſions, ſon genre d'eſprit, & enfin le rang que tiennent dans le monde ceux qui compoſent cette ſociété.

Qu'on produiſe un fakir dans un cercle de Sybarites, ce fakir n'y ſera-t-il pas regardé avec cette pitié mépriſante que des ames ſenſuelles & douces ont pour un homme qui perd des plaiſirs réels, pour courir après des biens imaginaires ? Que je faſſe pénétrer un conquérant dans la retraite des philoſophes, qui doute qu'il ne traite de frivolités leurs ſpéculations les plus profondes, qu'il ne les conſidere avec le mépris dédaigneux qu'une ame, qui ſe dit grande, a pour des ames qu'elle croit petites, & que la puiſ-

ſance a pour la foibleſſe. Mais qu'à ſon tour, je tranſporte ce conquérant au portique : Orgueilleux, lui dira le ſtoïcien outragé, toi qui mépriſes des ames plus hautes que la tienne, apprends que l'objet de tes deſirs eſt ici celui de nos mépris ; que rien ne paroît grand ſur la terre, à qui la contemple d'un point de vue élevé. Dans une forêt antique, c'eſt du pied des cedres, où s'aſſied le voyageur, que leur faîte ſemble toucher aux cieux ; du haut des nues, où plane l'aigle, les hautes futaies rampent comme la bruyere, & n'offrent aux yeux du roi des airs qu'un tapis de verdure déployé ſur des plaines. C'eſt ainſi que l'orgueil bleſſé du ſtoïcien ſe vengera du dédain de l'ambitieux ; & qu'en général ſe traiteront tous ceux qui ſeront animés de paſſions différentes.

Qu'une femme jeune, belle, galante, telle enfin que l'hiſtoire nous peint cette célebre Cléopatre, qui, par la multiplicité de ſes beautés, les charmes de ſon eſprit, la variété de ſes careſſes, faiſoit goûter chaque jour à ſon amant les délices de l'inconſtance ; & dont enfin la premiere jouiſſance n'étoit, dit Echard, qu'une premiere faveur ; qu'une telle femme ſe trouve dans une aſſemblée de ces prudes, dont la vieilleſſe & la laideur aſſurent la chaſteté ; on y mépriſera ſes graces & ſes talents ; à l'abri de la ſéduction, ſous l'égide de la laideur, ces prudes ne ſentent pas combien l'ivreſſe d'un amant eſt flatteuſe ; avec quelle peine, quand on eſt belle, on réſiſte au deſir de mettre un amant dans la confidence de mille appas ſecrets : elles ſe déchaîneront donc avec fureur contre cette belle femme, & mettront ſes foibleſſes au rang des plus grands crimes. Mais, ſi l'une de ces prudes ſe préſente à ſon tour dans un cercle de coquettes, elle y ſera traitée ſans aucun des ménagements que la jeuneſſe & la beauté doivent à la vieil-

leſſe & à la laideur. Pour ſe venger de ſa pruderie, on lui dira que la belle qui cede à l'amour & la laide qui lui réſiſte ne font, toutes deux, qu'obéir au même principe de vanité ; que, dans un amant, l'une cherche un admirateur de ſes attraits, l'autre fuit un délateur de ſes diſgraces ; & qu'animées, toutes deux, par le même motif, entre la prude & la femme galante, il n'y a jamais que la beauté de différence.

Voilà comme les paſſions différentes s'inſultent réciproquement ; & pourquoi le glorieux, qui méconnoît le mérite dans une condition médiocre, qui le dédaigne & qui voudroit le voir ramper à ſes pieds, eſt à ſon tour mépriſé des gens éclairés. Inſenſé, lui diroient-ils volontiers, homme ſans mérite & même ſans orgueil, de quoi t'applaudis-tu ? des honneurs qu'on te rend ? Mais, ce n'eſt point à ton mérite, c'eſt à ton faſte & à ta puiſſance qu'on rend hommage. Tu n'es rien par toi-même ; ſi tu brilles, c'eſt de l'éclat que réfléchit ſur toi la faveur du ſouverain. Regarde ces vapeurs qui s'élevent de la fange des marécages ; ſoutenues dans les airs, elles s'y changent en nuages éclatants ; elles brillent comme toi, mais d'une ſplendeur empruntée du ſoleil ; l'aſtre ſe couche, l'éclat du nuage a diſparu.

Si des paſſions contraires excitent le mépris reſpectif de ceux qu'elles animent, trop d'oppoſition dans les eſprits produit à peu près le même effet.

Néceſſités, comme je l'ai prouvé dans le chapitre IV, à ne ſentir, dans les autres, que les idées analogues à nos idées, comment admirer un genre d'eſprit trop différént du nôtre ? Si l'étude d'une ſcience ou d'un art nous y fait appercevoir une infinité de beautés & de difficultés que nous ignorerions ſans cette étude, c'eſt donc pour la ſcience & l'art que nous cul-

tivons, que nous avons néceſſairement le plus de cette eſtime que j'appelle *ſentie*.

Notre eſtime, pour les autres arts ou ſciences, eſt toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la ſcience ou l'art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le géometre a communément plus d'eſtime pour le phyſicien que pour le poëte, qui doit en accorder davantage à l'orateur qu'au géometre.

C'eſt auſſi de la meilleure foi du monde qu'on voit des hommes illuſtres, en des genres différents, faire très-peu de cas les uns des autres. Pour ſe convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part (car il n'y a point de dette plus fidellement acquittée que le mépris), prêtons l'oreille aux diſcours qui échappent aux gens d'eſprit.

Semblables aux vendeurs de mithridate répandus dans une place publique, chacun d'eux appelle les admirateurs à ſoi, & croit les mériter ſeul. Le romancier ſe perſuade que c'eſt ſon genre d'ouvrage qui ſuppoſe le plus d'invention & de délicateſſe dans l'eſprit; le métaphyſicien ſe voit comme la ſource de l'évidence & le confident de la nature: Moi ſeul, dit-il, je puis généraliſer les idées, & découvrir le germe des événements qui ſe développent journellement dans le monde phyſique & moral; & c'eſt par moi ſeul que l'homme peut être éclairé. Le poëte, qui regarde les métaphyſiciens comme des fous ſérieux, les aſſure que, s'ils cherchent la vérité dans le puits où elle s'eſt retirée, ils n'ont, pour y puiſer, que le ſeau des Danaïdes; que les découvertes de leur eſprit ſont douteuſes, mais que les agrémens du ſien ſont certains.

C'eſt par de tels diſcours que ces trois hommes ſe prouveroient réciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres; & ſi, dans une pareille conteſtation, ils prenoient un politique pour arbitre: Apprenez, leur diroit-il à tous, que les ſciences & les arts ne ſont que de ſérieuſes bagatelles & de difficiles frivolités. L'on s'y peut appliquer dans l'enfance, pour donner plus d'exercice à ſon eſprit: mais c'eſt uniquement la connoiſſance des intérêts des peuples qui doit occuper la tête d'un homme fait & ſenſé; tout autre objet eſt petit, & tout ce qui eſt petit eſt mépriſable: d'où il concluroit que lui ſeul eſt digne de l'admiration univerſelle.

Or, pour terminer cet article par un dernier exemple, ſuppoſons qu'un phyſicien prêtât l'oreille à cette concluſion: Tu te trompes, répliqueroit-il à ce politique. Si l'on ne meſure la grandeur de l'eſprit que par la grandeur des objets qu'il conſidere, c'eſt moi ſeul qu'on doit réellement eſtimer. Une ſeule de mes découvertes change les intérêts des peuples. J'aimante une aiguille, je l'enferme dans une bouſſole; l'Amérique ſe découvre; l'on fouille ſes mines, mille vaiſſeaux chargés d'or fendent les mers, abordent en Europe; & la face du monde politique eſt changée. Toujours occupé de grands objets, ſi je me recueille dans le ſilence & la ſolitude, ce n'eſt point pour y étudier les petites révolutions des gouvernements, mais celles de l'univers; ce n'eſt point pour y pénétrer les frivoles ſecrets des cours, mais ceux de la nature: je découvre comment les mers ont formé les montagnes & ſe ſont répandues ſur la terre; je meſure & la force qui meut les aſtres & l'étendue des cercles lumineux qu'ils décrivent dans l'azur du

ciel : je calcule leur maſſe, je la compare à celle de la terre ; & je rougis de la petiteſſe du globe. Or, ſi j'ai tant de honte de la ruche, juge du mépris que j'ai pour l'inſecte qui l'habite : le plus grand légiſlateur n'eſt à mes yeux que le roi des abeilles.

Voilà par quels raiſonnements chacun ſe prouve à lui-même qu'il eſt poſſeſſeur du genre d'eſprit le plus eſtimable ; & comment, excités par le deſir de le prouver aux autres, les gens d'eſprit ſe dépriſent réciproquement, ſans s'appercevoir que chacun d'eux, enveloppé dans le mépris qu'il inſpire pour ſes pareils, devient le jouet & la riſée de ce même public dont il devroit être l'admiration.

Au reſte, c'eſt en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour ſon eſprit. On ſe moque d'un fleuriſte immobile près d'une platte-bande de tulipes ; il tient les yeux toujours fixés ſur leurs calices ; il ne voit rien d'admirable ſur la terre que la fineſſe & le mêlange des couleurs dont il a, par ſa culture, forcé la nature à les peindre : chacun eſt ce fleuriſte ; s'il ne meſure l'eſprit des hommes que ſur la connoiſſance qu'ils ont des fleurs, nous ne meſurons pareillement notre eſtime pour eux que ſur la conformité de leurs idées avec les nôtres.

Notre eſtime eſt tellement dépendante de cette conformité d'idées, que perſonne ne peut s'examiner avec attention ſans s'appercevoir que, ſi, dans tous les inſtants de la journée, il n'eſtime point le même homme préciſément au même degré, c'eſt toujours à quelques unes de ces contradictions, inévitables dans le commerce intime & journalier, qu'il doit attribuer la perpétuelle variation du thermometre de ſon eſtime : auſſi tout homme dont les

idées ne ſont point analogues à celles de ſa ſociété, en eſt-il toujours mépriſé.

Le philoſophe, qui vivra avec des petits-maîtres, ſera l'imbécille & le ridicule de leur ſociété; il s'y verra joué par le plus mauvais bouffon, dont les plus fades quolibets paſſeront pour d'excellents mots: car le ſuccès des plaiſanteries dépend moins de la fineſſe d'eſprit de leur auteur, que de ſon attention à ne ridiculiſer que les idées déſagréables à ſa ſociété. Il en eſt des plaiſanteries comme des ouvrages de parti; elles ſont toujours admirées de la cabale.

Le mépris injuſte des ſociétés particulieres les unes pour les autres, eſt donc, comme le mépris de particulier à particulier, uniquement l'effet & de l'ignorance & de l'orgueil: orgueil ſans doute condamnable, mais néceſſaire & inhérent à la nature humaine. L'orgueil eſt le germe de tant de vertus & de talents, qu'il ne faut ni eſpérer de le détruire, ni même tenter de l'affoiblir, mais ſeulement de le diriger aux choſes honnêtes. Si je me moque ici de l'orgueil de certaines gens, je ne le fais, ſans doute, que par un autre orgueil, peut-être mieux entendu que le leur dans ce cas particulier, comme plus conforme à l'intérêt général; car la juſtice de nos jugements & de nos actions n'eſt jamais que la rencontre heureuſe de notre intérêt avec l'intérêt public (*a*).

(*a*) L'intérêt ne nous préſente des objets que les faces ſous leſquelles il nous eſt utile de les appercevoir. Lorſqu'on en juge conformément à l'intérêt public, ce n'eſt pas tant à la juſteſſe de ſon eſprit, à la juſtice de ſon caractère, qu'il en faut faire honneur, qu'au hazard qui nous place dans des circonſtances où nous avons intérêt de voir comme le public. Qui s'examine profondément, ſe ſurprend trop

Si l'eſtime, que les diverſes ſociétés ont pour certains ſentiments & certaines ſciences, eſt différente ſelon la diverſité des paſſions & du genre d'eſprit de ceux qui les compoſent; qui doute que la différence entre les conditions des hommes ne produiſe à peu près le même effet; & que des idées, agréables aux gens d'un certains rang, ne ſoient ennuyeuſes pour des hommes d'un autre état? Qu'un homme de guerre, un négociant, diſſertent devant des gens de robe; l'un, ſur l'art des ſieges, des campements & des évolutions militaires; l'autre, ſur le commerce de l'indigo, de la ſoie, du ſucre & du cacao; ils ſeront écoutés avec moins de plaiſir & d'avidité, que l'homme qui, plus au fait des intrigues du palais, des prérogatives de la magiſtrature & de la maniere de conduire une affaire, leur parlera de tous les objets que le genre de leur eſprit ou de leur vanité rend plus particuliérement intéreſſants pour eux.

En général, on mépriſe juſqu'à l'eſprit dans un homme d'un état inférieur au ſien. Quelque mérite qu'ait un bourgeois, il ſera toujours mépriſé d'un homme en place, ſi cet homme en place eſt ſtupide; *quoiqu'il n'y ait*, dit Domat, *qu'une diſtinction civile entre le bourgeois & le grand ſeigneur, & une diſtinction naturelle entre l'homme d'eſprit & le grand ſeigneur ſtupide.*

C'eſt donc toujours l'intérêt perſonnel, modifié ſelon la différence de nos beſoins, de nos paſſions, de notre genre d'eſprit & de nos conditions, qui, ſe combinant, dans les diverſes ſociétés, d'un

ſouvent en erreur pour n'être pas modeſte. Il ne s'enorgueillit point de ſes lumiéres, il ignore ſa ſupériorité. L'eſprit eſt comme la ſanté; quand on en a, l'on ne s'en apperçoit point.

nombre infini de manieres, produit l'étonnante diverſité des opinions.

C'eſt conſéquemment à cette variété d'intérêt que chaque ſociété a ſon ton, ſa maniere particuliere de juger & ſon grand eſprit dont elle feroit volontiers un dieu, ſi la crainte des jugements du public ne s'oppoſoit à cette apothéoſe.

Voilà pourquoi chacun trouve à s'aſſortir. Auſſi n'eſt-il point de ſtupide, s'il apporte une certaine attention au choix de ſa ſociété, qui n'y puiſſe paſſer une vie douce au milieu d'un concert de louanges donnés par des admirateurs ſinceres; auſſi n'eſt-il point d'homme d'eſprit, s'il ſe répand dans différentes ſociétés, qui ne s'y voie ſucceſſivement traité de fou, de ſage, d'agréable, d'ennuyeux, de ſtupide & de ſpirituel.

La concluſion générale de ce que viens de dire, c'eſt que l'intérêt perſonnel eſt, dans chaque ſociété, l'unique appréciateur du mérite des choſes & des perſonnes. Il ne me reſte plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement fêtés & recherchés des ſociétés particulieres telles que celles du grand monde, ne ſont pas toujours les plus eſtimés du public.

CHAPITRE VIII.

De la différence des jugements du public, & de ceux des ſociétés particulieres.

POUR découvrir la cauſe des jugements différents que portent ſur les mêmes gens le public & les ſociétés particulieres, il faut obſerver qu'une

nation n'eſt que l'aſſemblage des citoyens qui la compoſent ; que l'intérêt de chaque citoyen eſt toujours, par quelque lien, attaché à l'intérêt public ; que, ſemblable aux aſtres qui, ſuſpendus dans les déſerts de l'eſpace, y ſont mus par deux mouvements principaux, dont le premier plus lent (*a*) leur eſt commun avec tout l'univers, & le ſecond plus rapide leur eſt particulier, chaque ſociété eſt auſſi mue par deux différentes eſpeces d'intérêt.

Le premier, plus foible, lui eſt commun avec la ſociété générale, c'eſt-à-dire, avec la nation ; & le ſecond, plus puiſſant, lui eſt abſolument particulier.

Conſéquemment à ces deux ſortes d'intérêt, il eſt deux ſortes d'idées propres à plaire aux ſociétés particulieres.

L'une, dont le rapport, plus immédiat à l'intérêt public, a pour objet le commerce, la politique, la guerre, la légiſlation, les ſciences & les arts : cette eſpece d'idées intéreſſantes pour chacun d'eux en particulier, eſt en conſéquence la plus généralement, mais la plus foiblement eſtimée de la plupart des ſociétés. Je dis de la plupart, parce qu'il eſt des ſociétés, telles que les ſociétés académiques, pour qui les idées le plus généralement utiles ſont les idées le plus particulierement agréables, & dont l'intérêt perſonnel ſe trouve par ce moyen confondu avec l'intérêt public.

L'autre eſpece d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque ſociété, c'eſt-à-dire, à ſes goûts, à ſes averſions, à ſes projets, à ſes plaiſirs. Plus intéreſſante & plus agréable, par cette raiſon, aux yeux de cette ſociété, elle eſt communément aſſez indifférente à ceux du public.

(*a*) Syſtéme des anciens philoſophes.

Cette diſtinction admiſe, quiconque acquiert un très grand nombre d'idées de cette derniere eſpece, c'eſt-à-dire, d'idées particuliérement intéreſſantes pour les ſociétés où il vit, y doit être, en conſéquence, regardé comme très-ſpirituel: mais que cet homme s'offre aux yeux du public, ſoit dans un ouvrage, ſoit dans une grande place, il ne lui paroîtra ſouvent qu'un homme très-médiocre. C'eſt une voix charmante en chambre, mais trop foible pour le théâtre.

Qu'un homme, au contraire, ne s'occupe que d'idées généralement intéreſſantes, il ſera moins agréable aux ſociétés dans leſquelles il vit; il y paroîtra même quelquefois & lourd & déplacé: mais qu'il s'offre aux yeux du public, ſoit dans un ouvrage, ſoit dans une grande place; étincelant alors de génie, il méritera le titre d'homme ſupérieur. C'eſt un coloſſe monſtrueux & même déſagréable dans l'attelier du ſculpteur, qui, élevé dans la place publique, devient l'admiration des citoyens.

Mair pourquoi ne réuniroit-on pas en ſoi les idées de l'une & l'autre eſpece? & n'obtiendroit-on pas, à la fois, l'eſtime de la nation & celle des gens du monde? C'eſt, répondrai-je, parce que le genre d'étude auquel il faut ſe livrer pour acquérir des idées intéreſſantes pour le public, ou pour les ſociétés particulieres, eſt abſolument différent.

Pour plaire dans le monde, il ne faut approfondir aucune matiere, mais voltiger inceſſamment de ſujets en ſujets; il faut avoir des connoiſſances très-variées, & dès-lors très-ſuperficielles; ſavoir de tout, ſans perdre ſon temps à ſavoir parfaitement une choſe; & donner, par conſéquent, à ſon eſprit plus de ſurface que de profondeur.

Or, le public n'a nul intérêt d'eſtimer des hommes ſuperficiellement univerſels: peut-être

même ne leur rend-il point une exacte juſtice, & ne ſe donne-il jamais la peine de prendre le toiſé d'un eſprit partagé en trop de genres différents.

Uniquement intéreſſé à eſtimer ceux qui ſe rendent ſupérieurs en un genre, & qui avancent, à cet égard, l'eſprit humain, le public doit faire peu de cas de l'eſprit du monde.

Il faut donc, pour obtenir l'eſtime générale, donner à ſon eſprit plus de profondeur que de ſurface, & concentrer, pour ainſi dire, dans un ſeul point, comme dans le foyer d'un verre ardent, toute la chaleur & les rayons de ſon eſprit. Eh! comment ſe partager entre ces deux genres d'étude, puiſque la vie qu'il faut mener pour ſuivre l'un ou l'autre eſt entiérement différente? L'on n'a donc l'une de ces eſpeces d'eſprit qu'excluſivement à l'autre.

Si, pour acquérir des idées intéreſſantes pour le public, il faut, comme je le prouverai dans les chapitres ſuivants, ſe recueillir dans le ſilence & la ſolitude; il faut, au contraire, pour préſenter aux ſociétés particulieres les idées les plus agréables pour elles, ſe jeter abſolument dans le tourbillon du monde. Or, l'on ne peut y vivre ſans ſe remplir la tête d'idées fauſſes & puériles: je dis fauſſes, parce que tout homme qui ne connoît qu'une ſeule façon de penſer, regarde néceſſairement ſa ſociété comme l'univers par excellence; il doit imiter les nations dans le mépris réciproque qu'elles ont pour leurs mœurs, leur religion, & même leurs habillements différents trouver ridicule tout ce qui contredit les idées de ſociété; & tomber, en conſéquence, dans les erreurs les plus groſſieres. Quiconque s'occupe fortement des petits intérêts des ſociétés particulieres, doit

néceſſairement attacher trop d'eſtime & d'importance à des fadaiſes.

Or, qui peut ſe flatter d'échapper à cet égard aux pieges de l'amour-propre, lorſqu'on voit qu'il n'eſt point de procureur dans ſon étude, de conſeiller dans ſa chambre, de marchand dans ſon comptoir, d'officier dans ſa garniſon, qui ne croie l'univers occupé de ce qui l'intéreſſe (*b*) ?

Chacun peut s'appliquer ce conte de la mere *Jeſus*, qui, témoin d'une diſpute entre la diſcrette & la ſupérieure, demande au premier qu'elle trouve au parloir : *Savez-vous que la mere Cécile & la mere Théreſe viennent de ſe brouiller ? Mais, vous êtes ſurpris? Quoi ! tout de bon, vous ignoriez leur querelle ? Et*

(*b*) Quel plaideur ne s'extaſie pas à la lecture de ſon factum & ne la regarde pas comme plus ſérieuſe & plus importante que celle des ouvrages de Fontenelle & de tous les philoſophes qui ont écrit ſur la connoiſſance du cœur & de l'eſprit humain ? Les ouvrages de ces derniers, dira-t-il, ſont amuſants, mais frivoles & nullement dignes d'être un objet d'étude. Pour mieux faire ſentir quelle importance chacun met à ſes occupations, je citerai quelques lignes de la préface d'un livre intitulé, *Traité du Roſſignol*. C'eſt l'auteur qui parle :

„ J'ai dit-il, employé vingt „ ans à la compoſition de cet „ ouvrage : auſſi les gens qui „ penſent comme il faut ont „ toujours ſenti que le plus „ grand plaiſir, & le plus pur „ qu'on puiſſe goûter en ce „ monde, eſt celui qu'on reſ- „ ſent en ſe rendant utile à la „ ſociété : c'eſt le point de „ vue qu'on doit avoir dans „ toutes ſes actions; & celui „ qui ne s'emploie pas, dans „ tout ce qu'il peut, pour le „ bien général, ſemble ignorer qu'il eſt autant né pour „ l'avantage des autres que „ pour le ſien propre. Tels „ ſont les motifs qui m'ont „ engagé à donner au public „ ce *Traité du Roſſignol*„. L'auteur ajoute, quelques lignes après : „ L'amour du bien „ public, qui m'a engagé à „ mettre au jour cet ouvrage, „ ne m'a pas laiſſé oublier „ qu'il devoit être écrit avec „ franchiſe & ſincérité."

d'où venez-vous donc ? Nous ſommes tous, plus ou moins, la mere Jeſus : ce dont notre ſociété s'occupe, c'eſt ce dont tous les hommes doivent s'occuper ; ce qu'elle penſe, croit & dit, c'eſt l'univers entier qui le penſe, le croit & le dit.

Comment un courtiſan qui vit répandu dans un monde où l'on ne parle que des cabales, des intrigues de la cour, de ceux qui s'élevent en crédit ou qui tombent en diſgrace, & qui, dans le cercle étendu de ſes ſociétés, ne voit perſonne qui ne ſoit, plus ou moins, affecté des mêmes idées ; comment, dis-je, ce courtiſan ne ſe perſuaderoit-il pas que les intrigues de la cour ſont, pour l'eprit humain, les objets les plus dignes de méditation & les plus généralement intéreſſants ? Peut-il imaginer que, dans la boutique la plus voiſine de ſon hôtel, on ne connoît ni lui, ni tous ceux dont il parle ; qu'on n'y ſoupçonne pas même l'exiſtence des choſes qui l'occupent ſi vivement ; que, dans un coin de ſon grenier, loge un philoſophe, auquel les intrigues & les cabales que forme un ambitieux pour ſe faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe, paroiſſent auſſi puériles & moins ſenſées qu'un complot d'écoliers pour dérober une boëte de dragées, & pour qui enfin les ambitieux ne ſont que vieux enfants qui ne croient pas l'être ?

Un courtiſan ne devinéra jamais l'exiſtence de pareilles idées : s'il venoit à la ſoupçonner, il ſeroit comme ce roi du Pégu, qui, ayant demandé à quelques Vénitiens le nom de leur ſouverain, & ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par des rois, trouva cette réponſe ſi ridicule, qu'il en pâma de rire.

Il eſt vrai qu'en général les grands ne ſont pas ſujets à de pareils ſoupçons ; chacun d'eux croit tenir

tenir un grand eſpace ſur la terre, & s'imagine qu'il n'y a qu'une ſeule façon de penſer qui doit faire loi parmi les hommes, & que cette façon de penſer eſt renfermée dans la ſociété. Si, de temps en temps, il entend dire qu'il eſt des opinions différentes des ſiennes, il ne les apperçoit, pour ainſi dire, que dans un lointain confus ; il les croit toutes reléguées dans la tête d'un très-petit nombre d'inſenſés. Il eſt, à cet égard, auſſi fou que ce géographe Chinois, qui, plein d'un orgueilleux amour pour ſa patrie, deſſina une mappemonde dont la ſurface étoit preſque entiérement couverte par l'empire de la Chine, ſur les confins de laquelle on ne ſaiſoit qu'appercevoir l'Aſie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique. Chacun eſt tout dans l'univers, les autres n'y ſont rien.

On voit donc que, forcé, pour ſe rendre agréable aux ſociétés particulieres, de ſe répandre dans le monde, de s'occuper de petits intérêts & d'adopter mille préjugés, on doit inſenſiblement charger ſa tête d'une infinité d'idées abſurdes & ridicules aux yeux du public.

Au reſte, je ſuis bien aiſe d'avertir que je n'entends point ici, par les gens du monde, uniquement les gens de la cour : les Turenne, les Richelieu, les Luxembourg, les la Rochefoucault, les Retz & pluſieurs, autres hommes de leur eſpece, prouvent que la frivolité n'eſt pas l'appanage néceſſaire d'un rang élevé ; & qu'il faut uniquement entendre par hommes du monde, tous ceux qui ne vivent que dans ſon tourbillon.

Ce ſont ceux-là que le public, avec tant de raiſon, regarde comme des gens abſolument vuides de ſens ; j'en apporterai pour preuve leurs prétentions folles & excluſives ſur le *bon ton* & le *bel uſage*. Je choiſis

ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple, que les jeunes gens, dupes du jargon du monde, ne prennent que trop ſouvent ſon cailletage pour eſprit, & le bon ſens pour ſottiſe.

CHAPITRE IX.

Du bon ton, & du bel uſage.

TOUTE ſociété, diviſée d'intérêt & de goût, s'accuſe reſpectivement de *mauvais ton*; celui des jeunes gens déplaît aux vieillards, celui de l'homme paſſionné à l'homme froid, & celui du cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre à plaire également dans toute ſociété, en ce ſens il n'eſt point d'homme de *bon ton*. Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoiſſances, tous les genres d'eſprit &, peut-être, tous les jargons différents; ſuppoſition impoſſible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton* que le genre de converſation, dont les idées & l'expreſſion de ces mêmes idées doit plaire le plus généralement. Or, le *bon ton*, ainſi défini, n'appartient à nulle claſſe d'hommes en particulier, mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes, & qui, puiſées dans des arts & des ſciences telles que la métaphyſique, la guerre, la morale, le commerce, la politique, préſentent toujours à l'eſprit des objets intéreſſants pour l'humanité. Ce genre de converſation, ſans contredit le plus généralement intéreſſant, n'eſt pas, comme je l'ai déjà dit, le plus agréable pour chaque ſociété en particulier.

Chacune d'elles regarde ſon ton comme ſupérieur à celui des gens d'eſprit; & celui des gens d'eſprit ſimplement comme ſupérieur à toute autre eſpece de ton.

Les ſociétés ſont, à cet égard, comme les payſans de viverſes provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation, mais qui préferent la langue nationale au patois des autres provinces. Le *bon ton* eſt celui que chaque ſociété regarde comme le meilleur après le ſien; & ce ton eſt celui des gens d'eſprit.

J'avouerai cependant, à l'avantage des gens du monde, que, s'il falloit, entre les différentes claſſes d'hommes, en choiſir une au ton de laquelle on dût donner la préférence, ce ſeroit, ſans contredit, à celle des gens de la cour; non qu'un bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde: tous deux, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, parlent ſouvent à vuide, & n'ont peut-être, en fait d'idées, aucun avantage l'un ſur l'autre; mais le dernier, par la poſition où il ſe trouve, s'occupe d'idées plus généralement intéreſſantes.

En effet, ſi les mœurs, les inclinations, les préjugés & le caractere des rois ont beaucoup d'influence ſur le bonheur ou le malheur public; ſi toute connoiſſance, à cet égard, eſt intéreſſante; la converſation d'un homme attaché à la cour, qui ne peut parler de ce qui l'occupe ſans parler ſouvent de ſes maîtres, eſt donc néceſſairement moins inſipide que celle du bourgeois. D'ailleurs, les gens du monde étant, en général, fort audeſſus des beſoins, & n'en ayant preſque point d'autre à ſatisfaire que celui du plaiſir; il eſt encore certain que leur converſation doit, à cet

égard, profiter des avantages de leur état : c'eſt ce qui rend, en général, les femmes de la cour ſi ſupérieures aux autres femmes en graces, en eſprit, en agrémens ; & pourquoi la claſſe des femmes d'eſprit n'eſt preſque compoſée que de femmes du monde.

Mais, ſi le ton de la cour eſt ſupérieur à celui de la bourgeoiſie, les grands, n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuſes ſur la vie privée des rois, leur converſation doit le plus communément rouler ſur les prérogatives de leurs charges, ſur celles de leur naiſſance, ſur leurs aventures galantes, & ſur les ridicules donnés ou rendus à un ſouper : or de pareilles converſations doivent être inſipides à la plupart des ſociétés.

Les gens du monde ſont donc, vis-à-vis d'elles, préciſément dans le cas des gens fortement occupés d'un métier ; ils en ſont l'unique & perpétuel ſujet de leur converſation : en conſéquence, on les taxe de *mauvais ton*, parce que c'eſt toujours par un mot de mépris qu'un ennuyé ſe venge d'un ennuyeux.

On me répondra, peut-être, qu'aucune ſociété n'accuſe les gens du monde de *mauvais ton*. Si la plupart des ſociétés ſe taiſent à cet égard, c'eſt que la naiſſance & les dignités leur en impoſent, les empêchent de manifeſter leurs ſentiments, & ſouvent même de ſe les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre, qu'on interroge ſur ce ſujet un homme de bon ſens : Le ton du monde, dira-t-il, n'eſt le plus ſouvent qu'un perſiflage ridicule. Ce ton, uſité à la cour, y fut ſans doute introduit par quelque intrigant, qui, pour voiler ſes menées, vouloit parler ſans rien dire : dupes de ce perſiflage, ceux qui le ſuivirent, ſans avoir rien à cacher, emprunterent le jargon du premier, & crurent dire quelque choſe lorſqu'ils prononçoient des mots aſſez mélodieuſement arran-

gés. Les gens en place, pour détourner les grands des affaires ſérieuſes & les en rendre incapables, applaudirent à ce ton, permirent qu'on le nommât *eſprit*, & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais, quelque éloge qu'on donne à ce jargon, ſi, pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons mots ſi admirés dans la bonne compagnie, on les traduiſoit dans une autre langue, la traduction diſſiperoit le preſtige, & la plupart de ces bons mots ſe trouveroient vuides de ſens. Auſſi, bien des gens, ajouteroit-il, ont, pour ce qu'on appelle les gens brillants, un dégoût très-marqué, & répéte-t-on ſouvent ce vers de la comédie :

Quand le bon ton *paroît*, le bon ſens *ſe retire.*

Le vrai *bon ton* eſt donc celui des gens d'eſprit, de quelque état qu'ils ſoient.

Je veux, dira quelqu'un, que les gens du monde, attachés à de trop petites idées, ſoient, à cet égard, inférieurs aux gens d'eſprit : ils leur ſont du moins ſupérieurs dans la maniere d'exprimer leurs idées. Leur prétention, à cet égard, paroît ſans contredit mieux fondée. Quoique les mots, en eux-mêmes, ne ſoient ni nobles, ni bas ; & que, dans un pays où le peuple eſt reſpecté, comme en Angleterre, on ne faſſe, ni ne doive faire cette diſtinction : dans un Etat monarchique, où l'on n'a nulle conſidération pour le peuple, il eſt certain que les mots doivent prendre l'un ou l'autre de ces dénominations, ſelon qu'ils ſont uſités ou rejettés à la cour ; & qu'ainſi l'expreſſion des gens du monde doit toujours être élégante ; auſſi l'eſt-elle. Mais la plupart des courtiſans ne s'exerçant que ſur des matieres frivoles, le dictionaire de la langue noble eſt, par cette raiſon, très-court, & ne ſuf-

fit pas même au genre du roman, dans lequel ceux des gens du monde qui voudroient écrire ſe trouveroient ſouvent fort inférieurs aux gens de lettres. (*a*)

A l'égard des ſujets qu'on regarde comme ſérieux, & qui tiennent aux arts & à la philoſophie, l'expérience nous apprend que, ſur de tels ſujets, les gens du monde ne peuvent qu'avec peine bégayer leurs penſées (*b*): d'où il réſulte qu'à l'égard même de l'expreſſion, ils n'ont nulle ſupériorité ſur les gens d'eſprit; & qu'ils n'en ont, à cet égard, ſur le commun des hommes, que dans des matieres frivoles ſur leſquelles ils ſont très-exercés, & dont ils ont fait une étude &, pour ainſi dire, un art particulier; ſupériorité qui n'eſt pas encore bien conſtatée, & que preſque tous les hommes s'exagerent, par le reſpect mécanique qu'ils ont pour la naiſſance & pour les dignités.

Au reſte, quelque ridicule que donne aux gens du monde leur prétention excluſive au *bon ton*, ce ridicule eſt moins un ridicule de leur état qu'un de ceux de l'humanité. Comment l'orgueil ne perſuaderoit-

(*a*) Ce qui fait le plus d'illuſion en faveur des gens du monde; c'eſt l'air aiſé, le geſte dont ils accompagnent leurs diſcours, & qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne néceſſairement l'avantage du rang; ils ſont, à cet égard, ordinairement fort ſupérieurs aux gens de lettres. Or, la déclamation, comme le dit Ariſtote, eſt la premiére partie de l'éloquence: ils peuvent donc, par cette raiſon, avoir, dans les converſations frivoles, l'avantage ſur les gens de lettres. Avantage qu'ils perdent lorſqu'ils écrivent, non ſeulement parce qu'ils ne ſont plus alors ſoutenus du preſtige de la déclamation, mais parce que leurs écrits n'ont jamais que le ſtyle de leurs converſations; & qu'on écrit preſque toujours mal, lorſqu'on écrit comme on parle.

(*b*) Je ne parle, dans ce chapitre, que de ceux des gens du monde dont l'eſprit n'eſt point exercé.

il pas aux grands qu'eux & les gens de leur eſpece ſont doués de l'eſprit le plus propre à plaire dans la converſation, puiſque ce même orgueil a bien perſuadé à tous les hommes en général que la nature n'avoit allumé le ſoleil que pour féconder dans l'eſpace ce petit point nommé la terre, & qu'elle n'avoit ſemé le firmament d'étoiles que pour l'éclairer pendant les nuits ?

On eſt vain, mépriſant, &, par conſéquent, injuſte, toutes les fois qu'on peut l'être impunément. C'eſt pourquoi tout homme s'imagine que, ſur la terre, il n'eſt point de partie du monde ; dans cette partie du monde, de nation ; dans la nation, de province ; dans la province, de ville ; dans la ville, de ſociété comparable à la ſienne ; qui ne ſe croie encore l'homme ſupérieur de la ſociété ; & qui, de proche en proche, ne ſe ſurprenne en s'avouant à lui-même qu'il eſt le premier homme de l'univers (*c*). Auſſi, quelque folles que ſoient les prétentions excluſives au *bon ton*, & quelque ridicule que le public donne à ce ſujet aux gens du monde, ce ridicule trouvera toujours grace devant l'indulgente & ſaine philoſophie, qui doit même, à cet égard, leur épargner l'amertume des remedes inutiles.

Si l'animal enfermé dans un coquillage, & qui ne connoît de l'univers que le rocher ſur lequel il eſt attaché, ne peut juger de ſon étendue ; comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite ſociété, qui ſe voit toujours environné des mêmes objets, & qui ne connoît qu'une ſeule opinion, pourroit-il juger du mérite des choſes ?

La vérité ne s'apperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires. L'univers

(*c*) Voyez *le Pédant joué*. comédie de Cyrano de Bergerac.

ne nous eſt connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque ſe renferme dans une ſociété ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, ſur-tout s'ils flattent ſon orgueil.

Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendue chere ?

C'eſt par un effet de la même vanité que les gens du monde ſe croient les ſeuls poſſeſſeurs du *bel uſage*, qui, ſelon eux, eſt le premier des mérites, & ſans lequel il n'en eſt aucun. Ils ne s'apperçoivent pas que cet uſage, qu'ils regardent comme l'uſage du monde par excellence, n'eſt que l'uſage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où, quand le roi éternue, tous les courtiſans ſont, par politeſſe, obligés d'éternuer, & où, l'éternuement gagnant de la cour à la ville & de la ville aux provinces, tout l'empire paroît affligé d'un rhume général, qui doute qu'il n'y ait des courtiſans qui ne ſe piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes ; qui ne ſe regardent, à cet égard, comme les poſſeſſeurs uniques du bel uſage ; & qui ne traitent de mauvaiſe compagnie, ou de nations barbares, tous les particuliers & tous les peuples dont l'éternuement leur paroît moins harmonieux ?

Les Mariannois ne prétendront-ils pas que la civilité conſiſte à prendre le pied de celui auquel on veut faire honneur, à s'en frotter doucement le viſage, & ne jamais cracher devant ſon ſupérieur ?

Les Chiriguanes ne ſoutiendront-ils pas qu'il faut des culottes ; mais que le bel uſage eſt de les porter ſous le bras, comme nous portons nos chapeaux ?

Les habitants des Philippines ne diront-ils pas que ce n'eſt point au mari à faire éprouver à ſa femme les premiers plaiſirs de l'amour ; que c'eſt une peine

dont il doit, en payant, ſe décharger ſur quelque autre ? N'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'eſt encore lors de ſon mariage, eſt une fille ſans mérite, qui n'eſt digne que de mépris ?

Ne ſoutient-on pas au Pégu qu'il eſt du bel uſage & de la décence, qu'un éventail à la main, le roi s'avance dans la ſalle d'audience, précédé de quatre jeunes gens des plus beaux de la cour ; & qui, deſtinés à ſes plaiſirs, ſont en même temps ſes interpretes & les hérauts qui déclarent ſes volontés ?

Que je parcoure toutes les nations, je trouverai par tout des uſages différents (*d*) : & chaque peuple, en particulier, ſe croira néceſſairement en poſſeſſion du *meilleur uſage*. Or, s'il n'eſt rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde ; qu'ils faſſent quelque retour ſur eux-

(*d*) Au royaume de Juida, lorſque les habitans ſe rencontrent, ils ſe jettent en bas de leurs hamachs, ſe mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baiſent la terre, frappent des mains, ſe font des compliments & ſe relevent : les agréables du pays croient certainement que leur maniére de ſaluer eſt la plus polie.

Les habitans des Manilles diſent que la politeſſe exige qu'en ſaluant on plie le corps trés-bas, qu'on mette ſes deux mains ſur ſes joues, qu'on leve une jambe en l'air, en tenant les genoux pliés.

Le ſauvage de la nouvelle Orléans ſoutient que nous manquons de politeſſe envers nos rois. „ Lorſque je me „ préſente, dit-il, au grand „ chef, je le ſalue par un „ hurlement ; puis je pénetre „ au fond de ſa cabane ſans „ jetter un ſeul coup d'œil „ ſur le côté droit où le chef „ eſt aſſis. C'eſt là que je „ renouvelle mon ſalut, en „ levant mes bras ſur ma „ tête, & en hurlant trois „ fois. Le chef m'invite à „ m'aſſeoir par un petit ſou„ pir : je le remercie par un „ nouveau hurlement. A „ chaque queſtion du chef, je „ hurle une fois avant que de „ répondre ; & je prends con„ gé de lui, en faiſant traî„ ner mon hurlement juſqu'à „ ce que je ſois hors de ſa „ préſence."

mêmes, ils verront que, ſous d'autres noms, c'eſt d'eux-mêmes dont ils ſe moquent.

Pour prouver que ce que l'on appelle, ici, *uſage du monde*, loin de plaire univerſellement, doit au contraire déplaire le plus généralement, qu'on tranſporte ſucceſſivement à la Chine, en Hollande & en Angleterre le petit-maître le plus ſavant dans ce compoſé de geſtes, de propos & de manieres, appellé *uſage du monde*; & l'homme ſenſé, que ſon ignorance à cet égard fait traiter de ſtupide ou de mauvaiſe compagnie; il eſt certain que ce dernier paſſera, chez ces divers peuples, pour plus inſtruit du véritable *uſage du monde* que le premier.

Quel eſt le motif d'un pareil jugement? C'eſt que la raiſon, indépendante des modes & des coutumes d'un pays, n'eſt nulle part étrangere & ridicule; c'eſt qu'au contraire l'uſage d'un pays, inconnu à un autre pays, rend toujours l'obſervateur de cet uſage d'autant plus ridicule, qu'il y eſt plus exercé & s'y eſt rendu plus habile.

Si, pour éviter l'air peſant & méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont ſouvent joué l'étourderie; qui doute qu'aux yeux des Anglois, des Allemands ou des Eſpagnols, nos petits-maîtres ne paroiſſent d'autant plus ridicules qu'ils ſeront, à cet égard, plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du *bel uſage?*

Il eſt donc certain, du moins ſi l'on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le pays étranger, que ce qu'ils appellent *uſage du monde*, loin de réuſſir univerſellement, doit au contraire déplaire le plus généralement; & que cet uſage eſt auſſi différent du vrai *uſage du monde*, toujours fondé ſur la raiſon, que la civilité l'eſt de la vraie politeſſe.

L'une ne ſuppoſe que la ſcience des manieres ; & l'autre, un ſentiment fin, délicat & habituel de bienveillance pour les hommes.

Au reſte, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions excluſives au *bon ton* & au *bel uſage*, il eſt ſi difficile, comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les ſociétés du grand monde ſans adopter quelques-unes de leurs erreurs, que les gens d'eſprit, les plus en garde à cet égard, ne ſont pas toujours ſûrs de s'en défendre. Auſſi n'eſt-ce, en ce genre, que des erreurs extrêmement multipliées, qui déterminent le public à placer les agréables au rang des eſprits faux & petits ; je dis petits, parce que l'eſprit, qui n'eſt ni grand ni petit en ſoi, emprunte toujours l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petiteſſe des objets qu'il conſidere, & que les gens du monde ne peuvent guere s'occuper que de petits objets.

Il réſulte des deux chapitres précédents, que l'intérêt public eſt preſque toujours différent de celui des ſociétés particulieres ; qu'en conſéquence, les hommes les plus eſtimés de ces ſociétés ne ſont pas toujours les plus eſtimables aux yeux du public.

Maintenant je vais montrer que ceux qui méritent le plus d'eſtime de la part du public, doivent, par leur maniere de vivre & de penſer, être ſouvent déſagréables aux ſociétés particulieres.

CHAPITRE X.

Pourquoi l'homme admiré du public n'eſt pas toujours eſtimé des gens du monde.

POUR plaire aux ſociétés particulieres, il n'eſt pas néceſſaire que l'horizon de nos idées ſoit fort étendu; mais il faut connoître ce qu'on appelle le monde, s'y répandre & l'étudier: au contraire, pour s'illuſtrer dans quelque art, ou quelque ſcience que ce ſoit, & mériter, en conſéquence, l'eſtime du public, il faut, comme je l'ai dit plus haut, faire des études très-différentes.

Suppoſons des hommes curieux de s'inſtruire dans la ſcience de la morale. Ce n'eſt que par le ſecours de l'hiſtoire & ſur les aîles de la méditation, qu'ils pourront, ſelon les forces inégales de leur eſprit, s'élever à différentes hauteurs, d'où l'un découvrira des villes, l'autre des nations, celui-ci une partie du monde, & celui-là l'univers entier. Ce n'eſt qu'en contemplant la terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle ſe réduit inſenſiblement, devant un philoſophe, à un petit eſpace, & qu'elle prend à ſes yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles qui portent le nom de Chinoiſe, d'Angloiſe, de Françoiſe, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes nations. C'eſt de-là que, venant à conſidérer le ſpectacle des mœurs, des loix, des coutumes, des religions, & des paſſions différentes, un homme, devenu preſque inſenſible à l'éloge comme à la ſatyre des nations, peut briſer tous les liens des préjugés, examiner

d'un œil tranquille la contrariété des opinions des hommes, paſſer ſans étonnement du ſerrail à la chartreuſe, contempler avec plaiſir l'étendue de la ſottiſe humaine, voir du même œil Alcibiade couper la queue à ſon chien, & Mahomet s'enfermer dans une caverne, l'un pour ſe moquer de la légéreté des Athéniens, l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or de pareilles idées ne ſe préſentent que dans le ſilence & la ſolitude. Si les Muſes, diſent les poëtes, aiment les bois, les prés, les fontaines, c'eſt qu'on y goûte une tranquillité qui fuit les villes; & que les réflexions qu'un homme, détaché des petits intérêts des ſociétés, y fait ſur lui-même, ſont des réflexions qui, faites ſur l'homme en général, appartiennent & plaiſent à l'humanité. Or, dans cette ſolitude où l'on eſt, comme malgré ſoi, porté vers l'étude des arts & des ſciences, comment s'occuper d'une infinité de petits faits qui font l'entretien journalier des gens du monde?

Auſſi nos Corneille & nos la Fontaine ont-ils quelquefois paru inſipides dans nos ſoupers de bonne compagnie; leur bonhommie même contribuoit à les faire juger tels. Comment les gens du monde pourroient-ils, ſous le manteau de la ſimplicité, reconnoître l'homme illuſtre? Il eſt peu de connoiſſeurs en vrai mérite. Si la plupart des Romains, dit Tacite, trompés par la douceur & la ſimplicité d'Agricola, cherchoient le grand homme ſous ſon extérieur modeſte, ſans pouvoir l'y reconnoître; on ſent que, trop heureux d'échapper au mépris des ſociétés particulieres, le grand homme, ſurtout s'il eſt modeſte, doit renoncer à l'*eſtime ſentie* de la plupart d'entr'elles. Auſſi n'eſt-il que foiblement animé du deſir de leur plaire.

Il ſent confuſément que l'eſtime de ces ſociétés ne prouveroit que l'analogie de ſes idées avec les leurs; que cette analogie ſeroit ſouvent peu flatteuſe; & que l'eſtime publique eſt la ſeule digne d'envie, la ſeule deſirable, puiſqu'elle eſt toujours un don de la reconnoiſſance public, & par conſéquent la preuve d'un mérite réel. C'eſt pourquoi le grand homme, incapable d'aucun des efforts néceſſaires pour plaire aux ſociétés particulieres, trouve tout poſſible pour mériter l'eſtime générale. Si l'orgueil de commander aux rois dédommageoit les Romains de la dureté de la diſcipline militaire, le noble plaiſir d'être eſtimé conſole les hommes illuſtres des injuſtices même de la fortune. Ont-ils obtenu cette eſtime? ils ſe croient les poſſeſſeurs du bien le plus deſiré. En effet, quelque indifférence qu'on affecte pour l'opinion publique, chacun cherche à s'eſtimer ſoi-même, & ſe croit d'autant plus eſtimable qu'il ſe voit plus généralement eſtimé.

Si les beſoins, les paſſions, & ſur-tout la pareſſe, n'étouffoient en nous ce deſir de l'eſtime, il n'eſt perſonne qui ne fît des efforts pour la mériter, & qui ne deſirât le ſuffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de ſoi. Auſſi le mépris de la réputation, & le ſacrifice qu'on en fait, dit-on, à la fortune & à la conſidération, eſt-il toujours inſpiré par le déſeſpoir de ſe rendre illuſtre.

On doit vanter ce qu'on a, & dédaigner ce qu'on n'a pas. C'eſt un effet néceſſaire de l'orgueil; on le révolteroit, ſi l'on ne paroiſſoit pas ſa dupe. Il ſeroit, en pareil cas, trop cruel d'éclairer un homme ſur les vrais motifs de ſes dédains; auſſi le mérite ne ſe porte-t il jamais à cet excès de barbarie. Tout homme (qu'il me ſoit permis de l'obſerver en paſſant), lorſqu'il n'eſt pas né méchant,

& lorſque les paſſions n'offuſquent pas les lumieres de ſa raiſon, ſera toujours d'autant plus indulgent qu'il ſera plus éclairé. C'eſt une vérité dont je me refuſe d'autant moins la preuve, qu'en rendant juſtice, à cet égard, à l'homme de mérite, je puis, dans les motifs même de ſon indulgence, faire plus nettement appercevoir la cauſe du peu de cas qu'il fait de l'eſtime des ſociétés particulieres, & en conſéquence du peu de ſuccès qu'il doit y avoir.

Si le grand homme eſt toujours le plus indulgent; s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laiſſe; s'il verſe enfin ſur les défauts d'autrui le baume adouciſſant de la pitié, & s'il eſt lent à les appercevoir; c'eſt que la hauteur de ſon eſprit ne lui permet pas de s'arrêter ſur les vices & les ridicules d'un particulier, mais ſur ceux des hommes en général. S'il en conſidere les défauts, ce n'eſt point de l'œil malin & toujours injuſte de l'envie; mais de cet œil ſerein avec lequel s'examineroient deux hommes qui, curieux de connoître le cœur & l'eſprit humain, ſe regarderoient réciproquement comme deux ſujets d'inſtruction & deux cours vivants d'expérience morale: bien différents, à cet égard, de ces demi-eſprits, avides d'une réputation qui les fuit, toujours dévorés du poiſon de la jalouſie, & qui, ſans ceſſe à l'affut des défauts d'autrui, perdroient tout leur petit mérite ſi les hommes perdoient leurs ridicules. Ce n'eſt point à de pareilles gens qu'appartient la connoiſſance de l'eſprit humain. Ils ſont faits pour étendre la célébrité des talents, par les efforts qu'ils font pour les étouffer. Le mérite eſt comme la poudre; ſon exploſion eſt d'autant plus forte qu'elle eſt plus comprimée. Au reſte,

quelque haine qu'on porte à ces envieux, ils ſont cependant encore plus à plaindre qu'à blâmer. La préſence du mérite les importune : s'ils l'attaquent comme un ennemi, & s'ils ſont méchants, c'eſt qu'ils ſont malheureux ; c'eſt qu'ils pourſuivent, dans les talents, l'offenſe que le mérite fait à leur vanité : leurs crimes ne ſont que des vengeances.

Un autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la connoiſſance qu'il a de l'eſprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foibleſſe ; au milieu des applaudiſſements d'un aréopage, il a tant de fois été tenté, comme Phocion, de ſe retourner vers ſon ami pour lui demander s'il n'a pas dit une grande ſottiſe, que, toujours en garde contre ſa vanité, il excuſe volontiers dans les autres des erreurs dans leſquelles il eſt quelquefois tombé lui-même. Il ſent que c'eſt à la multitude des ſots qu'on doit la création du mot *homme d'eſprit* ; & qu'en reconnoiſſance, il doit donc écouter, ſans aigreur, les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Que ces derniers ſe vantent, entr'eux & en ſecret, des ridicules qu'ils donnent au mérite, du mépris qu'ils ont, diſent ils, pour l'eſprit ; ils ſont ſemblables à ces fanfarons d'impiété qui ne blaſphêment qu'en tremblant.

La derniere cauſe de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la vue nette qu'il a de la néceſſité des jugements humains. Il ſait que nos idées ſont, ſi je l'oſe dire, des conſéquences ſi néceſſaires des ſociétés où l'on vit, des lectures qu'on fait & des objets qui s'offrent à nos yeux, qu'une intelligence ſupérieure pourroit également, & par les objets qui ſe ſont préſentés à nous, deviner nos penſées ; &, par nos penſées, deviner le nombre & l'eſpece des objets que le hazard nous a offerts.

L'homme

L'homme d'eſprit ſait que les hommes ſont ce qu'ils doivent être; que toute haine contr'eux eſt injuſte; qu'un ſot porte des ſottiſes, comme le ſauvageon des fruits amers; que l'inſulter, c'eſt reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive; que, ſi l'homme médiocre eſt ſtupide à ſes yeux, il eſt fou à ceux de l'homme médiocre: car, ſi tout fou n'eſt pas homme d'eſprit, du moins tout homme d'eſprit paroîtra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence ſera donc toujours l'effet de la lumiere, lorſque les paſſions n'en intercepteront pas l'action. Mais cette indulgence, principalement fondée ſur la hauteur d'ame qu'inſpire l'amour de la gloire, rend l'homme éclairé très-indifférent à l'eſtime des ſociétés particulieres. Or cette indifférence, jointe aux genres différents de vie & d'étude néceſſaires pour plaire, ſoit au public, ſoit à ce qu'on appelle la bonne compagnie, ſera preſque toujours, de l'homme de mérite, un homme aſſez déſagréable aux gens du monde.

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit par rapport aux ſociétés particulieres, c'eſt qu'uniquement ſoumiſe à ſon intérêt, chaque ſociété meſure ſur l'échelle de ce même intérêt le degré d'eſtime qu'elle accorde aux différents genres d'idées & d'eſprits. Il en eſt des petites ſociétés comme d'un particulier. A-t-il un procès? ſi ce procès eſt conſidérable, il recevra ſon avocat avec plus d'empreſſement, plus de témoignages de reſpect & d'eſtime qu'il ne recevroit Deſcartes, Locke ou Corneille. Le procès eſt-il accommodé? c'eſt à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de ſa poſition décidera de la différence de ſes réceptions.

Je voudrois, en finiſſant ce chapitre, pouvoir raſſurer le très-petit nombre de gens modeſtes, qui, diſtraits par des affaires, ou par le ſoin de leur fortune, n'ont pu faire preuve de grands talents; & ne peuvent, conſéquemment aux principes ci-deſſus établis, ſavoir ſi, quant à l'eſprit, ils ſont réellement dignes d'eſtime. Quelque deſir que j'aie, à cet égard, de leur rendre juſtice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand eſprit, ſans ſe diſtinguer par aucun talent, eſt préciſément dans le cas d'un homme qui ſe dit noble ſans avoir de titres de nobleſſe. Le public ne connoît & n'eſtime que le mérite prouvé par les faits. A-t-il à juger des hommes de conditions différentes? il demande au militaire, Quelle victoire avez-vous remporté? à l'homme en place, Quel ſoulagement avez-vous apporté aux miſeres du peuple? au particulier, Par quel ouvrage avez-vous éclairé l'humanité? Qui n'a rien à répondre à ces queſtions, n'eſt ni connu, ni eſtimé du public.

Je ſais que, ſéduits par les preſtiges de la puiſſance, par le faſte qui l'environne, par l'eſpoir des graces dont un homme en place eſt le diſtributeur, un grand nombre d'hommes reconnoiſſent machinalement un grand mérite où ils s'apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges, auſſi paſſagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent, n'en impoſent point à la ſaine partie du public. A l'abri de toute ſéduction, exempt de tout intérêt, le public juge comme l'étranger, qui ne reconnoît pour homme de mérite que l'homme diſtingué par ſes talents: c'eſt celui-là ſeul qu'il recherche avec empreſſement; empreſſement toujours

flatteur pour quiconque en eſt l'objet *(a)*. Lorſqu'on n'eſt point conſtitué en dignité, c'eſt le ſigne certain d'un mérite réel.

Qui veut ſavoir exactement ce qu'il vaut, ne peut donc l'apprendre que du public, & doit, par conſéquent, s'expoſer à ſon jugement. On ſait les ridicules qu'à cet égard l'on s'efforce de donner à ceux qui prétendent, en qualité d'auteurs, à l'eſtime de leur nation: mais ces ridicules ne font nulle impreſſion ſur l'homme de mérite; il les regarde comme un effet de la jalouſie de ces petits eſprits, qui, s'imaginant que, ſi perſonne ne faiſoit preuve de mérite, ils pourroient s'en croire autant qu'à qui que ce ſoit, ne peuvent ſouffrir qu'on produiſe de pareils titres. Sans ces titres cependant, perſonne ne mérite, ni n'obtient l'eſtime du public.

Qu'on jette les yeux ſur tous ces grands eſprits, ſi vantés dans les ſociétés particulieres: on verra que, placés par le public au rang des hommes médiocres, ils ne doivent la réputation d'eſprit, dont quelques gens les décorent, qu'à l'incapacité où ils ſont de prouver leur ſottiſe, même par de mauvais ouvrages. Auſſi, parmi ces *merveilleux*, ceux-là même qui promettent le plus, ne ſont, ſi je l'oſe dire, en eſprit, tout au plus que des *peut-être*.

Quelque certaine que ſoit cette vérité, & quelque raiſon qu'aient les gens modeſtes de douter d'un mérite qui n'a pas paſſé par la coupelle du public,

(a) Nul éloge n'a plus flatté M. de Fontenelle, que la queſtion d'un Suédois qui, entrant à Paris, demanda aux gens de la barriere la demeure de M. de Fontenelle: Ces commis ne la lui peuvent enſeigner. *Quoi!* dit-il, *vous autres François, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illuſtres citoyens? Vous n'êtes pas dignes d'un tel homme.*

il eſt pourtant certain qu'un homme peut, quant à l'eſprit, ſe croire réellement digne de l'eſtime générale: 1) lorſque c'eſt pour les gens les plus eſtimés du public & des nations étrangeres qu'il ſe ſent le plus d'attrait; 2) lorſqu'il eſt loué (*b*), comme dit Ciceron, par un homme déjà loué; 3) lorſqu'enfin, il obtient l'eſtime de ceux qui, dans des ouvrages ou de grandes places, ont déjà fait éclater de grands talents: leur eſtime pour lui ſuppoſe une grande analogie entre leurs idées & les ſiennes; & cette analogie peut être regardée, ſinon comme une preuve complette, du moins comme une aſſez grande probabilité que, s'il ſe fût, comme eux, expoſé aux regards du public, il eût eu, comme eux, quelque part à ſon eſtime.

CHAPITRE XI.

De la probité, par rapport au public.

CE n'eſt plus de la probité par rapport à un particulier ou une petite ſociété, mais de la vraie probité, de la probité conſidérée par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre. Cette eſpece de probité eſt la ſeule qui réellement en mérite & qui en obtienne généralement le nom. Ce n'eſt qu'en conſidérant la probité ſous ce point de vue, qu'on peut ſe former des idées nettes de l'honnêteté, & trouver un guide à la vertu.

(*b*) Le degré d'eſprit néceſſaire pour nous plaire, eſt une méſure aſſez exacte du degré d'eſprit que nous ayons.

Or, ſous cet aſpect, je dis que le public, comme les ſociétés particulieres, eſt, dans ſes jugements, uniquement déterminé par le motif de ſon intérêt ; qu'il ne donne le nom d'honnêtes, de grandes ou d'héroiques, qu'aux actions qui lui ſont utiles ; & qu'il ne proportionne point ſon eſtime pour telle ou telle action ſur le degré de force, de courage ou de généroſité néceſſaire pour l'exécuter, mais ſur l'importance même de cette action & l'avantage qu'il en retire.

En effet, qu'encouragé par la préſence d'une armée, un homme ſe batte ſeul contre trois hommes bleſſés ; cette action, ſans doute eſtimable, n'eſt cependant qu'une action dont mille de nos grenadiers ſont capables, & pour laquelle ils ne ſeroient jamais cités dans l'hiſtoire : mais que le ſalut d'un empire, qui doit ſubjuguer l'univers, ſe trouve attaché au ſuccès de ce combat, Horace eſt un héros : l'admiration de ſes concitoyens & ſon nom célèbré dans l'hiſtoire paſſe aux ſiecles les plus reculés.

Que deux perſonnes ſe précipitent dans un gouffre ; c'eſt une action commune à Sapho & à Curtius ; mais la premiere s'y jette pour s'erracher aux malheurs de l'amour, & le ſecond pour ſauver Rome ; Sapho eſt une folle, & Curtius un héros. En vain quelques philoſophes donneroient-ils également à ces deux actions le nom de folie ; le public, plus éclairé qu'eux ſur ſes véritables intérêts, ne donnera jamais le nom de fou à ceux qui le ſont à ſon profit.

CHAPITRE XII.

De l'eſprit, par rapport au public.

APPLIQUONS à l'eſprit ce que j'ai dit de la probité : l'on verra que, toujours le même dans ſes jugements, le public ne prend jamais conſeil que de ſon intérêt ; qu'il ne proportionne point ſon eſtime pour les différents genres d'eſprit à l'inégale difficulté de ces genres, c'eſt-à-dire au nombre & à la fineſſe des idées néceſſaires pour y reuſſir, mais ſeulement à l'avantage plus ou moins grand qu'il en retire.

Qu'un général ignorant gagne trois batailles ſur un général encore plus ignorant que lui, il ſera, du moins pendant ſa vie, revêtu d'une gloire qu'on n'accordera pas au plus grand peintre du monde. Ce dernier n'a cependant mérité le titre de grand peintre, que par une grande ſupériorité ſur des hommes habiles, & qu'en excellant dans un art, ſans doute moins néceſſaire, mais peut-être plus difficile que celui de la guerre. Je dis plus difficile, parce qu'à l'ouverture de l'hiſtoire, on voit une infinité d'hommes tels que les Epaminondas, les Lucullus, les Alexandre, les Mahomet, les Spinola, les Cromwel, les Charles XII, obtenir la réputation de grands capitaines le jour même qu'ils ont commandé & battu des armées ; & qu'aucun peintre, quelque heureuſe diſpoſition qu'il ait reçu de la nature, n'eſt cité entre les peintres illuſtres, s'il n'a du moins conſommé dix ou douze ans de ſa vie en études préliminaires de cet art.

Pourquoi donc accorder plus d'eſtime au général ignorant qu'au peintre habile ?

Cet inégal partage de gloire, ſi injuſte en apparence, tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur nation. Qu'on ſe demande encore pourquoi le public donne au négociateur habile le titre d'eſprit ſupérieur, qu'il refuſe à l'avocat célebre? L'importance des affaires dont on charge le premier prouve-t-elle en lui quelque ſupériorité d'eſprit ſur le ſecond? Ne faut-il pas ſouvent autant de ſagacité & de fineſſe pour diſcuter les intérêts & terminer les procès de deux ſeigneurs de paroiſſe, que pour pacifier deux nations? Pourquoi donc le public, ſi avare de ſon eſtime envers l'avocat, en eſt-il ſi prodigue envers le négociateur? C'eſt que le public, toutes les fois qu'il n'eſt pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque ſuperſtition, eſt, ſans s'en appercevoir, capable de faire, ſur ce qui l'intéreſſe, les raiſonnements les plus fins. L'inſtinct, qui lui fait tout rapporter à ſon intérêt, eſt comme l'éther, qui pénetre tous les corps ſans y faire aucune impreſſion ſenſible. Il a moins beſoin de peintres & d'avocats célebres, que de généraux & de négociateurs habiles ; il attachera donc aux talents de ces derniers le prix d'eſtime néceſſaire pour engager toujours quelque citoyen à les acquérir.

De quelque côté qu'on jette les yeux, on verra toujours l'intérêt préſider à la diſtribution que le public fait de ſon eſtime.

Lorſque les Hollandois érigent une ſtatue à ce Guillaume Buckelſt qui leur avoit donné le ſecret de ſaler & d'encaquer les harengs, ce n'eſt point à l'étendue de génie néceſſaire pour cette découverte

qu'ils déferent cet honneur, mais à l'importance du ſecret & aux avantages qu'il procure à la nation.

Dans toute découverte, cet avantage en impoſe tellement à l'imagination, qu'il en décuple le mérite, même aux yeux des gens ſenſés.

Lorſque les petits Auguſtins députerent à Rome pour obtenir du ſaint ſiege la permiſſion de ſe couper la barbe, qui ſait ſi le pere Euſtache n'employa pas dans cette négociation autant de fineſſe & d'eſprit que le préſident Jeannin dans ſes négociations de Hollande? Perſonne ne peut rien affirmer à ce ſujet. A quoi donc attribuer le ſentiment du rire ou de l'eſtime qu'excitent ces deux négotiations différentes, ſi ce n'eſt à la différence de leurs objets? Nous ſuppoſons toujours de grandes cauſes à de grands effets. Un homme occupe une grande place; par la poſition où il ſe trouve, il opére de grandes choſes avec peu d'eſprit: cet homme paſſera, près de la multitude, pour ſupérieur à celui qui, dans un poſte inférieur & des circonſtances moins heureuſes, ne peut qu'avec beaucoup d'eſprit exécuter de petites choſes. Ces deux hommes ſeront comme des poids inégaux appliqués à différents points d'un long lévier, où le poids plus léger, placé à une des extrémités, enleve un poids décuple placé plus près du point d'appui.

Or, ſi le public, comme je l'ai prouvé, ne juge que d'après ſon intérêt, & s'il eſt indifférent à toute autre eſpece de conſidération; ce même public, admirateur enthuſiaſte des arts qui lui ſont utiles, ne doit point exiger des artiſtes qui les cultivent ce haut degré de perfection auquel il veut abſolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des arts moins utiles, & dans leſquels il eſt ſouvent plus difficile de réuſſir. Auſſi les hommes, ſelon qu'ils s'appli-

quent à des arts plus ou moins utiles, ſont-ils comparables à des outils groſſiers, ou à des bijoux : les premiers ſont toujours jugés bons quand l'acier en eſt bien trempé, & les ſeconds ne ſont eſtimés qu'autant qu'ils ſont parfaits. C'eſt pourquoi notre vanité eſt en ſecret toujours d'autant plus flattée d'un ſuccès, que nous obtenons ſe ſuccès dans un genre moins utile au public, où l'on mérite plus difficilement ſon approbation, dans lequel enfin la réuſſite ſuppoſe néceſſairement plus d'eſprit & de mérite perſonnel.

En effet, de quelles préventions différentes le public n'eſt-il pas affecté, lorſqu'il peſe le mérite ou d'un auteur ou d'un général ? Juge-t-il le premier ? il le compare à tous ceux qui ont excellé dans ſon genre, & ne lui accorde ſon eſtime qu'autant qu'il ſurpaſſe ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t-il un général ? il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale en habileté les Scipion, les Céſar, ou les Sertorius. Qu'un poëte dramatique faſſe une bonne tragédie ſur un plan déjà connu, c'eſt, dit-on, un plagiaire mépriſable ; mais qu'un général ſe ſerve, dans une campagne, de l'ordre de bataille & des ſtratagêmes d'un autre général, il n'en paroît ſouvent que plus eſtimable.

Qu'un auteur remporte un prix ſur ſoixante concurrents, ſi le public n'avoue point le mérite de ces concurrents, ou ſi leurs ouvrages ſont foibles, l'auteur & ſon ſuccès ſont bien-tôt oubliés.

Mais quand le général a triomphé, le public, avant que de le couronner, a-t-il jamais conſtaté l'habileté & la valeur des vaincus ? Exige-t-il d'un général ce ſentiment fin & délicat de gloire qui, à la mort de M. de Turenne, détermina M. de Montecuculi à quitter le commandement des armées ?

On ne peut plus, diſoit-il, *m'oppoſer d'ennemi digne de moi.*

Le public peſe donc à des balances très-différentes le mérite d'un auteur & celui d'un général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité que ſouvent il admire dans l'autre? C'eſt qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un écrivain, & qu'il en peut tirer de très-grands de celle d'un général, dont l'ignorance eſt quelquefois couronnée du ſuccès. Il eſt donc intéreſſé à priſer dans l'un ce qu'il mépriſe dans l'autre.

D'ailleurs, ſi le bonheur public dépend du mérite des gens en place, & ſi les grandes places ſont rarement remplies par de grands hommes, pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entrepriſes toute la prudence & l'activité dont ils ſont capables, il faut néceſſairement les flatter de l'eſpoir d'une grande gloire. Cet eſpoir ſeul peut élever juſqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y euſſent jamais atteint, ſi le public, trop ſévere appréciateur de leur mérite, les eût dégoûtés de ſon eſtime par la difficulté de l'obtenir.

Voilà la cauſe de l'indulgence ſecrette avec laquelle le public juge les gens en place; indulgence quelquefois aveugle dans le peuple, mais toujours éclairée dans l'homme d'eſprit. Il ſait que les hommes ſont les diſciples des objets qui les environnent; que la flatterie, aſſidue auprès des grands, préſide à toutes les inſtructions qu'on leur donne; & qu'ainſi l'on ne peut, ſans injuſtice, leur demander autant de talents & de vertus qu'on en exige d'un particulier.

Si le ſpectateur éclairé ſiffle au théâtre François ce qu'il applaudit aux Italiens; ſi, dans une belle femme & un joli enfant, tout eſt grace, eſprit &

gentilleſſe ; pourquoi ne pas traiter les grands avec la même indulgence ? On peut légitimement admirer en eux des talents qu'on trouve communément chez un particulier obſcur, parce qu'il leur eſt plus difficile de les acquérir. Gâtés par les flatteurs, comme les jolies femmes par les galants ; occupés d'ailleurs de mille plaiſirs, diſtraits par mille ſoins, ils n'ont point, comme un philoſophe, le loiſir de penſer, d'acquérir un grand nombre d'idées (*a*), ni de reculer & les bornes de leur eſprit & celles de l'eſprit humain. Ce n'eſt point aux grands qu'on doit les découvertes dans les arts & les ſciences ; leur main n'a pas levé le plan de la terre & du ciel, n'a point conſtruit des vaiſſeaux, édifié des palais, forgé le ſoc des charrues, ni même écrit les premieres loix : ce ſont les philoſophes qui, de l'état de ſauvage, ont porté les ſociétés au point de perfection où maintenant elles ſemblent parvenues. Si nous n'euſſions été ſecourus que par les lumieres des hommes puiſſants, peut-être n'auroit-on point encore de bled pour ſe nourrir, ni de ciſeaux pour ſe faire les ongles.

La ſupériorité d'eſprit dépend principalement, comme je le prouverai dans le diſcours ſuivant, d'un certain concours de circonſtances où les petits ſont rarement placés, mais dans lequel il eſt preſque impoſſible que les grands ſe rencontrent. On doit donc

(*a*) C'eſt vraiſemblablement ce qui a fait avancer à M. Nicole que Dieu avoit fait le don de l'eſprit aux gens d'une condition commune, *pour les dédommager, diſoit-il, des autres avantages que les grands ont ſur eux.* Quoiqu'en diſe M. Nicole, je ne crois pas que Dieu ait condamné les grands à la médiocrité. Si la plupart d'entr'eux ſont peu éclairés, c'eſt par choix, c'eſt parce qu'ils ſont ignorants & qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai même qu'il n'eſt pas de l'intérêt des petits que les grands ſoient ſans lumieres.

juger les grands avec indulgence, & ſentir que, dans une grande place, un homme médiocre eſt un homme très-rare.

Auſſi le public, ſur-tout dans les temps de calamités, leur prodigue t-il une infinité d'éloges. Que de louanges données à Varron, pour n'avoir point déſeſpéré du ſalut de la république! En des circonſtances pareilles à celles où ſe trouvoient alors les Romains, l'homme d'un vrai mérite eſt un Dieu.

Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arrêta le cours; ſi ce héros, élu général à la bataille d'Allia, eût défait à cette journée les Gaulois qu'il vainquit au pied du Capitole; Camille, pareil alors à cent autres capitaines, n'eût point eu le titre de ſecond fondateur de Rome. Si, dans des temps de proſpérité, M. de Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain, s'il eût gagné cette bataille dans un moment où la France n'eût point été ouverte à l'ennemi, la victoire eût été moins importante, la reconnoiſſance du public moins vive, & la gloire du général moins grande.

La concluſion de ce que j'ai dit, c'eſt que le public ne juge que d'après ſon intérêt: perd-on cet intérêt de vue? nulle idée nette de la probité, ni de l'eſprit.

Si les nations enchaînées ſous un pouvoir deſpotique ſont le mépris des autres nations; ſi, dans les empires du Mogol & de Maroc, on voit très-peu d'hommes illuſtres; c'eſt que l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, n'étant en ſoi ni grand ni petit, il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petiteſſe des objets qu'il conſidere. Or, dans la plupart des gouvernements arbitraires, les citoyens ne peuvent, ſans déplaire au deſpote, s'occuper de l'étude du droit de nature, du droit pu-

blic, de la morale & de la politique. Ils n'oſent remonter, en ce genre, juſqu'aux premiers principes de ces ſciences, ni s'élever à de grandes idées; ils ne peuvent donc mériter le titre de grands eſprits. Mais, ſi tous les jugements du public ſont ſoumis à la loi de ſon intérêt, il faut, dira-t-on, trouver dans ce même principe de l'intérêt général la cauſe de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard, appercevoir dans les idées du public. Pour cet effet, je pourſuis le parallele commencé entre le général & l'auteur, & je me fais cette queſtion : Si l'art militaire, de tous les arts, eſt le plus utile, pourquoi tant de généraux, dont la gloire éclipſoit, de leur vivant, celle de tous les hommes illuſtres en d'autres genres, ont-ils été, eux, leur mémoire & leurs exploits, enſevelis dans la même tombe, lorſque la gloire des auteurs leurs contemporains conſerve encore ſon premier éclat ? La réponſe à cette queſtion, c'eſt que, ſi l'on en excepte les capitaines qui réellement ont perfectionné l'art militaire, & qui, tels que les Pyrrhus, les Annibal, les Guſtave, les Condé, les Turenne, doivent en ce genre être mis au rang des modeles & des inventeurs; tous les généraux moins habiles que ceux là, ceſſant, à leur mort, d'être utiles à leur nation, n'ont plus de droit à ſa reconnoiſſance, ni par conſéquent à ſon eſtime. Au contraire, en ceſſant de vivre, les auteurs n'ont pas ceſſé d'être utiles au public ; ils ont laiſſé entre ſes mains les ouvrages qui leur avoient déja mérité ſon eſtime : or, comme la reconnoiſſance doit ſubſiſter autant que le bienfait, leur gloire ne peut s'éclipſer qu'au moment que leurs ouvrages ceſſeront d'être utiles à leur patrie. C'eſt donc uniquement à la différente & inégale utilité dont l'auteur & le général paroiſſent au public après leur mort, qu'on doit attribuer cette ſucceſſive ſupériorité de gloire

qu'en des temps différents ils obtiennent tour à tour l'un ſur l'autre.

Voilà par quelle raiſon tant de rois, déifiés ſur le trône, ont été oubliés immédiatement après leur mort : voilà pourquoi le nom des écrivains illuſtres, qui, de leur vivant, ſe trouve ſi rarement à côté de celui des princes, s'eſt, à la mort de ces écrivains, ſi ſouvent confondu avec ceux des plus grands rois ; pourquoi le nom de Confucius eſt plus connu, plus reſpecté en Europe que celui d'aucun des empereurs de la Chine ; & pourquoi l'on cite les noms d'Horace & de Virgile à côté de celui d'Auguſte.

Qu'on applique à l'éloignement des lieux ce que je dis de l'éloignement des temps ; qu'on ſe demande pourquoi le ſavant illuſtre eſt moins eſtimé de ſa nation que le miniſtre habile ; & par quelle raiſon un Roſny, plus honoré chez nous qu'un Deſcartes, eſt moins conſidéré de l'étranger : c'eſt, répondrai-je, qu'un grand miniſtre n'eſt guere utile qu'à ſon pays ; & qu'en perfectionnant l'inſtrument propre à la culture des arts & des ſciences, en habituant l'eſprit humain à plus d'ordre & de juſteſſe, Deſcartes s'eſt rendu plus utile à l'univers, & doit, par conſéquent, en être plus reſpecté.

Mais, dira-t-on, ſi, dans tous leurs jugements, les nations ne conſultoient jamais que leur intérêt, pourquoi le laboureur & le vigneron, plus utiles, ſans doute, que le poëte & le géometre, en ſeroient-ils moins eſtimés ?

C'eſt que le public ſent confuſément que l'eſtime eſt, entre ſes mains, un tréſor imaginaire, qui n'a de valeur réelle qu'autant qu'il en fait une diſtribution ſage & ménagée ; que, par conſéquent, il ne doit point attacher d'eſtime à des travaux dont tous les hommes ſont capables. L'eſtime, alors, devenue trop

commune, perdroit, pour ainſi dire, toute ſa vertu ; elle ne féconderoit plus les germes d'eſprit & de probité répandus dans toutes les ames ; & ne produiroit plus enfin ces hommes illuſtres en tous les genres, qu'anime à la pourſuite de la gloire la difficulté de l'obtenir. Le public apperçoit donc qu'à l'égard de l'agriculture, c'eſt l'art & non l'artiſte qu'il doit honorer ; & que, s'il a jadis, ſous les noms de Cérès & de Bacchus, déifié le premier laboureur & le premier vigneron, cet honneur, ſi juſtement accordé aux inventeurs de l'agriculture, ne doit point être prodigué à des manœuvres.

Dans tout pays où le payſan n'eſt point ſurchargé d'impôts, l'eſpoir du gain attaché à celui de la récolte ſuffit pour l'engager à la culture des terres ; & j'en conclus que, dans certains cas, comme l'a déjà fait voir le célebre M. Duclos (*b*), il eſt de l'intérêt des nations de proportionner leur eſtime, non ſeulement à l'utilité d'un art, mais encore à ſa difficulté.

Qui doute qu'un recueil de faits, tel que celui de la *Bibliotheque orientale*, ne ſoit auſſi inſtructif, auſſi agréable, & par conſéquent auſſi utile qu'une excellente tragédie ? Pourquoi donc le public a-t-il plus d'eſtime pour le poëte tragique que pour le ſavant compilateur ? C'eſt qu'aſſuré, par le grand nombre des entrepriſes comparé au petit nombre des ſuccès, de la difficulté du genre dramatique, le public ſent que, pour former des Corneille, des Racine, des Crébillon & des Voltaire, il doit attacher infiniment plus de gloire à leurs ſuccès ; & qu'au contraire, il ſuffit d'honorer les ſimples compilateurs du plus foible genre d'eſtime, pour être abondamment pourvu

(*b*) Voyez ſon excellent ouvrage intitulé : *Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiécle.*

de ces ouvrages dont tous les hommes ſont capables, & qui ne ſont proprement que l'œuvre du temps & de la patience.

Parmi les ſavants, tous ceux qui, totalement privés des lumieres philoſophiques, ne ſont que raſſembler dans des recueils les faits épars dans les ruines de l'antiquité, ſont, par rapport à l'homme d'eſprit, ce que les tireurs de pierre ſont par rapport à l'architecte ; ce ſont eux qui fourniſſent les matériaux des édifices ; ſans eux, l'architecte ſeroit inutile. Mais peu d'hommes peuvent devenir bons architectes, tous ſont propres à tirer la pierre ; il eſt donc de l'intérêt du public d'accorder aux premiers une paye d'eſtime proportionnée à la difficulté de leur art. C'eſt par ce même motif, & parce que l'eſprit d'invention & de ſyſtême ne s'acquiert ordinairement que par de longues & pénibles méditations, qu'on attache plus d'eſtime à ce genre d'eſprit qu'à tout autre ; & qu'enfin, dans tous les genres d'une utilité à peu près pareille, le public proportionne toujours ſon eſtime à l'inégale difficulté de ces divers genres.

Je dis d'une utilité à peu près pareille ; parce que, s'il étoit poſſible d'imaginer une ſorte d'eſprit abſolument inutile, quelque difficile qu'il fût d'y exceller, le public n'accorderoit aucune eſtime à un pareil talent ; il traiteroit celui qui l'auroit acquis, comme Alexandre traita cet homme qui, devant lui, dardoit, dit-on, avec une adreſſe merveilleuſe, des grains de millet à travers le trou d'une aiguille, & qui n'obtint de l'équité du prince qu'un boiſſeau de millet pour récompenſe.

La contradiction, qu'on croit quelquefois appercevoir entre l'intérêt & les jugements du public, n'eſt

n'eſt donc jamais qu'apparente. L'intérêt public, comme je m'étois propoſé de le prouver, eſt donc le ſeul diſtributeur de l'eſtime accordée aux différentes ſortes d'eſprit.

CHAPITRE XIII.

De la probité, par rapport aux ſiecles & aux peuples divers.

DANS tous les ſiecles & les pays divers, la probité ne peut être que l'habitude des actions utiles à ſa nation. Quelque certaine que ſoit cette propoſition, pour en faire ſentir plus évidemment la vérité, je tâcherai de donner des idées nettes & préciſes de la vertu.

Pour cet effet, j'expoſerai les deux ſentiments qui, ſur ce ſujet, ont juſqu'à préſent partagé les moraliſtes.

Les uns ſoutiennent que nous avons de la vertu une idée abſolue & indépendante des ſiecles & des gouvernements divers; que la vertu eſt toujours une & toujours la même. Les autres ſoutiennent, au contraire, que chaque nation s'en forme une idée différente.

Les premiers apportent, en preuve de leurs opinions, les rêves ingénieux, mais inintelligibles, du Platoniſme. La vertu, ſelon eux, n'eſt autre choſe que l'idée même de l'ordre, de l'harmonie & d'un beau eſſentiel. Mais ce beau eſt un myſtere dont ils ne peuvent donner d'idée préciſe: auſſi n'établiſſent-ils point leur ſyſtême ſur la con-

noiſſance que l'hiſtoire nous donne du cœur & de l'eſprit humain.

Les ſeconds, & parmi eux Montaigne, avec des armes d'une trempe plus forte que des raiſonnements, c'eſt-à-dire, avec des faits, attaquent l'opinion des premiers; font voir qu'une action, vertueuſe au nord, eſt vicieuſe au midi; & en concluent que l'idée de la vertu eſt purement arbitraire.

Telles ſont les opinions de ces deux eſpeces de philoſophes. Ceux-là, pour n'avoir pas conſulté l'hiſtoire, errent encore dans le dédale d'une métaphyſique de mots: ceux-ci, pour n'avoir point aſſez profondément examiné les faits que l'hiſtoire préſente, ont penſé que le caprice ſeul décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines. Ces deux ſectes de philoſophes ſe ſont également trompées; mais l'une & l'autre auroient échappé à l'erreur, s'ils avoient conſidéré, d'un œil attentif, l'hiſtoire du monde. Alors ils auroient ſenti que les ſiecles doivent néceſſairement amener, dans le phyſique & le moral, des révolutions qui changent la face des empires; que, dans les grands bouleverſements, les intérêts d'un peuple éprouvent toujours de grands changements; que les mêmes actions peuvent lui devenir ſucceſſivement utiles & nuiſibles, & par conſéquent prendre tour à tour le nom de vertueuſes & de vicieuſes.

Conſéquemment à cette obſervation, s'ils euſſent voulu ſe former de la vertu une idée purement abſtraite & indépendante de la pratique, ils auroient reconnu que, par ce mot de vertu, l'on ne peut entendre que le deſir du bonheur général; que, par conſéquent, le bien public eſt l'objet de la vertu, & que les actions qu'elle commande ſont

les moyens dont elle ſe ſert pour remplir cet objet; qu'ainſi l'idée de la vertu n'eſt point arbitraire; que, dans les ſiecles & les pays divers, tous les hommes, du moins ceux qui vivent en ſociété, ont dû s'en former la même idée; & qu'enfin, ſi les peuples ſe la repréſentent ſous des formes différentes, c'eſt qu'ils prennent pour la vertu même les divers moyens dont elle ſe ſert pour remplir ſon objet.

Cette définition de la vertu en donne, je penſe, une idée nette, ſimple, & conforme à l'expérience; conformité qui peut ſeule conſtater la vérité d'une opinion.

La pyramide de Venus-Uranie, dont la cime ſe perdroit dans les cieux, & dont la baſe étoit appuyée ſur la terre, eſt l'emblême de tout ſyſtême, qui s'écroule à meſure qu'on l'édifie, s'il ne porte ſur la baſe inébranlable des faits & de l'expérience. C'eſt auſſi ſur des faits, c'eſt-à-dire, ſur la folie & la bizarrerie juſqu'à préſent inexplicables des loix & des uſages divers, que j'établis la preuve de mon opinion.

Quelque ſtupides qu'on ſuppoſe les peuples, il eſt certain qu'éclairés par leurs intérêts ils n'ont point adopté ſans motifs les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques-uns d'eux; la bizarrerie de ces coutumes tient donc à la diverſité des intérêts des peuples: en effet, s'ils ont toujours confuſément entendu, par le mot de vertu, le deſir du bonheur public; s'ils n'ont, en conſéquence, donné le nom d'honnêtes qu'aux actions utiles à la patrie; & ſi l'idée d'utilité a toujours été ſecrettement aſſociée à l'idée de vertu; on peut aſſurer que les coutumes les plus ridicules, & même les plus cruelles, ont, comme je vais

le montrer par quelques exemples, toujours eu pour fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public.

Le vol étoit permis à Sparte, l'on n'y puniſſoit que la mal-adreſſe du voleur ſurpris *(a)*: quoi de plus bizarre que cette coutume? cependant, ſi l'on ſe rappelle les loix de Lycurgue, & le mépris qu'on avoit pour l'or & l'argent, dans une république où les loix ne donnoient cours qu'à une monnoie d'un fer lourd & caſſant, on ſentira que les vols de poules & de légumes étoient les ſeuls qu'on y pût commettre. Toujours faits avec adreſſe, ſouvent niés avec fermeté *(b)*, de pareils vols entretenoient les Lacédémoniens dans l'habitude du courage & de la vigilance: la loi, qui permettoit le vol pouvoit donc être très-utile à ce peuple, qui n'avoit pas moins à redouter de la trahiſon des Ilotes que de l'ambition des Perſes, & qui ne pouvoit oppoſer aux attentats des uns, comme aux armées innombrables des autres, que le boulevard de ces deux vertus. Il eſt donc certain que le vol, nuiſible à tout peuple riche, mais utile à Sparte, y devoit être honoré.

(a) Le vol eſt pareillement en honneur au royaume de Congo; mais il ne doit point être fait à l'inſu du poſſeſſeur de la choſe volée: il faut tout ravir de force. Cette coutume, diſent-ils, entretient le courage des peuples. Chez les Scythes au contraire, nul crime plus grand que le vol; & leur maniere de vivre exigeoit qu'on le punît ſévérement: leurs troupeaux erroient ça & là dans les plaines; quelle facilité à dérober! & quel déſordre, ſi l'on eût toléré de pareils vols! Auſſi, dit Ariſtote, a-t-on, chez eux, établi la loi pour gardienne des troupeaux.

(b) Tout le monde ſait le trait qu'on raconte d'un jeune Lacédémonien, qui, plutôt que d'avouer ſon larcin, ſe laiſſa, ſans crier, dévorer le ventre par un jeune renard qu'il avoit volé & caché ſous ſa robe.

A la fin de l'hyver, lorſque la diſette des vivres contraint le ſauvage à quitter ſa cabane, & que la faim lui commande d'aller à la chaſſe faire de nouvelles proviſions, quelques-unes des nations ſauvages s'aſſemblent avant leur départ, font monter leurs ſexagénaires ſur des chênes, & font ſecouer ces chênes par des bras nerveux; la plupart des vieillards tombent, & ſont maſſacrés dans le moment même de leur chûte. Ce fait eſt connu, & rien ne paroît d'abord plus abominable que cette coutume: cependant, quelle ſurpriſe, lorſqu'après avoir remonté à ſon origine, on voit que le ſauvage regarde la chûte de ces malheureux vieillards comme la preuve de leur impuiſſance à ſoutenir les fatigues de la chaſſe! Les laiſſera-t-il, dans des cabanes ou des forêts, en proie à la famine ou aux bêtes féroces? Il aime mieux leur épargner la durée & la violence des douleurs, &, par des parricides prompts & néceſſaires, arracher leurs peres aux horreurs d'une mort trop cruelle & trop lente. Voilà le principe d'une coutume ſi exécrable; voilà comme un peuple vagabond, que la chaſſe & le beſoin de vivres retient ſix mois dans des forêts immenſes, ſe trouve, pour ainſi dire, néceſſité à cette barbarie; & comment, en ces pays, le parricide eſt inſpiré & commis par le même principe d'humanité qui nous le fait regarder avec horreur *(c)*.

c) Au royaume de Juida, en Afrique, on ne donne aucun ſecours au malades; ils guériſſent comme ils peuvent: & lorſqu'ils ſont rétablis, ils n'en vivent pas moins cordialement avec ceux qui les ont ainſi abandonnés.

Les habitans du Congo tuent les malades qu'ils imaginent ne pouvoir en revenir; c'eſt, diſent-ils, pour leurs épargner les douleurs de l'agonie.

Dans l'Iſle Formoſe, lorſqu'un homme eſt dangereuſement malade, on lui paſſe un

Mais ſans avoir recours aux nations ſauvages, qu'on jette les yeux ſur un pays policé, tel que la Chine; qu'on ſe demande pourquoi l'on y donne aux peres le droit de vie & de mort ſur leurs enfants: & l'on verra que les terres de cet empire, quelques étendues qu'elles ſoient, n'ont pû quelquefois ſubvenir qu'avec peine aux beſoins de ſes nombreux habitants; or, comme la trop grande diſproportion entre la multiplicité des hommes & la fécondité des terres occaſionneroit néceſſairement des guerres funeſtes à cet empire & peut-être même à l'univers, on conçoit que, dans un inſtant de diſette, & pour prévenir une infinité de meurtres & de malheurs inutiles, la nation Chinoiſe, humaine dans ſes intentions, mais barbare dans le choix de moyens, a, par le ſentiment d'une humanité peu éclairée, pû regarder ces cruautés comme néceſſaires au repos du monde. *J'y ſacrifie, s'eſt-elle dit, quelques victimes infortunées, auxquelles l'enfance & l'ignorance dérobent la connoiſſance & les horreurs de la mort, en quoi conſiſte peut-être ce qu'elle a de plus redoutable* (*d*).

C'eſt ſans doute au deſir de s'oppoſer à la trop grande multiplication des hommes, & par conſéquent à la même origine, qu'on doit attribuer la vénération ridicule que certains peuples d'Afrique conſervent encore aujourd'hui pour des ſolitaires qui s'interdiſent avec les femmes le commerce qu'ils ſe permettent avec les brutes.

nœud coulant au col, & on l'étrangle pour l'arracher à la douleur.

(*d*) La maniere de ſe défaire des filles dans les pays catholiques eſt de les forcer à prendre le voile: pluſieurs paſſent ainſi une vie malheureuſe, en proie au déſeſpoir. Peut-être notre coutume, à cet égard, eſt-elle plus barbare que celle des Chinois.

Ce fut pareillement le motif de l'intérêt public, & le desir de protéger la pudique beauté contre les attendats de l'incontinance, qui jadis engagea les Suisses à publier un édit par lequel il étoit non seulement permis, mais même ordonné à chaque prêtre de se pourvoir d'une concubine (*e*).

Sur les côtes de Coromandel, où les femmes s'affranchissoient par le poisson du joug importun de l'hymen, ce fut enfin le même motif qui, par un remede aussi odieux que le mal, engagea le législateur à pourvoir à la sûreté des maris, en forçant les femmes de se brûler sur le tombeau de leurs époux (*f*).

D'accord avec mes raisonnements, tous les faits que je viens de citer concourent à prouver que les coutumes, même les plus cruelles & les plus folles, ont toujours pris leur source dans l'utilé réelle, ou du moins apparente, du public.

Mais, dira-t-on, ces coutumes n'en sont pas moins odieuses ou ridicules : oui, parce que nous ignorons les motifs de leur établissement ; & parce que ces coutumes, consacrées par leur antiquité ou par la superstition, ont, par la négligence ou la

(*e*) Zwingle, en écrivant aux cantons Suisses, leurs rappelle l'édit fait par leurs ancêtres, qui enjoignoit à chaque prêtre d'avoir sa concubine, de peur qu'il n'attentât à la pudicité de son prochain. *Fra Paolo, histoire* du *concile de Trente. Livre* I.

Il est dit, au dix-septiéme canon du concile de Tolède : *Que celui qui se contente d'une seule femme à titre d'épouse où de concubine, à son choix, ne sera pas rejetté de la communion.* C'étoit apparemment pour mettre la femme mariée à l'abri de toute insulte, qu'alors l'église toléroit les concubines.

(*f*) Les femmes de Mezurado sont brulées avec leurs époux. Elles démandent elles mêmes l'honneur du bucher : mais elles font en même temps tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper.

foibleſſe des gouvernements, ſubſiſté long-temps après que les cauſes de leur établiſſement avoient diſparu.

Lorſque la France n'étoit, pour ainſi dire, qu'une vaſte forêt, qui doute que ces donations de terres en friche, faites aux ordres religieux, ne duſſent alors être permiſes; & que la prorogation d'une pareille permiſſion ne fût maintenant auſſi abſurde & auſſi nuiſible à l'état qu'elle pouvoit être ſage & utile lorſque la France étoit encore inculte? Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages paſſagers, ſont comme des échaffauds qu'il faut abattre quand les palais ſont élevés.

Rien de plus ſage au fondateur de l'empire des Incas, que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils du Soleil, & de leur perſuader qu'il leur apportoit les loix que lui avoit dictées le dieu ſon pere. Ce menſonge imprimoit aux ſauvages plus de reſpect pour ſa légiſlation; ce menſonge étoit donc trop utile à cet état naiſſant, pour ne devoir point être regardé comme vertueux: mais, après avoir aſſis les fondements d'une bonne légiſlation, après s'être aſſuré, par la forme même du gouvernement, de l'exactitude avec laquelle les loix ſeroient toujours obſervées, il falloit que, moins orgueilleux ou plus éclairé, ce légiſlateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs & les intérêts de ſes peuples, & les changements qu'en conſéquence il faudroit faire dans ſes loix; qu'il déclarât à ces mêmes peuples, par lui ou par ſes ſucceſſeurs, le menſonge utile & néceſſaire dont il s'étoit ſervi pour les rendre heureux; que, par cet aveu, il ôtât à ſes loix le caractere de divinité qui, les rendant ſacrées & inviolables, devoit s'oppoſer à toute réforme, & qui, peut-être eût un jour rendu ces

mêmes loix nuiſibles à l'état, ſi, par le débarquement des Européens, cet empire n'eût été détruit preſqu'auſſi-tôt que formé.

L'intérêt des états eſt, comme toutes les choſes humaines, ſujet à mille révolutions. Les mêmes loix & les mêmes coutumes deviennent ſucceſſivement utiles & nuiſibles au même peuple ; d'où je conclus que ces loix doivent être tour à tour adoptées & rejetées, & que les mêmes actions doivent ſucceſſivement porter les noms de vertueuſes ou de vicieuſes ; propoſition qu'on ne peut nier ſans convenir qu'il eſt des actions à la fois vertueuſes & nuiſibles à l'état, ſans ſapper, par conſéquent, les fondements de toute légiſlation & de toute ſociété.

La concluſion générale de tout ce que je viens de dire, c'eſt que la vertu n'eſt que le deſir du bonheur des hommes ; & qu'ainſi la probité, que je regarde comme la vertu miſe en action, n'eſt, chez tous les peuples & dans tous les gouvernements divers, que l'habitude des actions utiles à ſa nation (*g*).

Quelque évidente que ſoit cette concluſion, comme il n'eſt point de nation qui ne connoiſſe & ne confonde enſemble deux différentes eſpeces de vertu, l'une, que j'appellerai *vertu de préjugé* ; & l'autre, *vraie vertu* ; je crois, pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce ſujet, devoir examiner la nature de ces différentes ſortes de vertu.

(*g*) Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que je ne parle ici que de la *probité politique* & non de la *probité religieuſe* qui ſe propoſe d'autres fins, ſe preſcrit d'autres devoirs & tend à des objets plus ſublimes.

CHAPITRE XIV.

Des vertus de préjugé, & des vraies vertus.

JE donne le nom de *vertus de préjugé* à toutes celles dont l'obſervation exacte ne contribue en rien au bonheur public; telles ſont les auſtérités de ces fakirs inſenſés dont l'Inde eſt peuplée; vertus qui, ſouvent indifférentes & même nuiſibles à l'état, ſont le ſupplice de ceux qui s'y vouent. Ces fauſſes vertus ſont dans la plupart des nations, plus honorées que les vraies vertus, & ceux qui les pratiquent en plus grande vénération que les bons citoyens.

Perſonne de plus honoré dans l'Indouſtan que les bramines (*a*): l'on y adore juſqu'à leurs nudités (*b*); l'on y reſpecte auſſi leurs pénitences, & ces pénitences ſont réellement affreuſes (*c*): les uns

(*a*) Les bramines ont le privilege excluſif de demander l'aumône: ils exhortent à la donner, & ne la donnent pas.

(*b*) *Pourquoi*, diſent ces bramines, *devenus hommes, aurions nous honte d'aller nuds, puiſque nous ſommes ſortis nuds & ſans honte du ventre de notre mére?*

Les Caraïbes n'ont pas moins de honte d'un vétement que nous en aurions de la nudité. Si la plupart des ſauvages couvrent certaines parties de leur corps, ce n'eſt point en eux l'effet d'une pudeur naturelle, mais de la délicateſſe, de la ſenſibilité de certaines parties, & de la crainte de ſe bleſſer en traverſant les bois & les halliers.

(*c*) Il eſt, au royaume de Pégu, des anachorettes nommés *ſantons*; ils ne demandent jamais rien, duſſent-ils mourir de faim. On prévient à la vérité tous leurs deſirs. Quiconque ſe confeſſe à eux ne peut être puni, quelque crime qu'il ait commis. Ces ſantons logent, à la campagne, dans des troncs d'arbres: après leur mort, on les honnore comme des dieux.

reſtent toute leur vie attachés à un arbre, les autres ſe balancent ſur les flammes, ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme, ceux-là ne ſe nourriſſent que de liquides, quelques-uns ſe ferment la bouche d'un cadenat, & quelques-autres s'attachent une clochette au prépuce; il eſt d'une femme de bien d'aller en dévotion baiſer cette clochette, & c'eſt un honneur aux peres de proſtituer leurs filles à des fakirs.

Entre les actions ou les coutumes auxquelles la ſuperſtition attache le nom de ſacrées, une des plus plaiſantes, ſans contredit, eſt celle des Juibus, prêtreſſes de l'isle Formoſe. „Pour officier dignement, „ & mériter la vénération des peuples, elles doivent, „ après des ſermons, des contorſions & des hurle- „ments, s'écrier qu'elles voient leurs dieux; ce cri „ jetté, elles ſe roulent par terre, montent ſur le „ toit des pagodes, découvrent leur nudité, ſe cla- „ quent les feſſes, lâchent leur urine, deſcendent „ nues, & ſe lavent en préſence de l'aſſemblée (*d*)."

Trop heureux encore les peuples chez qui, du moins, les vertus de préjugé ne ſont que ridicules; ſouvent elles ſont barbares (*e*). Dans la capitale du

(*d*) *Voyages de la Compagnie des Indes Hollandoiſes.*

(*e*) Les femmes de Madagaſcar croient aux heures, aux jours heureux ou malheureux. C'eſt un devoir de religion, lorſqu'elles accouchent dans les heures ou jours malheureux, d'expoſer leurs enfants aux bêtes, de les enterrer ou de les étouffer.

Dans un des temples de l'empire du Pégu on éleve des vierges. Tous les ans à la fête de l'idole, on ſacrifie une de ces infortunées. Le prêtre en habits ſacerdotaux, la dépouille, l'étrangle, arrache ſon cœur & le jette au nez de l'idole. Le ſacrifice fait, les prêtres dinent, prennent des habits d'une forme horrible, & danſent devant le peuple. Dans les autres temples du même pays on ne ſacrifie que des hommes. On achete, pour cet effet, un eſclave beau & bien fait. Cet

Cochin, l'on éleve des crocodiles ; & quiconque s'expoſe à la fureur de ces animaux, & s'en fait dévorer, eſt compté parmi les élus. Au royaume de Martemban, c'eſt un acte de vertu, le jour qu'on promene l'idole, de ſe précipiter ſous les roues du chariot, ou de ſe couper la gorge à ſon paſſage ; qui ſe voue à cette mort eſt réputé ſaint, & ſon nom eſt, à cet effet, inſcrit dans un livre.

Or, s'il eſt des vertus, il eſt auſſi des crimes de préjugé. C'en eſt un pour un bramine d'épouſer une vierge. Dans l'isle Formoſe, ſi, pendant les trois mois qu'il eſt ordonné d'aller nud, un homme eſt couvert du plus petit morceau de toile, il porte, dit-on, une parure indigne d'un homme. Dans cette même isle, c'eſt un crime aux femmes enceintes d'accoucher avant l'âge de trentre-cinq ans : ſont-elles groſſes ? elles s'étendent aux pieds de la prêtreſſe, qui, en execution de la loi, les y foule juſqu'à ce qu'elles ſoient avortées.

Au Pégu, lorſque les prêtres ou magiciens ont prédit la convaleſcence ou la mort d'un malade (*f*), c'eſt un crime au malade condamné d'en revenir. Dans ſa convaleſcence, chacun le fuit & l'injurie.

eſclave vétu d'une robe blanche, lavé pendant trois matinées, eſt enſuite montré au peuple. Le quarantiéme jour les prêtres lui ouvrent le ventre, arrachent ſon cœur, barbouillent l'idole de ſon ſang, & mangent ſa chair, comme ſacrée. *Le ſang innocent*, diſent les prêtres, *doit couler en expiation des péchés de la nation ; d'ailleurs, il faut bien que quelqu'un aille près du grand Dieu le faire reſſouvenir de ſon peuple.* Il eſt bon de remarquer que les prêtres ne ſe chargent jamais de la commiſſion.

(*f*) Lorſqu'un Giague eſt mort, on lui demande pourquoi il a quitté la vie ? Un prêtre, contrefaiſant la voix du mort, répond qu'il n'a pas aſſez fait de ſacrifices à ſes ancêtres. Ces ſacrifices ſont une partie conſidérable du revenu des prêtres.

S'il eût été bon, diſent les prêtres, Dieu l'eût reçu en ſa compagnie.

Il n'eſt, peut-être, point de pays où l'on n'ait pour quelques-uns de ces crimes de préjugé, plus d'horreur que pour les forfaits les plus atroces & les plus nuiſibles à la ſociété.

Chez les Giagues, peuple anthropophage qui dévore ſes ennemis vaincus, on peut, ſans crime, dit le P. Cavazi, piler ſes propres enfants dans un mortier, avec des racines, de l'huile & des feuilles, les faire bouillir, en compoſer une pâte dont on ſe frote pour ſe rendre invulnérable; mais ce ſeroit un ſacrilége abominable que de ne pas maſſacrer, au mois de mars, à coups de bêche, un jeune homme & une jeune femme devant la reine du pays. Lorſque les grains ſont mûrs, la reine, entourée de ſes courtiſans, ſort de ſon palais, égorge ceux qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, & les donne à manger à ſa ſuite: ces ſacrifices, dit-elle, ſont néceſſaires pour appaiſer les mânes de ſes ancêtres, qui voient, avec regret, des gens du commun jouir d'une vie dont ils ſont privés; cette foible conſolation peut ſeule les engager à bénir la récolte.

Au royaume de Congo, d'Angole & de Matamba, le mari peut, ſans honte, vendre ſa femme; le pere, ſon fils; le fils, ſon pere: dans ces pays, on ne connoît qu'un ſeul crime (*g*), c'eſt de refuſer

(*g*) Au royaume de Lao, les talapoins, prêtres du pays, ne peuvent être jugés que par le roi lui-même. Ils ſe confeſſent tous les mois; fidelles à cette obſervance, ils peuvent d'ailleurs commettre impunément mille abominations. Ils aveuglent tellement les princes, qu'un talapoin, convaincu de fauſſe monnoie, fut renvoyé abſous par le roi. *Les ſéculiers*, diſoit-il, *auroient dû lui faire de plus grands préſents*. Les plus conſidérables du pays tiennent à grand honneur de rendre au talapoins les ſervices les plus bas. Au-

les prémices de ſa récolte au Chitombé, grand-prêtre de la nation. Ces peuples, dit le pere Labat, ſi dépourvus de toutes vraies vertus, ſont très-ſcrupuleux obſervateurs de cet uſage. On juge bien qu'uniquement occupé de l'augmentation de ſes revenus, c'eſt tout ce que leur recommande le Chitombé: il ne deſire point que ſes negres ſoient plus éclairés; il craindroit même que des idées trop ſaines de la vertu ne diminuaſſent & la ſuperſtition & le tribut qu'elle lui paye.

Ce que j'ai dit des crimes & des vertus de préjugé ſuffit pour faire ſentir la différence de ces vertus aux vraies vertus; c'eſt-à-dire, à celles qui, ſans ceſſe, ajoutent à la félicité publique, & ſans leſquelles les ſociétés ne peuvent ſubſiſter.

Conſéquemment à ces deux différentes eſpeces de vertus, je diſtinguerai deux différentes eſpeces de corruption de mœurs: l'une que j'appellerai *corruption religieuſe*, & l'autre, *corruption politique (b)*. Mais, avant d'entrer dans cet examen, je déclare que c'eſt en qualité de philoſophe & non de théologien que j'écris; & qu'ainſi je ne prétends, dans ce chapitre & les ſuivants, traiter que des vertus purement humaines. Cet avertiſſement donné, j'entre en matiere; & je dis qu'en fait de mœurs, l'on donne le nom de corruption religieuſe à toute eſpece de

cun d'eux ne ſe vêtiroit d'un habit qui n'eût pas été quelque temps porté par un talapoin.

(*b*) Cette diſtinction m'eſt néceſſaire, 1. parce que je conſidére la probité philoſophiquement, & indépendamment des rapports que la religion a avec la ſociété; ce que je prie le lecteur de ne pas perdre de vue dans tout le cours de cet ouvrage. 2. Pour éviter la confuſion perpétuelle qui ſe trouve chez les nations idolâtres, entre les principes de la religion & ceux de la politique & de la morale.

libertinage, & principalement à celui des hommes avec les femmes. Cette eſpece de corruption, dont je ne ſuis point l'apologiſte, & qui eſt ſans doute criminelle, puiſqu'elle offenſe Dieu, n'eſt cependant point incompatible avec le bonheur d'une nation. Différents peuples ont cru & croient encore que cette eſpece de corruption n'eſt pas criminelle ; elle l'eſt ſans doute en France, puiſqu'elle bleſſe les loix du pays ; mais elle le ſeroit moins, ſi les femmes étoient communes, & les enfants déclarés enfants de l'état, ce crime, alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet, qu'on parcoure la terre, on la voit peuplée de nations différentes chez leſquelles ce que nous appellons le libertinage, non ſeulement n'eſt pas regardé comme une corruption de mœurs, mais ſe trouve autoriſé par les loix & même conſacré par la religion.

Sans compter, en Orient, les ſerrails qui ſont ſous la protection des loix ; au Tonquin, où l'on honore la fécondité, la peine impoſée, par la loi, aux femmes ſtériles, c'eſt de chercher & de préſenter à leurs époux des filles qui leur ſoient agréables. En conſéquence de cette légiſlation, les Tonquinois trouvent les Européens ridicules de n'avoir qu'une femme ; ils ne conçoivent pas comment, parmi nous, des hommes raiſonnables croient honorer Dieu par le vœu de chaſteté, ils ſoutiennent que, lorſqu'on le peut, il eſt auſſi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas, que de l'ôter à ceux qui l'ont déjà (*i*).

C'eſt pareillement ſous la ſauvegarde des loix, que les Siamoiſes, la gorge & les cuiſſes à moitié décou-

(*i*) Chez les Giagues, lorſqu'on apperçoit, dans une fille les marques de la fécondité, on fait une fête : lorſque ces marques diſparoiſſent, on fait mourir ces femmes, comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer.

vertes, portées dans les rues ſur des palanquins, s'y préſentent dans des attitudes très-laſcives. Cette loi fut établie par une de leurs reines nommée Tirada, qui, pour dégoûter les hommes d'un amour plus deshonnête, crut devoir employer toute la puiſſance de la beauté. Ce projet, diſent les Siamoiſes, lui réuſſit. Cette loi, ajoutent-elles, eſt d'ailleurs aſſez ſage : il eſt agréable aux hommes d'avoir des deſirs, aux femmes de les exciter. C'eſt le bonheur des deux ſexes, le ſeul bien que le ciel mêle aux maux dont il nous afflige : & quelle ame aſſez barbare voudroit encore nous le ravir (*k*) !

Au royaume de Batimena (*l*), toute femme, de quelque condition qu'elle ſoit, eſt, par la loi & ſous peine de la vie, forcée de céder à l'amour de quiconque la deſire ; un refus eſt contr'elle un arrêt de mort.

Je ne finirois pas, ſi je voulois donner la liſte de tous les peuples qui n'ont pas la même idée que nous de cette eſpece de corruption de mœurs : je me contenterai donc, après avoir nommé quelques-uns des pays où la loi autoriſe le libertinage, de citer quelques-uns de ceux où ce même libertinage fait partie du culte religieux.

(*k*) Un homme d'eſprit diſoit, à ce ſujet, qu'il faut, ſans contredit, défendre aux hommes tout plaiſir contraire aux bien général ; mais qu'avant cette défenſe, il falloit, par mille efforts d'eſprit, tâcher de concilier ce plaiſir avec le bonheur public. „ Les „ hommes, ajoutoit-il, ſont ſi „ malheureux, qu'un plaiſir „ de plus vaut bien la peine „ qu'on eſſaie de le degager „ de ce qu'il peut avoir de „ dangereux pour un gouver- „ nement ; & peut-être ſeroit „ il facile d'y réuſſir, ſi l'on „ examinoit, dans ce deſſein „ la légiſlation des pays où „ ces plaiſirs ſont permis."

(*l*) *Chriſtianiſme des Indes, l. IV. p.* 308.

Chez

Chez les peuples de l'iſle Formoſe, l'ivrognerie & l'impudicité ſont des actes de religion. Les voluptés, diſent ces peuples, ſont les filles du ciel, des dons de ſa bonté ; en jouir, c'eſt honorer la divinité, c'eſt uſer de ſes bienfaits. Qui doute que le ſpectacle des careſſes & des jouiſſances de l'amour ne plaiſe aux dieux ? Les dieux ſont bons ; & nos plaiſirs ſont, pour eux, l'offrande la plus agréable de notre reconnoiſſance. En conſéquence de ce raiſonnement, ils ſe livrent publiquement à toute eſpece de proſtitution (*m*).

C'eſt encore pour ſe rendre les dieux favorables, qu'avant de déclarer la guerre, la reine des Giagues fait venir, devant elle, les plus belles femmes & les plus beaux de ſes guerriers, qui, dans des attitudes différentes, jouiſſent, en ſa préſence, des plaiſirs de l'amour. Que de pays, dit Cicéron, où la débauche a ſes temples ! Que d'autels élevés à des femmes proſtituées (*n*) ! Sans rappeller l'ancien culte de Vénus,

(*m*) Au royaume de Thibet, les filles portent au col les dons de l'impudicité, c'eſt-à-dire les anneaux de leurs amants : plus elles en ont, & plus leurs noces ſont célebres.

(*n*) A Babylone, toutes les femmes, campées près le temple de Vénus, devoient une fois en leur vie, obtenir par une proſtitution expiatoire, la rémiſſion de leurs péchés. Elles ne pouvoient ſe réfuſer au déſir du premier étranger qui vouloit purifier leur ame par la jouiſſance de leur corps. On prévoit bien que les belles & les jolies avoient bientôt ſatisfait à la pénitence : mais les laides attendoient quelquefois longtemps l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grace.

Les couvents des bonzes ſont remplis de religieuſes idolâtres ; on les y reçoit en qualité de concubines : En eſt-on las ? on les renvoie, & on les remplace. Les portes de ces couvents ſont aſſiégées par ces religieuſes, qui, pour y être admiſes, offrent des préſents aux bonzes, qui les reçoivent comme une faveur qu'ils accordent.

de Cotytto, les Banians n'honorent-ils pas, ſous le nom de la déeſſe *Banany*, une de leurs reines, *qui*, ſelon le témoignage de Gemelli Carreri, *laiſſoit jouir ſa cour de la vue de toutes ſes beautés, prodiguoit ſucceſſivement ſes faveurs à pluſieurs amants, & même à deux à la fois.*

Je ne citerai plus, à ce ſujet, qu'un ſeul fait rapporté par Julius Firmicus Maternus, pere du deuxieme ſiecle de l'égliſe, dans un traité intitulé : *De errore profanarum religionum.* „ L'Aſſyrie, ainſi qu'une partie de l'Afrique, dit ce pere, adore l'Air, ſous le nom de Junon ou de Vénus vierge. Cette déeſſe commande aux éléments ; on lui conſacre des temples : ces temples ſont deſſervis par des prêtres qui, vêtus & parés comme des femmes, prient la déeſſe d'une voix languiſſante & efféminée, irritent les deſirs des hommes, s'y prêtent, ſe targuent de leur impudicité ; &, après ces plaiſirs préparatoires, croient devoir invoquer la déeſſe à grands cris, jouer des inſtruments, ſe dire remplis de l'eſprit de la divinité, & prophétiſer".

Il eſt donc une infinité de pays où la corruption des mœurs, que j'appelle *religieuſe*, eſt autoriſée par la loi, ou conſacrée par la religion.

Que de maux, dira-t-on, attachés à cette eſpece de corruption ! Mais ne pourroit-on pas répondre que le libertinage n'eſt politiquement dangereux dans un état, que lorſqu'il eſt en oppoſition avec les loix du pays, ou qu'il ſe trouve uni à quelqu'autre vice du gouvernement ? En vain ajouteroit-on que les

Au royaume de Cochin, les bramines, curieux de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaiſirs de l'amour, font accroire au roi & au peuple que ce ſont eux qu'on doit charger de cette ſainte œuvre. Quand ils entrent quelque part, les peres & les maris les laiſſent avec leurs filles & leurs femmes.

peuples où regne ce libertinage ſont le mépris de l'univers. Mais, ſans parler des orientaux & des nations ſauvages ou guerrieres, qui, livrées à toutes ſortes de voluptés, ſont heureuſes au dedans & redoutables au dehors, quel peuple plus célebre, que les Grecs! peuple qui fait encore aujourd'hui l'étonnement, l'admiration & l'honneur de l'humanité. Avant la guerre de Péloponeſe, époque fatale à leur vertu, quelle nation & quel pays plus fécond en hommes vertueux & en grands hommes! On ſait cependant le goût des Grecs pour l'amour le plus deshonnête. Ce goût étoit ſi général, qu'Ariſtide ſurnommé le juſte, cet Ariſtide qu'on étoit las, diſoient les Athéniens, d'entendre toujours louer, avoit cependant aimé Thémiſtocle. Ce fut la beauté du jeune Steſileus, de l'iſle de Céos, qui, portant dans leur ame les deſirs les plus violents, alluma entr'eux les flambeaux de la haine. Platon étoit libertin. Socrate même, déclaré, par l'oracle d'Apollon, le plus ſage des hommes, aimoit Alcibiade & Archelaus; il avoit deux femmes, & vivoit avec toutes les courtiſanes. Il eſt donc certain que relativement à l'idée qu'on s'eſt formée des bonnes mœurs, les plus vertueux des Grecs n'euſſent paſſé en Europe que pour des hommes corrompus. Or cette eſpece de corruption de mœurs ſe trouvant, en Grece, porté au dernier excès dans le temps même que ce pays produiſoit de grands hommes en tout genre, qu'il faiſoit trembler la Perſe, & jettoit le plus grand éclat, on pourroit penſer que la corruption des mœurs, à laquelle je donne le nom de *religieuſe*, n'eſt point incompatible avec la grandeur & la félicité d'un état.

Il eſt une autre eſpece de corruption de mœurs qui prépare la chûte d'un empire & en annonce la ruine: je donnerai à celle-ci le nom de *corruption politique*.

Un peuple en eſt infecté, lorſque le plus grand nombre des particuliers qui le compoſent détachent leurs intérêts de l'intérêt public. Cette eſpece de corruption qui ſe joint quelquefois à la précédente, a donné lieu à bien des moraliſtes de les confondre. Si l'on ne conſulte que l'intérêt politique d'un état, cette derniere ſeroit peut-être la plus dangereuſe. Un peuple, eût-il d'abord les mœurs les plus pures, s'il eſt attaqué de cette corruption, eſt néceſſairement malheureux au dedans, & peu redoutable au dehors. La durée d'un tel empire dépend du hazard, qui ſeul en retarde ou en précipite la chûte.

Pour faire ſentir combien cette anarchie de tous les intérêts eſt dangereuſe dans un état, conſidérons le mal qu'y produit la ſeule oppoſition des intérêts d'un corps avec ceux de la république : donnons aux bonzes, aux talapoins, toutes les vertus de nos ſaints. Si l'intérêt du corps des bonzes n'eſt point lié à l'intérêt public ; ſi, par exemple, le crédit du bonze tient à l'aveuglement des peuples, ce bonze néceſſairement ennemi de la nation qui le nourrit, ſera, à l'égard de cette nation, ce que les Romains étoient à l'égard du monde ; honnêtes entr'eux, brigands par rapport à l'univers. Chacun des bonzes eût-il en particulier beaucoup d'éloignement pour les grandeurs, le corps n'en ſera pas moins ambitieux ; tous ſes membres travailleront, ſouvent ſans le ſavoir, à ſon aggrandiſſement, ils s'y croiront autoriſés par un principe vertueux (*o*). Il n'eſt donc rien de plus dangereux dans un état, qu'un corps dont l'intérêt n'eſt pas attaché à l'intérêt général.

(*o*) Dans la vraie religion même il s'eſt trouvé des prêtres qui, dans les temps d'ignorance, ont abuſé de la piété des peuples pour attenter aux droits du ſceptre.

Si les prêtres du paganiſme firent mourir Socrate & perſécuterent preſque tous les grands hommes, c'eſt que leur bien particulier ſe trouvoit oppoſé au bien public ; c'eſt que les prêtres d'une fauſſe religion ont intérêt de retenir les peuples dans l'aveuglement, &, pour cet effet, de pourſuivre tous ceux qui peuvent l'éclairer : exemple quelquefois imité par les miniſtres de la vraie religion, qui, ſans le même beſoin, ont ſouvent eu recours aux mêmes cruautés, ont perſécuté, déprimé les grands hommes, ſe ſont faits les panégyriſtes des ouvrages médiocres, & les critiques des excellents, & ont enſuite été déſavoués par des théologiens plus éclairés qu'eux (*p*).

(*p*) Voici comme s'exprime, au ſujet de M. de Monteſquieu, le pere Millot, jéſuite, dans un diſcours couronné par l'académie de Dijon, ſur la queſtion : *Eſt-il plus utile d'étudier les hommes que les livres ?* .... Ces regles de conduite, ces maximes de gouvernement qui devroient être gravées ſur le trône des rois & dans le cœur de quiconque eſt revêtu de l'autorité, n'eſt-ce pas à une profonde étude des hommes que nous les devons ? Témoin cet illuſtre citoyen, cet organe, ce juge des loix dont la France & l'Europe entiere arroſent le tombeau de leurs larmes, mais dont elles verront toujours le génie éclairer les nations, & tracer le plan de la félicité publique ; écrivain immortel, qui abrégeoit tout, parce qu'il voyoit tout ; & qui vouloit faire penſer, parce que nous en avons beſoin bien plus que de lire. Avec quelle ardeur, quelle ſagacité a-t-il étudié le genre humain ! Voyageant comme Solon, méditant comme Pythagore, converſant comme Platon, liſant comme Cicéron, peignant comme Tacite, toujours ſon objet fut l'homme, ſon étude fut celle des hommes, il les connut. Déjà commencent à germer les ſemences fécondes qu'il jetta dans les eſprits modérateurs des peuples & des empires. Ah ! recueillons-en les fruits avec reconnoiſſance, &c." Le P. Millot ajoute dans une note : .... „ Quand un auteur d'une probité reconnue, qui penſe fortement

Quoi de plus ridicule, par exemple, que la défenſe faite dans certains pays d'y faire entrer aucun exemplaire de l'*Eſprit des Loix* ? ouvrage que plus d'un prince fait lire & relire à ſon fils. Ne peut-on pas, d'après un homme d'eſprit, répéter à ce ſujet, qu'en ſollicitant cette défenſe, les moines en ont uſé comme les Scythes avec leurs eſclaves ? Ils leur crevoient les yeux, pour qu'ils tournaſſent la meule avec moins de diſtraction.

Il paroît donc que c'eſt uniquement de la conformité ou de l'oppoſition de l'intérêt des particuliers avec l'intérêt général, que dépend le bonheur ou le malheur public ; & qu'enfin, la corruption religieuſe de mœurs peut, comme l'hiſtoire le prouve, s'allier ſouvent à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la ſageſſe, aux talents, enfin à toutes les qualités qui forment les grands hommes.

On ne peut nier que des citoyens tachés de cette eſpece de corruption de mœurs n'aient ſouvent rendu à la patrie des ſervices plus importans que les plus ſéveres anachorettes. Que ne doit-on pas à la galante Circaſſienne, qui, pour aſſurer ſa beauté, ou celle de ſes filles, a, la premiere oſé les inoculer ? Que

„ & qui s'exprime toujours „ comme il penſe, dit en ter- „ mes formels : *La religion* „ *chrétienne qui ne ſemble avoir* „ *d'autre objet que la félicité de* „ *l'autre vie, fait encore notre* „ *bonheur dans celle-ci* ; quand „ il ajoute, en réfutant un pa- „ radoxe dangereux de Bayle: „ *Les principes du chriſtianiſme* „ *bien gravés dans le cœur, ſe-* „ *roient infiniment plus forts que* „ *ce faux honneur des monar-* „ *chies, ces vertus humaines des* „ *républiques, & cette crainte* „ *ſervile des états deſpotiques* ; „ c'eſt à dire, plus forts que „ les trois principes du gou- „ vernement politique, éta- „ blis dans l'*Eſprit des loix* : „ peut on accuſer un tel au- „ teur, ſi l'on a lu ſon ouvra- „ ge, d'avoir prétendu y por- „ ter des coups mortels au „ chriſtianiſme " ?

d'enfants l'inoculation n'a-t-elle pas arrachés à la mort ? Peut-être n'eſt-il point de fondatrice d'ordre de religieuſes qui ſe ſoit rendue recommandable à l'univers par un auſſi grand bienfait, & qui, par conſéquent, ait autant mérité de ſa reconnoiſſance.

Au reſte, je crois devoir encore répéter, à la fin de ce chapitre, que je n'ai point prétendu me faire l'apologiſte de la débauche. J'ai ſeulement voulu donner des notions nettes de ces deux différentes eſpeces de corruption de mœurs, qu'on a trop ſouvent confondues, & ſur leſquelles on ſemble n'avoir eu que des idées confuſes. Plus inſtruits du véritable objet de la queſtion, on peut en mieux connoître l'importance, mieux juger du degré de mépris qu'on doit aſſigner à ces deux différentes ſortes de corruption, & reconnoître qu'il eſt deux eſpeces différentes de mauvaiſes actions; les unes qui ſont vicieuſes dans toutes formes de gouvernement, & les autres qui ne ſont nuiſibles, & par conſéquent criminelles, chez un peuple, que par l'oppoſition qui ſe trouve entre ces mêmes actions & les loix du pays.

Plus de connoiſſance du mal doit donner aux moraliſtes plus d'habileté pour la cure. Ils pourront conſidérer la morale d'un point de vue nouveau, &, d'une ſcience vaine, faire une ſcience utile à l'univers.

CHAPITRE XV.

De quelle utilité peut être, à la morale, la connoiſſance des principes établis dans les chapitres précédents.

SI la morale a, juſqu'à préſent, peu contribué au bonheur de l'humanité, ce n'eſt pas qu'à d'heureuſes expreſſions, à beaucoup d'élégance & de netteté, pluſieurs moraliſtes n'aient joint beaucoup de profondeur d'eſprit & d'élévation d'ame: mais, quelque ſupérieurs qu'aient été ces moraliſtes, il faut convenir qu'ils n'ont pas aſſez ſouvent regardé les différents vices des nations comme des dépendances néceſſaires de la différente forme de leur gouvernement: ce n'eſt cependant qu'en conſidérant la morale de ce point de vue, qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit, juſqu'aujourd'hui, les plus belles maximes de morale? Elles ont corrigé quelques particuliers des défauts que, peut-être, ils ſe reprochoient; d'ailleurs, elles n'ont produit aucun changement dans les mœurs des nations. Quelle en eſt la cauſe? C'eſt que les vices d'un peuple ſont, ſi j'oſe le dire, toujours cachés au fond de ſa légiſlation: c'eſt là qu'il faut fouiller, pour arracher la racine productrice de ſes vices. Qui n'eſt doué ni des lumieres ni du courage néceſſaires pour l'entreprendre, n'eſt, en ce genre, de preſque aucune utilité à l'univers. Vouloir détruire des vices attachés à la legiſlation d'un peuple, ſans faire aucun changement dans cette legiſlation, c'eſt prétendre

à l'impoſſible ; c'eſt rejetter les conſéquences juſtes des principes, qu'on admet.

Qu'eſpérer de tant de déclamations contre la fauſſeté des femmes, ſi ce vice eſt l'effet néceſſaire d'une contradiction entre les deſirs de la nature & les ſentiments que, par les loix & la décence, les femmes ſont contraintes d'affecter ? Dans le Malabar, à Madagaſcar, ſi toutes les femmes ſont vraies, c'eſt qu'elles y ſatisfont, ſans ſcandale, toutes leurs fantaiſies, qu'elles ont mille galants, & ne ſe déterminent au choix d'un époux qu'après des eſſais répétés. Il en eſt de même des ſauvages de la nouvelle Orléans, de ces peuples où les parentes du grand Soleil, les princeſſes du ſang, peuvent, lorſqu'elles ſe dégoûtent de leurs maris, les répudier pour en épouſer d'autres. En de tels pays, on ne trouve point de femmes fauſſes, parce qu'elles n'ont aucun intérêt de l'être.

Je ne prétends pas inférer, de ces exemples, qu'on doive introduire chez nous de pareilles mœurs. Je dis ſeulement qu'on ne peut raiſonnablement reprocher aux femmes une fauſſeté dont la décence & les loix leur font, pour ainſi dire, une néceſſité ; & qu'enfin l'on ne change point les effets, en laiſſant ſubſiſter les cauſes.

Prenons la médiſance pour ſecond exemple. La médiſance eſt, ſans doute, un vice : mais c'eſt un vice néceſſaire ; parce qu'en tout pays où les citoyens n'auront point de part au maniement des affaires publiques, ces citoyens, peu intéreſſés à s'inſtruire, doivent croupir dans une honteuſe pareſſe. Or, s'il eſt, dans ce pays, de mode & d'uſage de ſe jetter dans le monde, & du bon air d'y parler beaucoup, l'ignorant, ne pouvant parler de choſes, doit néceſſairement parler des perſonnes.

Tout panégyrique eſt ennuyeux, & toute ſatyre agréable; ſous peine d'être ennuyeux, l'ignorant eſt donc forcé d'être médiſant. On ne peut donc détruire ce vice, ſans anéantir la cauſe qui le produit, ſans arracher les citoyens à la pareſſe, &, par conſéquent, ſans changer la forme du gouvernement.

Pourquoi l'homme d'eſprit eſt-il ordinairement moins tracaſſier, dans les ſociétés particulieres, que l'homme du monde? C'eſt que le premier, occupé de plus grands objets, ne parle communément des perſonnes qu'autant qu'elles ont, comme les grands hommes, un rapport immédiat avec les grandes choſes; c'eſt que l'homme d'eſprit, qui ne médit jamais que pour ſe venger, médit très-rarement, lorſque l'homme du monde, au contraire, eſt preſque toujours obligé de médire pour parler.

Ce que je dis de la médiſance, je le dis du libertinage, contre lequel les moraliſtes ſe ſont toujours ſi violemment déchaînés. Le libertinage eſt trop généralement reconnu pour être une ſuite néceſſaire du luxe, pour que je m'arrête à le prouver. Or, ſi le luxe, comme je ſuis fort éloigné de le penſer, mais comme on le croit communément, eſt très-utile à l'état; ſi, comme il eſt facile de le montrer, l'on n'en peut étouffer le goût, & réduire les citoyens à la pratique des loix ſomptuaires, ſans changer la forme du gouvernement; ce ne ſeroit donc qu'après quelques réformes en ce genre qu'on pourroit ſe flatter d'éteindre ce goût du libertinage.

Toute déclamation ſur ce ſujet eſt, théologiquement, mais non politiquement, bonne. L'objet que ſe propoſent la politique & la légiſlation eſt la grandeur & la félicité temporelle des peuples: or, relativement à cet objet, je dis que, ſi le luxe eſt

réellement utile à la France, il ſeroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de mœurs incompatible avec le goût du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce & le luxe procurent à l'état, conſtitué comme il l'eſt (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage), & le mal infiniment petit qu'occaſionne l'amour des femmes. C'eſt ſe plaindre de trouver, dans une mine riche, quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Partout où le luxe eſt néceſſaire, c'eſt une inconſéquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral: &, ſi l'on veut lui conſerver le nom de vice, il faut alors convenir qu'il en eſt d'utiles dans certains ſiecles & certains pays; & que c'eſt au limon du Nil que l'Egypte doit ſa fertilité.

En effet, qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes: on verra que, blâmables à certains égards, elles ſont, à d'autres, fort utiles au public; qu'elles font, par exemple, de leurs richeſſes un uſage communément plus avantageux à l'état que les femmes les plus ſages. Le deſir de plaire, qui conduit la femme galante chez le rubanier, chez le marchand d'étoffes ou de modes, lui fait non ſeulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence où les réduiroit la pratique des loix ſomptuaires, mais lui inſpire encore les actes de la charité la plus éclairée. Dans la ſuppoſition que le luxe ſoit utile à une nation, ne ſont-ce pas les femmes galantes qui, en excitant l'induſtrie des artiſans du luxe, les rendent de jour en jour plus utiles à l'état? Les femmes ſages, en faiſant des largeſſes à des mendiants ou à des criminels, ſont donc moins bien conſeillées par leurs directeurs, que les femmes galantes par le deſir de

plaire: celles-ci nourriſſent des citoyens utiles; & celles-là des hommes inutiles, ou même les ennemis de cette nation.

Il ſuit de ce que je viens de dire, qu'on ne peut ſe flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple, qu'après en avoir fait dans ſa légiſlation; que c'eſt par la réforme des loix qu'il faut commencer la réforme des mœurs, que des déclamations contre un vice utile, dans la forme actuelle d'un gouvernement, ſeroient, politiquement, nuiſibles ſi elles n'étoient vaines; mais elles le ſeront toujours, parce que la maſſe d'une nation n'eſt jamais remuée que par la force des loix. D'ailleurs, qu'il me ſoit permis de l'obſerver en paſſant, parmi les moraliſtes, il en eſt peu qui ſachent, en armant nos paſſions les unes contre les autres, s'en ſervir utilement pour faire adopter leur opinion: la plupart de leurs conſeils ſont trop injurieux. Ils devroient pourtant ſentir que des injures ne peuvent, avec avantage, combattre contre des ſentiments: que, c'eſt une paſſion qui ſeule peut triompher d'une paſſion: que, pour inſpirer, par exemple, à la femme galante plus de retenue & de modeſtie vis-à-vis du public, il faut mettre en oppoſition ſa vanité avec ſa coquetterie; lui faire ſentir que la pudeur eſt une invention de l'amour & de la volupté rafinée (*a*); que c'eſt à la gaze, dont

(*a*) C'eſt en conſidérant la pudeur ſous ce point de vue, qu'on peut répondre aux arguments des ſtoïciens & des cyniques, qui ſoutenoient que l'homme vertueux ne faiſoit rien dans ſon intérieur qu'il ne dût faire à la face des nations; & qui croyoient, en conſéquence, pouvoir ſe livrer publiquement aux plaiſirs de l'amour. Si la plupart des légiſlateurs ont condamné ces principes cyniques & mis la pudeur au nombre des vertus, c'eſt, leur répondra-t-on, qu'ils ont craint que le ſpectacle fréquent de la jouiſſance ne jet-

cette même pudeur couvre les beautés d'une femme, que le monde doit la plupart de ſes plaiſirs; qu'au Malabar, où les jeunes agréables ſe préſentent demi-nuds dans les aſſemblées, qu'en certains cantons de l'Amérique, où les femmes s'offrent ſans voile aux regards des hommes, les deſirs perdent tout ce que la curioſité leur communiqueroit de vivacité; qu'en ces pays, la beauté avilie n'a de commerce qu'avec les beſoins: qu'au contraire, chez les peuples où la pudeur ſuſpend un voile entre les deſirs & les nudités, ce voile myſtérieux eſt le taliſman qui retient l'amant aux genoux de ſa maîtreſſe; & que c'eſt enfin la pudeur qui met aux foibles mains de la beauté le ſceptre qui commande à la force. Sachez de plus, diroient-ils à la femme galante, que les malheureux ſont en grand nombre; que les infortunés, ennemis-nés de l'homme heureux, lui font un crime de ſon bonheur; qu'ils

tât quelque dégoût ſur un plaiſir auquel ſont attachées la conſervation de l'eſpece & la durée du monde. Ils ont d'ailleurs ſenti, qu'en voilant quelques-uns des appas d'une femme, un vêtement la paroit de toutes les beautés dont peut l'embellir une vive imagination; que ce vêtement piquoit la curioſité, rendoit les careſſes plus délicieuſes, les faveurs plus flatteuſes, & multiplioit enfin les plaiſirs dans la race infortunée des hommes. Si Lycurgue avoit banni de Sparte une certaine eſpece de pudeur, & ſi les filles, en préſence de tout un peuple, y luttoient nues avec les jeunes Lacédémoniens; c'eſt que Lycurgue vouloit que les meres, rendues plus fortes par de ſemblables exercices, donnaſſent à l'état des enfants plus robuſtes. Il ſavoit que, ſi l'habitude de voir des femmes nues émouſſoit le deſir d'en connoître les beautés cachées, ce deſir ne pouvoit pas s'éteindre, ſurtout dans un pays où les maris n'obtenoient qu'en ſecret & furtivement les faveurs de leurs épouſes. D'ailleurs, Lycurgue, qui faiſoit de l'amour un des principaux reſſorts de ſa légiſlation, vouloit qu'il devînt la récompenſe, & non l'occupation des Spartiates.

bientôt plus la force néceſſaire pour s'élever juſqu'aux grandes idées. Dans la ſcience de la morale, ſouvent l'élévation de l'eſprit tient à l'élévation de l'ame. Pour ſaiſir, en ce genre, les vérités réellement utiles aux hommes, il faut être echauffé de la paſſion du bien général; & malheureuſement, en morale comme en religion, il eſt beaucoup d'hypocrites.

CHAPITRE XVI.

Des moraliſtes hypocrites.

J'ENTENDS par *hypocrite* celui qui, n'étant point ſoutenu dans l'étude de la morale par le deſir du bonheur de l'humanité, eſt trop fortement occupé de lui-même. Il eſt beaucoup d'hommes de cette eſpece: on les reconnoît, d'une part, à l'indifférence avec laquelle ils conſiderent les vices deſtructeurs des empires; & de l'autre, à l'emportement avec lequel ils ſe déchaînent contre des vices particuliers. C'eſt en vain que de pareils hommes ſe diſent inſpirés par la paſſion du bien public. Si vous étiez, leur répondra-t-on, réellement animés de cette paſſion, votre haine pour chaque vice ſeroit toujours proportionnée au mal que ce vice fait à la ſociété: &, ſi la vue des défauts les moins nuiſibles à l'état ſuffiſoit pour vous irriter, de quel œil conſidéreriez vous l'ignorance des moyens propres à former des citoyens vaillants, magnanimes & déſintéreſſés? De quel chagrin ſeriez-vous affectés, lorſque vous appercevriez quelque défaut dans la juriſprudence

ou la diſtribution des impôts, lorſque vous en découvririez dans la diſcipline militaire, qui décide ſi ſouvent du ſort des batailles & du ravage de pluſieurs provinces ? Alors, pénétrés de la plus vive douleur, à l'exemple de Nerva, on vous verroit, déteſtant le jour qui vous rend témoin des maux de votre patrie, vous-même en terminer le cours ; ou, dumoins, prendre exemple ſur ce Chinois vertueux, qui, juſtement irrité des vexations des grands, ſe préſente à l'empereur, lui porte ſes plaintes : *Je viens*, dit-il, *m'offrir au ſupplice auquel de pareilles repréſentations ont fait traîner ſix cents de mes concitoyens ; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions : la Chine poſſede encore dixhuit mille bons patriotes, qui, pour la même cauſe, viendront ſucceſſivement te demander le même ſalaire.* Il ſe tait à ces mots ; & l'empereur, étonné de ſa fermeté, lui accorde la récompenſe la plus flatteuſe pour un homme vertueux ; la punition des coupables & la ſuppreſſion des Impôts.

Voilà de quelle maniere ſe manifeſte l'amour du bien public. Si vous êtes, dirois-je à ces cenſeurs, réellement animés de cette paſſion, votre haine pour chaque vice eſt proportionée au mal que ce vice fait à l'état : ſi vous n'êtes vivément affectés que des défauts qui vous nuiſent, vous uſurpez le nom de moraliſtes, vous n'êtes que des égoiſtes.

C'eſt donc par un détachement abſolu de ſes intérêts perſonnels, par une étude profonde de la ſcience de la légiſlation, qu'un moraliſte peut ſe rendre utile à ſa patrie. Il eſt alors en état de peſer les avantages & les inconvénients d'une loi ou d'un uſage, & de juger s'il doit être aboli ou conſervé. L'on n'eſt que trop ſouvent contraint de

de ſe prêter à des abus & même à des uſages barbares. Si, dans l'Europe, l'on a ſi longtemps toléré les duels ; c'eſt qu'en des pays où l'on n'eſt point, comme à Rome, animé de l'amour de la patrie, où la valeur n'eſt point exercée par des guerres continuelles, les moraliſtes n'imaginoient peut-être pas d'autres moyens & d'entretenir le courage dans le corps des citoyens & de fournir l'état de vaillants défenſeurs : ils croyoient, par cette tolérance, acheter un grand bien au prix d'un petit mal ; ils ſe trompoient dans le cas particulier du duel : mais il en eſt mille autres où l'on eſt réduit à cette option. Ce n'eſt ſouvent qu'au choix fait entre deux maux qu'on reconnoît l'homme de génie. Loin de nous tous ces pédants épris d'une fauſſe idée de perfection. Rien de plus dangereux, dans un état, que ces moraliſtes déclamateurs & ſans eſprit, qui, concentrés dans une petite ſphere d'idées, répetent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs mies, recommandent ſans ceſſe la modération des deſirs, & veulent, en tous les cœurs, anéantir les paſſions : ils ne ſentent pas que leurs préceptes, utiles à quelques particuliers placés dans certaines circonſtances, ſeroient la ruine des nations qui les adopteroient.

En effet, ſi, comme l'hiſtoire nous l'apprend, les paſſions fortes, telles que l'ogueil & le patriotiſme chez les Grecs & les Romains, le fanatiſme chez les Arabes, l'avarice chez les Flibuſtiers, enfantent toujours les guerriers les plus redoutables ; tout homme qui ne menera contre de pareils ſoldats que des hommes ſans paſſions, n'oppoſera que de timides agneaux à la fureur des loups. Auſſi la ſage nature a-t-elle enfermé dans le cœur de l'homme un préſervatif contre les raiſonnements de ces philo-

ſophes. Auſſi les nations, ſoumiſes d'intention à ces préceptes, s'y trouvent-elles toujours indociles dans le fait. Sans cette heureuſe indocilité, le peuple, ſcrupuleuſement attaché à leurs maximes, deviendroit le mépris & l'eſclave des autres peuples.

Pour déterminer juſqu'à quel point on doit axalter ou modérer le feu des paſſions, il faut de ces eſprits vaſtes qui embraſſent toutes les parties d'un gouvernement. Quiconque en eſt doué, eſt, pour ainſi dire, déſigné par la nature pour remplir, auprès du légiſlateur, la charge de miniſtre penſeur (*a*), & juſtifier ce mot de Cicéron, qu'*un homme d'eſprit n'eſt jamais un ſimple citoyen, mais un vrai magiſtrat.*

Avant d'expoſer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus étendues & plus ſaines de la morale, je crois pouvoir remarquer, en paſſant, que ces mêmes idées jetteroient infiniment de lumieres ſur toutes les ſciences, & ſurtout ſur celle de l'hiſtoire dont les progrès ſont à la fois effet & cauſe des progrès de la morale.

Plus inſtruits du véritable objet de l'hiſtoire, alors les écrivains ne peindroient, de la vie privée d'un roi, que les détails propres à faire ſortir ſon caractere; ils ne décriroient plus ſi curieuſement ſes mœurs, ſes vices & ſes vertus domeſtiques; ils ſentiroient que le public demande aux ſouverains compte de leurs édits, & non de leurs ſoupers; que le public n'aime à connoître l'homme dans le prince qu'autant

(*a*) On diſtingue, à la Chine, deux ſortes de miniſtres: les uns ſont les miniſtres *ſigneurs*: ils donnent les audiences & les ſignatures: les autres portent le nom de miniſtres *penſeurs*; ils ſe chargent du ſoin de former les projets, d'examiner ceux qu'on leur préſente, & de propoſer les changements que le temps & les circonſtances exigent qu'on faſſe dans l'adminiſtration.

que l'homme a part aux délibérations du prince ; & qu'à des anecdotes puériles, ils doivent, pour inſtruire & plaire, ſubſtituer le tableau agréable ou effrayant de la félicité ou de la miſere publique & des cauſes qui les ont produites. C'eſt à la ſimple expoſition de ce tableau qu'on devroit une infinité de reflexions & de réformes utiles.

Ce que je dis de l'hiſtoire, je le dis de la métaphyſique, de la juriſprudence. Il eſt peu de ſciences qui n'aient quelque rapport à celle de la morale. La chaîne, qui les lie toutes entr'elles, a plus d'etendue qu'on ne penſe : tout ſe tient dans l'univers.

CHAPITRE XVII.

Des avantages qui réſultent des principes ci-deſſus établis.

JE paſſe rapidement ſur les avantages qu'en retireroient les particuliers : ils conſiſteroient à leur donner des idées nettes de cette même morale, dont les préceptes, juſqu'à préſent équivoques & contradictoires, ont permis aux plus inſenſés de juſtifier toujours la folie de leur conduite par quelques-unes de ces maximes.

D'ailleurs, plus inſtruit de ſes devoirs, le particulier ſeroit moins dépendant de l'opinion de ſes amis : à l'abri des injuſtices que lui font ſouvent commettre, à ſon inſu, les ſociétés dans leſquelles il vit, il ſeroit alors, en même temps, affranchi de la crainte puérile du ridicule ; fantôme qu'anéantit la préſence de la raiſon, mais qui eſt l'effroi de ces ames timides & peu éclairées qui ſacrifient leurs

goûts, leur repos, leurs plaiſirs, & quelquefois même juſqu'à la vertu, à l'humeur & aux caprices de ces atrabilaires, à la critique deſquels on ne peut échapper quand on a le malheur d'en être connu.

Uniquement ſoumis à la raiſon & à la vertu, le particulier pourroit alors braver les préjugés, & s'armer de ces ſentiments mâles & courageux qui forment le caractere diſtinctif de l'homme vertueux; ſentiments qu'on deſire dans chaque citoyen, & qu'on eſt en droit d'exiger des grands. Comment l'homme élevé aux premiers poſtes renverſera-t-il les obſtacles que certains préjugés mettent au bien général, & réſiſtera-t-il aux menaces, aux cabales des gens puiſſants, ſouvent intéreſſés au malheur public, ſi ſon ame n'eſt inabordable à toutes eſpeces de ſollicitations, de craintes & de préjugés?

Il paroît donc que la connoiſſance des principes ci-deſſus établis procure, du moins, cet avantage au particulier; c'eſt de lui donner une idée nette & ſûre de l'honnête, de l'arracher à cet égard à toute eſpece d'inquiétude, d'aſſurer le repos de ſa conſcience, & de lui procurer, en conſéquence, les plaiſirs intérieurs & ſecrets attachés à la pratique de la vertu.

Quant aux avantages qu'en retireroit le public, ils ſeroient, ſans doute, plus conſidérables. Conſéquemment à ces mêmes principes, on pourroit, ſi je l'oſe dire, compoſer un catéchiſme de probité, dont les maximes ſimples, vraies, & à la portée de tous les eſprits, apprendroient aux peuples que la vertu, invariable dans l'objet qu'elle ſe propoſe, ne l'eſt point dans les moyens propres à remplir cet objet; qu'on doit, par conſéquent, regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes; ſentir que c'eſt au beſoin de l'état à déterminer celles qui

ſont dignes d'eſtime ou de mépris ; & enfin au légiſlateur, par la connoiſſance qu'il doit avoir de l'intérêt public, à fixer l'inſtant où chaque action ceſſe d'être vertueuſe & devient vicieuſe.

Ces principes une fois reçus, avec quelle facilité le légiſlateur éteindroit-il les torches du fanatiſme & de la ſuperſtition, ſupprimeroit-il les abus, réformeroit-il les coutumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établiſſement, ſont devenues depuis ſi funeſtes à l'univers ? coutumes qui ne ſubſiſtent que par la crainte où l'on eſt de ne pouvoir les abolir ſans ſoulever les peuples toujours accoutumés à prendre la pratique de certaines actions pour la vertu même, ſans allumer des guerres longues & cruelles, & ſans occaſionner enfin de ces ſéditions qui, toujours hazardeuſes pour l'homme ordinaire, ne peuvent réellement être prévues & calmées que par des hommes d'un caractere ferme & d'un eſprit vaſte.

C'eſt donc en affoibliſſant la ſtupide vénération des peuples pour les loix & les uſages anciens, qu'on met les ſouverains en état de purger la terre de la plupart des maux qui la déſolent, & qu'on leur fournit les moyens d'aſſurer la durée des empires.

Maintenant, lorſque les intérêts d'un état ſont changés ; & que des loix, utiles lors de ſa fondation, lui ſont devenues nuiſibles ; ces mêmes loix, par le reſpect que l'on conſerve toujours pour elles, doivent néceſſairement entraîner l'état à ſa ruine. Qui doute que la deſtruction de la république Romaine n'ait été l'effet d'une ridicule vénération pour d'anciennes loix, & que cet aveugle reſpect n'ait forgé les fers dont Céſar chargea ſa patrie ? Après la deſtruction de Carthage, lorſque Rome atteignoit au faîte de la

grandeur, les Romains, par l'oppoſition qui ſe trouvoit alors entre leurs intérêts, leurs mœurs & leurs loix, devoient appercevoir la revolution dont l'empire étoit ménacé ; & ſentir que, pour ſauver l'état, la république en corps devoit ſe preſſer de faire, dans les loix & le gouvernement, la réforme qu'exigeoient les temps & les circonſtances, & ſurtout ſe hâter de prévenir les changements qu'y vouloit apporter l'ambition perſonnelle, la plus dangereuſe des légiſlatrices. Auſſi les Romains auroient-ils eu recours à ce remede, s'ils avoient eu des idées plus nettes ſur la morale. Inſtruits par l'hiſtoire de tous les peuples, ils auroient apperçu que les mêmes loix qui les avoient portés au dernier degré d'élévation ne pouvoient les y ſoutenir ; qu'un empire eſt comparable au vaiſſeau que certains vents ont conduit à certaine hauteur, où, repris par d'autres vents, il eſt en danger de périr, ſi, pour ſe parer du naufrage, le pilote habile & prudent ne change promptement de manœuvre : vérité politique qu'avoit connue M. Locke, qui, lors de l'établiſſement de ſa légiſlation à la Caroline, voulut que ſes loix n'euſſent de force que pendant un ſiecle, que, ce temps expiré, elles devinſſent nulles, ſi elles n'étoient de nouveau examinées & confirmées par la nation. Il ſentoit qu'un gouvernement guerrier ou commerçant ſuppoſoit des loix différentes ; & qu'une légiſlation propre à favoriſer le commerce & l'induſtrie, pouvoit devenir un jour funeſte à cette colonie, ſi ſes voiſins venoient à s'aguerrir, & que les circonſtances, exigeaſſent que ce peuple fût alors plus militaire que commerçant.

Qu'on faſſe aux fauſſes religions l'application de cette idée de M. Locke ; l'on ſera bien-tôt convaincu de la ſottiſe & de leur inventeur & de leurs ſecta-

teurs. Quiconque, en effet, examine les religions (qui, à l'exception de la nôtre, ſont toutes faites de main d'hommes) ſent qu'elles n'ont jamais été l'ouvrage de l'eſprit vaſte & profond d'un legiſlateur, mais de l'eſprit étroit d'un particulier; qu'en conſéquence, ces fauſſes religions n'ont jamais été fondées ſur la baſe des loix & le principe de l'utilité publique; principe toujours invariable, mais qui, pliable dans ſes applications à toutes les diverſes poſitions où peut ſucceſſivement ſe trouver un peuple, eſt le ſeul principe que doivent admettre ceux qui veulent, à l'exemple des Anaſtaſe, des Ripperda, des Thamas-Kouli-Kan & des Gehan-Guir, tracer le plan d'une nouvelle religion, & la rendre utile aux hommes. Si, dans la compoſition des fauſſes religions, on eût toujours ſuivi ce plan, on auroit conſervé à ces religions, tout ce qu'elles ont d'utile; on n'eût point détruit le tartare ni l'élyſée; le légiſlateur en eût toujours fait, à ſon gré, des tableaux plus ou moins agréables ou terribles, ſelon la force plus ou moins grande de ſon imagination. Ces religions, ſimplement dépouillées de ce qu'elles ont de nuiſible, n'euſſent point courbé les eſprits ſous le joug honteux d'une ſotte crédulité; & que de crimes & de ſuperſtitions euſſent diſparu de la terre! On n'eût point vu l'habitant de la grande Java (*a*), perſuadé à la plus légere incommodité que l'heure fatale eſt venue, ſe preſſer de rejoindre le dieu de ſes peres, implorer la mort & conſentir à la recevoir; les prêtres euſſent vainement voulu lui extorquer un pareil conſentement pour l'étrangler enſuite de leurs propres mains & ſe gorger de ſa chair. La Perſe n'eût

(*a*) A l'orient de Sumatra.

point nourri cette ſecte abominable de dervis qui demande l'aumône à main armée, qui tue impunément quiconque n'admet point ſes principes, qui leva une main homicide ſur un ſophi, & plongea le poignard dans le ſein d'Amurath. Des Romains, auſſi ſuperſtitieux que des Negres (*b*), n'euſſent point réglé leur courage ſur l'appétit des poulets ſacrés. Enfin, les religions n'auroient point, dans l'Orient, fécondé les germes de ces guerres (*c*) longues & cruelles que les Sarraſins firent d'abord aux chrétiens; que, ſous les drapeaux des Omar & des Hali, ces mêmes Sarraſins ſe firent entr'eux; &, qui, ſans doute, firent inventer la fable dont ſe ſervit un prince de l'Indouſtan pour réprimer le zele indiſcret d'un iman.

(*b*) Lorſque les guerriers du Congo vont à l'ennemi, s'ils rencontrent, dans leur marche, un lievre, une corneille ou quelque autre animal timide, c'eſt, diſent-ils, le génie de l'ennemi qui vient les avertir de ſa frayeur: ils le combattent alors avec intrépidité. Mais, s'ils ont entendu le chant du coq à quelque autre heure que l'heure ordinaire; ce chant, diſent-ils eſt le préſage certain d'une défaite à laquelle ils ne s'expoſent jamais. Si le chant du coq eſt, à la fois, entendu des deux champs, il n'eſt point de courage qui y tienne, les deux armées ſe débandent & fuient. Au moment que le ſauvage de la nouvelle Orléans marche à l'ennemi avec le plus d'intrépidité, un ſonge ou l'abboyement d'un chien ſuffit pour le faire retourner ſur ſes pas.

(*c*) Les paſſions humaines ont quelquefois allumé de ſemblables guerres, dans le ſein même du chriſtianiſme; mais rien de plus contraire à ſon eſprit qui eſt un eſprit de déſintéreſſement & de paix; à ſa morale qui ne reſpire que la douceur & l'indulgence; à ſes maximes, qui preſcrivent partout la bienfaiſance & la charité; à la ſpiritualité des objets qu'il préſente; à la ſublimité de ſes motifs, enfin à la grandeur & à la nature des récompenſes qu'il propoſe.

Soumets-toi, lui disoit l'iman, à l'ordre du très-haut. La terre va recevoir sa sainte loi : la victoire marche partout devant Omar. Tu vois l'Arabie, la Perse, la Syrie, l'Asie entiere subjuguée, l'aigle Romaine foulée aux pieds des fideles, & le glaive de la terreur remis aux mains de Khaled. A ces signes certains, reconnois la vérité de ma religion, & plus encore à la sublimité de l'alcoran, à la simplicité de ses dogmes, à la douceur de notre loi. Notre Dieu n'est point un dieu cruel ; il s'honore de nos plaisirs. C'est, dit Mahomet, en respirant l'odeur des parfums, en éprouvant les voluptueuses caresses de l'amour, que mon ame s'allume de plus de ferveur & s'élance plus rapidement vers le ciel. Insecte couronné, lutteras-tu longtemps contre ton Dieu ? Ouvre les yeux, vois les superstitions & les vices dont ton peuple est infecté : le priveras-tu toujours des lumieres de l'alcoran ?

Iman, répondit le prince, il fut un temps où, dans la république des castors, comme dans mon empire, l'on se plaignit de quelques dépôts volés, & même de quelques assassinats : pour prévenir les crimes, il suffisoit d'ouvrir quelques dépôts publics, d'élargir les grandes routes & d'établir quelques maréchaussées. Le sénat des castors étoit prêt à prendre ce parti, quand l'un d'eux, jettant la vue sur l'azur du firmament, s'écria tout-à-coup : Prenons exemple sur l'homme. Il croit ce palais des airs bâti, habité & régi par un être plus puissant que lui : cet être porte le nom de *Michapour*. Publions ce dogme ; que le peuple des castors s'y soumette. Persuadons-lui qu'un génie est, par l'ordre de ce Dieu, mis en sentinelle sur chaque planette ; que, de-là, contemplant nos actions, il s'occupe à dispenser les biens aux bons & les maux aux méchants :

cette croyance reçue, le crime fuira loin de nous. Il ſe tait : on conſulte, on délibere ; l'idée plaît par ſa nouveauté, on l'adopte ; voilà la religion établie, & les caſtors vivants d'abord comme freres. Cependant, bientôt après, il s'éleve une grande controverſe. C'eſt la loutre, diſent les uns ; c'eſt le rat muſqué, répondent les autres, qui, le premier, préſenta à Michapour les grains de ſable dont il forma la terre. La diſpute s'échauffe ; le peuple ſe partage ; on en vient aux injures, des injures aux coups ; le fanatiſme ſonne la charge. Avant cette religion, il ſe commettoit quelques vols & quelques aſſaſſinats : la guerre civile s'allume, & la moitié de la nation eſt égorgée. Inſtruit par cette fable, ne prétends donc pas, ô cruel Iman, ajouta ce prince Indien, me prouver la vérité & l'utilité d'une religion qui déſole l'univers.

Il réſulte de ce chapitre que, ſi le légiſlateur étoit autoriſé, conſéquemment aux principes ci-deſſus établis, à faire, dans les loix, les coutumes & les fauſſes religions, tous les changements qu'exigent les temps & les circonſtances, il pourroit tarir la ſource d'une infinité de maux, &, ſans doute, aſſurer le repos des peuples, en étendant la durée des empires.

D'ailleurs, que de lumieres ces mêmes principes ne répandroient-ils pas ſur la morale, en nous faiſant appercevoir la dépendance néceſſaire qui lie les mœurs aux loix d'un pays, & nous apprenant que la ſcience de la morale n'eſt autre choſe que la ſcience même de la légiſlation ? Qui doute que, plus aſſidus à cette étude, les moraliſtes ne puſſent alors porter cette ſcience à ce haut degré de perfection que les bons eſprits ne peuvent maintenant qu'entrevoir, & peut-

être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puiſſe jamais atteindre (*d*) ?

Si, dans preſque tous les gouvernements, toutes les loix, incohérentes entr'elles, ſemblent être l'ouvrage du pur hazard, c'eſt que, guidés par des vues & des intérêts différents, ceux qui les font s'embarraſſent peu du rapport de ces loix entr'elles. Il en eſt de la formation de ce corps entier des loix comme de la formation de certaines iſles : des payſans veulent vuider leur champ des bois, des pierres, des herbes & des limons inutiles ; pour cet effet, ils les jettent dans un fleuve, où je vois ces matériaux, chariés par les courants, s'amonceler autour de quelques roſeaux, s'y conſolider, & former enfin une terre ferme.

C'eſt cependant à l'uniformité des vues du légiſlateur, à la dépendance des loix entr'elles, que tient leur excellence. Mais, pour établir cette dépendance, il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe ſimple, tel que celui de l'utilité du public, c'eſt-à-dire, du plus grand nombre d'hommes ſoumis à la même forme de gouvernement : principe dont perſonne ne connoît toute l'étendue ni la fécondité ; principe qui renferme toute la morale & la légiſla-

(*d*) En vain diroit-on que ce grand œuvre d'une excellente légiſlation n'eſt point celui de la ſageſſe humaine, que ce projet eſt une chimere. Je veux qu'une aveugle & longue ſuite d'événements dépendants tous les uns des autres, & dont le premier jour du monde développa le premier germe, ſoit la cauſe univerſelle de tout ce qui a été, eſt & ſera : en admettant même ce principe, pourquoi, répondrai-je, ſi, dans cette longue chaîne d'événements, ſont néceſſairement compris les ſages & les foux, les lâches & les héros qui ont gouverné le monde, n'y comprendroit-on pas auſſi la découverte des vrais principes de la légiſlation, auxquels cette ſcience devra ſa perfection, & le monde ſon bonheur ?

tion, que beaucoup de gens répétent ſans l'entendre, & dont les légiſlateurs même n'ont encore qu'une idée ſuperficielle, du moins ſi l'on en juge par le malheur de preſque tous les peuples de la terre (*e*).

CHAPITRE XVIII.

De l'eſprit, conſidéré par rapport aux ſiecles & aux pays divers.

J'AI prouvé que les mêmes actions, ſucceſſivement utiles & nuiſibles dans des ſiecles & des pays divers, étoient tour à tour eſtimées ou mépriſées. Il en eſt des idées comme des actions. La diverſité des intérêts des peuples, & les changements arrivés dans ces mêmes intérêts, produiſent des révolutions dans leurs goûts, occaſionnent la création ou l'anéantiſſement ſubit & total de certains genres d'eſprit, & le mépris, injuſte ou légitime, mais toujours réciproque, qu'en fait d'eſprit, les ſiecles & les pays divers ont toujours les uns pour les autres.

Propoſition dont je vais, dans les deux chapitres ſuivants, prouver la vérité par des exemples.

(*e*) Dans la plupart des empires de l'Orient, on n'a pas même l'idée du droit public & du droit des gens. Quiconque voudroit éclairer les peuples ſur ce point, s'expoſeroit preſque toujours à la fureur des tyrans qui déſolent ces malheureuſes contrées. Pour violer plus impunément les droits de l'humanité, ils veulent que leurs ſujets ignorent ce qu'en qualité d'hommes, ils ſont en droit d'attendre du prince, & le contrat tacite qui le lie à ſes peuples. Quelque raiſon qu'à cet égard ces princes apportent de leur conduite, elle ne peut jamais être fondée que ſur le deſir pervers de tyranniſer leurs ſujets.

CHAPITRE XIX.

L'eſtime pour les différents genres d'eſprit eſt, dans chaque ſiecle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer.

POUR faire ſentir l'extrême juſteſſe de cette proportion, prenons d'abord les romans pour exemple. Depuis les Amadis juſqu'aux romans de nos jours, ce genre a ſucceſſivement éprouvé mille changements. En veut-on ſavoir la cauſe ? Qu'on ſe demande pourquoi les romans les plus eſtimés il y a trois cents ans nous paroiſſent aujourd'hui ennuyeux ou ridicules ; & l'on appercevra que le principal mérite de la plupart de ces ouvrages dépend de l'exactitude avec laquelle on y peint les vices, les vertus, les paſſions, les uſages & les ridicules d'une nation.

Or, les mœurs d'une nation changent ſouvent d'un ſiecle à l'autre ; ce changement doit donc en occaſionner dans le genre de ſes romans & de ſon goût : une nation eſt donc, par l'intérêt de ſon amuſement, preſque toujours forcée de mépriſer dans un ſiecle ce qu'elle admiroit dans le ſiecle précédent (*a*). Ce que

(*a*) Ce n'eſt pas que ces anciens romans ne ſoient encore agréables à quelques philoſophes, qui les regardent comme la vraie hiſtoire des mœurs d'un peuple conſidéré dans un certain ſiecle & une certaine forme de gouvernement. Ces philoſophes, convaincus qu'il y auroit une très-grande différence entre deux romans, l'un écrit par un Sybarite, & l'autre par un Crotoniate, aiment à juger le caractère & l'eſprit d'une nation par le genre de roman qui la ſéduit. Ces ſortes de jugements ſont d'ordinaire aſſez juſtes : un politique habile pourroit, avec ce ſecours, aſſez préciſément

je dis des romans peut s'appliquer à preſque tous les ouvrages. Mais, pour faire plus fortement ſentir cette vérité, peut-être faut-il comparer l'eſprit des ſiecles d'ignorance à l'eſprit de notre ſiecle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les eccléſiaſtiques étoient alors les ſeuls qui ſuſſent écrire, je ne peux tirer mes exemples que de leurs ouvrages & de leurs ſermons. Qui les lira n'appercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (*b*) & ceux du P. Bourdaloue, qu'entre le

déterminer les entrepriſes qu'il eſt prudent ou téméraire de tenter contre un peuple. Mais le commun des hommes, qui lit les romans moins pour s'inſtruire que pour s'amuſer, ne les conſidere pas ſous ce point de vue, & ne peut, en conſéquence, en porter le même jugement.

(*b*) Dans un des ſermons de ce Menot, il s'agit de la promeſſe du Meſſie. „ Dieu, „ dit-il, avoit, de toute éternité, déterminé l'incarnation & le ſalut du genre „ humain ; mais il vouloit „ que de grands perſonnages, „ tels que les ſaints peres, le „ demandaſſent. Adam, Enos, „ Enoch, Mathuſalem, Lamech, Noë, après l'avoir „ inutilement ſollicité, s'aviſerent de lui envoyer des „ ambaſſadeurs. Le premier „ fut Moïſe, le ſecond David, „ le troiſieme Iſaïe, & le dernier l'Egliſe. Ces ambaſſadeurs n'ayant pas mieux „ réuſſi que les patriarches „ eux-mêmes, ils crurent devoir députer des femmes. „ Madame Eve ſe préſenta la „ premiere, à laquelle Dieu „ fit réponſe : *Eve, tu as péché ; tu n'es pas digne de mon „ fils.* Enſuite, madame Sara „ qui dit : *O Dieu ! aide nous.* „ Dieu lui dit : *Tu t'en es rendue indigne par l'incrédulité „ que tu marquas, lorſque je t'aſſurai que tu ſerois mere d'Iſaac.* La troiſieme fut madame Rebecca. Dieu lui „ dit : *Tu as fait, en faveur „ de Jacob, trop de tort à Eſaü.* " La quatrieme, madame Judith, à qui Dieu dit, *Tu as „ aſſaſſiné.* La cinquieme, „ madame Eſther, à qui il dit: „ *Tu as été trop coquette ; tu „ perdois trop de temps à t'attiſſer pour plaire à Aſſuerus.* „ Enfin fut envoyée la chambriere, de l'âge de quatorze „ ans, laquelle, tenant la vue „ baſſe & toute honteuſe, s'agenouilla, puis vint à dire :

Chevalier du Soleil & la Princeſſe de Cleves. Nos mœurs ayant changé, nos lumieres s'étant augmentées, l'on ſe moqueroit aujourd'hui de ce qu'on admiroit autrefois. Qui ne riroit point du ſermon d'un prédicateur de Bordeaux, qui, pour prouver toute la reconnoiſſance des trépaſſés pour quiconque fait prier Dieu pour eux, & donne, en conſéquence, de l'argent aux moines, débitoit gravement en chaire *qu'au ſeul ſon de l'argent qui tombe dans le tronc ou le baſſin, & qui fait* tin, tin, tin, *toutes les ames du purgatoire ſe prennent tellement à rire, qu'elles font* ha, ha, ha, hi, hi, hi (*c*)

Dans la ſimplicité des ſiecles d'ignorance, les objets ſe préſentent ſous un aſpect très-différent de ce-

Que mon bien-aimé vienne dans „ *mon jardin, afin qu'il y mange* „ *du fruit de ſes pommes* ; & le „ jardin étoit le ventre virginal. Or, le fils ayant ouï „ ces paroles, il dit à ſon pere: „ *Mon pere, j'ai aimé celle-ci* „ *dès ma jeuneſſe, & je veux* „ *l'avoir pour mere.* A l'inſtant Dieu appelle Gabriel, „ & lui dit : *O Gabriel, va-* „ *t-en vîte en Nazareth, à Ma-* „ *rie, & lui préſente de ma part* „ *ces lettres.* Et le fils y ajouta : *Dis-lui, de la mienne,* „ *que je la choiſis pour ma mere,* „ *Aſſure-la*, dit enſuite le „ Saint Eſprit, *que j'habiterai* „ *en elle, qu'elle ſera mon tem-* „ *ple, & remets-lui ces lettres* „ *de ma part.*" Tous les autres ſermons de ce Menot ſont à peu près dans le même goût.

(*c*) Dans ces temps, l'ignorance étoit telle, qu'un curé ayant un procès avec ſes paroiſſiens, pour ſavoir aux frais de qui l'on paveroit l'égliſe ; ce curé, lorſque le juge étoit prêt à le condamner, s'aviſa de citer ce paſſage de Jérémie: *Paveant illi, & ego non paveam.* Le juge ne ſut que répondre à la citation : il ordonna que l'égliſe ſeroit pavée aux dépens des paroiſſiens.

Il y eut un temps, dans l'égliſe, où la ſcience & l'art d'écrire furent regardés comme des choſes mondaines, indignes d'un chrêtien. On dit même, à ce ſujet, que les anges fouetterent ſaint Jérôme pour avoir voulu imiter le ſtyle de Cicéron. L'abbé Cartaut prétend que c'eſt pour l'avoir mal imité,

lui ſous lequel on les conſidere dans les ſiecles éclairés. Les tragédies de la Paſſion, édifiantes pour nos ancêtres, nous paroîtroient à préſent ſcandaleuſes. Il en ſeroit de même de preſque toutes les queſtions ſubtiles qu'on agitoit alors dans les écoles de théologie. Rien ne paroîtroit aujourd'hui plus indécent que des diſputes en regle, pour ſavoir ſi Dieu eſt habillé ou nud dans l'hoſtie ; ſi Dieu eſt tout-puiſſant, s'il a le pouvoir de pécher ; ſi Dieu pouvoit prendre la nature de la femme, du diable, de l'âne, du rocher, de la citrouille ; & mille autres queſtions encore plus extravagantes (*d*).

Tout, juſqu'aux miracles, portoit, dans ces temps d'ignorance, l'empreinte du mauvais goût du ſiecle (*e*).

(*d*) *Utrum Deus potuerit ſuppoſitare mulierem, vel diabolum, vel aſinum, vel filicem, vel cucurbitam* : &, *ſi ſuppoſitaſſet cucurbitan, quemadmodum fuerit concionatura, editura miracula, & quonammodo fuiſſet fixa cruci.* Apolog. p. Hérodot. tom. III. p. 127.

(*e*) Quelque choſe qu'on diſe en faveur des ſiecles d'ignorance, on ne fera jamais accroire qu'ils aient été favorables à la religion ; ils ne l'ont été qu'à la ſuperſtition. Auſſi rien de plus ridicule que les déclamations qu'on fait ou contre les philoſophes ou contre les académies de province. Ceux qui les compoſent, dit-on, ne peuvent éclairer la terre ; ils feroient mieux de la cultiver. De pareils hommes, repliquera-t-on, ne ſont pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs, vouloir, pour l'intérêt de l'agriculture les enregiſtrer dans le rôle des laboureurs, lorſqu'on entretient tant de mendiants, de ſoldats, d'artiſans de luxe & de domeſtiques, c'eſt vouloir rétablir les finances d'un état par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterai même qu'en ſuppoſant que ces académies de province ne fiſſent que peu de découvertes, on peut du moins les conſidérer comme les canaux par leſquels les connoiſſances de la capitale ſe communiquent aux provinces : or rien de plus utile que d'éclairer les hommes. *Les lumieres philoſophiques*, dit M. l'abbé de Fleury, *ne peuvent*

Entre

Entre pluſieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *Mémoires de l'académie des inſcriptions & belles-lettres*, (*f*) j'en choiſis un opéré en faveur d'un moine. „ Ce moine revenoit d'une maiſon dans la„ quelle il s'introduiſoit toutes les nuits. Il avoit, „ à ſon retour, une riviere à traverſer : Satan ren„ verſa le bateau, & le moine fut noyé, comme il „ commençoit l'invitatoire des matines de la Vierge. „ Deux diables ſe ſaiſiſſent de ſon ame, & ſont ar„ rêtés par deux anges qui la réclament en qualité „ de chrétienne. Seigneurs anges, diſent les dia„ bles, il eſt vrai que Dieu eſt mort pour ſes amis, „ & ce n'eſt pas une fable ; mais celui-ci étoit du „ nombre des ennemis de Dieu : &, puiſque nous „ l'avons trouvé dans l'ordure du péché, nous al„ lons le jetter dans le bourbier de l'enfer ; nous ſe-

jamais nuire. Ce n'eſt qu'en perfectionnant la raiſon humaine, ajoute M. Hume, que les nations peuvent ſe flatter de perfectionner leur gouvernement, leurs loix & leur police. L'eſprit eſt comme le feu : il agit en tous ſens ; il y a peu de grands politiques & de grands capitaines dans un pays où il n'y a pas d'hommes illuſtres dans les ſciences & les lettres. Comment ſe perſuader qu'un peuple qui ne ſait ni l'art d'écrire ni celui de raiſonner, puiſſe ſe donner de bonnes loix, & s'affranchir du joug de cette ſuperſtition qui déſole les ſiécles d'ignorance ? Solon, Lycurgue, & ce Pythagore qui forma tant de légiſlateurs, prouvent combien les progrès de la raiſon peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces académies de province comme très utiles. Je dirai de plus, que, ſi l'on conſidére les ſavants ſimplement comme des commerçants, & ſi l'on compare les cent mille livres que le roi diſtribue aux académies & aux gens de lettres, avec le produit de la vente de nos livres à l'étranger, on peut aſſurer que cette eſpéce de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'état.

(*f*) *Hiſtoire de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, tome XVIII.*

„ rons bien récompenſés de nos prévôts. Après „ bien des conteſtations, les anges propoſent de „ porter le différend au tribunal de la Vierge. „ Les diables répondent qu'ils prendront volon- „ tiers Dieu pour juge, parce qu'il jugeoit ſelon „ les loix : mais, pour la Vierge, diſent-ils, nous „ n'en pouvons eſpérer de juſtice : elle briſeroit „ toutes les portes de l'enfer, plutôt que d'y laiſ- „ ſer un ſeul jour celui qui, de ſon vivant, a fait „ quelques révérences à ſon image. Dieu ne la „ contredit en rien ; elle peut dire que la pie eſt „ noire & que l'eau trouble eſt claire ; il lui ac- „ corde tout : nous ne ſavons plus où nous en „ ſommes ; d'un ambeſas elle fait un terne, d'un „ double-deux un quine, elle a le dez & la chance : „ le jour que Dieu en fit ſa mere fut bien fatal „ pour nous. "

L'on ſeroit, ſans doute, peu édifié d'un tel miracle ; & l'on riroit pareillement de cet autre miracle, tiré des *Lettres édifiantes & curieuſes, ſur la viſite de l'évêque d'Halicarnaſſe*, & qui m'a paru trop plaiſant pour réſiſter au deſir de le placer ici.

Pour prouver l'excellence du baptême, l'auteur raconte „ qu'autrefois, dans le royaume d'Armé- „ nie, il y eut un roi qui avoit beaucoup de haine „ contre les chrétiens ; c'eſt pourquoi il perſécuta „ la religion d'une maniere bien cruelle. Il méri- „ toit bien que Dieu l'eût alors puni : cependant „ Dieu, infiniment bon, qui ouvrit le cœur à S. „ Paul pour le convertir lorſqu'il perſécutoit les „ fideles, ouvrit auſſi le cœur à ce roi pour qu'il „ connût la ſainte religion. Auſſi arriva-t-il que „ le roi tenant ſon conſeil dans le palais, avec les „ mandarins, pour délibérer ſur les moyens d'abo- „ lir entiérement la religion chretiénne dans le ro-

„ yaume, le roi & les mandarins furent auſſitôt „ changés en cochons. Tout le monde accourut „ aux cris de ces cochons, ſans ſavoir quelle pou- „ voit être la cauſe d'une choſe auſſi extraordinaire. „ Alors il y eut un chrétien, nommé Grégoire, „ qui avoit été mis à la queſtion le jour de devant, „ qui accourut au bruit, & qui reprocha au roi „ ſa cruauté envers la religion. Au diſcours que „ fit Grégoire, les cochons s'arrêterent, & s'étant „ tus, ils leverent le muſeau en haut pour écouter „ Grégoire, lequel interrogea tous les cochons en „ ces termes: Déſormais êtes-vous réſolus de vous „ corriger? A cette demande, tous les cochons „ firent un coup de tête, & crierent *ouen, ouen, ouen,* „ comme s'ils avoient dit *oui.* Grégoire reprit „ ainſi la parole: Si vous êtes réſolus de vous cor- „ riger, ſi vous vous repentez de vos péchés, & „ que vous veuilliez être baptiſés pour obſerver la „ religion parfaitement, le Seigneur vous regardera „ dans ſa miſéricorde; ſinon, vous ſerez malheu- „ reux dans ce monde & dans l'autre. Tous les „ cochons frapperent de la tête, firent la révérence „ & crierent *ouen, ouen, ouen,* comme s'ils avoient „ voulu dire qu'ils le deſiroient ainſi. Grégoire, „ voyant les cochons humbles de cette ſorte, prit „ de l'eau benite, & baptiſa tous les cochons: & „ il arriva ſur le champ un grand miracle; car, à „ meſure qu'il baptiſoit chaque cochon, auſſi-tôt „ il ſe changeoit en une perſonne plus belle qu'au- „ paravant ".

Ces miracles, ces ſermons, ces tragédies & ces queſtions théologiques, qui maintenant nous paroîtroient ſi ridicules, étoient & devoient être admirés dans les ſiecles d'ignorance, parce qu'ils étoient proportionnés à l'eſprit du temps, & que les hom-

mes admireront toujours des idées analogues aux leurs. La groſſiere imbécillité de la plupart d'entre eux ne leur permettoit pas de connoître la ſainteté & la grandeur de la religion; dans preſque toutes les têtes, la religion n'étoit, pour ainſi dire, qu'une ſuperſti ion & qu'une idolatrie. A l'avantage de la philoſophie, on peut dire que nous en avons des idées plus relevées. Quelque injuſte qu'on ſoit envers les ſciences, quelque corruption qu'on les accuſe d'introduire dans les mœurs, il eſt certain que celles de notre clergé ſont maintenant auſſi pures qu'elles étoient alors dépravées, du moins ſi l'on conſulte & l'hiſtoire & les anciens prédicateurs. Maillard & Menot, les plus célebres d'entr'eux, ont toujours ce mot à la bouche : *Sacerdotes, religioſi, concubinarii.* „ Damnés, infâmes, s'écrie „ Maillard, dont les noms ſont inſcrits dans les „ regiſtres du diable; larrons, voleurs, comme dit „ ſaint Bernard; penſez-vous que les fondateurs „ de vos bénéfices vous les aient donnés pour ne „ faire autre choſe que vivre à pot & à cuiller avec „ des filles, & jouer au glic? Et vous, meſſieurs „ les gros abbés, avec vos bénéfices, qui nourriſſez „ chevaux, chiens & filles, demandez à ſaint „ Etienne s'il a eu paradis pour mener une telle „ vie, faiſant grande chere, étant toujours parmi „ les feſtins & banquets, & donnant les biens de „ l'égliſe & du crucifix aux filles de joie " (*g*).

(*g*) Ce Maillard, qui déclamoit de cette maniere contre le clergé, n'étoit pas lui même exempt des vices qu'il reprochoit à ſes confrères. On l'appelloit *le docteur gomorrhéen*. On avoit fait contre lui cette épigramme, qui me paroit aſſez bien tournée pour le temps.

Noſtre maiſtre Maillard tout par tout met le nez,
Tantoſt va chez le roy, tantoſt va chez la royne ;

Je ne m'arrêterai pas d'avantage à conſidérer ces ſiecles groſſiers, où tous les hommes, ſuperſtitieux & braves, ne s'amuſoient que des contes des moines & des hauts faits de la chevalerie. L'ignorance & la ſimplicité ſont toujours monotones: avant le renouvellement de la philoſophie, les auteurs, quoique nés dans des ſiecles différents, écrivoient tous ſur le même ton. Ce qu'on appelle le goût ſuppoſe connoiſſance. Il n'eſt point de goût, ni par conſéquent de révolutions de goût chez des peuples encore barbares; ce n'eſt du moins que dans les ſiecles éclairés qu'elles ſont remarquables. Or ces ſortes de révolutions y ſont toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouvernemenr, dans les mœurs, les loix, & la poſition d'un peuple. Il eſt donc une dépendance ſecrettement établie entre le goût d'une nation & ſes intérêt.

Pour éclaircir ce principe par quelques applications, qu'on ſe demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables, telles que celles des Atrides, n'allumeroit plus, en nous, les mêmes tranſports qu'elle excitoit autrefois chez

Il ſait tout, il ſçait tout & à rien n'eſt idoine;
Il eſt grand orateur, poëte des mieux nés,
Juge ſi bon qu'au feu mille en a condamnés,
Sophiſte auſſy aigu que les feſſes d'un moine,
Mais il eſt ſi meſchant, pour n'eſtre que chanoine,
Qu'auprès de lui ſon ſaincts le diable & les damnés.
Si ſe fourer par tout à gloire il le réputte,
Pourquoy dedans Poyſſi n'eſt-il à la diſpute?
Il dit qu'à grand regret il en eſt éloigné;
Car Beze il eut vaincu, tant il eſt habile homme.
Pourquoi donc n'y eſt-il? Il eſt embeſoigné
Après les fondemens pour rebaſtir Sodome.

les Grecs; & l'on verra que cette différence d'impreſſion tient à la différence de notre religion, de notre police, avec la police & la religion des Grecs.

Les anciens élevoient des temples à la Vengeance: cette paſſion, miſe aujourd'hui au nombre des vices, étoit alors comptée parmi les vertus. La police ancienne favoriſoit ce culte. Dans un ſiecle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce, l'unique moyen d'enchaîner la colere, la fureur & la trahiſon, étoit d'attacher le déshonneur à l'oubli de l'injure, de placer toujours le tableau de la vengeance à côté du tableau de l'affront: c'eſt ainſi qu'on entretenoit, dans le cœur des citoyens, une crainte reſpective & ſalutaire, qui ſuppléoit au défaut de police. La peinture de cette paſſion étoit donc trop analogue au beſoin, au préjugé des peuples anciens, pour n'y être pas conſidérée avec plaiſir.

Mais, dans le ſiecle où nous vivons, dans un temps où la police eſt à cet égard fort perfectionnée, où d'ailleurs nous ne ſommes plus aſſervis aux mêmes préjugés, il eſt évident qu'en conſultant pareillement notre intérêt, nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une paſſion qui, loin de maintenir la paix & l'harmonie dans la ſociété, n'y occaſionneroit que des déſordres & des cruautés inutiles. Pourquoi des tragédies, pleines de ces ſentiments mâles & courageux qu'inſpire l'amour de la patrie, ne feroient-elles plus ſur nous que des impreſſions légeres? C'eſt qu'il eſt très-rare que les peuples allient une certaine eſpece de courage & de vertu avec l'extrême ſoumiſſion; c'eſt que les Romains devinrent bas &

vils ſitôt qu'ils eurent un maître ; & qu'enfin, comme dit Homere :

L'affreux inſtant qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de ſa vertu premiere.

D'où je conclus que les ſiecles de liberté, dans leſquels s'engendrent les grands hommes & les grandes paſſions, ſont auſſi les ſeuls où les peuples ſoient vraiment admirateurs des ſentiments nobles & courageux.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins goûté, l'étoit-il davantage du vivant de cet illuſtre poëte ? C'eſt qu'on ſortoit alors de la ligue, de la fronde, de ces temps de troubles où les eſprits, encore échauffés du feu de la ſédition, ſont plus audacieux, plus eſtimateurs des ſentiments hardis, & plus ſuſceptibles d'ambition ; c'eſt que les caracteres que Corneille donne à ſes héros, les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux, étoient par conſéquent plus analogues à l'eſprit du ſiecle, qu'ils ne le ſeroient maintenant qu'on rencontre peu de héros (*b*), de citoyens & d'ambitieux, qu'un calme heureux a ſuccédé à tant d'orages, & que les volcans de la ſédition ſont de toutes parts éteints.

Comment un artiſan habitué à gémir ſous le faix de l'indigence & du mépris, un homme riche & même un grand ſeigneur accoutumé à ramper devant un homme en place, à le regarder avec le ſaint reſpect que l'Egyptien a pour ſes dieux &

(*b*) Les guerres civiles ſont un malheur auquel on doit ſouvent de grands hommes.

le Negre pour ſon fetiche, ſeroient-ils fortement frappés de ces vers où Corneille dit:

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque choſe?

De pareils ſentiments doivent leur paroître fous & giganteſques; ils n'en pourroient admirer l'élévation, ſans avoir ſouvent à rougir de la baſſeſſe des leurs: c'eſt pourquoi, ſi l'on en excepte un petit nombre d'eſprits & de caracteres élevés, qui conſervent encore pour Corneille une eſtime raiſonnée & ſentie, les autres admirateurs de ce grand poëte l'eſtiment moins par ſentiment que par préjugé & ſur parole.

Tout changement arrivé dans le gouvernement ou dans les mœurs d'un peuple, doit néceſſairement amener des révolutions dans ſon goût. D'un ſiecle à l'autre, un peuple eſt différemment frappé des mêmes objets, ſelon la paſſion différente qui l'anime.

Il en eſt des ſentiments des hommes comme de leurs idées; ſi nous ne concevons dans les autres que les idées analogues aux nôtres, nous ne pouvons, dit Salluſtre, être affectés que des paſſions qui nous affectent nous-mêmes fortement *(i)*.

Pour être touché de la peinture de quelque paſſion il faut ſoi-même en avoir été le jouet.

Suppoſons que le berger Tircis & Catilina ſe rencontrent, & ſe faſſent réciproquement confidence des ſentiments d'amour & d'ambition qui les agitent; ils ne pourront certainement pas ſe

(i) Du récit d'une action héroïque le lecteur ne croit que ce qu'il eſt capable de faire lui même; il rejette le reſte comme inventé.

communiquer l'impreſſion différente qu'exitent en eux les différentes paſſions dont ils ſont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de ſi ſéduiſant le pouvoir ſuprême, & le ſecond ce que la conquête d'une femme a de ſi flatteur. Or, pour faire aux différents genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout pays où les habitans n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement les mots de patrie & de citoyen, on ne plaît au public qu'en préſentant ſur le théâtre des paſſions convenables à des particuliers; telles, par exemple, que celle de l'amour. Ce n'eſt pas que tous les hommes y ſoient également ſenſibles: il eſt certain que des ames fieres & hardies, des ambitieux, des politiques, des avares, des vieillards ou des gens chargés d'affaires, ſont peu touchés de la peinture de cette paſſion: & c'eſt préciſément la raiſon pour laquelle les pieces de théâtre n'ont de ſuccès pleins & entiers que dans les états républicains, où la haine des tyrans, l'amour de la patrie & de la liberté, ſont, ſi je l'oſe dire, des points de ralliement pour l'eſtime publique.

Dans tout autre gouvernement, les citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diverſité des intérêts perſonnels doit néceſſairement s'oppoſer à l'univerſalité des applaudiſſements. Dans ces pays, on ne peut prétendre qu'à des ſuccès plus ou moins étendus, en peignant des paſſions plus ou moins généralement intéreſſantes pour les particuliers. Or, parmi les paſſions de cette eſpece, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie ſur un beſoin de la nature, ne ſoit la plus univerſellement ſentie. Auſſi préfere-t-on maintenant, en France, le genre de Racine à celui

de Corneille, qui, dans un autre ſiecle ou un pays différent tel que l'Angleterre, auroit vraiſemblablement la préférence.

C'eſt une certaine foibleſſe de caractere, ſuite néceſſaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs, qui, nous privant de toute force & de toute élévation dans l'ame, nous fait déjà préférer les comédies aux tragédies, qui ne ſont plus maintenant que des comédies d'un ſtyle élevé, & dont l'action ſe paſſe dans le palais des rois.

C'eſt l'heureux accroiſſement de l'autorité ſouveraine qui, déſarmant la ſédition, aviliſſant la condition des bourgeois, a dû preſque entierement les bannir de la ſcene comique, où l'on ne voit plus que des gens du bon air & du grand monde, leſquels y tiennent réellement la place qu'occupoient les gens d'une condition commune, & ſont proprement les bourgeois du ſiecle.

On voit donc qu'en des temps différents, certains genres d'eſprit font ſur le public des impreſſions très-différentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les eſtimer. Or cet intérêt public eſt quelquefois, d'un ſiecle à l'autre, aſſez différent de lui-même, pour occaſionner, comme je vais le prouver, la création ou l'anéantiſſement ſubit de certains genres d'idées & d'ouvrages; tels ſont tous les ouvrages de controverſe, ouvrages maintenant auſſi ignorés qu'ils étoient & devoient être autrefois connus & admirés.

En effet, dans un temps où les peuples, partagés ſur leur croyance, étoient animés de l'eſprit de fanatiſme; où chaque ſecte, ardente à ſoutenir ſes opinions, vouloit, armée de fer ou d'arguments, les annoncer, les prouver, les faire adopter

à l'univers ; les controverſes étoient, premiérement quant au choix du ſujet, des ouvrages trop généralement intéreſſants, pour n'être pas univerſellement eſtimés : d'ailleurs, ces ouvrages devoient être faits, du moins de la part de certains hérétiques, avec toute l'adreſſe & l'eſprit imaginables, car enfin, pour perſuader des contes de *Peau d'âne* & de la *Barbe bleue*, comme ſont quelques héréſies, (*k*) il étoit impoſſible que les controverſiſtes n'employaſſent, dans leurs écrits, toute la ſoupleſſe, la force & les reſſources de la logique, que leurs ouvrages ne fuſſent des chefs-d'œuvre de ſubtilité, & peut-être, en ce genre, le dernier effort de l'eſprit humain. Il eſt donc certain que, tant par l'importance de la matiere, que par la maniere de la traiter, les controverſiſtes devoient alors être regardés comme les écrivains les plus eſtimables.

Mais, dans un ſiecle où l'eſprit de fanatiſme a preſque entiérement diſparu ; où les peuples & les rois, inſtruits par les malheurs paſſés, ne s'occupent plus des diſputes théologiques ; où d'ailleurs les principes de la vraie religion s'affermiſſent de jour en jour, ces mêmes écrivains ne doivent plus faire la même impreſſion ſur les eſprits. Auſſi l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégoût qu'il éprouveroit à la lecture d'une controverſe Péruvienne, dans laquelle on examineroit ſi Manco-Capac eſt ou n'eſt pas fils du Soleil.

Pour confirmer ce que je viens de dire par un fait paſſé ſous nos yeux, qu'on ſe rappelle le fanatiſme avec lequel on diſputoit ſur la prééminence des modernes ſur les anciens. Ce fanatiſme fit alors la réputation de pluſieurs diſſertations médiocres com-

(*k*) Voyez l'hiſtoire des héréſies par ſaint Epiphane.

poſées ſur ce ſujet : & c'eſt l'indifférence avec laquelle on a conſidéré cette diſpute, qui depuis a laiſſé dans l'oubli les diſſertations de l'illuſtre M. de la Motte & du ſavant abbé Terraſſon : diſſertations qui, regardées à juſte titre comme des chefs-d'œuvre & des modeles en ce genre, ne ſont cependant preſque plus connues que des gens de lettres.

Ces exemples ſuffiſent pour prouver que c'eſt à l'intérêt public, différemment modifié ſelon les différents ſiecles, qu'on doit attribuer la creation & l'anéantiſſement de certains genres d'idées & d'ouvrages.

Il ne me reſte plus qu'à montrer comment ce même intérêt public, malgré les changements journellement arrivés dans les mœurs, les paſſions & les goûts d'un peuple, peut cependant aſſurer à certains genres d'ouvrages l'eſtime conſtante de tous les ſiecles.

Pour cet effet, il faut ſe rappeller que le genre d'eſprit le plus eſtimé dans un ſiecle & dans un pays, eſt ſouvent le plus mépriſé dans un autre ſiecle & dans un autre pays ; que l'eſprit, par conſéquent, n'eſt proprement que ce qu'on eſt convenu de nommer eſprit. Or, parmi les conventions faites à ce ſujet, les unes ſont paſſageres, & les autres durables. On peut donc réduire à deux eſpeces toutes les différentes ſortes d'eſprits : l'une, dont l'utilité momentanée eſt dépendante des changements ſurvenus dans le commerce, le gouvernement, les paſſions, les occupations & les préjugés d'un peuple, n'eſt, pour ainſi dire, qu'un *eſprit de mode* (*l*) : l'autre, dont l'utilité éternelle,

(*l*) J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choſes : je comprends par conſéquent, ſous ce même mot, les ouvrages qui nous

inaltérable, indépendante des mœurs & des gouvernements divers, tient à la nature même de l'homme, eſt par conſéquent toujours invariable, & peut-être regardée comme le vrai eſprit, c'eſt-à-dire, comme l'eſprit le plus deſirable.

Tous les genres d'eſprit réduits ainſi à ces deux eſpeces, je diſtinguerai, en conſéquence, deux différentes ſortes d'ouvrages.

Les uns ſont faits pour avoir un ſuccès brillant & rapide ; les autres un ſuccès étendu & durable. Un roman ſatyrique où l'on peindra, par exemple, d'une maniere vraie & maligne, les ridicules des grands, ſera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature, qui grave dans tous les cœurs le ſentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les grands & les petits : ces derniers faiſiſſent donc, avec tout le plaiſir & la ſagacité poſſibles, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces grands paroiſſent indignes de leur ſupériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un ſuccès rapide & brillant, mais peu étendu & peu durable : peu étendu, parce qu'il a néceſſairement pour limites les pays où ces ridicules prennent naiſſance ; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt du ſouvenir des hommes les ridicules anciens & les auteurs qui les ont peints ; parce qu'enfin, ennuyée de la contemplation du même ridicule, la malignité des petits cherche, dans de nouveaux defauts, de nouveaux motifs de juſtifier ſes mépris pour les grands. Leur impatience, à cet

paroiſſent les plus durables : telles ſont les fauſſes religions, qui, ſucceſſivement remplacées les unes par les autres, doivent, relativement à l'étendue des ſiécles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

égard, hâte donc encore la chûte de ces ſortes d'ouvrages dont la célébrité ſouvent n'égale pas la durée du ridicule.

Tel eſt le genre de réuſſite que doivent avoir les romans ſatyriques. A l'égard d'un ouvrage de morale ou de métaphyſique, ſon ſuccès ne peut être le même : le deſir de s'inſtruire, toujours plus rare & moins vif que celui de cenſurer, ne peut fournir, dans une nation, ni un ſi grand nombre de lecteurs, ni des lecteurs ſi paſſionnés. D'ailleurs, les principes de ces ſciences, avec quelque clarté qu'on les préſente, exigent toujours des lecteurs une certaine attention qui doit encore en diminuer conſidérablement le nombre.

Mais ſi le mérite de cet ouvrage de morale ou de métaphyſique eſt moins rapidement ſenti que celui d'un ouvrage ſatyrique, il eſt plus généralement reconnu ; parce que des traités, tels que ceux de Locke ou de Nicole, où il ne s'agit ni d'un Italien, ni d'un François, ni d'un Anglois, mais de l'homme en général, doivent néceſſairement trouver des lecteurs chez tous les peuples du monde, & même les conſerver dans chaque ſiecle. Tout ouvrage qui ne tire ſon mérite que de la fineſſe des obſervations faites ſur la nature de l'homme & des choſes, ne peut ceſſer de plaire en aucun temps.

J'en ai dit aſſez pour faire connoître la vraie cauſe des différentes eſpeces d'eſtime attachées aux différents genres d'eſprit : s'il reſte encore quelque doute ſur ce ſujet, on peut, par de nouvelles applications des principes ci-deſſus établis, acquérir de nouvelles preuves de leur vérité.

Veut-on ſavoir, par exemple, quels ſeroient les divers ſuccès de deux écrivains, dont l'un ſe diſtinguerait uniquement par la force & la profondeur de

ſes penſées, & l'autre par la maniere heureuſe de les exprimer? Conſéquemment à ce que j'ai dit, la réuſſite du premier doit être plus lente; parce qu'il eſt beaucoup plus de juges de la fineſſe, des graces, des agréments d'un tour ou d'une expreſſion, & enfin de toutes les beautés de ſtyle, qu'il n'eſt de juges de la beauté des idées. Un écrivain poli, comme Malherbe, doit donc avoir des ſuccès plus rapides qu'etendus, & plus brillants que durables. Il en eſt deux cauſes: la premiere, c'eſt qu'un ouvrage, traduit d'une langue dans une autre, perd toujours, dans la traduction, la fraîcheur & la force de ſon coloris; & ne paſſe par conſéquent aux étrangers que dépouillé des charmes du ſtyle, qui, dans ma ſuppoſition, en faiſoient le principal agrément: la ſeconde, c'eſt que la langue vieillit inſenſiblement; c'eſt que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs; & qu'un ouvrage, enfin dépourvu, dans le pays même où il a été compoſé, des beaurés qui l'y rendoient agréable, ne doit tout au plus conſerver à ſon auteur qu'une eſtime de tradition.

Pour obtenir un ſuccès entier, il faut, aux graces de l'expreſſion, joindre le choix des idées. Sans cet heureux choix, un ouvrage ne peut ſoutenir l'épreuve du temps, & ſurtout d'une traduction, qu'on doit regarder comme le creuſet le plus propre à ſéparer l'or pur du clinquant. Auſſi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées. trop commun à nos anciens poëtes, le mépris injuſte que quelques gens raiſonnables ont conçu pour la poéſie.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit; c'eſt qu'entre les ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les ſiecles & les pays divers, il en eſt qui, plus vivement & plus généralement intéreſ-

ſants pour l'humanité, doivent avoir des ſuccès plus prompts & plus grands. Pour s'en convaincre, il ſuffit de ſe rappeller que, parmi les hommes, il en eſt peu qui n'aient éprouvé quelque paſſion ; que la plupart d'entr'eux ſont moins frappés de la profondeur d'une idée que de la beauté d'une deſcription ; qu'ils ont, comme l'expérience le prouve, preſque tous, plus ſenti que vu, mais plus vu que réfléchi (*m*) ; qu'ainſi la peinture des paſſions doit être plus généralement agréable, que la peinture des objets de la nature ; & la deſcription poétique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs que les ouvrages philoſophiques. A l'égard même de ces derniers ouvrages, les hommes étant communément moins curieux de la connoiſſance de la botanique, de la géographie & des beaux arts, que de la conoiſſance du cœur humain, les philoſophes excellents en ce dernier genre doivent être plus généralement connus & eſtimés que les botaniſtes, les géographes & les grands critiques. Auſſi, M. de la Motte (qu'il me ſoit encore permi de le citer pour exemple) eût-il été, ſans contredit, plus généralement eſtimé, s'il eût appliqué à des ſujets plus intéreſſants la même fineſſe, la même élégance & la même netteté qu'il a portées dans ſes diſcours ſur l'ode, la fable & la tragédie.

Le public, content d'admirer les chefs-d'œuvre des grands poétes, fait peu de cas des grands critiques ; leurs ouvrages ne ſont lus, jugés & appréciés, que par les gens de l'art auxquels ils ſont

(*m*) Voilà pourquoi, dans la Grece, dans Rome, & dans preſque tous les pays, le ſiecle des poëtes a toujours annoncé & précédé celui des philoſophes.

utiles

utiles. Voilà la vraie cauſe du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation & le mérite de M. de la Motte.

Voyons maintenant quels ſont les ouvrages qui doivent, au ſuccès rapide & brillant, unir le ſuccès étendu & durable.

On n'obtient à la fois ces deux eſpeces de ſuccès que par des ouvrages où, conformément à mes principes, l'on a ſu joindre, à l'utilité momentanée, l'utilité durable ; tels ſont certains genres de poémes, de romans, de pieces de théâtre & d'écrits moraux ou politiques : ſur quoi il eſt bon d'obſerver que ces ouvrages, bien-tôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés, du temps & du pays où ils ſont faits, ne conſervent, aux yeux de la poſtérité, que les ſeules beautés communes à tous les ſiecles & à tous les pays ; & qu'Homere, par cette raiſon, doit nous paroître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de ſon temps. Mais cette perte, &, ſi je l'oſe dire, ce déchet en mérite, eſt plus ou moins grand, ſelon que les beautés durables qui entrent dans la compoſition d'un ouvrage, & qui y ſont toujours inégalement mêlangées aux beautés du jour, l'emportent plus ou moins ſur ces dernieres. Pourquoi les *Femmes ſavantes* de l'illuſtre Moliere ſont-elles déjà moins eſtimées que ſon *Avare*, ſon *Tartuffe* & ſon *Miſanthrope?* L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces pieces ; l'on n'a point, en conſéquence, déterminé le degré d'eſtime qui leur eſt dû : mais l'on a eprouvé qu'une comédie, telle que l'*Avare*, dont le ſuccès eſt fondé ſur la peinture d'un vice toujours ſubſiſtant & toujours nuiſible aux

hommes, renfermoit néceſſairement, dans ſes détails, une infinité de beautés analogues au choix heureux de ce ſujet, c'eſt-à-dire, de beautés durables ; qu'au contraire, une comédie telle que les *Femmes ſavantes*, dont la réuſſite n'eſt appuyée que ſur un ridicule paſſager, ne pouvoit étinceller que de ces beautés momentanées, qui, plus analogues à la nature de ce ſujet, & peut-être plus propres à faire des impreſſions vives ſur le public, n'en pouvoient faire d'auſſi durables. C'eſt pourquoi l'on ne voit guere, chez les différentes nations, que les pieces de caractere paſſer avec ſuccès d'un théâtre à l'autre.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que l'eſtime accordée aux divers genres d'eſprit, eſt, dans chaque ſiecle, toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer.

CHAPITRE XX.

De l'eſprit, conſidéré par rapport aux différents pays.

CE que j'ai dit des ſiecles divers, je l'applique aux pays différents : & je prouve que l'eſtime ou le mépris, attachés aux mêmes genres d'eſprit, eſt, chez les différents peuples, toujours l'effet de la forme différente de leur gouvernement, & par conſéquent de la diverſité de leurs intérêts.

Pourquoi l'éloquence eſt-elle ſi fort en eſtime chez les républicains ? C'eſt que, dans la forme de leur gouvernement, l'éloquence ouvre la carriere des richeſſes & des grandeurs. Or, l'amour & le reſpect que tous les hommes ont pour l'or & les dignités

doit néceſſairement ſe réfléchir ſur les moyens propres à les acquérir. Voilà pourquoi, dans les républiques, on honore non ſeulement l'éloquence, mais encore toutes les ſciences qui, telles que la politique, la juriſprudence, la morale, la poéſie, ou la philoſophie, peuvent ſervir à former des orateurs.

Dans les pays deſpotiques, au contraire, ſi l'on fait peu de cas de cette même eſpece d'éloquence, c'eſt qu'elle ne mene point à la fortune; c'eſt qu'elle n'eſt, dans ces pays, de preſque aucun uſage, & qu'on ne ſe donne pas la peine de perſuader lorſqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectoient-ils tant de mépris pour le genre d'eſprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe? C'eſt qu'une république pauvre & petite, qui ne pouvoit oppoſer que ſes vertus & ſa valeur à la puiſſance redoutable des Perſes, devoit mépriſer tous les arts, propres à amollir le courage, qu'on eût, peut-être, avec raiſon, déifiés à Tyr ou à Sidon.

D'où vient a-t-on moins d'eſtime en Angleterre pour la ſcience militaire, qu'à Rome & dans la Grece on n'en avoit pour cette même ſcience? C'eſt que les Anglois, maintenant plus Carthaginois que Romains, ont, par la forme de leur gouvernement & par leur poſition phyſique, moins beſoin de grands généraux que d'habiles négociants; c'eſt que l'eſprit de commerce, qui néceſſairement amene à ſa ſuite le goût du luxe & de la molleſſe, doit chaque jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or & de l'induſtrie, doit chaque jour diminuer leur eſtime pour l'art de la guerre & même pour le courage: vertu que, chez un peuple libre, ſoutient long-temps l'orgueil national; mais qui, s'affoibliſſant néanmoins de jour en jour, eſt, peut-être, la cauſe éloignée de la chûte ou

de l'aſſerviſſement de cette nation. Si les écrivains célebres, au contraire, comme le prouve l'exemple des Locke & des Adiſſon, ont été juſqu'à préſent plus honorés en Angleterre que par-tout ailleurs, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'on ne faſſe très grand cas du mérite dans un pays où chaque citoyen a part au maniement des affaires générales, où tout homme d'eſprit peut éclairer le public ſur ſes véritables intérêts. C'eſt la raiſon pour laquelle on rencontre ſi communément, à Londres, des gens inſtruits ; rencontre plus difficile à faire en France, non que le climat Anglois, comme on l'a prétendu, ſoit plus favorable à l'eſprit que le nôtre : la liſte de nos hommes célebres, dans la guerre, la politique, les ſciences & les arts, eſt peut-être plus nombreuſe que la leur. Si les ſeigneurs Anglois ſont en général plus éclairés que les nôtres, c'eſt qu'ils ſont forcés de s'inſtruire ; c'eſt qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir ſur la leur, ils en ont, à cet égard, un très-conſidérable ſur nous ; avantage qu'ils conſerveront juſqu'à ce que le luxe ait entiérement corrompu les principes de leur gouvernement, les ait inſenſiblement pliés au joug de la ſervitude, & leur ait appris à préférer les richeſſes aux talents. Juſqu'aujourd'hui, c'eſt, à Londres, un mérite de s'inſtruire ; à Paris, c'eſt un ridicule. Ce fait ſuffit pour juſtifier la réponſe d'un étranger que M. le duc d'Orléans, régent, interrogeoit ſur le caractere & le génie différent des nations de l'Europe : *La ſeule maniere*, lui dit l'étranger, *de répondre à votre alteſſe royale eſt de lui répéter les premieres queſtions que, chez les divers peuples, l'on fait le plus communément ſur le compte d'un homme qui ſe préſente dans le monde. En Eſpagne*, ajouta-t-il, *on demande :* Eſt-ce un grand de la pre-

miere claſſe ? *En Allemagne :* Peut-il entrer dans les chapitres ? *En France :* Eſt-il bien à la cour ? *En Hollande :* Combien a-t-il d'or ? *En Angleterre :* Quel homme eſt-ce ?

Le même intérêt général qui, dans les états républicains & ceux dont la conſtitution eſt mixte, préſide à la diſtribution de l'eſtime, eſt auſſi, dans les empires ſoumis au deſpotiſme, le diſtributeur unique de cette même eſtime. Si, dans ces gouvernements, l'on fait peu de cas de l'eſprit, & ſi l'on a plus de conſidération à Iſpahan, à Conſtantinople, pour l'eunuque, l'icoglan ou le bacha, que pour l'homme de mérite ; c'eſt qu'en ces pays on n'a nul intérêt d'eſtimer les grands hommes : ce n'eſt pas que ces grands hommes n'y fuſſent utiles & deſirables ; mais aucun des particuliers, dont l'aſſemblage forme le public, n'ayant intérêt à le devenir, on ſent que chacun d'eux eſtimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être.

Qui pourroit, dans ces empires, engager un particulier à ſupporter la fatigue de l'étude & de la méditation néceſſaires pour perfectionner ſes talents ? Les grands talents ſont toujours ſuſpects aux gouvernements injuſtes : les talents n'y procurent ni les dignités ni les richeſſes. Or les richeſſes & les dignités ſont cependant les ſeuls biens viſibles à tous les yeux, les ſeuls qui ſoient réputés vrais biens & ſoient univerſellement deſirés. En vain diroit-on qu'ils ſont quelquefois faſtidieux à leurs poſſeſſeurs : ce ſont, ſi l'on veut, des décorations quelquefois déſagréables aux yeux de l'acteur, & qui néanmoins paroîtront toujours admirables du point de vue d'où le ſpectateur les contemple : c'eſt pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Auſſi les hommes illuſtres ne croiſſent-ils que dans les pays où les honneurs & les richeſſes ſont le prix des grands talents ; auſſi les

pays deſpotiques ſont-ils, par la raiſon contraire, toujours ſtériles en grands hommes. Sur quoi j'obſerverai que l'or eſt maintenant d'un ſi grand prix aux yeux de toutes les nations, que, dans des gouvernements infiniment plus ſages & plus éclairés, la poſſeſſion de l'or eſt preſque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches, énorgueillis par les hommages univerſels, ſe croient ſupérieurs (*n*) à l'homme de talent; ſe félicitent, d'un ton ſuperbement modeſte, d'avoir préféré l'utile à l'agréable; & d'avoir, au défaut d'eſprit, fait, diſent-ils, emplette de bon ſens, qui, dans la ſignification qu'ils attachent à ce mot, eſt le vrai, le bon & le ſuprême eſprit! De telles gens doivent toujours prendre les philoſophes pour des ſpéculateurs viſionnaires, leurs écrits pour des ouvrages ſérieuſement frivoles, & l'ignorance pour un mérite.

Les richeſſes & les dignités ſont trop généralement deſirées, pour qu'on honore jamais les talents chez les peuples où les prétentions au mérite ſont excluſives des prétentions à la fortune. Or, pour faire fortune, dans quel pays l'homme d'eſprit n'eſt-il pas contraint à perdre, dans l'antichambre d'un

(*n*) Séduits par leur propre vanité & les éloges de mille flatteurs, les plus médiocres d'entr'eux ſe croient, du moins, fort au deſſus de quiconque n'eſt pas ſupérieur en ſon genre. Ils ne ſentent pas qu'il en eſt des gens d'eſprit comme des coureurs: Un tel, diſent-ils entr'eux, ne court pas. Cependant ce n'eſt ni l'impôtent ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la courſe.

Si l'on ſe tait ſur la médiocrité d'eſprit de la plupart de ces gens ſi vains de leurs richeſſes, c'eſt qu'on ne ſonge pas même à les citer. Le ſilence ſur notre compte eſt toujours un mauvais ſigne; c'eſt qu'on n'a point à ſe venger de notre ſupériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

protecteur, un temps que, pour exceller en quelque genre que ce ſoit, il faudroit employer à des études opiniâtres & continues ? Pour obtenir la faveur des grands, à quelles flatteries, à quelles baſſeſſes ne doit-il pas ſe plier ? S'il naît en Turquie, il faut qu'il s'expoſe aux dedains d'un muphti ou d'une ſultane ; en France, aux bontés outrageantes d'un grand ſeigneur *(o)* ou d'un homme en place, qui, mépriſant en lui un genre d'eſprit trop différent du ſien, le regardera comme un homme inutile à l'état, incapable d'affaires ſérieuſes, & tout au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuſes bagatelles. D'ailleurs, ſecrettement jaloux de la réputation des gens de mérite *(p)*, & ſenſible à leur cenſure, l'homme en place les reçoit chez lui moins par goût que par faſte, uniquement pour montrer qu'il a de tout dans ſa maiſon. Or, comment imaginer qu'un homme, animé de cette paſſion pour la gloire, qui l'arrache aux douceurs du plaiſir, s'aviliſſe juſqu'à ce point ? Quiconque eſt né pour illuſtrer ſon ſiecle eſt toujours en garde contre les grands ; il ne ſe lie du moins qu'avec ceux dont l'eſprit & le caractere, faits pour eſtimer

(o) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens ; mais, à travers leur bonté, comme à travers les trous du manteau de Diogene, on apperçoit la vanité.

(p) „ En entrant dans le „ monde, diſoit un jour M. „ le préſident de Monteſquieu, „ on m'annonça comme un „ homme d'eſprit, & je reçus „ un accueil aſſez favorable „ des gens en place : mais „ lorſque, par le ſuccés des „ *Lettres Perſanes*, j'eus peut-„ être prouvé que j'en avois, „ & que j'eus obtenu quelque „ eſtime de la part du pu-„ blic, celle des gens en pla-„ ce ſe refroidit ; j'eſſuyai „ mille dégoûts. Comptez, „ ajoutoit-il, qu'intérieure-„ ment bleſſés de la réputa-„ tion d'un homme célebre, „ c'eſt pour s'en venger qu'ils „ l'humilient ; & qu'il faut „ ſoi-même mériter beaucoup „ d'éloges, pour ſupporter pa-„ tiemment l'éloge d'autrui."

les talents & s'ennuyer dans la plupart des ſociétés, y recherche, y rencontre l'homme d'eſprit avec le même plaiſir que ſe rencontrent, à la Chine, deux François qui s'y trouvent amis à la premiere vue.

Le caractere propre à former les hommes illuſtres les expoſe donc néceſſairement à la haine, ou du moins à l'indifférence des grands & des hommes en place, & ſurtout chez des peuples, tels que les Orientaux, qui, abrutis par la forme de leur gouvernement & par leur religion, croupiſſent dans une honteuſe ignorance, & tiennent, ſi je l'oſe dire, le milieu entre l'homme & la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'eſtime pour le mérite eſt, dans l'Orient, fondé ſur le peu d'intérêt que les peuples ont d'eſtimer les talents; pour faire mieux ſentir la puiſſance de cet intérêt, appliquons ce principe à des objets qui nous ſoient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt public, modifié ſelon la forme de notre gouvernement, nous donne, par exemple, tant de dégoût pour le genre de la diſſertation; pourquoi le ton nous en paroît inſupportable: & l'on ſentira que la diſſertation eſt pénible & fatigante; que les citoyens ayant, par la forme de notre gouvernement, moins beſoin d'inſtruction que d'amuſement, ils ne deſirent, en général, que la ſorte d'eſprit qui les rend agréables dans un ſouper; qu'ils doivent, en conſéquence, faire peu de cas de l'eſprit de raiſonnement; & reſſembler tous, plus ou moins, à cet homme de la cour, qui, moins ennuyé qu'embarraſſé des raiſonnements qu'un homme ſage apportoit en preuve de ſon opinion, s'écria vivement: *Ah! monſieur, je ne veux pas qu'on me prouve.*

Tout doit céder chez nous à l'intérêt de la pareſſe. Si, dans la converſation, l'on ne ſe ſert que de phra-

ſes découſues & hyperboliques ; ſi l'exagération eſt devenue l'éloquence particuliere de notre ſiecle & de notre nation ; ſi l'on n'y fait nul cas de la juſteſſe & de la préciſion des idées & des expreſſions, c'eſt que nous ne ſommes nullement intéreſſés à les eſtimer. C'eſt par ménagement pour cette même pareſſe que nous regardons le goût comme un don de la nature, comme un inſtinct ſupérieur à toute connoiſſance raiſonnée, & enfin comme un ſentiment vif & prompt du bon & du mauvais ; ſentiment qui nous diſpenſe de tout examen, & réduit toutes les regles de la critique aux deux ſeuls mots de *délicieux* ou de *déteſtable*. C'eſt à cette même pareſſe que nous devons auſſi quelques-uns des avantages que nous avons ſur les autres nations. Le peu d'habitude de l'application, qui bientôt nous en rend tout à-fait incapables, nous fait deſirer, dans les ouvrages, une netteté qui ſupplée à cette incapacité d'attention : nous ſommes des enfants qui voulons, dans nos lectures, être toujours ſoutenus par la liſiere de l'ordre. Un auteur doit donc maintenant ſe donner toutes les peines imaginables pour en épargner à ſes lecteurs ; il doit ſouvent répéter d'après Alexandre : *O Athéniens, qu'il m'en coûte pour être loué de vous !* Or la néceſſité d'être clairs pour être lus, nous rend, à cet égard, ſupérieurs aux écrivains Anglois : ſi ces derniers font peu de cas de cette clarté, c'eſt que leurs lecteurs y ſont moins ſenſibles, & que des eſprits plus exercés à la fatigue de l'attention peuvent ſuppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui, dans une ſcience telle que la métaphyſique, doit nous donner quelques avantages ſur nos voiſins. Si l'on a toujours appliqué à cette ſcience le proverbe, *Point de merveille ſans voile*, & ſi ſes ténebres l'ont rendue long-temps reſpectable, maintenant notre pareſſe n'entreprendroit

plus de les percer, ſon obſcurité la rendroit mépriſable : nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle eſt encore revêtue, qu'on la dégage des nuages myſtérieux qui l'environnent. Or ce deſir, qu'on ne doit qu'à la pareſſe, eſt l'unique moyen de faire une ſcience de choſes de cette même métaphyſique, qui juſqu'à préſent n'a été qu'une ſcience de mots. Mais, pour ſatisfaire ſur ce point le goût du public, il faut, comme le remarque l'illuſtre hiſtoriographe de l'académie de Berlin, " que „ les eſprits, briſant les entraves d'un reſpect trop ſu„ perſtitieux, connoiſſent les limites qui doivent „ éternellement ſéparer la raiſon de la religion ; & „ que les examinateurs, follement révoltés contre „ tout ouvrage de raiſonnement, ne condamnent „ plus la nation à la frivolité."

Ce que j'ai dit ſuffit, je penſe, pour nous découvrir en même temps la cauſe de notre amour pour les hiſtoriettes & les romans, de notre habileté en ce genre, de notre ſupériorité dans l'art frivole & cependant aſſez difficile de dire des riens, & enfin de la préférence que nous donnons à l'eſprit d'agrément ſur tout autre genre d'eſprit ; préférence qui nous accoutume à regarder l'homme d'eſprit comme divertiſſant, à l'avilir en le confondant avec le pantomine ; préférence enfin qui nous rend le peuple le plus galant, le plus aimable, mais le plus frivole de l'Europe.

Nos mœurs données, nous devons être tels. La route de l'ambition eſt, par la forme de notre gouvernement, fermée à la plupart des citoyens ; il ne leur reſte que celle du plaiſir. Entre les plaiſirs, celui de l'amour eſt le plus vif ; pour en jouir, il faut ſe rendre agréable aux femmes ; dès que le beſoin d'aimer ſe fait ſentir, celui de plaire doit donc s'allumer en

notre ame. Malheureuſement, il en eſt des amants comme de ces inſectes aîlés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent ; ce n'eſt qu'en empruntant la reſſemblance de l'objet aimé, qu'un amant parvient à lui plaire. Or, ſi les femmes, par l'éducation qu'on leur donne, doivent acquérir plus de frivolités & de graces, que de force & de juſteſſe dans les idées, nos eſprits, ſe modelant ſur les leurs, doivent, en conſéquence, ſe reſſentir des mêmes vices.

Il n'eſt que deux moyens de s'en garantir. Le premier, c'eſt de perfectionner l'éducation des femmes, de donner plus de hauteur à leur ame, plus d'étendue à leur eſprit. Nul doute qu'on ne l'élevât aux plus grandes choſes, ſi l'on avoit l'amour pour précepteur, & que la main de la beauté jettât dans notre ame les ſemences de l'eſprit & de la vertu. Le ſecond moyen (& ce n'eſt pas certainement celui que je conſeillerois), ce ſeroit de débarraſſer les femmes d'un reſte de pudeur, dont le ſacrifice les met en droit d'exiger le culte & l'adoration perpétuelle de leurs amants. Alors les faveurs des femmes, devenues plus communes, paroîtroient moins précieuſes ; alors les hommes, plus indépendants, plus ſages, ne perdroient près d'elles que les heures conſacrées aux plaiſirs de l'amour, & pourroient, par conſéquent, étendre & fortifier leur eſprit par l'étude & la méditation. Chez tous les peuples & dans tous les pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des Romaines ou des ſultanes ; le milieu entre ces deux partis eſt le plus dangereux.

Ce que j'ai dit ci-deſſus prouve que c'eſt à la diverſité des gouvernements &, par conſéquent, des intérêts des peuples, qu'on doit attribuer l'étonnante variété de leurs caracteres, de leur génie & de leur

goût. Si l'on croit quelquefois appercevoir un point de ralliement pour l'eſtime générale; ſi, par exemple, la ſcience militaire eſt, chez preſque tous les peuples, regardée comme la premiere; c'eſt que le grand capitaine eſt, preſqu'en tous les pays, l'homme le plus utile, du moins juſqu'à la convention d'une paix univerſelle & inaltérable. Cette paix une fois confirmée, on donneroit, ſans contredit, aux hommes célebres dans les ſciences, les loix, les lettres & les beaux arts, la préférence ſur le plus grand capitaine du monde: d'où je conclus que l'intérêt général eſt, dans chaque nation, le diſpenſateur unique de ſon eſtime.

C'eſt à cette même cauſe, comme je vais le prouver, qu'on doit attribuer le mépris, injuſte ou légitime, mais toujours réciproque, que les nations ont pour leurs mœurs, leurs uſages & leurs caracteres différents.

CHAPITRE XXI.

Le mépris reſpectif des nations tient à l'intérêt de leur vanité.

IL en eſt des nations comme des particuliers: ſi chacun de nous ſe croit infaillible, place la contradiction au rang des offenſes, & ne peut eſtimer ni admirer dans autrui que ſon propre eſprit, chaque nation n'eſtime pareillement dans les autres que les idées analogues aux ſiennes; toute opinion contraire eſt donc entr'elles un germe de mépris.

Qu'on jette un coup d'œil rapide ſur l'univers: Ici, c'eſt l'Anglois qui nous prend pour des têtes

frivoles, lorſque nous le prenons pour une tête brûlée. Là, c'eſt l'Arabe qui, perſuadé de l'infaillibilité de ſon khalife, rit de la ſotte crédulité du Tartare qui croit le grand lama immortel. Dans l'Afrique, c'eſt le negre qui, toujours en adoration devant une racine, une patte de crabe, ou la corne d'un animal, ne voit dans la terre qu'une maſſe immenſe de divinités, & ſe moque de la diſette où nous ſommes de dieux; tandis que le muſulman, peu inſtruit, nous accuſe d'en reconnoître trois. Plus loin, ce ſont les habitans de la montagne de Bata: ils ſont perſuadés que tout homme qui mange avant ſa mort un coucou roti, eſt un ſaint; ils ſe moquent en conſéquence de l'Indien: Quoi de plus ridicule, lui diſent-ils, que d'approcher une vache du lit d'un malade, & d'imaginer que, ſi la vache, dont on tire la queue, vient à piſſer, & qu'il tombe quelques gouttes de ſon urine ſur le moribond, ce moribond eſt un ſaint? Quoi de plus abſurde aux bramines que d'exiger de leurs nouveaux convertis que, pendant ſix mois, ils ſe tiennent pour toute nourriture à la fiente de vache *(a)*.

C'eſt toujours ſur une ſemblable différence de mœurs & de coutumes qu'eſt fondé le mépris reſpectif des nations. C'eſt par ce motif *(b)* que

(a) Théatre de l'idolatrie par Abraham Roger.

La vache, au rapport de Vincent le Blanc, eſt réputée ſainte & ſacrée au Calicut. Il n'eſt point d'être qui, généralement, ait plus de réputation de ſainteté: il paroit que la coutume de manger, par pénitence, de la fiente de vache, eſt fort ancienne en Orient.

(b) Bleſſé de nos mépris, „ Je ne connois de ſauvage, „ dit le Caraïbe, que l'Euro„ péan, qui n'adopte aucun „ de mes uſages." *De l'origine & des mœurs des Caraïbes, par La Borde.*

l'habitant d'Antioche mépriſoit jadis, dans l'empereur Julien, cette ſimplicité de mœurs & cette frugalité qui lui méritoient l'admiration des Gaulois. La différence de religion & par conſéquent d'opinion déterminoit, dans le même temps, des chrétiens, plus zélés que juſtes, à noircir, par les plus infâmes calomnies, la mémoire d'un prince qui, diminuant les impôts, rétabliſſant la diſcipline militaire & ranimant la vertu expirante des Romains, a ſi juſtement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands empereurs *(c)*.

Qu'on jette les yeux de toutes parts; tout eſt plein de ces injuſtices. Chaque nation, convaincue qu'elle ſeule poſſede la ſageſſe, prend toutes les autres pour folles; & reſſemble aſſez au Marianois *(d)* qui, perſuadé que ſa langue eſt la ſeule de l'univers, en conclut que les autres hommes ne ſavent pas parler.

S'il deſcendoit du ciel un ſage, qui, dans ſa conduite, ne conſultât que les lumieres de la raiſon; ce ſage paſſeroit univerſellement pour fou. Il ſeroit, dit Socrate, vis-à-vis des autres hommes, comme un médecin que des pâtiſſiers accuſeroient, devant un tribunal d'enfants, d'avoir défendu les pâtés & les tartelettes, & qui ſûrement y paroîtroit coupable au premier chef. En vain appuieroit-il ſes opinions ſur les démonſtrations les plus fortes; toutes les nations ſeroient, à ſon égard, comme ce peuple de boſſus, chez lequel, diſent les fabuliſtes Indiens, paſſa un dieu beau, jeune &

(c) On grava, à Tarſe, ſur le tombeau de Julien : *Ci git Julien, qui perdit la vie ſur les bords du Tigre. Il fut un excellent empereur & un vaillant guerrier.*

(d) Voyages de la compagnie des Indes Hollandoiſe.

bienfait : ce dieu, ajoutent-ils, entre dans la capitale ; il s'y voit environné d'une multitude d'habitants ; ſa figure leur paroît extraordinaire ; les ris & les brocards annoncent leur étonnement : on alloit pouſſer plus loin les outrages, ſi, pour l'arracher à ce danger, un des habitants, qui ſans doute avoit vu d'autres hommes que des boſſus, ne ſe fût tout-à-coup écrié : Eh ! mes amis, qu'allons-nous faire ? N'inſultons point ce malheureux contrefait : ſi le ciel nous a fait à tous le don de la beauté, s'il a orné notre dos d'une montagne de chair ; pleins de reconnoiſſance pour les immortels, allons au temple en rendre graces aux Dieux. Cette fable eſt l'hiſtoire de la vanité humaine. Tout peuple admire ſes défauts, & mépriſe les qualités contraires : pour réuſſir dans un pays, il faut être porteur de la boſſe de la nation chez laquelle on voyage.

Il eſt, dans chaque pays, peu d'avocats qui plaident la cauſe des nations voiſines, peu d'hommes qui reconnoiſſent en eux le ridicule dont ils accuſent l'étranger ; & qui prennent exemple ſur je ne ſais quel Tartare qui fit, à ce ſujet, adroitement rougir le grand lama lui-même de ſon injuſtice.

Ce Tartare avoit parcouru le Nord, viſité le pays des Lappons, & même acheté du vent de leurs ſorciers (*e*). De retour en ſon pays, il raconte ſes avantures : le grand lama veut les entendre, il pâme de rire à ce recit. De quelle folie, diſoit-il, l'eſprit humain n'eſt-il pas capable ! que de coutumes bizarres ! quelle crédulité dans les Lappons !

(*e*) Les Lappons ont des ſorciers qui vendent aux voyageurs des cordelettes, dont le nœud délié à certaine hauteur, doit donner un certain vent.

Sont-ce des hommes? Oui, vraiment, répondit le Tartare: Apprends même quelque choſe de plus étrange; c'eſt que ces Lappons, ſi ridicules avec leurs ſorciers, ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. Impie! répond le grand lama, oſes-tu bien prononcer ce blaſphême, & comparer ma religion avec la leur? Pere éternel, reprit le Tartare, avant que l'impoſition ſacrée de ta main ſur ma tête m'ait lavé de mon péché, je te repréſenterai que, par tes ris, tu ne dois pas engager tes ſujets à faire un profane uſage de leur raiſon. Si l'œil ſévere de l'examen & du doute ſe portoit ſur tous les objets de la croyance humaine, qui ſait ſi ton culte même ſeroit à l'abri des railleries de l'incrédule? Peut-être que ta ſainte urine & tes ſaints excréments, que tu diſtribues en préſent aux princes de la terre, leur paroîtroient moins précieux; peut-être n'y trouveroient-ils plus la même ſaveur (*f*), n'en ſaupoudreroient-ils plus leurs ragoûts, & n'en mêleroient-ils plus dans leurs ſauſſes. Déjà l'impiété nie à la Chine les neuf incarnations de Viſthnou. Toi, dont la vue embraſſe le paſſé, le préſent & l'avenir, tu nous l'as répété ſouvent; c'eſt au taliſman d'une croyance aveugle que tu dois ton immortalité & ta puiſſance ſur la terre: ſans la ſoumiſſion entiere à tes dogmes, obligé de quitter ce ſéjour de ténebres, tu remonterois au ciel, ta patrie. Tu ſais que les lamas, ſoumis à ta puiſſance, doivent un jour t'élever des autels dans toutes les parties du monde: qui peut t'aſſurer qu'ils exécutent ce projet ſans le ſecours de la crédulité humaine; & que, ſans elle, l'examen, toujours,

(*f*) On donne au grand lama le nom de *pere éternel*. Les princes ſont friands de ſes excréments. *Hiſtoire générale des Voyages, tome VII.*

impie,

impie, ne prît les lamas pour des ſorciers Lappons qui vendent du vent aux ſots qui l'achetent? Excuſe donc, ô Fo vivant, les diſcours que me dicte l'intérêt de ton culte; & que le Tartare apprenne de toi à reſpecter l'ignorance & la crédulité dont le ciel, toujours impénétrable dans ſes vues, paroît ſe ſervir pour te ſoumettre la terre.

Peu d'hommes ſont, à cet exemple, ſentir à leur nation le ridicule dont elle ſe couvre aux yeux de la raiſon, lorſque, ſous un nom étranger, elle rit de ſa propre folie: mais il eſt encore moins de nations qui ſuſſent profiter de pareils avis. Toutes ſont ſi ſcrupuleuſement attachées à l'intérêt de leur vanité, qu'en tout pays l'on ne donnera jamais le nom de ſages qu'à ceux *qui*, comme diſoit M. de Fontenelle, *ſont fous de la folie commune*. Quelque bizarre que ſoit une fable, elle eſt toujours crue de quelques nations; & quiconque en doute eſt traité de fou par cette même nation. Dans le royaume de Juida, où l'on adore le ſerpent, quel homme oſeroit nier le conte que les Marabous font d'un cochon qui, diſent-ils, inſulta à la divinité du ſerpent (*g*) & le mangea. Un ſaint Marabou, ajoutent-ils, s'en apperçoit, en porte ſes plaintes au roi. Sur le champ, arrêt de mort contre tous les cochons: l'exécution s'enſuit; & la race en alloit être anéantie, lorſque les peuples repréſenterent au roi que, pour un coupable, il n'étoit pas juſte de punir tant d'innocents: ces remontrances ſuſpendent la colere du prince, on appaiſe le grand Marabou, le maſſacre ceſſe, & les cochons ont ordre, à l'avenir, d'être plus reſpectueux envers la divinité. Voilà, s'écrient les Marabous, comme

(*g*) *Voyages de Guinée & de la Cayenne, par le père Labat.*

le ſerpent ſait allumer la colere des rois, pour ſe venger des impies : que l'univers reconnoiſſe ſa divinité, à ſon temple, à ſon ſacrificateur, à l'ordre de Marabou deſtiné à le ſervir, enfin aux vierges conſacrées à ſon culte. Si, retiré au fond de ſon ſanctuaire, le dieu ſerpent, inviſible aux yeux même du roi, ne reçoit ſes demandes & ne rend ſes réponſes que par l'organe des prêtres, ce n'eſt point aux mortels à porter ſur ces myſteres un œil profane : leur devoir eſt de croire, de ſe proſterner & d'adorer.

En Aſie, au contraire, lorſque les Perſes, tout ſouillés (*b*) du ſang des ſerpents immolés au dieu du Bien, couroient au temple des mages ſe vanter de cet acte de piété, s'imagine-t-on qu'un homme qui les auroit arrêtés pour leur prouver le ridicule de leur opinion en eût été bien reçu ? Plus une opinion eſt folle, plus il eſt honnête & dangereux d'en démontrer la folie.

Auſſi M. de Fontenelle a-t-il toujours répété que, *s'il tenoit toutes les vérités dans ſa main, il ſe garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes.* En effet, ſi la découverte d'une ſeule a, dans l'Europe même, fait traîner Galilée dans les priſons de l'inquiſition, à quel ſupplice ne condamneroit-on pas celui qui les révéleroit toutes (*i*) ?

Parmi les lecteurs raiſonnables qui rient dans cet inſtant de la foibleſſe de l'eſprit humain, & qui s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être

(*b*) Beauſobre. *Hiſt. du Manichéiſme.*

(*i*) Penſer, dit Ariſtippe, c'eſt s'attirer la haine irréconciliable des ignorants, des foibles, des ſuperſtitieux & des hommes corrompus, qui tous ſe déclarent hautement contre tous ceux qui veulent ſaiſir, dans les choſes, ce qu'il y a de vrai & d'eſſentiel.

n'en eſt-il aucun qui, dans le ſiecle de ce philoſophe, n'en eût ſollicité la mort. Ils euſſent alors eu des opinions différentes : & dans quelles cruautés ne nous précipite pas le barbare & fanatique attachement pour nos opinions? Combien cet attachement n'a-t-il pas ſemé de maux ſur la terre? attachement cependant dont il ſeroit également juſte, utile & facile de ſe défaire.

Pour apprendre à douter de ſes opinions, il ſuffit d'examiner les forces de ſon eſprit, de conſidérer le tableau des ſottiſes humaines, de ſe rappeller que ce fut ſix cents ans après l'établiſſement des univerſités qu'il en ſortit enfin un homme extraordinaire (*k*), que ſon ſiecle perſécuta, & mit enſuite au rang des demi-dieux, pour avoir enſeigné aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auroient des idées claires ; vérité dont peu de gens ſentent toute l'étendue : pour la plupart des hommes, les principes ne renferment point de conſéquences.

Quelle que ſoit la vanité des hommes, il eſt certain que, s'ils ſe rappelloient ſouvent de pareils faits ; ſi, comme M. de Fontenelle, ils ſe diſoient ſouvent à eux-mêmes : *Perſonne n'échappe à l'erreur, ſerois-je le ſeul homme infaillible? ne ſeroit-ce pas dans les choſes mêmes que je ſoutiens avec le plus de fanatiſme que je me tromperois?* Si les hommes avoient cette idée habituellement préſente à l'eſprit, ils ſeroient plus en garde contre leur vanité, plus attentifs aux objections de leurs adverſaires, plus à portée d'appercevoir la vérité ; ils ſeroient plus doux, plus tolérants, & ſans doute auroient une moins haute opinion de leur ſageſſe. Socrate répétoit

(*k*) DESCARTES.

ſouvent. *Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſais rien.* On ſait tout dans notre ſiecle, excepté ce que Socrate ſavoit. Les hommes ne ſe ſurprennent ſi ſouvent en erreur, que parce qu'ils ſont ignorants; & qu'en général leur folie la plus incurable, c'eſt de ſe croire ſages.

Cette folie, commune à toutes les nations & produite en partie par leur vanité, leur fait non ſeulement mépriſer les mœurs & les uſages différents des leurs, mais leur fait encore regarder comme un don de la nature la ſupériorité que quelques-unes d'entr'elles ont ſur les autres: ſupériorité qu'elles ne doivent qu'à la conſtitution politique de leur état.

CHAPITRE XXII.

Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.

LA vanité eſt encore le principe de cette erreur: & quelle nation peut triompher d'une pareille erreur? Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'un François accoutumé à parler aſſez librement, à rencontrer ça & là quelques hommes vraiment citoyens, quitte Paris, & débarque à Conſtantinople; quelle idée ſe formera-t-il des pays ſoumis au deſpotiſme, lorſqu'il conſidérera l'aviliſſement où s'y trouve l'humanité? qu'il appercevra partout l'empreinte de l'eſclavage? qu'il verra la tyrannie infecter de ſon ſouffle les germes de tous les talents & de toutes les vertus, porter l'abrutiſſement, la

crainte ſervile & la dépopulation du Caucaſe juſqu'à l'Egypte? qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans ſon ſerrail, tandis que le Perſan bat ſes troupes & ravage ſes provinces, le tranquille ſultan, indifférent aux calamités publiques, boit ſon ſorbet, careſſe ſes femmes, fait étrangler ſes bachas & s'ennuie? Frappé de la lâcheté & de la ſervitude de ces peuples, à la fois animé du ſentiment de l'orgueil & de l'indignation; quel François ne ſe croira pas d'une nature ſupérieure au Turc? En eſt-il beaucoup qui ſentent que le mépris pour une nation eſt toujours un mépris injuſte? que c'eſt de la forme plus ou moins heureuſe des gouvernements que dépend la ſupériorité d'un peuple ſur un autre? & qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponſe qu'un Perſe fit à un ſoldat Lacédémonien, qui lui reprochoit la lâcheté de ſa nation: Pourquoi m'inſulter? lui diſoit-il; ſache qu'il n'eſt plus de nation partout où l'on reconnoît un maître abſolu. Un roi eſt l'ame univerſelle d'un état deſpotique; c'eſt ſon courage ou ſa foibleſſe qui fait languir ou qui vivifie cet empire. Vainqueurs ſous Cyrus, ſi nous ſommes vaincus ſous Xerxès, c'eſt que Cyrus eût à fonder le trône où Xerxès s'eſt aſſis en naiſſant; c'eſt que Cyrus eût, en naiſſant, des égaux; c'eſt que Xerxès fut toujours environné d'eſclaves: & les plus vils, tu le ſais, habitent le palais des rois. C'eſt donc la lie de la nation que tu vois aux premiers poſtes; c'eſt l'écume des mers qui s'eſt élevée ſur leur ſurface. Reconnois l'injuſtice de tes mépris. Et ſi tu en doutes, donne-nous les loix de Sparte, prends Xerxès pour maître; tu ſeras le lâche, & moi le héros.

Rappellons-nous le moment où le cri de la guerre avoit réveillé toutes les nations de l'Europe, où ſon tonnerre ſe faiſoit entendre du nord au midi de la France (*l*) : ſuppoſons qu'en ce moment un républicain, encore tout échauffé de l'eſprit de citoyen, arrive à Paris, & ſe préſente dans la bonne compagnie ; quelle ſurpriſe pour lui de voir chacun y traiter avec indifférence les affaires publiques, & ne s'y occuper vivement que d'une mode, d'une hiſtoire galante, ou d'un petit chien !

Frappé, à cet égard, de la différence qui ſe trouve entre notre nation & la ſienne, il n'eſt preſque point d'Anglois qui ne ſe croie un être d'une nature ſupérieure ; qui ne prenne les François pour des têtes frivoles, & la France pour le royaume Babiole : ce n'eſt pas qu'il ne pût facilement s'appercevoir que c'eſt non ſeulement à la forme de leur gouvernement que ſes compatriotes doivent cet eſprit de patriotiſme & d'élévation inconnu à tout autre pays qu'aux pays libres, mais qu'ils le doivent encore à la poſition phyſique de l'Angleterre.

En effet, pour ſentir que cette liberté, dont les Anglois ſont ſi fiers & qui renferme réellement le germe de tant de vertus, eſt moins le prix de leur courage qu'un don du hazard, conſidérons le nombre infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angleterre : & l'on ſera convaincu que, ſi les mers, en embraſſant cet empire, ne l'euſſent rendu inacceſſible aux peuples voiſins ; ces peuples, en profitant des diviſions des Anglois, ou les euſſent ſubjugués, ou du moins euſſent fourni à leurs rois des moyens de les aſſervir ; & qu'ainſi leur liberté n'eſt point

(*l*) Dans la derniere guerre lorſque les ennemis entrérent en Provence.

le fruit de leur ſageſſe. Si, comme ils le prétendent ; ils ne la tenoient que d'une fermeté & d'une prudence particuliere à leur nation ; après le crime affreux commis dans la perſonne de Charles I, n'auroient-ils pas du moins tiré de ce crime le parti le plus avantageux ? Auroient-ils ſouffert que, par des ſervices & des proceſſions publiques, on mît au rang des martyrs un prince qu'il étoit de leur intérêt, diſent quelques uns d'entr'eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général ; & dont le ſupplice, néceſſaire au monde, devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit de ſoumettre les peuples à une autorité arbitraire & tyrannique ? Tout Anglois ſenſé conviendra donc que c'eſt à la poſition phyſique de ſon pays qu'il doit ſa liberté ; que la forme de ſon gouvernement ne pourroit ſubſiſter telle qu'elle eſt en terre ferme, ſans être infiniment perfectionnée ; & que l'unique & légitime ſujet de ſon orgueil ſe réduit au bonheur d'être né inſulaire plutôt qu'habitant du continent.

Un particulier fera dans toute un pareil aveu, mais jamais un peuple. Jamais un peuple ne donnera à ſa vanité les entraves de la raiſon : plus d'équité dans ſes jugements ſuppoſeroit une ſuſpenſion d'eſprit, trop rare dans les particuliers, pour la trouver jamais dans une nation.

Chaque peuple mettra donc toujours au rang des dons de la nature les vertus qu'il tient de la forme de ſon gouvernement. L'intérêt de ſa vanité le lui conſeillera : & qui réſiſte au conſeil de l'intérêt ?

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit conſidéré par rapport aux pays divers, c'eſt que l'intérêt eſt le diſpenſateur unique de l'eſtime ou

du mépris que les nations ont pour leurs mœurs, leurs coutumes & leurs genres d'eſprit différents.

La ſeule objection qu'on puiſſe oppoſer à cette concluſion eſt celle-ci : ſi l'intérêt, dira-t-on, étoit le ſeul diſpenſateur de l'eſtime accordée aux différents genres de ſcience & d'eſprit, pourquoi la morale, utile à toutes les nations, n'eſt-elle pas la plus honorée ? Pourquoi le nom des Deſcartes, des Newton eſt-il plus célèbre que ceux des Nicole, des La Bruyere & de tous les moraliſtes, qui peut-être ont, dans leurs ouvrages, fait preuve d'autant d'eſprit ? C'eſt, répondrai-je, que les grands phyſiciens ont, par leurs découvertes, quelquefois ſervi l'univers ; & que la plupart des moraliſtes n'ont été, juſqu'à préſent, d'aucun ſecours à l'humanité. Que ſert de répéter ſans ceſſe qu'il eſt beau de mourir pour la patrie ? Un apophtegme ne fait point un héros. Pour mériter l'eſtime, les moraliſtes devoient employer, à la recherche des moyens propres à former des hommes braves & vertueux, le temps & l'eſprit qu'ils ont perdu à compoſer des maximes ſur la vertu. Lorſqu'Omar écrivoit aux Syriens, *J'envoie contre vous des hommes auſſi avides de la mort que vous l'êtes des plaiſirs* ; alors les Sarraſins, trompés par les preſtiges de l'ambition & de la crédulité, ne voyoient, dans le ciel, que le partage de la valeur & de la victoire ; &, dans l'enfer, que celui de la lâcheté & de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent fanatiſme ; & ce ſont les paſſions & non les maximes de morale qui forment les hommes courageux. Les moraliſtes devoient le ſentir ; & ſavoir que, ſemblable au ſculpteur, qui, d'un tronc d'arbre, fait un dieu ou un banc, le légiſlateur forme à ſon gré des héros, des génies & des

gens vertueux. J'en atteſte les Moſcovites, tranſformés en hommes par pierre le grand.

En vain les peuples, follement amoureux de leur légiſlation, cherchent-ils, dans l'inexécution de leurs loix, la cauſe de leurs malheurs. L'inexécution des loix, dit le ſultan Mahmouth, eſt toujours la preuve de l'ignorance du légiſlateur. La récompenſe, la punition, la gloire & l'infamie. ſoumiſes à ces volontés, ſont quatre eſpeces de divinités avec leſquelles il peut toujours opérer le bien public, & créer des hommes illuſtres en tous les genres.

Toute l'étude des moraliſtes conſiſte à déterminer l'uſage qu'on doit faire de ces récompenſes & de ces punitions, & les ſecours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt perſonnel à l'intérêt général. Cette union eſt le chef-d'œuvre que doit ſe propoſer la morale. Si les citoyens ne pouvoient faire leur bonheur particulier ſans faire le bien public, il n'y auroit alors de vicieux que les fous; tous les hommes ſeroient néceſſités à la vertu; & la félicité des nations ſeroit un bienfait de la morale: or, qui doute que, dans cette ſuppoſition, cette ſcience ne fût infiniment honorée; & que les écrivains excellents en ce genre ne fuſſent, du moins par l'équitable & reconnoiſſante poſtérité, mis au rang des Solon, des Lycurgue & des Confucius?

Mais, repliquera-t-on, l'imperfection de la morale & la lenteur de ſes progrès ne peut être qu'un effet du peu de proportion qui ſe trouve entre l'eſtime accordée aux moraliſtes, & les efforts d'eſprit néceſſaires pour perfectionner cette ſcience. L'intérêt général, ajoutera-t-on, ne préſide donc pas à la diſtribution de l'eſtime publique?

Pour répondre à cette objection, il faut, dans les obſtacles inſurmontables qui ſe ſont juſqu'à préſent

opposés à l'avancement de la morale, chercher les causes de l'indifférence avec laquelle on a jusqu'à présent regardé une science dont les progrès annoncent toujours ceux de la législation, & que, par conséquent, tous les peuples ont intérêt de perfectionner.

CHAPITRE XXIII.

Des causes qui, jusqu'à présent, ont retardé les progrès de la morale.

SI la poésie, la géométrie, l'astronomie, & généralement toutes les sciences tendent plus ou moins rapidement à leur perfection, lorsque la morale semble à peine sortir du berceau ; c'est que les hommes, forcés, en se rassemblant en société, de se donner & des loix & des mœurs, ont dû se faire un système de morale avant que l'observation leur en eût découvert les vrais principes. Le système fait, l'on a cessé d'observer : aussi nous n'avons, pour ainsi dire, que la morale de l'enfance du monde ; & comment la perfectionner ?

Pour hâter les progrès d'une science, il ne suffit pas que cette science soit utile au public ; il faut que chacun des citoyens, qui composent une nation, trouve quelque avantage à la perfectionner. Or, dans les révolutions qu'ont éprouvé tous les peuples de la terre, l'intérêt public, c'est-à-dire, celui du plus grand nombre, sur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne morale, ne s'étant pas toujours trouvé conforme à l'intérêt du plus puissant ; ce dernier, indifférent au progrès des autres sciences, a dû s'opposer efficacement à ceux de morale.

L'ambitieux, en effet, qui s'eſt le premier élevé au-deſſus de ſes concitoyens; le tyran, qui les a foulés à ſes pieds; le fanatique, qui les y tient proſternés; tous ces divers fléaux de l'humanité, toutes ces différentes eſpeces de ſcélérats, forcés, par leur intérêt particulier, d'établir des loix contraires au bien général, ont bien ſenti que leur puiſſance n'avoit pour fondement que l'ignorance & l'imbécillité humaine: auſſi ont-ils toujours impoſé ſilence à quiconque, en découvrant aux nations les vrais principes de la morale, leur eût révélé tous leurs malheurs & tous leurs droits, & les eût armées contre l'injuſtice.

Mais, répliquera-t-on, ſi, dans les premiers ſiecles du monde, lorſque les deſpotes tenoient les nations aſſervies ſous un ſceptre de fer, il étoit alors de leurs intérêt de voiler aux peuples les vrais principes de la morale; principes qui, les ſoulevant contre les tyrans, eût fait à chaque citoyen un devoir de la vengeance: aujourd'hui que le ſceptre n'eſt plus le prix du crime; que, remis d'un conſentement unanime entre les mains des princes, l'amour des peuples l'y conſerve; que la gloire & le bonheur d'une nation, réfléchi ſur le ſouverain, ajoute à ſa grandeur & ſa félicité: quels ennemis de l'humanité, dira-t-on, s'oppoſent encore aux progrès de la morale?

Ce ne ſont plus les rois, mais deux autres eſpeces d'hommes puiſſants. Les premiers ſont les fanatiques, & je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux: ceux-ci ſont les ſoutiens des maximes de la religion; ceux-là en ſont les deſtructeurs: les uns ſont amis de (*a*) l'humanité; les autres, doux

(*a*) Ils diroient volontiers aux perſécuteurs, comme les Scythes à Alexandre: *Tu n'es donc pas dieu, puiſque tu fais du*

au-dehors & barbares au-dedans, ont la voix de Jacob & les mains d'Eſaü : indifférents aux actions honnêtes, ils ſe jugent vertueux, non ſur ce qu'ils ſont, mais ſeulement ſur ce qu'ils croient ; la crédulité des hommes eſt, ſelon eux, l'unique meſure de leur probité (*b*). Ils haïſſent mortellement, diſoit la reine Chriſtine, quiconque n'eſt pas leur dupe ; & leur intérêt les y néceſſite : ambitieux, hypocrites & diſcrets, ils ſentent que, pour s'aſſervir les peuples, ils doivent les aveugler : auſſi ces impies crient-ils ſans ceſſe à l'impiété, contre tout homme né pour éclairer les nations ; toute vérité nouvelle leur eſt ſuſpecte ; ils reſſemblent aux enfants que tout effraie dans les ténébres.

La ſeconde eſpece d'hommes puiſſants, qui s'oppoſent aux progrès de la morale, ſont les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en eſt qui, naturellement portés au vrai, ne ſont ennemis des vérités nouvelles, que parce qu'ils ſont pareſſeux, & qu'ils voudroient ſe ſouſtraire à la fatigue d'attention néceſſaire pour les examiner. Il en eſt d'autres qu'animent des motifs dangereux, & ceux-ci ſont les plus à craindre ; ce ſont des hommes dont l'eſprit eſt dépourvu de talents & l'ame de vertus ; auxquels, pour être de grands ſcélérats, il ne manque que du courage : incapables de vues élevées & neuves, ces derniers croient que leur conſidération tient au reſpect imbé-

mal aux hommes ? Si les chrétiens, à l'occaſion de Saturne ou du Moloch Carthaginois, auquel on ſacrifioit des hommes, ont tant de fois répété que la cruauté d'une pareille religion étoit une preuve de ſa fauſſeté ; combien de fois nos prêtres fanatiques n'ont-il pas donné lieu aux hérétiques de retorquer, contr'eux, cet argument ? Parmi nous que de prêtres de Moloch !

(*b*) Auſſi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un hérétique.

cille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions & les erreurs reçues : furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire, ils arment (*c*) contre

(*c*) L'intérêt eſt toujours le motif caché de la perſécution : nul doute que l'intolérance ne ſoit, chrétiennement & politiquement, un mal. On n'en eſt point à ſe repentir de la révocation de l'édit de Nantes. Ces diſputes, dira-t-on, ſont dangereuſes. Oui, quand l'autorité y prend part : alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le magiſtrat ne s'en mêle point, les théologiens s'accommoderont aprés s'être dit quelques injures. Ce fait eſt prouvé par la paix dont on jouit dans les pays tolérants. Mais, replique-t-on, cette tolérance convenable à certains gouvernements ſeroit peut-être funeſte à d'autres : les Turcs, dont la religion eſt une religion de ſang & le gouvernement une tyrannie, ne ſont-ils pas encore plus tolérants que nous ? On voit des égliſes à Conſtantinople, & point de moſquées à Paris ; ils ne tourmentent point les Grecs ſur leur croyance, & leur tolérance n'allume point de guerre.

A conſidérer cette queſtion en qualité de chrétien, la perſécution eſt un crime. Preſque partout, l'évangile, les apôtres & les pères, préchent la douceur & la tolérance. St. Paul & St. Chryſoſtôme diſent qu'un évêque doit s'aquiter de ſa place en gagnant les hommes par la perſuaſion & non par la contrainte ; les évêques, ajoutent-ils, ne regnent que ſur ceux qui le veulent, bien différents, en cela, des rois qui régnent ſur ceux qui ne le veulent pas.

On condamna, en Orient, le concile qui avoit conſenti à faire bruler Bogomile.

Quel exemple de modération ſaint Baſile ne donna-t-il pas, dans le quatriéme ſiécle de l'égliſe, lorſqu'on agitoit la queſtion de la divinité du Saint Eſprit ; queſtion qui cauſoit, alors, tant de trouble. Ce ſaint dit S. Grégoire de Naziance, quoiqu'attaché à la vérité du dogme de la divinité du Saint Eſprit, conſentit, alors, qu'on ne donnât point le titre de Dieu à la troiſiéme perſonne de la trinité.

Si cette condeſcendance ſi ſage, ſuivant le ſentiment de M. de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zélés, s'ils accuſerent S. Baſile de trahir la vérité par ſon ſilence ; cette même condeſcendance fut approuvée par les hommes les plus célébres & les plus pieux de ce temps-

lui les paſſions & les préjugés même qu'ils mépriſent, & ne ceſſent d'effaroucher les foibles eſprits par le mot de *nouveauté*.

Comme ſi les vérités devoient bannir les vertus de la terre, que tout y fût tellement à l'avantage du vice, qu'on ne pût être vertueux ſans être imbécille ; que la morale en démontrât la néceſſité ; & que l'étude de cette ſcience devînt par conſéquent funeſte à l'univers ; ils veulent qu'on tienne les peuples proſternés devant les préjugés reçus, comme devant les croco-

là, entr'autres par le grand S. Athanaſe, que l'on ne ſoupçonnoit point de manquer de fermeté.

Ce fait eſt détaillé dans M. de Tillemont, *Vie de S Baſile, art.* 63, 64 & 65. Cet auteur ajoute que le concile écuménique de Conſtantinople approuva la conduite de S. Baſile en l'imitant.

S. Auguſtin dit qu'on ne doit ni condamner ni punir celui qui n'a pas, de Dieu, la même idée que nous, à moins, dit-il, que ce ne fut par haine pour Dieu ; ce qui eſt impoſſible. S. Athanaſe, dans ſes épîtres *ad ſolitarios, tom. I.* p. 855, dit que les perſécutions des Ariens ſont la preuve qu'ils n'ont ni piété, ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t-il, eſt de perſuader & non de contraindre ; il faut prendre exemple ſur le ſauveur qui laiſſe à chacun la liberté de le ſuivre. Il dit plus haut, *pag.* 830, que pour faire adopter ſes opinions, le diable pére du menſonge, a beſoin de haches & de coignées ; mais le ſauveur eſt la douceur même ; il frappe ; ſi on ouvre, il entre ; ſi on le refuſe, il ſe retire. Ce n'eſt point avec des épées, des dards, des priſons, des ſoldats, & enfin à main armée, qu'on enſeigne la vérité, mais par la voix de la perſuaſion.

On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raiſons. Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, on en rit, on ne le perſécute point. Le feu & les gibets ont ſouvent ſervi d'arguments aux théologiens ; ils ont, à cet égard, donné priſe ſur eux aux hérétiques & aux incrédules. JESUS-CHRIST ne faiſoit violence à perſonne ; il diſoit ſeulement : *Voulez-vous me ſuivre ?* L'intérêt n'a pas toujours permis à ſes miniſtres d'imiter ſa modération.

diles ſacrés de Memphis. Fait-on quelque découverte en morale ? C'eſt à nous ſeuls, diſent-ils, qu'il faut la révéler; nous ſeuls, à l'exemple des initiés de l'Egypte, devons en être les dépoſitaires : que le reſte des humains ſoit enveloppé des ténebres du préjugé ; l'état naturel de l'homme eſt l'aveuglement.

Aſſez ſemblables à ces médecins, qui, jaloux de la découverte de l'émétique, abuſerent de la crédulité de quelques prélats pour excommunier un remede dont les ſecours ſont ſi prompts & ſi ſalutaires, ils abuſent de la crédulité de quelques hommes honnêtes, mais dont la probité ſtupide & ſéduite pourroit, ſous un gouvernement moins ſage, traîner au ſupplice la probité éclairée d'un Socrate.

Tels ſont les moyens dont ſe ſont ſervi ces deux eſpeces d'hommes pour impoſer ſilence aux eſprits éclairés. En vain, pour leur réſiſter, s'appuieroit-on de la faveur publique. Lorſqu'un citoyen eſt animé de la paſſion de la vérité & du bien général, je ſais qu'il s'exhale toujours de ſon ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au public, & que ce public devient ſon protecteur : mais comme, ſous le bouclier de la reconnoiſſance & de l'eſtime publique, on n'eſt pas à l'abri des perſécutions de ces fanatiques ; parmi les gens ſages, il en eſt très-peu d'aſſez vertueux pour oſer braver leur fureur.

Voilà quels obſtacles inſurmontables ſe ſont, juſqu'à préſent, oppoſés aux progrès de la morale ; & pourquoi cette ſcience, preſque toujours inutile, a, conſéquemment à mes principes, toujours mérité peu d'eſtime.

Mais ne peut-on faire ſentir aux nations l'utilité qu'elles tireroient d'une excellente morale? & ne pourroit-on pas hâter les progrès de cette ſcience en honorant davantage ceux qui la cultivent? Vu l'importance de la matiere, au riſque d'une digreſſion, je vais traiter ce ſujet.

CHAPITRE XXIV.

Des moyens de perfectionner la morale.

IL ſuffit, pour cet effet, de lever les obſtacles que mettent à ſes progrès les deux eſpeces d'hommes que j'ai cités. L'unique moyen d'y réuſſir eſt de les démaſquer; de montrer, dans les protecteurs de l'ignorance, les plus cruels ennemis de l'humanité; d'apprendre aux nations que les hommes ſont, en général, encore plus ſtupides que méchants; qu'en les guériſſant de leurs erreurs, on les guériroit de la plupart de leurs vices; & que s'oppoſer, à cet égard, à leur guériſon, c'eſt commettre un crime de lèſe-humanité.

Tout homme qui, dans l'hiſtoire, conſidere le tableau des miſeres publiques, s'apperçoit bien-tôt que c'eſt l'ignorance qui, plus barbare encore que l'intérêt, a verſé le plus de calamités ſur la terre. Frappé de cette vérité, on eſt toujours tenté de s'écrier: Heureuſe la nation où, du moins, les citoyens ne ſe permettroient que des crimes d'intérêt! Combien l'ignorance les multiplie-t-elle! Que de ſang n'a-t-elle

t-elle pas fait répandre ſur les autels (*a*) ! Cependant l'homme eſt fait pour être vertueux : en effet, ſi c'eſt dans le plus grand nombre que réſide eſſentiellement la force, & dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que conſiſte la juſtice, il eſt évident que la juſtice eſt, par ſa nature, toujours armée du pouvoir néceſſaire pour réprimer le vice & néceſſiter les hommes à la vertu.

(*a*) Un roi du Mexique, dans la conſécration d'un temple, fit ſacrifier, en quatre jours, ſix mille quatre cens huit hommes, au rapport de Gemelli Carreri, *tom. VI, p.* 56.

Dans l'Inde, les brachmanes de l'école de Niagam profitérent de leur faveur auprés des princes, pour faire maſſacrer les baudhiſtes dans pluſieurs royaumes. Ces baudhiſtes ſont athées & les autres déiſtes. Balta fut le prince qui fit repandre le plus de ſang : pour ſe purifier de ce crime, il ſe brûla en grande ſolemnité ſur la côte d'Oricha. Il eſt à remarquer que ce furent les déiſtes qui firent couler le ſang humain. Voyez *les lettres du pere Pons Jéſuite.*

Les prêtres de Meroé, dans l'Ethiopie, dépêchoient, quand il leur plaiſoit un courier au roi, pour lui ordonner de mourir. Voyez *Diodore.*

Quiconque tue le roi de Sumatra eſt élu roi. C'eſt, diſent les peuples par cet aſſaſſinat que le ciel déclare ſes volontés. Chardin rapporte qu'il a entendu un prédicateur, qui, déclamant ſur le faſte des ſophis, diſoit qu'ils étoient athées à brûler ; qu'il s'étonnoit qu'on les laiſſât vivre ; & que de tuer un ſophi, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conſerver la vie à dix hommes de bien. Combien de fois a-t-on fait parmi nous le même raiſonnement !

C'eſt, ſans doute, à la vue de tant de ſang, répandu par le fanatiſme, que l'abbé de Longuerue, ſi profond dans l'hiſtoire, diſoit que, ſi l'on mettoit, dans les deux baſſins d'une balance, le bien & le mal que les religions ont fait, le mal l'emporteroit ſur le bien. *Tom. I. pag.* 11,

Ne prenez point de maiſon, dit, à ce ſujet, une ſentence perſane, *dans un quartier dont le menu peuple ſoit ignorant & dévot.*

Si le crime audacieux & puiſſant met ſi ſouvent à la chaîne la juſtice & la vertu, & s'il opprime les nations, ce n'eſt que par le ſecours de l'ignorance : c'eſt elle qui, cachant à chaque nation ſes véritables intérêts, empêche l'action & la réunion de ſes forces, & met, par ce moyen, le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les peuples dans les ténébres de l'ignorance ? L'on n'a point juſqu'à préſent aſſez fortement inſiſté ſur cette vérité ; non qu'on doive renverſer en un jour tous les autels de l'erreur ; je ſais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle ; je ſais même qu'en les détruiſant, on doit reſpecter les préjugés, & qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue, il faut envoyer, comme les colombes de l'arche, quelques vérités à la découverte, pour voir ſi le déluge des préjugés ne couvre point encore la face du monde, ſi les erreurs commencent à s'écouler, & ſi l'on apperçoit çà & là dans l'univers quelques iſles où la vertu & la vérité puiſſent prendre terre pour ſe communiquer aux hommes.

Mais tant de précautions ne ſe prennent qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à des hommes qui, jaloux de la domination, veulent abrutir les peuples pour les tyranniſer ? Il faut, d'une main hardie, briſer le taliſman d'imbécillité auquel eſt attachée la puiſſance de ces génies malfaiſants ; découvrir aux nations les vrais principes de la morale ; leur apprendre qu'inſenſiblement entraînées vers le bonheur apparent ou réel, la douleur & le plaiſir ſont les ſeuls moteurs de l'univers moral ; & que le ſentiment de l'amour de ſoi eſt la ſeule baſe ſur laquelle on puiſſe jetter les fondements d'une morale utile.

Comment ſe flatter de dérober aux hommes la connoiſſance de ce principe ? Pour y réuſſir, il faut donc leur défendre de ſonder leurs cœurs, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'hiſtoire, où l'on voit les peuples, de tous les ſiecles & de tous les pays, uniquement attentifs à la voix du plaiſir, immoler leurs ſemblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur ſenſualité & à leur amuſement. J'en prends à témoin, & ces viviers où la gourmandiſe barbare des Romains noyoit des eſclaves & les donnoit en pâture à leurs poiſſons, pour en rendre la chair plus délicate ; & cette iſle du Tibre où la cruauté des maîtres tranſportoit les eſclaves infirmes, vieux & malades, & les y laiſſoit périr dans le ſupplice de la faim : j'en atteſte encore les débris de ces vaſtes & ſuperbes arènes, où ſont gravés les faſtes de la barbarie humaine ; où le peuple le plus policé de l'univers ſacrifioit des milliers de gladiateurs au ſeul plaiſir que produit le ſpectacle des combats ; où les femmes accouroient en foule ; où ce ſexe, nourri dans le luxe, la molleſſe & les plaiſirs, ce ſexe qui, fait pour l'ornement & les délices de la terre, ſemble ne devoir reſpirer que la volupté, portoit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs bleſſés, de tomber, en mourant, dans une attitude agréable. Ces faits, & mille autres pareils, ſont trop avérés, pour ſe flatter d'en dérober aux hommes la véritable cauſe. Chacun ſait qu'il n'eſt pas d'une autre nature que les Romains, que la différence de ſon éducation produit la différence de ſes ſentiments, & le fait frémir au ſeul récit d'un ſpectacle que l'habitude lui eût ſans doute rendu agréable, s'il fût né ſur les bords du Tibre. En vain quelques hommes, dupes de leur pareſſe à s'examiner, & de leur vanité à ſe croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particuliere

de leur nature les ſentiments humains dont ils ſeroient affectés à un pareil ſpectacle : l'homme ſenſé convient que la nature, comme le dit Paſcal (*b*), & comme le prouve l'expérience, n'eſt rien autre choſe que notre premiere habitude. Il eſt donc abſurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut.

Mais ſuppoſons qu'on y réuſsît : quel avantage en retireroient les nations ? On ne feroit certainement que voiler aux yeux des gens groſſiers le ſentiment de l'amour de ſoi ; on n'empêcheroit point l'action de ce ſentiment ſur eux ; on n'en changeroit point les effets ; les hommes ne ſeroient point autres qu'ils ſont : cette ignorance ne leur ſeroit donc point utile. Je dis de plus qu'elle leur ſeroit nuiſible : c'eſt, en effet, à la connoiſſance du principe de l'amour de ſoi, que les ſociétés doivent la plupart des avantages dont elles jouiſſent : cette connoiſſance, toute imparfaite qu'elle eſt encore, a fait ſentir aux peuples la néceſſité d'armer de puiſſance la main des magiſtrats; elle a fait confuſément appercevoir au légiſlateur la néceſſité de fonder ſur la baſe de l'intérêt perſonnel les principes de la probité. Sur quelle autre baſe, en effet, pourroit-on les appuyer ? Seroit-ce ſur les principes de ces fauſſes religions, qui, dira-t-on, toutes fauſſes qu'elles ſont, pourroient être utiles au bonheur temporel des hommes (*c*) ? Mais la plupart de ces religions ſont trop abſurdes pour donner de pareils étais à la vertu. On ne l'appuiera pas non plus ſur les principes de la vraie religion ; non que la morale

(*b*) Sextus Empiricus avoit dit, avant lui, que nos principes naturels ne ſont peut-être que nos principes accoutumés.

(*c*) Cicéron ne le penſoit pas : puiſque tout homme en place qu'il étoit, il croyoit devoir montrer au peuple le ridicule de la religion païenne.

n'en ſoit excellente, que ſes maximes n'élevent l'ame juſqu'à la ſainteté, & ne la rempliſſent d'une joie intérieure, avant-goût de la joie céleſte ; mais parce que ces principes ne pourroient convenir qu'au petit nombre de chrétiens répandus ſur la terre ; & qu'un philoſophe qui, dans ſes écrits, eſt toujours cenſé parler à l'univers, doit donner à la vertu des fondements ſur leſquels toutes les nations puiſſent également bâtir, & par conſéquent l'édifier ſur la baſe de l'intérêt perſonnel. Il doit ſe tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe, que des motifs d'intérêt temporel, maniés avec adreſſe par un légiſlateur habile, ſuffiſent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs qui, dans leur religion, admettent le dogme de la néceſſité, principe deſtructif de toute religion, & qui peuvent, en conſéquence, être regardés comme des déiſtes ; l'exemple des Chinois matérialiſtes (*d*) ; celui des Saducéens qui nioient l'immortalité de l'ame, & qui recevoient chez les Juifs le titre de juſtes par excellence ; enfin l'exemple des Gymnoſophiſtes, qui, toujours accuſés d'athéiſme, & toujours reſpectés pour leur ſageſſe & leur retenue, rempliſſoient avec la plus grande exactitude les devoirs de la ſociété ; tous ces exemples, & mille autres pareils, prouvent que l'eſpoir ou la crainte des peines ou des plaiſirs temporels, ſont auſſi efficaces, auſſi propres à former des hommes vertueux, que ces peines & ces plaiſirs éternels qui, conſidérés dans la perſpective de l'avenir, font communément une impreſſion trop foible pour y ſacrifier des plaiſirs criminels, mais préſents.

(*d*) Le pére le Comte & la plupart des jéſuites conviennent que tous les lettrés ſont athées. Le célébre abbé de Longuerue eſt de ce ſentiment.

Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel ? Ils n'inſpirent aucune de ces pieuſes & ſaintes cruautés que condamne (*e*) notre religion, cette loi d'amour & d'humanité, mais dont ſes miniſtres ont fait ſi ſouvent uſage ; cruautés qui ſeront à jamais la honte des ſiecles paſſés, l'horreur & l'étonnement des ſiecles à venir.

De quelle ſurpriſe, en effet, ne doit point être ſaiſi, & le citoyen vertueux, & le chrétien pénétré de cet eſprit de charité tant recommandé dans l'évangile, lorſqu'il jette un coup d'œil ſur l'univers paſſé ! Il y voit différentes religions évoquer toutes le fanatiſme, & s'abbreuver de ſang humain (*f*).

(*e*) Lorſque Bayle dit que la religion, humble, patiente & bienfaiſante dans les premiers ſiécles, eſt devenue depuis une religion ambitieuſe & ſanguinaire ; qu'elle fait paſſer au fil de l'épée tout ce qui lui réſiſte ; qu'elle appelle les bourreaux, invente les ſupplices, envoie des bulles pour exciter les peuples à la révolte, anime les conſpirations, & enfin ordonne le meurtre des princes ; Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la religion ; & les chrétiens n'ont que trop ſouvent été des hommes. Lorſqu'ils étoient en petit nombre, ils ne parloient que de tolérance ; leur nombre & leur crédit s'étant accrus, ils prêchérent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce ſujet que, ſi les chrétiens ne détrônerent pas les Néron & les Dioclétien, ce n'eſt pas qu'ils n'en euſſent le droit, mais il n'en avoient pas la force ; auſſi faut-il convenir qu'ils en ont fait uſage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les empereurs détruiſirent le paganiſme, qu'ils combattirent les héréſies, qu'ils prêchérent l'évangile aux Friſons, aux Saxons, & dans tout le Nord.

Tous ces faits prouvent qu'on n'abuſe que trop ſouvent des principes d'une religion ſainte.

(*f*) Dans l'enfance du monde, le premier uſage que l'homme fait de ſa raiſon, c'eſt de ſe créer des Dieux cruels ; c'eſt par l'effuſion du ſang humain qu'il penſe ſe les rendre propices, c'eſt dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du deſtin. Après d'horribles imprécations le Germain voue

Là, ce ſont différentes ſectes de chrétiens acharnées les unes contre les autres qui déchirent l'empire de Conſtantinople : plus loin, s'éleve en Arabie une religion nouvelle ; elle commande aux Sarrazins de parcourir la terre le fer & la flamme à la main. Aux irruptions de ces barbares, il voit ſuccéder la guerre contre les infideles : ſous l'étendard des croiſés, des nations entieres déſertent l'Europe pour inonder l'Aſie, pour exercer ſur leur route les plus affreux brigandages, & courir s'enſevelir dans les ſables de l'Arabie & de l'Egypte. C'eſt enſuite le fanatiſme qui met les armes à la main des princes chrétiens ; il ordonne aux catholiques le maſſacre des hérétiques ; il fait reparoître ſur la terre ces tortures inventées par les Phalaris, les Buſiris & les Néron ; il dreſſe, il allume, en Eſpagne, les buchers de l'inquiſition, tandis que les pieux Eſpagnols quittent leurs ports, traverſent les mers, pour planter la croix & la déſolation en Amérique (*g*). Qu'on jette les yeux ſur le nord, le midi, l'orient & l'occident du monde, partout l'on voit le couteau ſacré de la religion levé ſur le ſein des femmes, des enfants, des vieillards ; & la

à la mort tous ſes ennemis ; ſon ame ne s'ouvre plus à la pitié, la commiſération lui paroîtroit un ſacrilege.

Pour calmer la colére des Nerëïdes, des peuples policés attachent Andromede au rocher ; pour appaiſſer Diane & s'ouvrir la route de Troie, Agamemnon lui-même traîne Iphigénie à l'autel, Calchas la frappe & croit honorer les Dieux.

(*g*) Auſſi, dans une épitre qu'on ſuppoſe addreſſée à Charles-quint, on fait ainſi parler un Américain :

. . . Ce n'eſt point nous qui ſommes les barbares:
Ce ſont, ſeigneur, ce ſont vos Cortez, vos Pizarres,
Qui pour nous mettre au fait d'un ſyſtême nouveau,
Aſſemblent, contre nous, le prêtre & le bourreau.

terre, fumante du ſang des victimes immolées aux faux dieux ou à l'être ſuprême, n'offrir de toutes parts que le vaſte, le dégoûtant & l'horrible charnier de l'intolérance. Or quel homme vertueux, & quel chrétien, ſi ſon ame tendre eſt remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'évangile, s'il eſt ſenſible aux plaintes des malheureux, & s'il a quelquefois eſſuyé leurs larmes, ne ſeroit point, à ce ſpectacle, touché de compaſſion pour l'humanité (*b*), & n'eſſaieroit point de fonder la probité, non ſur des principes auſſi reſpectables que ceux de la religion, mais ſur des principes dont il ſoit moins facile d'abuſer, tels que ſont les motifs d'intérêt perſonnel ?

Sans être contraires aux principes de notre religion, ces motifs ſuffiſent pour néceſſiter les hommes à la vertu. La religion des païens, en peuplant l'olympe de ſcélérats, étoit ſans contredit moins propre que la nôtre à former des hommes juſtes : qui peut, cependant douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux que nous ? qui peut nier que les maréchauſſées n'aient déſarmé plus de brigands que

(*b*) C'eſt à l'occaſion de la perſécution, que Thémiſte le ſénateur, dans un écrit adreſſé à l'empereur Valens, lui dit : „ Eſt-ce un crime de penſer „ autrement que vous ? Si les „ chrétiens ſont diviſés entr'- „ eux, les philoſophes le ſont „ bien. La vérité a une in- „ finité de faces, ſous leſ- „ quelles on peut l'enviſager. „ Dieu a gravé dans tous les „ cœurs du reſpect pour ſes „ attributs ; mais chacun eſt „ le maître de témoigner ce „ reſpect de la maniere qu'il „ croit la plus agréable à la „ divinité : perſonne n'eſt en „ droit de le gêner ſur ce „ point."

St. Grégoire de Nazianze eſtimoit beaucoup ce Thémiſte ; c'eſt à lui qu'il écrit : „ Vous êtes le ſeul, ô Thé- „ miſte, qui luttiez contre la „ décadence des lettres : vous „ êtes à la tête des gens „ éclairés ; vous ſavez philo- „ ſopher dans les plus hautes „ places, joindre l'étude au „ pouvoir, & les dignités à la „ ſcience."

la religion ? que l'Italien, plus dévôt que le François, n'ait, le chapelet en main, fait plus d'uſage du ſtylet & du poiſon ? & que, dans les temps où la dévotion eſt plus ardente & la police plus imparfaite, il ne ſe commette infiniment plus de crimes (*i*) que dans les ſiecles où la devotion s'attiédit & la police ſe perfectionne ?

C'eſt donc uniquement par de bonnes loix (*k*) qu'on peut former des hommes vertueux. Tout

(*i*) Il eſt peu de gens que la religion retienne, Que de crimes commis même par ceux qui ſont chargés de nous guider dans les voies du ſalut ! La ſaint Barthelemy, l'aſſaſſinat de Henry III. le maſſacre des templiers, &c, &c, en font la preuve.

(*k*) Euſebe, *Préparation évangelique, livre VI, ch.* 10. rapporte ce fragment remarquable d'un philoſophe Syrien, nommé Bardezanes : *Apud Seras, lex eſt qua cædes, ſcortatio, furtum & ſimulachrorum cultus omnis prohibetur ; quare in ampliſſima regione, non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidam, non toxicum.* „ Chez les Seres, la „ la loi défend le meurtre, la „ fornication, le vol & toute „ eſpéce de culte religieux ; „ de ſorte que, dans cette „ vaſte région, on ne voit ni „ temple, ni adultére, ni ma- „ querelle, ni fille de joie, ni „ voleur, ni aſſaſſin, ni em- „ poiſonneur.” Preuve que les loix ſuffiſent pour contenir les hommes.

On ne finiroit point, ſi l'on vouloit donner la liſte de tous les peuples qui, ſans idée de Dieu, ne laiſſent pas de vivre en ſociété, & plus ou moins heureuſement, ſelon l'habileté plus ou moins grande de leur légiſlateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui, les premiers s'offriront à ma mémoire.

Les Marianois, avant qu'on leur prêchât l'évangile, n'avoient, dit le pére Jobien, jéſuite, ni autels, ni temples, ni ſacrifices, ni prêtres : il avoient ſeulement chez eux quelques fourbes, nommés *macanas*, qui prédiſoient l'avenir. Ils croient cependant un enfer & un paradis : l'enfer eſt une fournaiſe où le diable bat les ames avec un marteau, comme le fer dans la forge : le paradis eſt un lieu plein de coco, de ſucre, & de femmes. Ce n'eſt ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'enfer ou le paradis, ceux qui meurent d'une mort

l'art du legiſlateur conſiſte donc à forcer les hommes, par le ſentiment de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours juſtes les uns envers les autres. Or, pour compoſer de pareilles loix, il faut connoître le cœur humain ; & préliminairement ſavoir que les hommes, ſenſibles pour eux ſeuls, indifférents pour les autres, ne ſont nés ni bons ni méchants, mais prêts à être

violente ont l'enfer pour partage, & les autres le paradis. Le pére Jobien ajoute qu'au ſud des iſles Mariannes, ſont trente-deux iſles habités par des peuples qui n'ont abſolument ni religion, ni connoiſſance de la divinité, & qui ne s'occupent qu'à boire, manger, &c.

Les Caraïbes, au rapport de la Borde, employé à leur converſion, n'ont ni prêtres, ni autels, ni ſacrifices, ni idée de la divinité. Ils veulent être bien payés par ceux qui veulent les faire chrétiens. Ils croient que le premier homme, nommé *Longuo*, avoit un gros nombril d'où ſortirent les hommes. Ce Longuo eſt le premier agent ; il avoit fait la terre ſans montagnes, qui, ſelon eux, furent l'ouvrage d'un déluge. L'envie fut une des premiéres créatures ; elle répandit beaucoup de maux ſur la terre : elle ſe croyoit très-belle ; mais, ayant vu le ſoleil, elle alla ſe cacher & ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnoiſſent aucune divinité. *Lett. édiff. recueil* 24.

Les Giagues, ſelon le pére Cavaſſy, ne reconnoiſſent aucun être diſtinct de la matiere, & n'ont pas même, dans leur langue de mot pour exprimer cette idée : leur ſeul culte eſt celui de leurs ancêtres, qu'ils croient toujours vivants : ils s'imaginent que leur prince commande à la pluie.

Dans l'Indouſtan, dit le pére Pons, jéſuite, il eſt une ſecte de brachmanes qui penſe que l'eſprit s'unit à la matiere & s'y embarraſſe ; que la ſageſſe, qui purifie l'ame, & qui n'eſt autre choſe que la ſcience de la vérité, produit la délivrance de l'eſprit, par le moyen de l'analyſe. Or l'eſprit ſelon ces brachmanes, ſe dégage tantôt d'une forme, tantôt d'une qualité, par ces trois vérités : *Je ne ſuis en aucune choſe, aucune choſe n'eſt en moi, le moi n'eſt point.* Lorſque l'eſprit ſera délivré de toutes ſes formes, voilà la fin du monde. Ils ajoutent que, loin d'aider l'eſprit à ſe dégager de ſes formes, les religions ne font que ſerrer les liens dans leſquels il s'embarraſſe.

l'un ou l'autre, ſelon qu'un intérêt commun les réunit ou les diviſe ; que le ſentiment de préférence que chacun éprouve pour ſoi, ſentiment auquel eſt attaché la conſervation de l'eſpece, eſt gravé par la nature d'une maniere ineffaçable (*l*) ; que la ſenſibilité phyſique a produit en nous l'amour du plaiſir & la haine de la douleur ; que le plaiſir & la douleur ont enſuite dépoſé & fait éclorre dans tous les cœurs le germe de l'amour de ſoi, dont le développement a donné naiſſance aux paſſions, d'où ſont ſortis tous nos vices & toutes nos vertus.

C'eſt par la méditation de ces idées préliminaires, qu'on apprend pourquoi les paſſions, dont l'arbre défendu n'eſt, ſelon quelques rabbins, qu'une ingénieuſe image, portent également ſur leur tige les fruits du bien & du mal ; qu'on apperçoit le méchaniſme qu'elles emploient à la production de nos vices & de nos vertus ; & qu'enfin un légiſlateur découvre le moyen de néceſſiter les hommes à la probité, en forçant les paſſions à ne porter que des fruits de vertu & de ſageſſe.

Or ſi l'examen de ces idées, propres à rendre les hommes vertueux, nous eſt interdit par les deux eſpeces d'hommes puiſſants, cités ci-deſſus, l'unique moyen de hâter les progrès de la morale ſeroit donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir, dans ces protecteurs de la ſtupidité, les plus cruels ennemis de l'humanité ; de leur arracher le ſceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, & dont ils ſe ſervent pour commander aux peuples abrutis. Sur quoi j'obſerverai que ce moyen ſimple & facile dans la

(*l*) Le ſoldat & le corſaire déſirent la guerre ; & perſonne ne leur en fait un crime. On ſent qu'à cet égard leur intérêt n'eſt point aſſez lié à l'intérêt général.

ſpéculation, eſt très-difficile dans l'éxécution ; non qu'il ne naiſſe des hommes qui, à des eſprits vaſtes & lumineux, uniſſent des ames fortes & vertueuſes. Il eſt des hommes qui, perſuadés qu'un citoyen ſans courage eſt un citoyen ſans vertu, ſentent que les biens & la vie même d'un particulier ne ſont, pour ainſi dire, entre ſes mains, qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de reſtituer, lorſque le ſalut du public l'exige : mais de pareils hommes ſont toujours en rrop petit nombre pour éclairer le public ; d'ailleurs, la vertu eſt toujours ſans force, lorſque les mœurs d'un ſiecle y attachent la rouille du ridicule. Auſſi la morale & la légiſlation, que je regarde comme une ſeule & même ſcience, ne ſeront-elles que des progrès inſenſibles.

C'eſt uniquement le laps du temps qui pourra rappeller ces ſiecles heureux, déſignés par les noms d'Aſtrée ou de Rhée, qui n'étoient que l'ingénieux emblême de la perfection de ces deux ſciences.

CHAPITRE XXV.

De la probité, par rapport à l'univers.

S'IL exiſtoit une probité par rapport à l'univers, cette probité ne ſeroit que l'habitude des actions utiles à toutes les nations : or il n'eſt point d'action qui puiſſe immédiatement influer ſur le bonheur ou le malheur de tous les peuples. L'action la plus généreuſe, par le bienfait de l'exemple, ne produit pas, dans le monde moral, un effet plus ſenſible que la pierre, jetée dans l'océan, n'en produit ſur les mers, dont elle éleve néceſſairement la ſurface.

Il n'eſt donc point de probité pratique, par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui ſe réduiroit au deſir conſtant & habituel du bonheur des hommes, & par conſéquent au vœu ſimple & vague de la félicité univerſelle, je dis que cette eſpece de probité n'eſt encore qu'une chimere platonicienne. En effet, ſi l'oppoſition des intérêts des peuples les tient, les uns à l'égard des autres, dans un état de guerre perpétuelle; ſi les paix conclues entre les nations ne ſont proprement que des trèves comparables au temps qu'après un long combat deux vaiſſeaux prennent pour ſe ragréer & recommencer l'attaque; ſi les nations ne peuvent étendre leurs conquêtes & leur commerce qu'aux dépens de leurs voiſins; enfin ſi la félicité & l'aggrandiſſement d'un peuple eſt preſque toujours attaché au malheur & à l'affoibliſſement d'un autre; il eſt évident que la paſſion du patriotiſme, paſſion ſi deſirable, ſi vertueuſe & ſi eſtimable dans un citoyen, eſt, comme le prouve l'exemple des Grecs & des Romains, abſolument excluſive de l'amour univerſel.

Il faudroit, pour donner l'être à cette eſpece de probité, que les nations, par des loix & des conventions réciproques, s'unîſſent entr'elles, comme les familles qui compoſent un état; que l'intérêt particulier des nations fût ſoumis à un intérêt plus général; & qu'enfin l'amour de la patrie, en s'éteignant dans les cœurs, y allumât le feu de l'amour univerſel: ſuppoſition qui ne ſe réaliſera de long temps. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique, ni même de probité d'intention, par rapport à l'univers; & c'eſt en ce point que l'eſprit differe de la probité.

En effet, ſi les actions d'un particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur univerſel, & ſi les

influences de ſa vertu ne peuvent ſenſiblement s'étendre au-delà les limites d'un empire, il n'en eſt pas ainſi de ſes idées : qu'un homme découvre un ſpécifique, qu'il invente une machine, telle qu'un moulin à vent, ces productions de ſon eſprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde (*a*).

D'ailleurs, en matiere d'eſprit, comme en matiere de probité, l'amour de la patrie n'eſt point excluſif de l'amour univerſel. Ce n'eſt point aux dépens de ſes voiſins qu'un peuple acquiert des lumieres : au contraire, plus les nations ſont éclairées, plus elles ſe réfléchiſſent réciproquement d'idées, & plus la force & l'activité de l'eſprit univerſel s'augmente. D'où je conclus que, s'il n'eſt point de probité relative à l'univers, il eſt du moins certains genres d'eſprit qu'on peut conſidérer ſous cet aſpect.

CHAPITRE XXVI.

De l'eſprit, par rapport à l'univers.

L'ESPRIT, conſidéré ſous ce point de vue, ne ſera, conformement aux définitions précé-

(*a*) Auſſi l'eſprit eſt-il le premier des avantages, & peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes que la vertu d'un particulier. C'eſt à l'eſprit qu'il eſt réſervé d'établir la meilleure légiſlation, de rendre par conſéquent les hommes le plus heureux qu'il eſt poſſible. Il eſt vrai que même le roman de cette légiſlation n'eſt pas encore fait, & qu'il s'écoulera bien des ſiécles avant qu'on en réaliſe la fiction : mais enfin, en s'armant de la patience de M. l'abbé de Saint Pierre, on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable exiſtera.

Il faut bien que les hommes ſentent confuſément que l'eſprit eſt le premier des dons, puiſque l'envie permet à chacun d'être le panégyriſte de ſa probité, & non de ſon eſprit.

dentes, que l'habitude des idées intéreſſantes pour tous les peuples, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables.

Ce genre d'eſprit eſt, ſans contredit, le plus deſirable. Il n'eſt aucun temps où l'eſpece d'idées réputée *eſprit* par tous les peuples, ne ſoit vraiment digne de ce nom. Il n'en eſt pas ainſi du genre d'idées, auquel une nation donne quelquefois le nom d'eſprit. Il eſt, pour chaque nation, un temps de ſtupidité & d'aviliſſement, pendant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'eſprit; elle prodigue alors ce nom à certains aſſemblages d'idées à la mode, & toujours ridicules aux yeux de la poſtérité: ces ſiecles d'aviliſſement ſont ordinairement ceux du deſpotiſme. Alors, dit un poëte, Dieu prive les nations de la moitié de leur intelligence, pour les endurcir contre les miſeres & le ſupplice de la ſervitude.

Parmi les idées propres à plaire à tous les peuples, il en eſt d'inſtructives; ce ſont celles qui appartiennent à certains genres de ſcience & d'art: mais il en eſt auſſi d'agréables; telles ſont, premiérement, les idées & les ſentiments admirés dans certains morceaux d'Homere, de Virgile, de Corneille, du Taſſe, de Milton; dans leſquels, comme je l'ai déjà dit, ces illuſtres écrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une nation ou d'un ſiecle en particulier, mais à celle de l'humanité; telles ſont, en ſecond lieu, les grandes images dont ces poëtes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce ſoit, Il eſt des beautés propres à plaire univerſellement, je choiſis ces mêmes images pour exemple: Et je dis que la grandeur eſt, dans les tableaux poétiques,

une cauſe univerſelle de plaiſir (*a*) ; non que tous les hommes en ſoient également frappés : il en eſt même d'inſenſibles aux beautés de deſcription comme aux charmes de l'harmonie, & qu'il ſeroit, à cet égard, auſſi injuſte qu'inutile de vouloir déſabuſer : ils ont, par leur inſenſibilité, acquis le droit mal-

(*a*) Si les grands tableaux ne nous frappent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une cauſe étrangére à leur grandeur. C'eſt, le plus ſouvent, parce que ces tableaux ſe trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet déſagréable. Sur quoi j'obſerverai qu'il eſt très rare, à la lecture d'une deſcription poétique, de recevoir uniquement l'impreſſion pureque doit faire ſur nous la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainſi qu'à la beauté des objets auſquels ils ſont le plus communément unis ; c'eſt à cette cauſe qu'on doit attribuer la plupart de nos dégoûts & de nos enthouſiaſmes injuſtes. Un proverbe uſité dans les places publiques, fut-il d'ailleurs excellent nous paroît toujours bas ; parce-qu'il ſe lie néceſſairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en ſervent.

Peut-on douter que, par la même raiſon, les contes d'eſprits & de revenants ne redoublent pendant la nuit, aux yeux du voyageur égaré, les horreurs d'une forêt ? que, ſur les pyrénées, au milieu des déſerts, des abyſmes & des rochers, l'imagination frappée de l'eſtampe du combat des Titans, ne croie y reconnoître les montagnes d'Oſſa & de Pelion, & ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces géants ? Qui doute que le ſouvenir de ce bocage, décrit par le Camoëns, où les nymphes, nues, fugitives & pourſuivies par les déſirs ardents, tombent aux pieds des Portugais, où l'amour étincelle en leurs yeux, circule en leurs veines, où les paroles ſe confondent, où l'on n'entend enfin que le murmure des ſoupirs de l'amour heureux : qui doute, dis-je, que le ſouvenir d'une deſcription ſi voluptueuſe n'embelliſſe à jamais tous les bocages ?

Voilà la raiſon pour laquelle il eſt ſi difficile de ſéparer du plaiſir total que nous recevons à la préſence d'un objet, tous les plaiſirs particuliers qui ſont, pour ainſi dire, réflechis de la part des objets auſquels ils ſe trouvent unis,

heureux

heureux de nier un plaiſir qu'ils n'éprouvent pas : mais ces hommes ſont en petit nombre.

En effet, ſoit que le deſir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait ſouhaiter toutes les perfections comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets, dont la contemplation ſemble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force & d'élévation à nos idées ; ſoit que par eux-mêmes les grands objets faſſent ſur nos ſens une impreſſion plus forte, plus continue & plus agréable ; ſoit enfin quelqu'autre cauſe, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la reſſerre ; qu'elle ſe trouve gênée dans les gorges d'une montagne, ou dans l'enceinte d'un grand mur ; qu'elle aime au contraire à parcourir une vaſte plaine, à s'étendre ſur la ſurface des mers, à ſe perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui eſt grand a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes : cette eſpece de beautés l'emporte, dans les deſcriptions, infiniment ſur toutes les autres beautés, qui dépendantes, par exemple, de la juſteſſe des proportions, ne peuvent être ni auſſi vivement ni auſſi généralement ſenties, puiſque toutes les nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, ſi l'on oppoſe aux caſcades que l'art proportionne, aux ſouterrains qu'il creuſe, aux terraſſes qu'il éleve, les cataractes du fleuve Saint-Laurent, les cavernes creuſées dans l'Ethna, les maſſes énormes de rochers entaſſés ſans ordre ſur les Alpes ; ne ſent-on pas que le plaiſir produit par

cette prodigalité, cette magnificence rude & groſſiere que la nature met dans tous ſes ouvrages, eſt infiniment ſupérieur au plaiſir qui réſulte de la juſteſſe des proportions?

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit ſur une montagne, pour y contempler le firmament: quel eſt le charme qui l'y attire? eſt-ce la ſymmétrie agréable dans laquelle les aſtres ſont rangés? Mais, ici, dans la voie lactée, ce ſont des ſoleils ſans nombre amoncelés, ſans ordre, les uns ſur les autres; là, ce ſont de vaſtes deſerts. Quelle eſt donc la ſource de ſes plaiſirs? l'immenſité même du ciel. En effet, quelle idée ſe former de cette immenſité, lorſque des mondes enflammés ne paroiſſent que des points lumineux ſemés çà & là dans les plaines de l'éther, lorſque des ſoleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament, n'y ſont apperçus qu'avec peine? L'imagination qui s'élance de ces dernieres ſpheres, pour parcourir tous les mondes poſſibles, ne doit-elle pas s'engloutir dans les vaſtes & immeſurables concavités des cieux; ſe plonger dans le raviſſement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entiere, ſans cependant la fatiguer? C'eſt auſſi la grandeur de ces décorations, qui, dans ce genre, a fait dire que l'art étoit ſi inférieur à la nature; ce qui, en termes intelligibles, ne ſignifie rien autre choſe, ſinon que les grands tableaux nous paroiſſent préférables aux petits.

Dans les arts ſuſceptibles de ce genre de beautés, tels que la ſculpture, l'architecture & la poéſie, c'eſt l'énormité des maſſes qui place le coloſſe de Rhodes & les pyramides de Memphis au rang des merveil-

les du monde. C'eſt la grandeur des deſcriptions qui nous fait regarder Milton du moins comme l'imagination la plus forte & la plus ſublime. Auſſi ſon ſujet, peu fertile en beautés d'une autre eſpece, l'étoit-il infiniment en beautés de deſcriptions. Devenu, par ce ſujet, l'architecte du paradis terreſtre, il avoit à raſſembler, dans le court eſpace du jardin d'Eden, toutes les beautés que la nature a diſperſées ſur la terre pour l'ornement de mille climats divers. Porté, par le choix de ce même ſujet, ſur les bords de l'abyſme informe du cahos, il avoit à en tirer cette matiere premiere propre à former l'univers, à creuſer le lit des mers, à couronner la terre de montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les ſoleils, à les allumer, à déployer autour d'eux le pavillon des cieux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde, & cette fraîcheur printaniere dont ſa vive imagination embellit la nature nouvellement écloſe. Il avoit donc non ſeulement à nous préſenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs & les plus variés, qui, pour l'imagination des hommes ſont, encore deux cauſes univerſelles de plaiſir.

Il en eſt de l'imagination comme de l'eſprit: c'eſt par la contemplation & la combinaiſon, ſoit des tableaux de la nature, ſoit des idées philoſophiques, que, perfectionnant leur imagination ou leur eſprit, les poétes & les philoſophes parviennent également à exceller dans des genres très-différents, & dans leſquels il eſt également rare &, peut-être, également difficile de réuſſir.

Quel homme, en effet, ne ſent pas que la marche de l'eſprit humain doit être uniforme,

à quelque ſcience ou à quelque art qu'on l'applique? Si, pour plaire à l'eſprit, dit M. de Fontenelle, il faut l'occuper ſans le fatiguer; ſi l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes & premieres, dont la nouveauté, l'importance & la fécondité fixent fortement ſon attention; ſi l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui préſentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le ſujet ſoit un, ſimple, & par conſéquent facile à embraſſer, & où la variété ſe trouve identifiée à la ſimplicité (*b*); c'eſt pareillement à la triple combinaiſon, de la grandeur, de la nouveauté, de la variété & de la ſimplicité dans les tableaux, qu'eſt attaché le plus grand plaiſir de l'imagination. Si, par exemple, la vue ou la deſcription d'un grand lac nous eſt agréable, celle d'une mer calme & ſans bornes nous eſt ſans doute plus agréable encore; ſon immenſité eſt pour nous la ſource d'un plus grand plaiſir. Cependant, quelque beau que ſoit ce ſpectacle, ſon uniformité devient bien-tôt ennuyeuſe. C'eſt pourquoi, ſi, enveloppée de nuages noirs, & portée par les aquilons, la tempête, perſonnifiée par l'imagination du poëte, ſe détache du midi en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux; qui doute que la ſucceſſion rapide, ſimple & variée des tableaux effrayants que préſente le boûleverſement des mers, ne faſſe, à chaque inſtant, ſur notre imagination, des impreſſions nouvelles, ne fixe fortement notre attention, ne nous occupe ſans nous

(*b*) Il eſt bon de remarquer que la ſimplicité, dans un ſujet & dans une image, eſt une perfection relative à la foibleſſe de notre eſprit

fatiguer, & ne nous plaiſe par conſéquent davantage? Mais, ſi la nuit vient encore redoubler les horreurs de cette même tempête; & que les montagnes d'eau, dont la chaîne termine & ceintre l'horizon, ſoient à l'inſtant éclairées par les lueurs répétées & réfléchies des éclairs & des foudres; qui doute que cette mer obſcure, changée tout-à-coup en une mer de feu, ne forme, par la nouveauté unie à la grandeur & à la variété de cette image, un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination? Auſſi l'art du poëte, conſidéré purement comme deſcripteur, eſt de n'offrir à la vue que des objets en mouvement; & même de frapper, s'il peut, dans ſes deſcriptions, pluſieurs ſens à la fois. La peinture du mugiſſement des eaux, du ſifflement des vents & des éclats du tonnerre, pourroit-elle ne pas ajouter encore à la terreur ſecrette, &, par conſéquent, au plaiſir que nous fait éprouver le ſpectacle d'une mer en furie? Au retour du printemps, lorſque l'aurore deſcend dans les jardins de Marly, pour entr'ouvrir le calice des fleurs, en cet inſtant les parfums qu'elles exhalent, le gazouillement de mille oiſeaux, le murmure des caſcades, n'augmente-t-il pas encore le charme de ces boſquets enchantés? Tous les ſens ſont autant de portes par leſquelles les impreſſions agréables peuvent entrer dans nos ames: plus on en ouvre à la fois, plus il y pénetre de plaiſir.

On voit donc que, s'il eſt des idées généralement utiles aux nations comme inſtructives (telles ſont celles qui appartiennent directement aux ſciences), il en eſt auſſi d'univerſellement utiles comme

agréables; & que, différent, en ce point, de la probité, l'eſprit d'un particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

La concluſion de ce diſcours c'eſt que, tant en matiere d'eſprit qu'en matiere de morale, c'eſt toujours, de la part des hommes, l'amour ou la reconnoiſſance qui loue, la haine ou la vengeance qui mépriſe. L'intérêt eſt donc le ſeul diſpenſateur de leur eſtime: l'eſprit, ſous quelque point de vue qu'on le conſidere, n'eſt donc jamais qu'un aſſemblage d'idées neuves, intéreſſantes, & par conſéquent utiles aux hommes, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS III.

Si l'eſprit doit être conſidéré comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation.

CHAPITRE I.

JE vais examiner, dans ce diſcours, ce que peuvent ſur l'eſprit, la nature & l'éducation: pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *nature.*

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuſe d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos ſens: or les ſens ſont les ſources de toutes nos idées; privés d'un ſens, nous ſommes privés de toutes les idées qui y ſont relatives; un aveugle-né n'a, par cette raiſon, aucune idée des couleurs: il eſt donc évident que, dans cette ſignification, l'eſprit doit être en entier conſidéré comme un don de la nature.

Mais, ſi l'on prend ce mot dans une acception différente; & ſi l'on ſuppoſe qu'entre les hommes bien conformés, doués de tous leurs ſens, & dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de ſi grandes diffé-

rences, & des diſpoſitions ſi inégales à l'eſprit, que les uns ſoient organiſés pour être ſtupides, & les autres pour être ſpirituels, la queſtion devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord conſidérer la grande inégalité d'eſprit des hommes, ſans admettre entre les eſprits la même différence qu'entre les corps, dont les uns ſont foibles & délicats, lorſque les autres ſont forts & robuſtes. Qui pourroit, dira-t-on, à cet égard, occaſionner des différences dans la maniere uniforme dont la nature opére?

Ce raiſonnement, il eſt vrai, n'eſt fondé que ſur une analogie. Il eſt aſſez ſemblable à celui des aſtronomes qui concluroient que le globe de la lune eſt habité, parce qu'il eſt compoſé d'une matiere à peu près pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raiſonnement ſoit en lui-même, il doit cependant paroître démonſtratif; car enfin, dira-t-on, à quelle cauſe attribuer la grande inégalité d'eſprit qu'on remarque entre des hommes qui ſemblent avoir eu la même éducation?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord examiner ſi pluſieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation; &, pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation.*

Si, par *éducation*, on entend ſimplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux, & par les mêmes maîtres; en ce ſens, l'éducation eſt la méme pour une infinité d'hommes.

Mais, ſi l'on donne à ce mot une ſignification plus vraie & plus étendue, & qu'on y comprenne généralement tout ce qui ſert à notre inſtruction, alors je dis que perſonne ne reçoit la même éducation; parce que chacun a, ſi je l'oſe dire, pour

précepteurs, & la forme du gouvernement ſous lequel il vit, & ſes amis, & ſes maîtreſſes, & les gens dont il eſt entouré, & ſes lectures, & enfin le hazard, c'eſt-à-dire, une infinité d'événements dont notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement & les cauſes. Or, ce hazard a plus de part qu'on ne penſe à notre éducation. C'eſt lui qui met certains objets ſous nos yeux, nous occaſionne, en conſéquence, les idées les plus heureuſes, & nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le hazard, pour en donner quelques exemples, qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorſque les jardiniers en faiſoient jouer les pompes: ce fut lui qui inſpira ces jardiniers, lorſque, ne pouvant élever les eaux au deſſus de la hauteur de trente-deux pieds, ils en demanderent la cauſe à Galilée, & piquerent, par cette queſtion, l'eſprit & la vanité de ce philoſophe: ce fut enſuite ſa vanité, miſe en action par ce coup du hazard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ſes méditations, juſqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la peſanteur de l'air, trouvé la ſolution de ce problême.

Dans un moment où l'ame paiſible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune paſſion, c'eſt pareillement le hazard qui, l'attirant ſous une allée de pommiers, détacha quelques fruits de leurs branches, & donna à ce philoſophe la premiere idée de ſon ſyſtême: c'eſt réellement de ce fait dont il partit, pour examiner ſi la lune ne gravitoit pas vers la terre, avec la même force que les corps tombent ſur ſa ſurface. C'eſt donc au hazard que les grands génies ont dû ſouvent les idées les plus heureuſes. Combien de gens d'eſprit

reſtent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tranquillité d'ame, ou de la rencontre d'un jardinier, ou de la chûte d'une pomme !

Je ſens qu'on ne peut d'abord, ſans quelque peine, attribuer de ſi grands effets à des cauſes ſi éloignées & ſi petites en apparence (*a*). Cependant l'expérience nous apprend que, dans le phyſique comme dans le moral, les plus grands événements ſont ſouvent l'effet de cauſes preſqu'imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre n'ait dû, en partie, la conquête de la Perſe, à l'inſtituteur de la phalange Macédonienne ? que le chantre d'Achille animant ce prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la deſtruction de l'empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII ? que les pleurs de Véturie n'aient déſarmé Coriolan, n'aient affermi la puiſſance de Rome prête à ſuccomber ſous les efforts des Volſques, n'aient occaſionné ce long enchaînement de victoires qui changerent la face du monde ; & que ce ne ſoit,

(*a*) On lit dans l'année littéraire que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans ſa chûte, ſa jaquette ſe retrouſſe ; un dindon lui donne pluſieurs coups de bec ſur une partie très-délicate. Boileau en fut toute ſa vie incommodé : & de-là, peut-être, cette ſévérité de mœurs, cette diſette de ſentiment qu'on remarque dans tous ſes ouvrages ; de-là, ſa ſatyre contre les femmes, contre Lulli, Quinaut, & contre toutes les poéſies galantes. Peut-être ſon antipathie contre les dindons occaſionna-t-elle l'averſion ſécrette qu'il eut toujours pour les jéſuites, qui les ont apportés en France. C'eſt à l'accident qui lui étoit arrivé qu'on doit peut être ſa ſatyre ſur l'équivoque, ſon admiration pour Mr. Arnaud, & & ſon épitre ſur l'amour de Dieu ; tant il eſt vrai que ce ſont ſouvent des cauſes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie & toute la ſuite de nos idées.

par conſéquent, aux larmes de cette Véturie que l'Europe doit ſa ſituation préſente? Que de faits pareils *(b)* ne pourroit-on pas citer? Guſtave, dit M. l'abbé de Vertot, parcouroit vainement les provinces de la Suede; il erroit depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les montagnards, quoique prévenus par ſa bonne mine, par la grandeur de ſa taille & la force apparente de ſon corps, ne ſe fuſſent cependant pas déterminés à le ſuivre, ſi, le jour même où ce prince harangua les Dalécarliens, les anciens de la contrée n'euſſent remarqué que le vent du nord avoit toujours ſoufflé. Ce coup de vent leur parut un ſigne certain de la protection du ciel, & l'ordre d'armer en faveur du héros. C'eſt donc le vent du nord qui mit la couronne de Suede ſur la tête de Guſtave.

La plupart des événements ont des cauſes auſſi petites: nous les ignorons, parce que la plupart des hiſtoriens les ont ignorés eux-mêmes, ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il eſt vrai qu'à cet égard l'eſprit peut réparer leurs omiſſions; la connoiſſance de certains principes ſupplée facilement à la connoiſſance de certains faits. Ainſi, ſans m'arrêter davantage à prouver que le hazard joue dans ce monde un plus grand role qu'on ne penſe, je conclurai de ce que je viens de dire, que, ſi l'on comprend ſous le mot d'édu-

(b) Dans la minorité de Louis XIV, lorſque ce prince étoit prêt de ſe retirer en Bourgogne, ce fut, dit St. Evremont, le conſeil de M. de Turenne qui le retint à Paris & qui ſauva la France. Cependant un conſeil ſi important, ajoute cet illuſtre auteur, fit moins d'honneur à ce général que la défaite de cinq cens cavaliers. Tant il eſt vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des cauſes qui paroiſſent eloignées & petites.

cation généralement tout ce qui ſert à notre inſtruction, ce même hazard doit néceſſairement y avoir la plus grande part; & que perſonne n'étant exactement placé dans le même concours de circonſtances, perſonne ne reçoit préciſément la même éducation.

Ce fait poſé, qui peut aſſurer que la différence de l'éducation ne produiſe la différence qu'on remarque entre les eſprits? que les hommes ne ſoient ſemblables à ces arbres de la même eſpece, dont le germe, indeſtructible & abſolument le même, n'étant jamais ſemé exactement dans la même terre, ni préciſément expoſé aux mêmes vents, au même ſoleil, aux mêmes pluies, doit, en ſe développant, prendre néceſſairement une infinité de formes différentes. Je pourrois donc conclure que l'inégalité d'eſprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais, quelque vraie que fût cette concluſion, comme elle n'auroit rien que de vague, & qu'elle ſe réduiroit, pour ainſi dire, à un *peut-être*, je crois devoir conſidérer cette queſtion ſous un point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains & plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la queſtion à des points ſimples; remonter juſqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'eſprit; & ſe rappeller que l'homme ne fait que ſentir, ſe reſſouvenir, & obſerver les reſſemblances & les différences, c'eſt-à-dire, les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que ſa mémoire lui préſente; qu'ainſi la nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de diſpoſition à l'eſprit, qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de fineſſe, de ſens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention.

CHAPITRE II.

De la fineſſe des ſens.

LA plus ou moins grande perfection des organes des ſens, dans laquelle ſe trouve néceſſairement compriſe celle de l'organiſation intérieure, puiſque je ne juge ici de la fineſſe des ſens que par leurs effets, ſeroit-elle la cauſe de l'inégalité d'eſprit des hommes?

Pour raiſonner avec quelque juſteſſe ſur ce ſujet, il faut examiner ſi le plus ou le moins de fineſſe des ſens donne à l'eſprit ou plus d'étendue, ou plus de cette juſteſſe, qui, priſe dans ſa vraie ſignification, renferme toutes les qualités de l'eſprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des ſens n'influe en rien ſur la juſteſſe de l'eſprit, ſi les hommes, quelque impreſſion qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours appercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prouver qu'ils les apperçoivent, je choiſis le ſens de la vue pour exemple, comme celui auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées: Et je dis qu'à des yeux différents, ſi les mêmes objets paroiſſent plus ou moins grands ou petits, brillants ou obſcurs; ſi la toiſe, par exemple, eſt aux yeux de tel homme plus petite, la neige moins blanche, & l'ébene moins noire qu'aux yeux de tel autre; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets: la toiſe, en conſéquence, paroîtra toujours à leurs yeux plus grande que le pied; la neige, le plus blanc de tous les corps; & l'ébene, le plus noir de tous les bois.

Or, comme la juſteſſe d'eſprit conſiſte dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entr'eux; & qu'en répétant ſur les autres ſens ce que j'ai dit ſur celui de la vue, on arrivera toujours au même réſultat; j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organiſation, tant extérieure qu'intérieure, ne peut en rien influer ſur la juſteſſe de nos jugements.

Je dirai de plus que, ſi l'on diſtingue l'étendue, de la juſteſſe de l'eſprit, le plus ou le moins de fineſſe des ſens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant toujours le ſens de la vue pour exemple, n'eſt-il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'eſprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'excluſion des autres un homme, doué d'une vue très-fine, pourroit placer dans ſa mémoire. Or il eſt très-peu de ces objets imperceptibles par leur petiteſſe, qui, conſidérés, préciſément avec la même attention, par des yeux auſſi jeunes & auſſi exercés, ſoient apperçus des uns & échappent aux autres: mais la différence que la nature met, à cet égard, entre les hommes que j'appelle bien organiſés, c'eſt-à-dire, dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucun défaut (*a*), fût-elle infiniment plus conſidérable qu'elle ne l'eſt; je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune ſur l'étendue de l'eſprit.

(*a*) Je ne prétends parler, dans ce chapitre, que des hommes communément bien organiſés, qui ne ſont privés d'aucun ſens; & qui, d'ailleurs, ne ſont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la ſtupidité, ordinairement produites, l'une, par le découſu de la mémoire, & l'autre, par le défaut total de cette faculté.

Suppoſons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue ; enfin, deux hommes égaux en tout, excepté en fineſſe de ſens : dans cette hypotheſe, celui qui ſera doué de la vue la plus fine pourra, ſans contredit, placer dans ſa mémoire & comparer entr'eux pluſieurs de ces objets, que leur petiteſſe cache à celui dont l'organiſation eſt, à cet égard, moins parfaite : mais ces deux hommes ayant, par ma ſuppoſition, une mémoire également étendue, & capable, ſi l'on veut, de contenir deux mille objets-il eſt encore certain que le ſecond pourra remplacer, par des faits hiſtoriques, les objets qu'un moindre degré de fineſſe dans la vue ne lui aura pas permis d'appercevoir ; & qu'il pourra completter, ſi l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or, de ces deux hommes, ſi celui dont le ſens de la vue eſt le moins fin peut cependant dépoſer dans le magaſin de ſa mémoire un auſſi grand nombre d'objets que l'autre ; & ſi d'ailleurs ces deux hommes ſont égaux en tout, ils doivent, par conſéquent, faire autant de combinaiſons ; &, par ma ſuppoſition, avoir autant d'eſprit, puiſque l'étendue de l'eſprit ſe meſure par le nombre des idées & des combinaiſons. Le plus ou le moins de perfection dans l'organe de la vue ne peut, en conſéquence, qu'influer ſur le genre de leur eſprit, faire de l'un un peintre, un botaniſte, & de l'autre un hiſtorien & un politique ; mais elle ne peut en rien influer ſur l'étendue de leur eſprit. Auſſi ne remarque-t-on pas une conſtante ſupériorité d'eſprit & dans ceux qui ont le plus de fineſſe dans le ſens de la vue & de l'ouie, & dans ceux qui, par l'uſage habituel des lunettes & des cornets, mettroient par ce moyen, entr'eux & les autres hommes,

plus de différence que n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, ce n'est point à la plus ou moins grande perfection des organes, tant extérieurs, qu'intérieurs, des sens, qu'est attachée la supériorité de lumiere; & que c'est nécessairement d'une autre cause que dépend la grande inégalité des esprits.

CHAPITRE III.

De l'étendue de la mémoire.

LA conclusion du chapitre précédent fera, sans doute, chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes la cause de l'inégalité de leur esprit. La mémoire est le magasin où se déposent les sensations, les faits & les idées, dont les diverses combinaisons forment ce qu'on appelle *esprit*.

Les sensations, les faits & les idées doivent donc être regardés comme la matiere premiere de l'esprit. Or, plus le magasin de la mémoire est spacieux, plus il contient de cette matiere premiere; & plus, dira-t-on, l'on a d'aptitude à l'esprit.

Quelque fondé que paroisse ce raisonnement, peut-être, en l'approfondissant, ne le trouvera-t-on que spécieux. Pour y répondre pleinement, il faut premiérement examiner si la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organisés, est aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence: &, supposant cette différence effective, il faut secondement savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité des esprits.

Quant

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention ſeule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus ſans attention, ne feroient ſur nous que des impreſſions inſenſibles, & pareilles, à peu près, à celles qu'un lecteur reçoit ſucceſſivement de chacune des lettres qui compoſent la feuille d'un ouvrage. Il eſt donc certain que, pour juger ſi le défaut de mémoire eſt dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que, parmi les hommes, il en eſt beaucoup, comme ſaint Auguſtin & Montaigne le diſent d'eux-mêmes, qui, ne paroiſſant doués que d'une mémoire très-foible, ſont, par le deſir de ſavoir, parvenus cependant à mettre un aſſez grand nombre de faits & d'idées dans leur ſouvenir, pour être mis au rang des mémoires extraordinaires. Or, ſi le deſir de s'inſtruire ſuffit du moins pour ſavoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire eſt preſque entiérement factice: auſſi l'étendue de la mémoire dépend, 1) de l'uſage journalier qu'on en fait; 2) de l'attention avec laquelle on conſidere les objets que l'on y veut imprimer, & qui, vus ſans attention, comme je viens de le dire, n'y laiſſeroient qu'une trace légere & prompte à s'effacer; &, 3) de l'ordre dans lequel on range ſes idées. C'eſt à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire; & cet ordre conſiſte à lier enſemble toutes ſes idées, à ne charger par conſéquent ſa mémoire que d'objets qui, par leur nature ou la maniere dont on les conſidere, conſervent entr'eux aſſez de rapport pour ſe rappeller l'un l'autre.

Les fréquentes repréſentations des mêmes objets à la mémoire ſont, pour ainſi dire, autant de coups de burin qui les y gravent d'autant plus profondément qu'ils s'y repréſentent plus ſouvent (*a*). D'ailleurs, cet ordre ſi propre à rappeller les mêmes objets à notre ſouvenir nous donne l'explication de tous les phénomenes de la mémoire ; nous apprend que la ſagacité d'eſprit de l'un, c'eſt-à-dire, la promptitude avec laquelle un homme eſt frappé d'une vérité, dépend ſouvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement préſents à la mémoire ; que la lenteur d'eſprit d'un autre à cet égard, eſt, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la ſaiſir, en appercevoir tous les rapport, ſans rejeter toutes les premieres idées qui ſe préſentent à ſon ſouvenir, ſans bouleverſer tout le magazin de ſa mémoire, pour y chercher les idées qui ſe lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens ſont inſenſibles à l'expoſition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs penſées, en réveillent un grand nombre dans leur eſprit : c'eſt un éclair qui jette un jour rapide ſur tout l'horizon de leurs idées. C'eſt donc à l'ordre qu'on doit ſouvent la ſagacité de ſon eſprit, & toujours l'étendue de ſa mémoire : c'eſt auſſi le defaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive abſolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroiſſent être doués de la mémoire la plus étendue.

(*a*) La mémoire, dit M. Locke, eſt une table d'airain remplie de caracteres que le temps efface inſenſiblement, ſi l'on n'y repaſſe quelquefois le burin.

Voilà pourquoi le ſavant dans les langues & l'hiſtoire, qui, par le ſecours de l'ordre chronologique, imprime & conſerve facilement dans ſa mémoire des mots, des dates & des faits hiſtoriques, ne peut ſouvent y retenir la preuve d'un vérité morale, la démonſtration d'une vérité géométrique, ou le tableau d'un payſage qu'il aura long-temps conſidéré : en effet, ces ſortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reſte des faits ou des idées dont il a rempli ſa mémoire, ils ne peuvent s'y repréſenter fréquemment, s'y imprimer profondément, ni, par conſéquent, s'y conſerver long-temps.

Telle eſt la cauſe productrice de toutes les différentes eſpeces de mémoire, & la raiſon pour laquelle ceux qui ſavent le moins dans un genre, ſont ceux qui, dans ce même genre, communément oublient le plus.

Il paroît donc que la grande mémoire eſt, pour ainſi dire, un phénomene de l'ordre ; qu'elle eſt preſque entiérement factice ; & qu'entre les hommes que j'appelle bien organiſés, cette grande inégalité de mémoire eſt moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais, en ſuppoſant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes fût entiérement l'ouvrage de la nature, & fût auſſi conſidérable en effet qu'elle l'eſt en apparence ; je dis qu'elle ne pourroit en rien influer ſur l'étendue de leur eſprit, 1) parce que le grand eſprit, comme je vais le montrer, ne ſuppoſe pas la très-grande mémoire ; &, 2) parce que tout homme eſt doué d'une mémoire ſuffiſante pour s'élever au plus haut degré d'eſprit.

Avant de prouver la premiere de ces propoſitions, il faut obſerver que, ſi la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité, l'homme d'eſprit ne paroît quelquefois manquer de mémoire, que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire*, qu'on en reſtreint la ſignification au ſeul ſouvenir des noms, des dates, des lieux & des perſonnes pour leſquels les gens d'eſprit ſont ſans curioſité, & ſe trouvent ſouvent ſans mémoire. Mais, en comprenant dans la ſignification de ce mot le ſouvenir ou des idées, ou des images, ou des raiſonnements, aucun d'eux n'en eſt privé : d'où il réſulte qu'il n'eſt point d'eſprit ſans mémoire.

Cette obſervation faite, il faut ſavoir quelle étendue de mémoire ſuppoſe le grand eſprit. Choiſiſſons pour exemple deux hommes illuſtres dans des genres différents, tels que Locke & Milton ; examinons ſi la grandeur de leur eſprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux ſur Locke ; & ſi l'on ſuppoſe qu'éclairé par une idée heureuſe, ou par la lecture d'Ariſtote, de Gaſſendi, ou de Montaigne, ce philoſophe ait apperçu dans les ſens l'origine commune de toutes nos idées ; on ſentira que, pour déduire tout ſon ſyſtême de cette premiere idée, il lui falloit moins d'étendue dans la mémoire que d'opiniâtreté dans la méditation ; que la mémoire la moins étendue ſuffiſoit pour contenir tous les objets, de la comparaiſon deſquels devoit réſulter la certitude de ſes principes, pour lui en développer l'enchaînement, & lui faire, par conſéquent, mériter & obtenir le titre de grand eſprit.

A l'égard de Milton, ſi je le regarde ſous le point de vue où, de l'aveu général, il eſt infiniment ſupérieur aux autres poëtes ; ſi je conſidere uniquement

la force, la grandeur, la vérité, & enfin la nouveauté de ſes images poétiques ; je ſuis obligé d'avouer que la ſupériorité de ſon eſprit en ce genre ne ſuppoſe point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque grandes, en effet, que ſoient les compoſitions de ſes tableaux (telle eſt celle où, réuniſſant l'éclat du feu à la ſolidité de la matiere terreſtre, il peint le terrein de l'enfer brûlant d'un feu ſolide, comme le lac brûloit d'un feu liquide) ; quelque grandes, dis-je, que ſoient ſes compoſitions ; il eſt évident que le nombre des images hardies, & propres à former de pareils tableaux, doit être extrêmement borné ; que, par conſéquent, la grandeur de l'imagination de ce poëte eſt moins l'effet d'une grande étendue de mémoire que d'une méditation profonde ſur ſon art. C'eſt cette méditation qui, lui faiſant chercher la ſource des plaiſirs de l'imagination, la lui a fait appercevoir & dans l'aſſemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais & bien proportionnés, & dans le choix conſtant de ces expreſſions fortes qui ſont, pour ainſi dire, les couleurs de la poéſie, & par leſquelles il a rendu ſes deſcriptions viſibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne, en note, la traduction d'un morceau de poéſie angloiſe (*a*). Cette traduction, & les exemples précédents,

(*a*) C'eſt une jeune fille que l'amour éveille & conduit, avant l'aurore, dans un vallon : elle y attend ſon amant, chargé, au lever du ſoleil, d'offrir un ſacrifice aux dieux. Son ame, dans la ſituation douce où la met l'eſpoir d'un bonheur prochain, ſe prête en l'attendant, au plaiſir de contempler les beautés de la nature, & du lever de l'aſtre qui doit ramener près d'elle l'objet de ſa tendreſſe. Elle s'exprime ainſi :

prouveront, je crois, à ceux qui décompoſeront les ouvrages des hommes illuſtres, que le grand eſprit ne ſuppoſe point la grande mémoire. J'ajouterai

„ Déja le ſoleil dore la cime „ de ces chênes antiques : & „ les flots de ces torrents pré- „ cipités, qui mugiſſent entre „ les rochers, ſont brillantés „ par ſa lumiere. J'apper- „ çois déja le ſommet de ces „ montagnes *velues* d'où s'é- „ lancent ces voûtes, qui, à „ demi jettées dans les airs, „ offrent un abri formidable „ au ſolitaire qui s'y retire. „ Nuit, acheve de replier tes „ voiles. Feux folets, qui „ égarez le voyageur incer- „ tain, retirez-vous dans les „ fondrieres & les fanges ma- „ récageuſes : & toi, ſoleil, „ dieu des cieux, qui remplis „ l'air d'une chaleur vivifian- „ te, qui ſemes les perles „ de la roſée ſur les fleurs de „ ces prairies, & qui rends la „ couleur aux beautés variées „ de la nature, reçois mon „ premier hommage, hâte ta „ courſe : ton retour m'an- „ nonce celui de mon amant. „ Libre des ſoins pieux qui „ le retiennent encore aux „ pieds des autels, l'amour „ va bientôt le ramener aux „ miens. Que tout ſe reſ- „ ſente de ma joie ! que tout „ béniſſe le lever de l'aſtre „ qui nous éclaire ! Fleurs, „ qui renfermez dans votre „ ſein les odeurs que la froide „ nuit y condenſe, ouvrez „ vos calices; exhalez dans les „ airs vos vapeurs embau- „ mées. Je ne ſais ſi la vo- „ luptueuſe ivreſſe qui rem- „ plit mon ame embellit tout „ ce que mes yeux apperçoi- „ vent ; mais le ruiſſeau qui „ ſerpente dans les contours „ de ces vallées, m'enchante „ par ſon murmure. Le zé- „ phir me careſſe de ſon ſou- „ fle. Les plantes *ambrées*, „ preſſées ſous mes pas, por- „ tent à mon odorat des bouf- „ fées de parfums. Ah ! ſi „ le bonheur daigne quelque- „ fois viſiter le ſéjour des „ mortels, c'eſt ſans doute en „ ces lieux qu'il ſe retire . . . „ Mais quel trouble ſecret „ m'agite ? Déja l'impatience „ mêle ſon poiſon aux dou- „ ceur de mon attente ; déja „ ce vallon a perdu de ſes „ beautés. La joie eſt elle „ donc ſi paſſagére ? Nous „ eſt-elle auſſi facilement en- „ levée que le duvet léger „ de ces plantes l'eſt par le „ ſouffle du zéphir ? C'eſt en „ vain que j'ai recours à l'eſ- „ pérance flatteuſe ; chaque „ inſtant accroit mon trouble. „ Il ne vient point ! . . . Qui „ le retient loin de moi ? Quel „ devoir plus ſacré que celui „ de calmer les inquiétudes

même que l'extrême étendue de l'un eſt abſolument excluſif de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'eſprit faute de nourriture, la vaſte

„ d'une amante ? . . . Mais, „ que dis-je ? Fuyez, ſoupçons jaloux, injurieux à ſa „ fidélité, & faits pour éteindre ſa tendreſſe. Si la jalouſie croit près de l'amour, „ elle l'étouffe, ſi on ne l'en „ détache ; c'eſt le lierre qui, „ d'une chaîne verte, embraſſe, „ mais deſſeche le tronc qui „ lui ſert d'appui. Je connois „ trop mon amant pour douter de ſa tendreſſe. Il a, „ comme moi, loin de la „ pompe des cours, cherché „ l'aſyle tranquille des campagnes : la ſimplicité de mon „ cœur & de ma beauté „ l'ont touché ; mes voluptueuſes rivales le rappelleroient vainement dans leurs „ bras. Seroit-il ſéduit par „ les avances d'une coquetterie qui ternit, ſur les joues „ d'une jeune fille, la neige „ de l'innocence & l'incarnat „ de la pudeur, & qui les „ peint du blanc de l'art & „ du fard de l'éffronterie ? „ Que ſais-je ? Son mépris „ pour elles n'eſt, peut-être, „ qu'un piege pour moi. Puis-je ignorer les préjugés des „ hommes, & l'art qu'ils emploient pour nous ſéduire. „ Nourris dans le mépris de „ notre ſéxe, ce n'eſt point „ nous, c'eſt leurs plaiſirs „ qu'ils aiment. Les cruels „ qu'ils ſont ! ils ont mis au „ rang des vertus & les fureurs barbares de la vengeance & l'amour forcené „ de la patrie ; & jamais, „ parmi les vertus, ils n'ont „ compté la fidélité ! C'eſt „ ſans remords qu'ils abuſent l'innocence. Souvent „ leur vanité contemple, „ avec délices, le ſpectacle de „ nos douleurs. Mais, non ; „ éloignez-vous de moi, odieuſes penſées ; mon amant „ va ſe rendre en ces lieux. „ Je l'ai mille fois éprouvé : „ dés que je l'apperçois, mon „ ame agitée ſe calme ; j'oublie ſouvent de trop juſtes „ ſujets de plainte ; près de „ lui, je ne ſais qu'être heureuſe. . . . Cependant s'il „ me trahiſſoit ; ſi dans le „ moment que mon amour „ l'excuſe, il conſommoit, „ entre les bras d'une autre, „ le crime de l'infidélité : que „ toute la nature s'arme pour „ ma vengeance ! qu'il périſſe ! . . . Que dis-je ? Eléments, ſoyez ſourds à mes „ cris ; terre, n'ouvre point „ tes gouffres profonds ; laiſſe „ ce monſtre marcher le temps „ preſcrit ſur ta brillante ſurface. Qu'il commette encore de nouveaux crimes ;

érudition, par une ſurabondance d'aliment, l'a ſouvent étouffé. Il ſuffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'uſage différent que doivent faire de leur temps deux hommes qui veulent ſe rendre ſupérieurs aux autres, l'un en eſprit, & l'autre en mémoire.

Si l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage d'idées neuves; & ſi toute idée neuve n'eſt qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets; celui qui veut ſe diſtinguer par ſon eſprit doit néceſſairement employer la plus grande partie de ſon temps à l'obſervation des rapports divers que les objets ont entr'eux, & n'en conſommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans ſa mémoire. Au contraire, celui qui veut ſurpaſſer les autres en étendue de mémoire doit, ſans perdre ſon temps à méditer & à comparer les objets entr'eux, employer les journées entieres à ſans ceſſe emmagaziner de nouveaux objets dans ſa mémoire. Or, par un uſage ſi différent de leur temps, il eſt évident que le premier de ces deux hommes doit être auſſi inférieur en mémoire au ſecond, qu'il lui ſera ſupérieur en eſprit: vérité qu'avoit vraiſemblablement apperçue Deſcartes, lorſqu'il dit que, pour perfectionner ſon eſprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non ſeulement le très-grand eſprit ne ſuppoſe pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un eſt toujours excluſive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce chapitre, & prouver que ce n'eſt point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des eſprits, il ne me reſte plus qu'à montrer que les hommes, communément

„ qu'il faſſe couler encore „ les larmes des amantes trop „ crédules, &, ſi le ciel les „ venge & le punit, que ce „ ſoit du moins à la priére „ d'une autre infortunée, &c.

bien organiſés, ſont tous doués d'une étendue de mémoire ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, eſt, à cet égard, aſſez favoriſé de la nature, ſi le magazin de ſa mémoire eſt capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel qu'en les comparant ſans ceſſe entr'eux, il puiſſe toujours y appercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ſes idées, &, par conſéquent, donner toujours plus d'étendue à ſon eſprit. Or, ſi trente ou quarante objets, comme le démontre la géométrie, peuvent ſe comparer entr'eux de tant de manieres, que, dans le cours d'une longue vie, perſonne ne puiſſe en obſerver tous les rapports, ni en déduire toutes les idées poſſibles; & ſi, parmi les hommes que j'appelle bien organiſés, il n'en eſt aucun dont la mémoire ne puiſſe contenir non ſeulement tous les mots d'une langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux & de perſonnes, & enfin un nombre d'objets beaucoup plus conſidérable que celui de ſix ou ſept mille ; j'en conclurai hardiment que tout homme bien organiſé eſt doué d'une capacité de mémoire bien ſupérieure à celle dont il peut faire uſage pour l'accroiſſement de ſes idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à ſon eſprit; & qu'ainſi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cauſe de l'inégalité de leur eſprit, cette derniere inégalité eſt uniquement l'effet ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils obſervent les rapports des objets entr'eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur ſouvenir. Il eſt, en effet, des objets ſtériles, & qui, tels que les dates, les noms des lieux, des perſonnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, ſans pouvoir produire ni idée neuve, ni idée intéreſſante pour le public.

L'inégalité des eſprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les ſuccès ont été les plus brillants dans les colleges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'eſt que la comparaiſon & l'application heureuſe des regles du Deſpautere, qui font les bons écoliers, ne prouvent nullement que, dans la ſuite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue ſur des objets de la comparaiſon deſquels réſultent des idées intéreſſantes pour le public : & c'eſt pourquoi l'on eſt rarement grand homme, ſi l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choſes inutiles.

CHAPITRE IV.

De l'inégale capacité d'attention.

J'AI fait voir que ce n'eſt point de la perfection plus ou moins grande, & des organes des ſens, &de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des eſprits. On n'en peut donc chercher la cauſe que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'eſt l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire, qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugements vrais ou faux ; & que c'eſt enfin à cette attention que nous devons preſque toutes nos idées ; il eſt, dira-t-on, évident que c'eſt de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur eſprit.

En effet, ſi le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indiſpoſition, ſuffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention ſuivie, c'eſt ſans doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainſi dire, inſenſibles, & par conſéquent à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entr'eux, & leur inégale diſpoſition à l'eſprit : d'où l'on conclura que l'eſprit eſt purement un don de la nature.

Quelque vraiſemblable que ſoit ce raiſonnement, il n'eſt cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, & qui contraints, par la douleur, de fixer toute leur attention ſur leur état, ne peuvent la porter ſur des objets propres à perfectionner leur eſprit, ni, par conſéquent, être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organiſés ; on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles & délicats, devroient, conſéquemment au raiſonnement précédent, avoir moins d'eſprit que les gens bien conſtitués, paroiſſent ſouvent, à cet égard, les plus favoriſés de la nature.

Dans les gens ſains & robuſtes qui s'appliquent aux arts & aux ſciences, il ſemble que la force du tempérament, en leur donnant un beſoin preſſant du plaiſir, les détourne plus ſouvent de l'étude & de la méditation, que la foibleſſe du tempérament, par de légeres & fréquentes indiſpoſitions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'entre les hommes à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le ſuccès ſur lequel on meſure la force de l'eſprit paroît entierement dépendre & des diſtractions plus ou moins grandes occaſion-

nées par la différence des goûts, des fortunes, des états, & du choix plus ou moins heureux des ſujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on ſe ſert pour compoſer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit, & enfin, des objets que le hazard préſente journellement ſous nos yeux. Il ſemble que, dans le concours des accidents néceſſaires pour former un homme d'eſprit, la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne ſoit d'aucune conſidération. Auſſi l'inégalité d'eſprit occaſionnée par la différente conſtitution des hommes, eſt-elle inſenſible. Auſſi n'a-t-on, par aucune obſervation exacte, pu juſqu'à préſent déterminer l'eſpece de tempérament le plus propre à former des gens de génie ; & ne peut-on encore ſavoir leſquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou ſanguins, ont le plus d'aptitude à l'eſprit.

Au reſte, quoique cette réponſe ſommaire pût ſuffire pour réfuter un raiſonnement qui n'eſt fondé que ſur des vraiſemblances ; cependant, comme cette queſtion eſt fort importante, il faut, pour la réſoudre avec préciſion, examiner ſi le défaut d'attention eſt dans les hommes, ou l'effet d'une impuiſſance phyſique de s'appliquer, ou d'un deſir trop foible de s'inſtruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organiſés ſont capables d'attention, puiſque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, & peuvent concevoir les premieres propoſitions d'Euclide. Or, tout homme, capable de concevoir ces premieres propoſitions, a la puiſſance phyſique de les entendre toutes : en effet, en géométrie comme en toutes les autres ſciences, la facilité plus ou moins grande avec laquelle on ſai-

ſit une vérité dépend du nombre plus ou moins grand de propoſitions antécédentes que, pour la concevoir, il faut avoir préſentes à la mémoire. Or, ſi tout homme bien organiſé, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, peut placer dans ſa mémoire un nombre d'idées fort ſupérieur à celui qu'exige la démonſtration de quelque propoſition de géométrie que ce ſoit ; & ſi, par le ſecours de l'ordre & par la repréſentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, ſe les rendre aſſez familieres & aſſez habituellement preſentes pour ſe les rappeller ſans peine ; il s'enſuit que chacun a la puiſſance phyſique de ſuivre la démonſtration de toute vérité géométrique ; & qu'après s'être élevé, de propoſitions en propoſitions & d'idées analogues en idées analogues, juſqu'à la connoiſſance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propoſitions, tout homme peut concevoir la centieme avec la même facilité que la deuxieme, qui eſt auſſi diſtante de la premiere que la centieme l'eſt de la quatre-vingt-dix-neuvieme.

Maintenant, il faut examiner ſi le degré d'attention néceſſaire pour concevoir la démonſtration d'une vérité géométrique ne ſuffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illuſtres. C'eſt à ce deſſein que je prie le lecteur d'obſerver avec moi la marche que tient l'eſprit humain, ſoit qu'il découvre une vérité, ſoit qu'il en ſuive ſimplement la démonſtration. Je ne tire point mon exemple de la géométrie, dont la connoiſſance eſt étrangere à la plupart des hommes ; je le prends dans la morale, & je me propoſe ce problême : *Pourquoi les conquêtes injuſtes ne deshonorent-elles point autant les nations que les vols deshonorent les particuliers ?*

Pour réſoudre ce problême moral, les idées qui ſe préſenteront les premieres à mon eſprit ſont les idées de juſtice qui me ſont les plus familieres : je la conſidérerai donc entre particuliers ; & je ſentirai que des vols, qui troublent & renverſent l'ordre de la ſociété, ſont, avec juſtice, regardés comme infâmes.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux nations les idées que j'ai de la juſtice entre citoyens ; cependant, à la vue de tant de guerres injuſtes, entrepriſes de tous les temps par des peuples qui ſont l'admiration de la terre, je ſoupçonnerai bientôt que les idées de la juſtice conſidérée par rapport à un particulier ne ſont point applicables aux nations : ce ſoupçon ſera le premier pas que fera mon eſprit pour parvenir à la découverte qu'il ſe propoſe. Pour éclaircir ce ſoupçon, j'écarterai d'abord les idées de juſtice qui me ſont les plus familieres : je rappellerai à ma mémoire, & j'en rejetterai ſucceſſivement une infinité d'idées, juſqu'au moment où j'appercevrai que, pour réſoudre cette queſtion, il faut d'abord ſe former des idées nettes & générales de la juſtice ; &, pour cet effet, remonter juſqu'à l'établiſſement des ſociétés, juſqu'à ces temps reculés où l'on en peut mieux appercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raiſon pour laquelle les principes de la juſtice conſidérée par rapport aux citoyens ne ſeroient pas applicables aux nations.

Tel ſera, ſi je l'oſe dire, le ſecond pas de mon eſprit. Je me repréſenterai, en conſéquence, les hommes abſolument privés de la connoiſſance des loix, des arts, & à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois diſperſés dans les bois comme les autres ani-

maux voraces; je vois que, trop foibles avant l'invention des armes pour réſiſter aux bêtes féroces, ces premiers hommes, inſtruits par le danger, le beſoin ou la crainte, ont ſenti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de ſe raſſembler en ſociété, & de former une ligue contre les animaux leurs ennemis communs. J'apperçois enſuite que ces hommes, ainſi raſſemblés & devenus bien-tôt ennemis par le deſir qu'ils eurent de poſſéder les mêmes choſes, durent s'armer pour ſe les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus ſpirituel, qui inventa des armes & lui dreſſa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens; que la force & l'adreſſe furent par conſéquent les premiers titres de propriété; que la terre appartint premiérement au plus fort, & enſuite au plus fin; que ce fut d'abord à ces ſeuls titres qu'on poſſéda tout: mais qu'enfin, éclairés par leur malheur commun, les hommes ſentirent que leur réunion ne leur ſeroit point avantageuſe, & que les ſociétés ne pourroient ſubſiſter, ſi, à leurs premieres conventions, ils n'en ajoutoient de nouvelles, par leſquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adreſſe, & tous, en général, ſe garantîſſent réciproquement la conſervation de leur vie & de leurs biens, & s'engageaſſent à s'armer contre l'infracteur de ces conventions; que ce fut ainſi que, de tous les intérêts des particuliers, ſe forma un intérêt commun, qui dut donner aux différentes actions les noms de juſtes, de permiſes & d'injuſtes, ſelon qu'elles étoient utiles, indifférentes ou nuiſibles aux ſociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la ſource des vertus humaines: je vois

que, ſans la ſenſibilité à la douleur & au plaiſir phyſique, les hommes, ſans deſirs, ſans paſſions, également indifférents à tout, n'euſſent point connu d'intérêt perſonnel; que, ſans intérêt perſonnel, ils ne ſe fuſſent point raſſemblés en ſociété, n'euſſent point fait entr'eux de conventions, qu'il n'y eût point eu d'intérêt général, par conſéquent point d'actions juſtes ou injuſtes; & qu'ainſi la ſenſibilité phyſique & l'intérêt perſonnel ont été les auteurs de toute juſtice (*a*).

Cette vérité, appuyée ſur cet axiome de juriſprudence, *L'intérêt eſt la meſure des actions des hommes*, & confirmée d'ailleurs par mille faits, me prouve que, vertueux ou vicieux, ſelon que nos paſſions ou nos goûts particuliers ſont conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons ſi néceſſairement à notre bien particulier, que le légiſlateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaiſirs temporels qu'ils ſont quelquefois obligés d'y ſacrifier.

Ce principe établi, mon eſprit en tire les conſéquences: & j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier ſe trouve en oppoſition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, ſi les légiſlateurs n'euſſent toujours propoſé de grandes récompenſes à la vertu; & qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'uſurpation, ils n'euſſent ſans ceſſe oppoſé la digue du déshonneur & du ſupplice: je vois donc que la peine & la récompenſe ſont les deux ſeuls liens par leſquels ils ont pu tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt gé-

(*a*) On ne peut nier cette propoſition, ſans admettre les idées innées.

néral

néral: & j'en conclus que les loix faites pour le bonheur de tous ne ſeroient obſervées par aucun, ſi les magiſtrats n'étoient armés de la puiſſance néceſſaire pour en aſſurer l'exécution. Sans cette puiſſance, les loix, violées par le plus grand nombre, ſeroient, avec juſtice, enfreintes par chaque particulier; parce que les loix n'ayant que l'utilité publique pour fondement, ſi-tôt que, par une infraction générale, ces loix deviennent inutiles, dès-lors elles ſont nulles & ceſſent d'être des loix; chacun rentre en ſes premiers droits; chacun ne prend conſeil que de ſon intérêt particulier, qui lui défend avec raiſon d'obſerver des loix qui deviendroient préjudiciables à celui qui en ſeroit l'obſervateur unique. Et c'eſt pourquoi, ſi, pour la ſureté des grandes routes, ont eût défendu d'y marcher avec des armes; & que, faute de maréchauſſée, les grands chemins fuſſent infeſtés de voleurs; que cette loi, par conſéquent, n'eût point rempli ſon objet; je dis qu'un homme pourroit non ſeulement y voyager avec des armes & violer cette convention ou cette loi ſans injuſtice, mais qu'il ne pourroit même l'obſerver ſans folie.

Après que mon eſprit eſt ainſi, de degrés en degrés, parvenu à ſe former des idées nettes & générales de la juſtice; après avoir reconnu qu'elle conſiſte dans l'obſervation exacte des conventions que l'intérêt commun, c'eſt-à-dire, l'aſſemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne reſte à mon eſprit qu'à faire aux nations l'application de ces idées de la juſtice. Eclairé par les principes ci-deſſus établis, j'apperçois d'abord que toutes les nations n'ont point fait entr'elles de conventions par leſquelles elles ſe garantiſſent réciproquement la poſſeſſion des pays qu'elles occupent & des biens

qu'elles poſſedent. Si j'en veux découvrir la cauſe, ma mémoire, en me retraçant la carte générale du monde, m'apprend que les peuples n'ont point fait entr'eux de ces ſortes de conventions; parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt auſſi preſſant que les particuliers; parce que les nations peuvent ſubſiſter ſans conventions entr'elles, & que les ſociétés ne peuvent ſe maintenir ſans loix. D'où je conclus que les idées de la juſtice, conſidérée de nation à nation ou de particulier à particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'egliſe & les rois permettent la traite des negres; ſi le chrétien, qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la diſſenſion dans les familles, bénit le négociant qui court la Côte-d'Or ou le Sénégal, pour échanger contre des negres les marchandiſes dont les Africains ſont avides; ſi, par ce commerce, les Européans entretiennent ſans remords des guerres éternelles entre ces peuples; c'eſt que, ſauf les traités particuliers & des uſages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens, l'égliſe & les rois penſent que les peuples ſont, les uns à l'égard des autres, préciſément dans le cas des premiers hommes avant qu'ils euſſent formé des ſociétés, qu'ils connuſſent d'autres droits que la force & l'adreſſe, qu'il y eût entr'eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, & qu'il pût, par conſéquent, y avoir aucun vol & aucune injuſtice. A l'égard même des traités particuliers que les nations contractent entr'elles, ces traités n'ayant jamais été garantis par un aſſez grand nombre de nations, je vois qu'ils n'ont preſque jamais pu ſe maintenir par la force; & qu'ils ont par conſéquent, comme des loix ſans force, dû ſouvent reſter ſans exécution.

Lorſqu'en appliquant aux nations les idées générales de la juſtice, mon eſprit aura réduit la queſtion à ce point, pour découvrir enſuite pourquoi le peuple qui enfreint les traités faits avec un autre peuple, eſt moins coupable que le particulier qui viole les conventions faites avec la ſociété; & pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injuſtes déshonorent moins une nation que les vols n'aviliſſent un particulier; il ſuffit de rappeller à ma mémoire la liſte de tous les traités violés de tous les temps & par tous les peuples: alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité que, ſans égard à ſes traités, toute nation profitera des temps de trouble & de calamités pour attaquer ſes voiſins à ſon avantage, les conquérir, ou du moins les mettre hors d'état de lui nuire. Or chaque nation, inſtruite par l'hiſtoire, peut conſidérer cette probabilité comme aſſez grande, pour ſe perſuader que l'infraction d'un traité, qu'il eſt avantageux de violer, eſt une clauſe tacite de tous les traités qui ne ſont proprement que des trèves; & qu'en ſaiſiſſant, par conſéquent, l'occaſion favorable d'abaiſſer ſes voiſins, elle ne fait que les prévenir; puiſque tous les peuples, forcés de s'expoſer au reproche d'injuſtice ou au joug de la ſervitude, ſont réduits à l'alternative d'être eſclaves ou ſouverains.

D'ailleurs, ſi, dans toute nation, l'état de conſervation eſt un état dans lequel il eſt preſque impoſſible de ſe maintenir; & ſi le terme de l'aggrandiſſement d'un empire doit, ainſi que le prouve l'hiſtoire des Romains, être regardé comme un préſage preſque certain de ſa décadence; il eſt évident que chaque nation peut même ſe croire d'autant plus autoriſée à ces conquêtes qu'on ap-

pelle injuſtes, que, ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux nations contre une troiſieme, autant de ſureté qu'un particulier en trouve dans la garantie de ſa nation contre un autre particulier, le traité en doit être d'autant moins ſacré que l'exécution en eſt plus incertaine.

C'eſt lorſque mon eſprit a percé juſqu'à cette derniere idée, que je découvre la ſolution du problême de morale que je m'étois propoſé. Alors je ſens que l'infraction des traités, & cette eſpece de brigandage entre les nations, doit, comme le prouve le paſſé, garant en ceci de l'avenir, ſubſiſter juſqu'à ce que tous les peuples, ou du moins le plus grand nombre d'entr'eux, aient fait des conventions générales; juſqu'à ce que les nations, conformément au projet de Henri IV. ou de l'abbé de Saint-Pierre, ſe ſoient réciproquement garanti leurs poſſeſſions, ſe ſoient engagées à s'armer contre le peuple qui voudroit en aſſujettir un autre, & qu'enfin le hazard ait mis une telle diſproportion entre la puiſſance de chaque état en particulier & celle de tous les autres réunis, que ces conventions puiſſent ſe maintenir par la force, que les peuples puiſſent établir entr'eux la même police qu'un ſage légiſlateur met entre les citoyens, lorſque, par la récompenſe attachée aux bonnes actions, & les peines infligées aux mauvaiſes, il néceſſite les citoyens à la vertu en donnant à leur probité l'intérêt perſonnel pour appui.

Il eſt donc certain que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injuſtes, moins contraires aux loix de l'équité, & par conſéquent moins criminelles que les vols entre particuliers, ne doivent point autant déshonorer une nation que les vols déshonorent un citoyen.

Ce problême moral réſolu, ſi l'on obſerve la marche que mon eſprit a tenu pour le réſoudre, on verra que je me ſuis d'abord rappellé les idées qui m'étoient les plus familieres; que je les ai comparées entr'elles, obſervé leurs convenances & leurs diſconvenances relativement à l'objet de mon examen; que j'ai enſuite rejeté ces idées, que je m'en ſuis rappellé d'autres; & que j'ai répété ce même procédé juſqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait préſenté les objets de la comparaiſon deſquels devoit réſulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'eſprit eſt toujours la même, ce que je dis ſur la maniere de découvrir une vérité doit s'appliquer généralément à toutes les vérités. Je remarquerai ſeulement, à ce ſujet, que, pour faire une découverte, il faut néceſſairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, & qu'en conſéquence on veuille ſavoir ſi tous les hommes bien organiſés ſont réellement doués d'une attention ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées il faut comparer les opérations de l'eſprit, lorſqu'il fait la découverte, ou qu'il ſuit ſimplement la démonſtration d'une vérité; & examiner laquelle de ces opérations ſuppoſe le plus d'attention.

Pour ſuivre la démonſtration d'une propoſition de géométrie, il eſt inutile de rappeller beaucoup d'objets à ſon eſprit; c'eſt au maître à préſenter aux yeux de ſon éleve les objets propres à donner la ſolution du problême qu'il lui propoſe. Mais, ſoit qu'un homme découvre une vérité, ſoit qu'il en ſuive la démonſtration, il doit, dans l'un & l'autre

cas, obſerver également les rapports qu'on entr'eux les objets qne ſa mémoire ou ſon maître lui préſentent. Or, comme on ne peut, ſans un hazard ſingulier, ſe repréſenter uniquement les idées néceſſaires à la découverte d'un vérité, & n'en conſidérer préciſément que les faces ſous leſquelles on doit les comparer entr'elles ; il eſt evident que, pour faire une découverte, il faut rappeller à ſon eſprit une multitude d'idées étrangeres à l'objet de la recherche, & en faire une infinité de comparaiſons inutiles ; comparaiſons inutiles ; comparaiſons dont la multiplicité peut rebuter. On doit dont conſommer infiniment plus de temps pour découvrir une vérité que pour en ſuivre la démonſtration : mais la découverte de cette verité n'exige en aucun inſtant plus d'effort d'attention que n'en ſuppoſe la ſuite d'une démonſtration.

Si, pour s'en aſſurer, l'on obſerve l'étudiant en géométrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à conſidérer les figures géométriques que le maître met ſous ſes yeux, que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui préſenteroit ſa mémoire, ſon eſptit eſt à la fois occupé du double ſoin, & de conſidérer ces figures, & de découvrir les rapports qu'elles ont entr'elles : d'où il ſuit que l'attention néceſſaire pour ſuivre la démonſtration d'une propoſition de géométrie, ſuffit pour découvrir une vérité. Il eſt vrai, dans ce dernier cas, l'attention doit être plus continue : mais cette continuité d'attention n'eſt proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, ſi tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, ſont capables d'apprendre à lire & d'appendre leur langue, ils ſont tous capables non ſeulement de l'attention

vive, mais encore de l'attention continue, qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoître ſes lettres, les aſſembler, en former des ſyllabes, en compoſer des mots ; ou pour unir dans ſa mémoire des objets d'une nature différente, & qui n'ont entr'eux que des rapports arbitraires, comme les mots *chêne*, *grandeur*, *amour* qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le ſentiment qu'ils expriment ? Il eſt donc certain que, ſi, par la continuité d'attention, c'eſt-à-dire, par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes parviennent à graver ſucceſſivement dans leur mémoire tous les mots d'une langue, ils ſont tous doués de la force & de la continuité d'attention néceſſaire pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illuſtres.

Mais, dira-t-on, ſi tous les hommes ſont doués de l'attention néceſſaire pour exceller dans un genre, lorſque l'inhabitude ne les en a point rendu incapables, il eſt encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres : or, à quelle autre cauſe, ſi ce n'eſt à la perfection plus ou moins grande de l'organiſation, attribuer cette attention plus ou moins facile ?

Avant de répondre directement à cette objection, j'obſerverai que l'attention n'eſt pas étrangere à la nature de l'homme ; qu'en général, lorſque nous croyons l'attention difficile à ſupporter, c'eſt que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'eſt point d'homme ſans deſirs, il n'eſt point d'homme ſans attention. Lorſque l'habitude en eſt priſe, l'atten-

tion devient même un beſoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'eſt le motif qui nous y détermine. Eſt-ce le beſoin, l'indigence ou la crainte ? l'attention eſt alors une peine. Eſt-ce l'eſpoir du plaiſir ? l'attention devient alors elle-même un plaiſir. Qu'on préſente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer ; l'un eſt un procès verbal, l'autre eſt la lettre d'une maîtreſſe : qui doute que l'attention ne ſoit auſſi pénible dans le premier cas, qu'agréable dans le ſecond ? Conſéquemment à cette obſervation, on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'eſt pas néceſſaire, pour cet effet, de ſuppoſer en eux aucune différence d'organiſation : il ſuffit de remarquer qu'en ce genre, la peine de l'attention eſt toujours plus ou moins grande proportionnément au degré plus ou moins grand de plaiſir que chacun regarde comme la récompenſe de cette peine. Or, ſi les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différents, il eſt évident qu'en propoſant à divers hommes le même objet de récompenſe, on ne leur propoſe pas réellement la même récompenſe ; & que, s'ils ſont forcés de faire les mêmes efforts d'attention, ces efforts doivent être, en conſéquence, plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc réſoudre le problême d'une attention plus ou moins facile, ſans avoir recours au myſtere d'une inégale perfection dans les organes qui la produiſent. Mais, en admettant même, à cet égard, une certaine différence dans l'organiſation des hommes, je dis qu'en ſuppoſant en eux un deſir vif de s'inſtruire, deſir dont tous les hommes ſont ſuſceptibles, il n'en eſt aucun qui ne ſe trouve alors doué de la capacité d'attention néceſſaire pour ſe diſtinguer dans un art. En effet, ſi le deſir du bonheur eſt commun

à tous les hommes, s'il eſt en eux le ſentiment le plus vif, il eſt évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il eſt en ſa puiſſance de faire : or, tout homme, comme je viens de le prouver, eſt capable du degré d'attention ſuffiſant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc uſage de cette capacité d'attention, lorſque, par la légiſlation de ſon pays, ſon goût particulier ou ſon éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il ſera, je crois, difficile de réſiſter à cette concluſion, ſur-tout ſi, comme je puis le prouver, il n'eſt pas même néceſſaire, pour ſe rendre ſupérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on eſt capable.

Pour ne laiſſer aucun doute ſur cette vérité, conſultons l'expérience, interrogeons les gens de lettres : ils ont tous éprouvé que ce n'eſt pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs poëmes, les plus ſingulieres ſituations de leurs romans, & les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philoſophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuſe de certains objets que le hazard ou met ſous leurs yeux ou préſente à leur mémoire, & de la comparaiſon deſquels ont réſulté ces beaux vers, ces ſituations frappantes & ces grandes idées philoſophiques : idées que l'eſprit conçoit toujours avec plus de promptitude & de facilité qu'elles ſont plus vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage, ſi ces belles idées, de quelque genre qu'elles ſoient, ſont, pour ainſi dire, le trait du génie ; ſi l'art de les employer n'eſt que l'œuvre du temps & de la patience, & ce qu'on appelle le travail du manœuvre ; il eſt donc certain que le génie eſt moins le prix de l'at-

tention qu'un don du hazard, qui préſente à tous les hommes de ces idées heureuſes dont celui-là ſeul profite qui, ſenſible à la gloire, eſt attentif à les ſaiſir. Si le hazard eſt, dans preſque tous les arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes ; & ſi, dans les ſciences ſpéculatives, ſa puiſſance eſt moins ſenſiblement apperçue, elle n'en eſt peut-être pas moins réelle ; il n'en préſide pas moins à la découverte des plus belles idées. Auſſi ne ſont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention ; & peut-on aſſurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la maniere de les exprimer, & l'art de paſſer d'un ſujet à l'autre (*b*) eſt, ſans contredit, beaucoup plus fatigante ; & qu'enfin la plus pénible de toutes eſt celle que ſuppoſe la comparaiſon des objets qui ne nous ſont point familiers. C'eſt pourquoi le philoſophe, capable de ſix ou ſept heures des plus hautes méditations, ne pourra, ſans une fatigue extrême d'attention, paſſer ces ſix à ſept heures, ſoit à l'examen d'une procédure, ſoit à copier fidélement & correctement un manuſcrit ; & c'eſt pourquoi les commencements de chaque ſcience ſont toujours épineux. Auſſi n'eſt-ce qu'à l'habitude que nous avons de conſidérer certains objets que nous devons non ſeulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaiſon juſte & rapide que nous faiſons de ces objets entr'eux. Voilà pourquoi, du premier coup-d'œil, le peintre apperçoit dans un tableau des défauts de deſſein ou de coloris, inviſibles aux yeux ordinaires ; pourquoi le berger, accoutumé à conſidérer ſes moutons, découvre entr'eux des reſſemblances &

(*b*) *Tantum ſeries juncturaque pollet.*

des différences qui les lui font diſtinguer ; & pourquoi l'on n'eſt proprement le maître que des matieres que l'on a long-temps méditées. C'eſt à l'application, plus ou moins conſtante, avec laquelle nous examinons un ſujet, que nous devons les idées ſuperficielles ou profondes que nous avons ſur ce même ſujet. Il ſemble que les ouvrages long-temps médités & longs à compoſer, en ſoient plus forts de choſes ; & que, dans les ouvrages d'eſprit, comme dans la mécanique, on gagne en force ce que l'on perd en temps.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon ſujet, je répéterai donc que, ſi l'attention la plus pénible eſt celle que ſuppoſe la comparaiſon des objets qui nous ſont peu familiers, & ſi cette attention eſt préciſément de l'eſpece de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous, par conſéquent, ſont doués d'une force & d'une continuité d'attention ſuffiſante pour s'élever au rang des hommes illuſtres.

Il ne me reſte, pour derniere preuve de cette vérité, qu'à rappeller ici que l'erreur, comme je l'ai dit dans mon premier diſcours, toujours accidentelle, n'eſt point inhérente à la nature particuliere de certains eſprits ; que tous nos faux jugements ſont l'effet, ou de nos paſſions, ou de notre ignorance : d'où il ſuit que tous les hommes ſont, par la nature, doués d'un eſprit également juſte ; & qu'en leur préſentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugements. Or, comme ce mot d'*eſprit juſte*, pris dans ſa ſignification étendue, renferme toutes ſortes d'eſprits, le réſultat de ce que j'ai dit ci-deſſus, c'eſt que tous les hommes

que j'appelle bien organiſés étant nés avec l'eſprit juſte, ils ont tous en eux la puiſſance phyſique de s'élever aux plus hautes idées (*c*).

Mais, repliquera t-on, pourquoi donc voit-on ſi peu d'hommes illuſtres ? C'eſt que l'étude eſt une petite peine ; c'eſt que, pour vaincre le dégoût de l'étude, il faut, comme je l'ai déjà inſinué, être animé d'une paſſion.

Dans la premiere jeuneſſe, la crainte des châtiments ſuffit pour forcer les jeunes gens à l'étude : mais, dans un âge plus avancé où l'on n'éprouve pas les mêmes traitements, il faut alors, pour s'expoſer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une paſſion telle, par exemple, que l'amour de la gloire. La force de notre attention eſt alors proportionnée à la force de notre paſſion. Conſidérons les enfants : s'ils font dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangere, c'eſt qu'ils y ſont excités par des beſoins à peu près pareils ; c'eſt-à-dire, & par la gourmandiſe, & par l'amour du jeu, & par le deſir de faire connoître les objets de leur amour & de leur averſion : or, des beſoins à peu près pareils, doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire, comme les progrès dans une langue étrangere dépendent & de la méthode

(*c*) Il faut toujours ſe reſſouvenir, comme je l'ai dit dans mon ſecond diſcours, que les idées ne ſont, en ſoi, ni hautes, ni grandes, ni petites ; que ſouvent la découverte d'une idée, qu'on appelle petite, ne ſuppoſe pas moins d'eſprit que la découverte d'une grande ; qu'il en faut quelquefois autant pour ſaiſir finement le ridicule d'un homme, que pour appercevoir le vice d'un gouvernement ; & que, ſi l'on donne par préférence le nom de grandes aux découvertes du dernier genre, c'eſt qu'on ne déſigne jamais, par les épithétes de *hautes*, de *grandes* & de *petites*, que des idées plus ou moins généralement intéreſſantes.

dont ſe ſervent les maîtres, & de la crainte qu'ils inſpirent à leurs écoliers, & de l'intérêt que les parents prennent aux études de leurs enfants ; on ſent que des progrès dépendant de cauſes ſi variées qui agiſſent & ſe combinent ſi diverſement doivent, par cette raiſon, être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'eſprit qu'on remarque entre les hommes dépend, peut-être, du deſir inégal qu'ils ont de s'inſtruire. Mais, dira t on, ce deſir eſt l'effet d'une paſſion : or, ſi nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos paſſions, il s'enſuit que l'eſprit doit, en conſéquence, être conſidéré comme un don de la nature.

C'eſt à ce point, véritablement délicat & déciſif, que ſe réduit toute cette queſtion. Pour la réſoudre, il faut connoître & les paſſions & leurs effets, & entrer, à ce ſujet, dans un examen profond & détaillé.

CHAPITRE V.

Des forces qui agiſſent ſur notre ame

L'EXPERIENCE ſeule peut nous découvrir quelles ſont ces forces. Elle nous apprend que la pareſſe eſt naturelle à l'homme ; que l'attention le fatigue & le peine (*a*) ; qu'il gravite ſans ceſſe vers

(*a*) Les Hottentots ne veulent ni raiſonner, ni penſer : *Penſer*. diſent-ils, *eſt le fléau de la vie*. Que de Hottentots parmi nous !

Ces peuples ſont entiérement livrés à la pareſſe : pour ſe ſouſtraire à toute ſorte de ſoins, d'occupations, ils ſe privent de tout ce dont ils peuvent abſolument ſe paſſer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penſer & pour travailler ; ils ſe laiſſeroient plutôt mourir de faim, que de faire la caſſave, ou de faire

le repos, comme les corps vers un centre ; qu'attiré ſans ceſſe vers ce centre, il s'y tiendroit fixement attaché, s'il n'en étoit à chaque inſtant repouſſé par deux ſortes de forces qui contrebalancent en lui celles de la pareſſe & de l'inertie, & qui lui ſont communiquées l'une par les paſſions fortes, & l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui eſt, dans l'univers, un reſſort plus général & plus puiſſant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs, c'eſt ſans contredit la moindre ; mais enfin, c'en eſt une. Le deſir du bonheur nous fera toujours regarder l'abſence du plaiſir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle néceſſaire qui ſépare les plaiſirs vifs, toujours attachés à la ſatisfaction des beſoins phyſiques, fut rempli par quelques unes de ces ſenſations qui ſont toujours agréables lorſqu'elles ne ſont pas douloureuſes. Nous ſouhaiterions donc, par des impreſſions toujours nouvelles, être à chaque inſtant avertis de notre exiſtence ; parce que chacun de ces avertiſſements eſt pour nous un plaiſir. Voilà pourquoi le ſauvage, dès qu'il a ſatisfait ſes beſoins, court au bord d'un ruiſſeau, où la ſucceſſion rapide des flots, qui ſe pouſſent l'un l'autre, font à chaque inſtant ſur lui des impreſſions nouvelles : voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos ; voilà pourquoi l'on dit proverbialement, *Le feu fait compagnie*, c'eſt-à-dire, qu'il nous arrache à l'ennui.

bouillir la marmite. Leurs femmes font tout : ils travaillent ſeulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre ; ils paſſent le reſte du temps à rêver dans leurs hamachs. Veut-on acheter leur lit ? ils le vendent le matin à bon marché ; ils ne ſe donnent pas la peine de penſer qu'ils en auront beſoin le ſoir.

C'eſt ce beſoin d'être remué, & l'eſpece d'inquiétude que produit dans l'ame l'abſence d'impreſſion, qui contient, en partie, le principe de l'inconſtance & de la perfectibilité de l'eſprit humain ; & qui, le forçant à s'agiter en tout ſens, doit, après la révolution d'une infinité de ſiecles, inventer, perfectionner les arts & les ſciences, & enfin amener la décadence du goût (*b*).

En effet, ſi les impreſſions nous ſont d'autant plus agréables qu'elles ſont plus vives, & ſi la durée d'une même impreſſion en émouſſe la vivacité, nous devons donc être avides de ces impreſſions neuves, qui produiſent dans notre ame le plaiſir de la ſurpriſe : les artiſtes, jaloux de nous plaire & d'exciter en nous ces ſortes d'impreſſions, doivent donc, après avoir en partie épuiſé les combinaiſons du beau, y ſubſtituer le ſingulier, que nous préférons au beau, parce qu'il fait ſur nous une impreſſion plus neuve, & par conſéquent plus vive. Voilà, dans les nations policées, la cauſe de la décadence du goût.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut ſur nous la haine de l'ennui, & quelle eſt quelquefois l'activité de ce principe (*c*), qu'on jette ſur les hom-

(*b*) C'eſt, peut-être, en comparant la marche lente de l'eſprit humain avec l'état de perfection où ſe trouvent maintenant les arts & les ſciences, qu'on pourroit juger de l'ancienneté du monde. L'on feroit, ſur ce plan, un nouveau ſyſtéme de chronologie, du moins, auſſi ingénieux que ceux qu'on a juſqu'à préſent donné : mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de fineſſe & de ſagacité d'eſprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

(*c*) L'ennui, il eſt vrai, n'eſt pas ordinairement fort inventif ; ſon reſſort n'eſt certainement pas aſſez puiſſant pour nous faire exécuter de grandes entrepriſes, & ſurtout pour nous faire acquérir de grands talents. L'ennui ne produit point de Lycurgue, de Pelopidas, d'Homére, d'Ar-

mes un œil obſervateur ; & l'on ſentira que c'eſt la crainte de l'ennui qui fait agir & penſer la plupart d'entr'eux ; que c'eſt pour s'arracher à l'ennui qu'au riſque de recevoir des impreſſions trop fortes & par conſéquent déſagréables, les hommes recherchent avec le plus grand empreſſement tout ce qui peut les remuer fortement ; que c'eſt ce deſir qui fait courir le peuple à la grève & les gens du monde au théâtre; que c'eſt ce même motif qui, dans une dévotion triſte & juſques dans les exercices auſteres de la pénitence, fait ſouvent chercher aux vieilles femmes un remede à l'ennui : car Dieu, qui, par toutes ſortes de moyens, cherche à ramener le pécheur à lui, ſe ſert ordinairement, avec elles, de celui de l'ennui.

Mais c'eſt ſurtout dans les ſiecles où les grandes paſſions ſont miſes à la chaîne, ſoit par les mœurs, ſoit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle : il devient alors le mobile univerſel.

Dans les cours, autour du trône, c'eſt la crainte de l'ennui jointe au plus foible degré d'ambition qui fait, des courtiſans oiſifs, de petits ambitieux, qui

chimede, de Milton ; & l'on peut aſſurer que ce n'eſt pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes. Cependant ce reſſort opére ſouvent de grands effets. Il ſuffit quelquefois pour armer les princes, les entraîner dans les combats ; & quand le ſuccés favoriſe leurs prémiéres entrepriſes, il en peut faire des conquérants. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende néceſſaire. Charles XII, le ſeul des héros qui ait toujours été inſenſible aux plaiſirs de l'amour & de la table, étoit peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais, ſi l'ennui peut faire un héros de cette eſpéce, il ne fera jamais de Céſar, ni de Cromwel : il falloit une grande paſſion pour leur faire faire les efforts d'eſprit & de talent néceſſaires pour franchir l'eſpace qui les ſéparoit du trône.

leur

leur fait concevoir de petits deſirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits crimes, pour obtenir de petites places proportionnées à la petiteſſe de leurs paſſions; qui fait des Séjan, & jamais des Octave; mais qui, d'ailleurs, ſuffit pour s'élever juſqu'à ces poſtes où l'on jouit, à la verité, du privilége d'être inſolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles ſont, ſi je l'oſe dire, & les forces actives & les forces d'inertie qui agiſſent ſur notre ame. C'eſt pour obéir à ces deux forces contraires qu'en général nous ſouhaitons d'être remués, ſans nous donner la peine de nous remuer: c'eſt par cette raiſon que nous voudrions tout ſavoir ſans nous donner la peine d'apprendre: c'eſt pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raiſon, qui, dans tous les cas, nous impoſeroit la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fauſſes qu'on leur préſente (*d*); &

(*d*) La crédulité dans les hommes eſt, en partie, l'effet de leur pareſſe. On a l'habitude de croire une choſe abſurde: on en ſoupçonne la fauſſeté; mais, pour s'en aſſurer pleinement, il faudroit s'expoſer à la fatigue de l'examen; on veut ſe l'épargner, & l'on aime mieux croire que d'examiner. Or, dans cette ſituation de l'ame, des preuves convaincantes de la fauſſeté d'une opinion nous paroiſſent toujours inſuffiſantes. Il n'eſt point alors de raiſonnements ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple tiré de la relation du Tonquin par Marini, Romain. „ On vouloit, dit cet auteur, donner „ une religion aux Tonquinois; on choiſit celle du „ philoſophe Rama, nommé „ Thic-ca, au Tonquin. Voici „ l'origine ridicule qu'on lui „ donne & qu'ils croient.

„ Un jour la mére du dieu „ Thic-ca vit en ſonge un „ éléphant blanc qui s'engendroit myſtérieuſement dans „ ſa bouche, & lui ſortoit par „ le côté gauche. Le ſonge „ fait, il ſe réaliſe, elle accouche de Thic-ca. Auſſi-

pourquoi enfin porté, par le flux & reflux des préjugés, tantôt vers la ſageſſe & tantôt vers la folie, raiſonnable ou fou par hazard, l'eſclave de l'opinion eſt

„ tôt qu'il voit le jour, il fait „ mourir ſa mére; fait ſept „ pas, marquant le ciel avec „ un doigt & la terre avec „ l'autre. Il ſe glorifie d'être „ l'unique ſaint tant dans le „ ciel que ſur la terre. A dix-„ ſept ans, il ſe marie à trois „ femmes; à dix-neuf, il „ abandonne ſes femmes & „ ſon fils, ſe retire ſur une „ montagne où deux démons, „ nommés A-la-la & Ca-la-„ la, lui ſervent de maîtres. „ Il ſe préſente enſuite au „ peuple, en eſt reçu, non „ comme docteur, mais en „ qualité de pagode ou d'i-„ dole. Il a quatre-vingt-„ mille diſciples, entre leſ-„ quels il en choiſit cinq „ cent, nombre qu'il réduit „ enſuite à cent, puis à dix „ qui ſont appellés les dix „ grands. Voilà ce qu'on „ raconte aux Tonquinois & „ ce qu'ils croient, quoiqu'-„ avertis, par une tradition „ ſourde, que ces dix grands „ étoient ſes amis, ſes con-„ fidents, & les ſeuls qu'il ne „ trompât point; qu'après „ avoir préché ſa doctrine „ pendant quarante-neuf ans, „ ſe ſentant près de ſa fin, „ il aſſembla tous ſes diſci-„ ples, & leur dit: *Je vous* „ *ai trompés juſqu'à ce jour; je* „ *ne vous ai débité que des fa-* „ *bles: la ſeule vérité que je* „ *puiſſe vous enſeigner, c'eſt que* „ *tout eſt ſorti du néant, & que* „ *tout y doit rentrer. Je vous* „ *conſeille cependant de me gar-* „ *der le ſecret, de vous ſoumettre* „ *extérieurement à ma religion:* „ *c'eſt l'unique moyen de tenir* „ *les peuples dans votre dépen-* „ *dance.*" Cette confeſſion de foi de Thic-ca, au lit de la mort, eſt aſſez généralement ſue au Tonquin, & cependant le culte de cet impoſteur ſubſiſte, parce qu'on croit volontiers ce qu'on eſt dans l'habitude de croire. Quelques ſubtilités ſcholaſtiques, auxquelles la pareſſe donne toujours force de preuve, ont ſuffi aux diſciples de Thic-ca pour jetter des nuages ſur cette confeſſion, & entretenir les Tonquinois dans leur croyance. Ces mêmes diſciples ont écrit cinq mille volumes ſur la vie & la doctrine de ce Thic-ca. Ils y ſoutiennent qu'il a fait des miracles; qu'incontinent après ſa naiſſance, il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes, & que ſa derniere tranſmigration fut en éléphant blanc: & c'eſt à cette origine qu'on doit rapporter le reſpect qu'on a, dans l'Inde, pour cet

également inſenſé aux yeux du ſage, ſoit qu'il ſoutienne une vérité, ſoit qu'il avance une erreur. C'eſt un aveugle qui nomme par hazard la couleur qu'on lui préſente.

On voit donc que ce ſont les paſſions & la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame ſon mouve-

animal. De tous les titres, celui de roi de l'éléphant blanc eſt le plus eſtimé des rois ; celui de Siam porte le nom de roi de l'éléphant blanc. Les diſciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a ſix mondes ; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre ; que le juſte paſſe ainſi d'un monde à l'autre ; & qu'après cette caravanne, la roue retourne à ſon point, & qu'il recommence à renaître en ce monde-ci, d'où il ſort pour la ſeptieme fois très-pur, très-parfait : & qu'alors, parvenu au dernier période de l'immutabilité, il ſe trouve en poſſeſſion de la qualité de pagode ou d'idole. Ils admettent un paradis & un enfer, dont on ſe tire, comme dans la plupart des fauſſes religions, en reſpectant les bonzes, en leur faiſant des charités & en bâtiſſant des monaſteres. Ils racontent, au ſujet du démon, qu'il eut un jour diſpute avec l'idole du Tonquin, pour ſavoir lequel des deux ſeroit le maître de la terre. Le démon convint, avec l'idole, que tout ce qu'elle mettroit ſous ſa robe lui appartiendroit. L'idole fit faire une robe ſi grande, qu'elle en couvrit toute la terre ; en ſorte que le démon fut obligé de ſe retirer ſur la mer, d'où il revient quelquefois : mais il fuit, dès qu'il voit l'enſeigne de l'idole.

On ne ſait ſi ces peuples ont eu autrefois quelques notions confuſes de notre religion : mais un des premiers articles de la religion de Thic-ca, c'eſt qu'il eſt une idole qui ſauve les hommes, & qui ſatisfait pleinement pour leurs péchés ; & que, pour mieux compatir aux miſeres de l'homme l'idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en eſt qui ont la même doctrine, & croient que leur dieu s'eſt rendu viſible à leur nation, en prenant la figure du plus beau d'entr'eux. Mais la plupart des Hottentots trainent ce dogme de viſion ; & prétendent que c'eſt faire jouer à leur dieu un rôle indigne de ſa majeſté, que de le métamorphoſer en homme. Au reſte, ils ne lui rendent aucun culte : ils diſent que Dieu eſt bon, & qu'il ne ſe ſoucie pas de nos prieres.

ment, qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, & qui lui font ſurmonter cette force d'inertie à laquelle elle eſt toujours prête à céder.

Quelque certaine que paroiſſe cette propoſition, comme en morale, ainſi qu'en phyſique, c'eſt toujours ſur des faits qu'il faut établir ſes opinions, je vais, dans les chapitres ſuivants, prouver, par des exemples, que ce ſont uniquement les paſſions fortes qui font exécuter ces actions courageuſes & concevoir ces idées grandes qui ſont l'étonnement & l'admiration de tous les ſiecles.

CHAPITRE VI.

De la puiſſance des paſſions.

LES paſſions ſont, dans le moral, ce que, dans le phyſique, eſt le mouvement ; il crée, anéantit, conſerve, anime tout, & ſans lui tout eſt mort : ce ſont elles auſſi qui vivifient le monde moral. C'eſt l'avarice qui guide les vaiſſeaux à travers les deſerts de l'ocean ; l'orgueil, qui comble les vallons, applanit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, éleve les pyramides de Memphis, creuſe le lac Mœris & fond le coloſſe de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon du premier deſſinateur. Dans un pays où la révélation n'avoit point pénétré, ce fut encore l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de ſon jeune époux, lui découvrit le ſyſtême de l'immortalité de l'ame. C'eſt l'enthouſiaſme de la reconnoiſſance qui mit au rang des dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa

les fauſſes religions, & les ſuperſtitions, qui toutes n'ont pas pris leur ſource dans des paſſions auſſi nobles que l'amour & la reconnoiſſance.

C'eſt donc aux paſſions fortes qu'on doit l'invention & les merveilles des arts : elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'eſprit, & le reſſort puiſſant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais, avant que de paſſer outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *paſſion forte*. Si la plupart des hommes parlent ſans s'entendre, c'eſt à l'obſcurité des mots qu'il faut s'en prendre ; c'eſt à cette cauſe (*a*) qu'on peut attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel.

J'entends, par ce mot de *paſſion forte*, une paſſion dont l'objet ſoit ſi néceſſaire à notre bonheur, que la vie nous ſoit inſupportable ſans la poſſeſſion de cet objet. Telle eſt l'idée qu'Omar ſe formoit des paſſions, lorſqu'il dit : *Qui que tu ſois, qui, amoureux de*

(*a*) Sous le mot *rouge*, par exemple, ſi l'on comprend depuis l'écarlate juſqu'au couleur de chair, ſuppoſons deux hommes, dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, & l'autre que du couleur de chair : le premier dira avec raiſon que le *rouge* eſt une couleur vive ; lorſque l'autre, au contraire, ſoutiendra que c'eſt une couleur tendre. Par la même raiſon, deux hommes peuvent, ſans s'entendre, prononcer le mot de *vouloir*, puiſque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté juſqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obſtacles. Il en eſt du mot de *paſſion* comme de celui d'*eſprit* : il change de ſignification ſelon ceux qui le prononcent. Un homme regardé comme médiocre dans une ſociété compoſée de gens de peu d'eſprit, eſt ſurement un ſot : il n'en eſt pas ainſi de celui qui paſſe pour un homme médiocre parmi les gens du premier ordre ; le choix de ſa ſociété prouve ſa ſupériorité ſur les hommes ordinaires. C'eſt un rhétoricien médiocre qui ſeroit le premier dans toute autre claſſe.

la liberté, veux être riche ſans bien, puiſſant ſans ſujets, ſujet ſans maître ; oſe mépriſer la mort : Les rois trembleront devant toi, toi ſeul ne craindras perſonne.

Ce ſont, en effet, les paſſions ſeules qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes actions, & braver les dangers, la douleur, la mort & le ciel même.

Dicéarque, général de Philippe, éleve, en préſence de ſon armée, deux autels, l'un à l'Impiété, l'autre à l'Injuſtice, y ſacrifie & marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'aſſaſſinat de Céſar, l'amour conjugal, uni à la paſſion d'un noble orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuiſſe, à montrer ſa bleſſure à ſon mari, lui diſant : *Brutus, tu médites & tu me caches un grand deſſein. Je ne t'ai juſqu'à préſent fait aucune queſtion indiſcrete ; je ſavois cependant que notre ſexe, foible par lui-même, ſe fortifioit par le commerce des hommes ſages & vertueux, que j'étois fille de Caton & femme de Brutus : mais mon amour timide m'a fait défier de ma foibleſſe. Tu vois l'eſſai de mon courage : juge ſi je ſuis digne de ton ſecret, maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.*

C'eſt la paſſion de l'honneur & le fanatiſme philoſophique qui pouvoient ſeuls, au milieu des ſupplices, engager la pythagoricienne Timicha à ſe couper la langue avec les dents, pour ne point s'expoſer à révéler les ſecrets de ſa ſecte.

Lorſqu'accompagné de ſon gouverneur, Caton, jeune encore, monte au palais de Sylla, & qu'à l'aſpect des têtes ſanglantes des proſcrits, il demande le nom du monſtre qui avoit aſſaſſiné tant de Romains : C'eſt Sylla, lui dit-on. *Quoi ! Sylla les égorge, & Sylla vit encore ?* Le nom ſeul de Sylla, lui replique-t-on, déſarme le bras de nos citoyens. *O Rome !* s'écrie alors Caton, *que ton deſtin eſt déplorable, ſi,*

dans la vaſte enceinte de tes murs, tu ne renfermes pas un homme vertueux, & ſi tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant ! A ces mots, ſe tournant vers ſon gouverneur, *Donne moi*, lui dit-il, *ton épée ; je la cacherai ſous ma robe, j'approcherai de Sylla, je l'égorgerai. Caton vit, Rome eſt libre encore* (*b*).

En quels climats cet amour vertueux de la patrie n'a-t-il point exécuté d'actions héroïques? A la Chine, un empereur, pourſuivi par les armes victorieuſes d'un citoyen, veut ſe ſervir du reſpect ſuperſtitieux qu'en ce pays un fils a pour les ordres de ſa mere, pour contraindre ce citoyen à déſarmer. Député vers cette mere, un officier de l'empereur vient, le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. *Ton maître*, lui répondit-elle avec un ſouris amer, *ſe ſeroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites, mais ſacrées, qui uniſſent les peuples aux ſouverains, par leſquelles les peuples s'engagent à obéir & les rois à les rendre heureux ? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à ſa patrie.* A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'officier, elle ſe frappe, & lui dit : *Eſclave, s'il te reſte encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard ſanglant ; dis-lui qu'il venge ſa nation, qu'il puniſſe le tyran. Il n'a plus rien à craindre*

(*b*) C'eſt ce même Caton qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le preſſoient de conſulter l'oracle de Jupiter Hammon : *Laiſſons les oracles aux femmes, aux lâches & aux ignorants. L'homme de courage, indépendant des dieux, ſait vivre & mourir de lui-même : il ſe préſente également à ſa deſtinée, ſoit qu'il la connoiſſe ou qu'il l'ignore.*

Céſar, enlevé par des pirates, conſerve ſon audace, & les menace de la mort à laquelle il les condamne en abordant.

pour moi, plus rien à ménager : il eſt maintenant libre d'être vertueux (*c*).

Si le noble orgueil, la paſſion du patriotiſme & de la gloire, déterminent les citoyens à des actions ſi courageuſes, quelle conſtance & quelle force les paſſions n'inſpirent-elles point à ceux qui veulent s'illuſtrer dans les ſciences & les arts, & que Cicéron nomme des *héros paiſibles ?* C'eſt le deſir de la gloire, qui, ſur la cîme glacée des Cordelieres, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'aſtronome ; qui, pour cueillir des plantes, conduit le bo-

(*c*) La paſſion du devoir animoit pareillement la mere d'Abdallah, lorſque ſon fils, abandonné de ſes amis, aſſiégé dans un château & preſſé d'accepter la capitulation honorable que lui offroient les Syriens, alla conſulter ſa mere ſur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponſe : *Mon fils, lorſque tu pris les armes contre la maiſon d'Ommiah, crus-tu ſoutenir le parti de la juſtice & de la vertu ? .... Oui,* lui répondit-il. *Eh bien,* répliqua-t-elle, *qu'y a-t-il à déliberer ? Ne ſais tu pas que ſe rendre à la crainte eſt d'un lâche ? Veux-tu être le mépris des Ommiahs ; & qu'on diſe qu'ayant à choiſir entre la vie & ton devoir, c'eſt la vie que tu as préférée ?*

C'eſt cette même paſſion de la gloire qui, lorſque l'armée Romaine mal vêtue & tranſie de froid alloit ſe débander, amena au ſecours de Septieme Sévere le philoſophe Antiochus, qui ſe dépouille devant l'armée, ſe jette dans un monceau de neige, & ramene, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un jour qu'on exhortoit Thraſea à faire quelques ſoumiſſions à Néron : *Quoi !* dit-il, *pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaiſſerois juſques-là ? Non. La mort eſt une dette : je veux l'acquitter en homme libre, & non la payer en eſclave.*

Dans un inſtant d'emportement, où Veſpaſien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponſe : *Vous ai-je dit que je fuſſe immortel ? Vous ferez votre métier de tyran, en me donnant la mort ; moi, celui de citoyen, en la recevant ſans trembler.*

taſiſte ſur le bord des précipices ; qui jadis guidoit les jeunes amateurs des ſciences dans l'Egypte, l'Ethiopie & juſques dans les Indes, pour y voir les philoſophes les plus célebres, & puiſer dans leur converſation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même paſſion n'avoit-elle pas ſur Demoſthène qui, pour perfectionner ſa prononciation, s'arrêtoit ſur le rivage de la mer, où, la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés ! C'eſt ce même deſir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes pythagoriciens l'habitude du recueillement & la méditation, leur impoſoit un ſilence de trois ans ; qui, pour ſouſtraire Démocrite (*d*) aux diſtractions du monde, le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités préciſes dont la découverte, toujours ſi difficile, eſt toujours ſi peu eſtimée des hommes : c'eſt par elle enfin que, pour ſe donner tout entier à la philoſophie, Héraclite ſe détermine à céder à ſon frere cadet le trône d'Ephèſe, (*e*) où l'appelloit le droit d'aîneſſe ; que, pour conſerver toutes ſes forces, l'athlete ſe prive des plaiſirs de l'amour : c'eſt elle encore qui forçoit certains prêtres des anciens, dans l'eſpoir de ſe rendre plus recommendables, à renoncer à ces mêmes plaiſirs, ſans avoir ſouvent, comme diſoit plaiſamment Boindin, d'autre récompenſe de leur

(*d*) Démocrite étoit né riche, mais il ne ſe crut pas en droit de mépriſer l'eſprit, & de vivre dans une honorable ſtupidité.

(*e*) Miſon, fils du tyran de Chenes, renonça pareillement au ſceptre de ſon pere ; &, libre de toute charge, il ſe retiroit dans des lieux eſcarpés & ſolitaires, où, ſans jamais parler à perſonne, il ſe nourriſſoit de réflexions profondes.

continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

J'ai fait voir que c'eſt aux paſſions que nous devons ſur la terre preſque tous les objets de notre admiration; qu'elles nous font braver les dangers, la douleur, la mort, & nous portent aux réſolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occaſions délicates, ce ſont elles ſeules qui, volant au ſecours des grands hommes, peuvent leur inſpirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire.

Qu'on ſe rappelle à ce ſujet la célebre & courte harangue d'Annibal à ſes ſoldats le jour de la bataille du Teſin; & l'on ſentira que ſa haine pour les Romains & ſa paſſion pour la gloire pouvoient ſeules la lui inſpirer: *Compagnons*, leur dit-il, *le ciel m'annonce la victoire. C'eſt aux Romains, non à vous, de trembler. Jetez les yeux ſur ce champ de bataille: nulle retraite ici pour les laches: nous périſſons tous, ſi nous ſommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe? Quel ſigne plus ſenſible de la protection des Dieux? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes paſſions n'animaſſent Sylla, lorſque, Craſſus lui ayant demandé une eſcorte pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Marſes, Sylla lui répond: *Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour eſcorte ton pere, tes freres, tes parents, tes amis, qui, maſſacrés par les tyrans, crient vengeance & l'attendent de toi.*

Lorſque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'eſt l'orgueil & l'amour de la gloire qui dictent à ce

héros cette fiere réponſe : *Allez, ingrats ; fuyez, laches ; je dompterai l'univers ſans vous : Alexandre trouvera des ſujets & des ſoldats par-tout où il y aura des hommes.*

De ſemblables diſcours ſont toujours prononcés par des gens paſſionnés. L'eſprit même, en pareil cas, ne peut jamais ſuppléer au ſentiment. On ignore toujours la langue des paſſions qu'on n'éprouve pas.

Au reſte, ce n'eſt pas dans un art tel que l'éloquence, c'eſt en tout genre que les paſſions doivent être regardées comme le germe productif de l'eſprit : ce ſont elles qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, ſtériles dans des ames froides, ſeroient ſemblables à la ſemence jetée ſur la pierre.

Ce ſont les paſſions qui, fixant fortement notre attention ſur l'objet de nos deſirs, nous le fait conſidérer ſous des aſpects inconnus aux autres hommes ; & qui font, en conſéquence, concevoir & exécuter aux héros ces entrepriſes hardies, qui, juſqu'à ce que la réuſſite en ait prouvé la ſageſſe, paroiſſent folles & doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le cardinal de Richelieu, l'ame foible trouve de l'impoſſibilité dans le projet le plus ſimple, lorſque le plus grand paroît facile à l'ame forte ; devant celle-ci les montagnes s'abaiſſent, lorſqu'aux yeux de celle-là les buttes ſe métamorphoſent en montagnes.

Ce ſont, en effet, les fortes paſſions, qui, plus éclairées que le bon ſens, peuvent ſeules nous apprendre à diſtinguer l'extraordinaire de l'impoſſible

que les gens ſenſés confondent preſque toujours enſemble; parce que, n'étant point animés de paſſions fortes, ces gens ſenſés ne ſont jamais que des hommes médiocres : propoſition que je vais prouver, pour faire ſentir toute la ſupériorité de l'homme paſſionné ſur les autres hommes, & montrer qu'il n'y a réellement que les grandes paſſions qui puiſſent enfanter les grands hommes.

CHAPITRE VII.

De la ſupériorité d'eſprit des gens paſſionnés ſur les gens ſenſés.

AVANT le ſuccès, ſi les grands génies en tout genre ſont preſque toujours traités de fous par les gens ſenſés, c'eſt que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même ſoupçonner l'exiſtence des moyens dont ſe ſervent les grands hommes pour opérer les grandes choſes.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, juſqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorſque Parménion, preſſé par Alexandre d'ouvrir un avis ſur les propoſitions de paix que faiſoit Darius, lui dit, *Je les accepterois, ſi j'étois Alexandre*; qui doute, avant que la victoire eût juſtifié la témérité apparente du prince, que l'avis de Parménion ne parût plus ſage aux Macédoniens que la réponſe d'Alexandre, *Et moi auſſi, ſi j'étois Parmenion?* L'un eſt d'un homme commun

& ſenſé, & l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il eſt plus d'hommes de la premiere que de la ſeconde claſſe. Il eſt donc évident que, ſi, par de grandes actions, le fils de Philippe ne ſe fût pas déjà attiré le reſpect des Macédoniens, & ne les eût pas accoutumés aux entrepriſes extraordinaires, ſa réponſe leur eût abſolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif & dans le ſentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la ſupériorité de ſon courage & de ſes lumieres, de l'avantage que l'une & l'autre de ces qualités lui donnoient ſur des peuples efféminés & mous, tels que les Perſes, & dans la connoiſſance enfin qu'il avoit & du caractere des Macédoniens & de ſon empire ſur leurs eſprits, & par conſéquent de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ſes geſtes, ſes diſcours & ſes regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs, joints à la ſoif ardente de la gloire, qui, lui faiſant, avec raiſon, conſidérer la victoire comme beaucoup plus aſſurée qu'elle ne le paroiſſoit à Parménion, devoit en conſequence lui inſpirer auſſi une réponſe plus haute.

Lorſque Tamerlan planta ſes drapeaux au pieds des remparts de Smyrne, contre leſquels venoient de ſe briſer les forces de l'empire Ottoman, il ſentoit la difficulté de ſon entrepriſe ; il ſavoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoit continuellement ravitailler : mais, en l'excitant à cette entrepriſe, la paſſion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abyſme des eaux, oppoſe une digue à la mer & aux flottes Européanes, arbore ſes étendards victorieux ſur les brêches de Smyrne, & montre à

l'univers étonné que rien n'eſt impoſſible aux grans hommes (*a*).

Lorſque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une république de héros, on ne le vit point, ſelon la marche lente, & dès-lors incertaine, de ce qu'on appelle la ſageſſe, y procéder par des changements inſenſibles. Ce grand homme, échauffé de la paſſion de la vertu, ſentoit que, par des harangues ou des oracles ſuppoſés, il pouvoit inſpirer à ſes concitoyens les ſentiments dont lui-même étoit enflammé; que, profitant du premier inſtant de ferveur, il pourroit changer la conſtitution du gouvernement & faire dans les mœurs de ce peuple une révolution ſubite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourroit exécuter que dans une longue ſuite d'années. Il ſentoit que les paſſions ſont ſemblables aux volcans dont l'éruption ſoudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creuſant un nouveau lit, & par conſéquent après des temps & des travaux immenſes. C'eſt ainſi qu'il réuſſit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, & dans l'exécution duquel échoueroit tout homme ſenſé, qui, ne devant ce titre de ſenſé qu'à l'incapacité où il eſt d'être mu par

(*a*) Je dis la même choſe de Guſtave. Lorſqu'à la tête de ſon armée & de ſon artillerie, profitant du moment où l'hyver avoit conſolidé la ſurface des eaux, ce héros traverſe des mers glacées pour deſcendre en Seeland; il ſavoit, auſſi-bien que ſes officiers, qu'on pouvoit facilement s'oppoſer à ſa deſcente: mais il ſavoit mieux qu'eux qu'une ſage témérité confond preſque toujours la prévoyance des hommes ordinaires; que la hardieſſe des entrepriſes en aſſure ſouvent le ſuccès; & qu'il eſt des cas où la ſuprême audace eſt la ſuprême prudence.

des paſſions fortes, ignore toujours l'art de les inſpirer.

Ce ſont ces paſſions qui, juſtes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthouſiaſme, en ont ſouvent employé que les gens ſenſés, faute de connoître à cet égard le cœur humain, ont, avant le ſuccès, toujours regardés comme puériles & ridicules. Tel eſt celui dont ſe ſervit Périclès, lorſque, marchant à l'ennemi, & voulant transformer ſes ſoldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois ſombre, & monter ſur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillants, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparoît tout-à-coup à l'armée & paſſe rapidement devant elle en criant au général: *Périclès, je te promets la victoire.*

Tel eſt le moyen dont ſe ſervit Epaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorſqu'il fit enlever de nuit les armes ſuſpendues dans un temple, & perſuada à ſes ſoldats que les dieux protecteurs de Thebes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel eſt enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorſqu'encore animé de la haine la plus violente contre les catholiques qui l'avoient perſécuté, il commande à ceux de ſon parti de l'écorcher immédiatement après ſa mort, & de faire un tambour de ſa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au ſon de ce tambour ils marcheroient contre les catholiques: promeſſe que le ſuccès juſtifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus déciſifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens ſenſés, ne peuvent être apperçus que par des hommes paſſionnés, qui, placés dans les mêmes circonſtances que ce héros, euſſent été affectés des mêmes ſentiments.

Sans le reſpect dû à la réputation du grand Condé, regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les ſoldats le projet qu'avoit formé ce prince de faire enregiſtrer dans chaque régiment le nom des ſoldats qui ſe ſeroient diſtingués par quelques faits ou quelques dits mémorables? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité? Sent on, comme l'illuſtre chevalier Folard, le pouvoir des harangues ſur les ſoldats? Tout le monde apperçoit-il également toute la beauté de ce mot de M. de Vendôme, lorſque, témoin de la fuite de quelques troupes que leurs officiers tâchoient en vain de r'allier, ce général ſe jette au milieu des fuyards, en criant aux officiers: *Laiſſez faire les ſoldats; ce n'eſt point ici, c'eſt là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces troupes vont & doivent ſe reformer.* Il ne laiſſoit, dans ce diſcours, entrevoir aux ſoldats aucun doute de leur courage; il réveilloit par ce moyen en eux les paſſions de la honte & de l'honneur qu'ils ſe flattoient encore de conſerver à ſes yeux. C'étoit l'unique moyen d'arrêter ces fuyards & de les ramener au combat & à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil diſcours ne ſoit un trait de caractere? & qu'en général tous les moyens

moyens dont ſe ſont ſervis les grands hommes, pour échauffer les ames du feu de l'enthouſiaſme, ne leur aient été inſpirés par les paſſions? Eſt-il un homme ſenſé qui, pour imprimer plus de confiance & plus de reſpect aux Macédoniens, eût autoriſé Alexandre à ſe dire fils de Jupiter Hammon? eût conſeillé à Numa de feindre un commerce ſecret avec la nymphe Egérie? à Zamolxis, à Zaleucus, à Mnévès, de ſe dire inſpiré par Veſta, Minerve ou Mercure? à Marius de traîner à ſa ſuite une diſeuſe de bonne avanture? à Sertorius de conſulter ſa biche? & enfin au comte de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglois?

Peu de gens élevent leurs penſées au-delà des penſées communes; moins de gens encore oſent *(b)* exécuter & dire ce qu'ils penſent. Si les hommes ſenſés vouloient faire uſage de pareils moyens, faute d'un certain tact & d'une certaine connoiſſance des paſſions, ils n'en pourroient jamais faire d'heureuſes applications. Ils ſont faits pour ſuivre les chemins battus; ils s'égarent, s'ils les abandonnent. L'homme de bon ſens eſt un homme dans le caractere duquel la pareſſe domine: il n'eſt point

(b) Ceux-là cependant ſont les ſeuls qui avancent l'eſprit humain. Lorſqu'il ne s'agit point de matiere de gouvernement où les moindres fautes peuvent influer ſur le bonheur ou le malheur des peuples, & qu'il n'eſt queſtion que des ſciences, les erreurs même des gens de génie méritent l'éloge & la reconnoiſſance du public; puiſqu'en fait de ſciences, il faut qu'une infinité d'hommes ſe trompent pour que les autres ne ſe trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial:

Si non erraſſet, fecerat ille minus.

doué de cette activité d'ame, qui, dans les premiers poſtes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux reſſorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait ſemer dans le préſent le germe des événements futurs. Auſſi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme paſſionné & avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémiſtocle fut le ſeul des Grecs qui prévît la bataille de Salamine, & qui ſût, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorſque Caton le cenſeur, homme plus ſenſé qu'éclairé, opinoit avec tout le ſénat à la deſtruction de Carthage, pourquoi Scipion s'oppoſoit-il ſeul à la ruine de cette ville? C'eſt que lui ſeul regardoit Carthage & comme une rivale digne de Rome, & comme une digue qu'on pouvoit oppoſer au torrent des vices & de la corruption prêt à ſe déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'hiſtoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la ſeule paſſion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une eſpece de divination. Auſſi préſageoit-il tous les malheurs ſous leſquels Rome alloit ſuccomber, dans le moment même que cette maîtreſſe du monde élevoit ſon trône ſur les débris de toutes les monarchies de l'univers; auſſi voyoit-il naître de toutes parts des Marius & des Sylla; auſſi entendoit-il déjà publier les funeſtes tables de proſcription, lorſque les Romains n'appercevoient partout que des palmes triomphales, & n'entendoient que les cris de la victoire. Ce peuple étoit alors comparable à ces matelots qui, voyant la mer calme,

les zéphirs enfler doucement les voiles & rider la ſurface des eaux, ſe livrent à une joie indiſcrette, tandis que le pilote attentif voit s'élever, à l'extrémité de l'horizon, le grain qui doit bientôt bouleverſer les mers.

Si le ſénat Romain n'eut point égard au conſeil de Scipion, c'eſt qu'il eſt peu de gens à qui la connoiſſance du paſſé & du préſent dévoile celle de l'avenir *(c)*; c'eſt que, ſemblables au chêne, dont l'accroiſſement ou le dépériſſement eſt inſenſible aux inſectes éphémeres qui rampent ſous ſon ombrage, les empires paroiſſent dans une eſpece d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité qu'elle flatte davantage leur pareſſe, qui ſe croit alors déchargée des ſoins de la prévoyance.

Il en eſt du morale comme du phyſique. Lorſque les peuples croient les mers conſtamment enchaînées dans leur lit, le ſage les voit ſucceſſivement découvrir & ſubmerger de vaſtes contrées, & le vaiſſeau ſillonner les plaines que n'aguere ſilonnoit la charrue. Lorſque les peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le ſage voit leurs cimes orgueilleuſes, per-

(c) Souvent un petit bien préſent ſuffit pour enivrer une nation, qui, dans ſon aveuglement, traite d'ennemi de l'état le génie élevé, qui, dans ce petit bien préſent, découvre de grands maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de *frondeur*, c'eſt la vertu qui punit le vice; & ce n'eſt, le plus ſouvent, que la ſottiſe qui ſe moque de l'eſprit.

pétuellement démolies par les ſiecles, s'ébouler dans les vallons & les combler de leurs ruines. Mais ce ne ſont jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui, voyant l'univers moral, ainſi que l'univers phyſique, dans une deſtruction & une reproduction ſucceſſive & perpétuelle, peuvent appercevoir les cauſes éloignées du renverſement des états. C'eſt l'œil d'aigle des paſſions qui perce dans l'abyſme ténébreux de l'avenir: l'indifférence eſt née aveugle & ſtupide. Quand le ciel eſt ſerein & les airs épurés, le citadin ne prévoit point l'orage: c'eſt l'œil intéreſſé du laboureur attentif qui voit avec effroi des vapeurs inſenſibles s'élever de la ſurface de la terre, ſe condenſer dans les cieux, & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les moiſſons.

Qu'on examine chaque paſſion en particulier: l'on verra que toutes ſont toujours très-éclairées ſur l'objet de leurs recherches; qu'elles ſeules peuvent quelquefois appercevoir la cauſe des effets que l'ignorance attribue au hazard; qu'elles ſeules, par conſéquent, peuvent rétrécir & peut-être un jour détruire entiérement l'empire de ce hazard dont chaque découverte reſſerre néceſſairement les bornes.

Si les idées & les actions que font concevoir & exécuter des paſſions telles que l'avarice ou l'amour ſont en général peu eſtimées, ce n'eſt pas que ces idées & ces actions n'exigent ſouvent beaucoup de combinaiſons & d'eſprit; mais c'eſt que les unes & les autres ſont indifférentes ou

même nuiſibles au public, qui n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le diſcours précédent, les titres de vertueuſes ou de ſpirituelles qu'aux actions & aux idées qui lui ſont utiles. Or, l'amour de la gloire eſt, entre toutes les paſſions, la ſeule qui puiſſe toujours inſpirer des actions & des idées de cette eſpece. Elle ſeule enflammoit un roi d'orient, lorſqu'il s'écrioit: *Malheur aux ſouverains qui commandent à des peuples eſclaves. Hélas! les douceurs d'une juſte louange, dont les Dieux & les héros ſont ſi avides, ne ſont pas faites pour eux. O peuples*, ajoutoit-il, *aſſez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer: l'éloge de l'eſclave eſt ſuſpect; l'infortuné qui le régit ignore toujours s'il eſt digne d'eſtime ou de mépris. Eh! quel tourment pour une ame noble, que de vivre livrée au ſupplice de cette incertitude!*

De pareils ſentiments ſuppoſent toujours une paſſion ardente pour la gloire. Cette paſſion eſt l'ame des hommes de génie & de talent en tout genre; c'eſt à ce deſir qu'ils doivent l'enthouſiaſme qu'ils ont pour leur art, qu'ils regardent quelquefois comme la ſeule occupation digne de l'eſprit humain; opinion qui les fait traiter de fous par les gens ſenſés, mais qui ne les fait jamais conſidérer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cauſe de leur folie, apperçoit celle de leurs talents & de leurs ſuccès.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que ces gens ſenſés, ces idoles des gens médiocres, ſont toujours fort inférieurs aux gens paſſionnés; &

que ce ſont les paſſions fortes qui, nous arrachant à la pareſſe, peuvent ſeules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit. Il ne me reſte, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le chapitre ſuivant que ceux-là même qu'on place, avec raiſon, au rang des hommes illuſtres, rentrent dans la claſſe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne ſont plus ſoutenus du feu des paſſions.

CHAPITRE VIII.

On devient ſtupide, dès qu'on ceſſe d'être paſſionné.

CETTE propoſition eſt une conſéquence néceſſaire de la précédente. En effet, ſi l'homme épris du deſir le plus vif de l'eſtime, & capable, en ce genre, de la plus forte paſſion, n'eſt point à portée de ſatisfaire ce deſir, ce deſir ceſſera bientôt de l'animer; parce qu'il eſt de la nature de tout deſir de s'éteindre, s'il n'eſt point nourri par l'eſpérance. Or la même cauſe, qui éteindra en lui la paſſion de l'eſtime, y doit néceſſairement étouffer le germe de l'eſprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage, ou à quelque emploi pareil, des hommes auſſi paſſionnés pour l'eſtime publique que devoient l'être les Turenne, les Condé, les Deſcartes, les Corneille & les Richelieu: privés, par leur poſition, de tout eſpoir de gloire, ils ſeront à l'inſtant dépourvus

de l'eſprit néceſſaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs, ils ſeront ſans talents pour un emploi qui peut les rendre odieux au public : ils n'auront que du dégoût pour une ſcience dans laquelle l'homme qui s'eſt le plus profondément inſtruit & qui s'eſt, en conſéquence, couché très-ſavant & très-reſpectable à ſes propres yeux, peut ſe réveiller très-ignorant & très-inutile, ſi le magiſtrat a cru devoir ſupprimer ou ſimplifier ces droits. Entiérement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes ſeront bientôt incapables de toute eſpece d'application.

Voilà pourquoi, dans la geſtion d'une place ſubalterne, les hommes nés pour le grand ſont ſouvent inférieurs aux eſprits les plus communs. Veſpaſien, qui ſur le trône fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de préteur (*a*). L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, raſe la terre d'une aîle moins rapide que l'hirondelle. Détruiſez dans un homme la paſſion qui l'anime, vous le privez au même inſtant de toutes ſes lumieres ; il ſemble que la chevelure de Samſon ſoit, à cet égard, l'embléme des paſſions : cette chévelure eſt-elle coupée ? Samſon n'eſt plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un ſecond exemple, qu'on jette les yeux ſur ces uſurpateurs d'orient, qui à beaucoup d'audace & de prudence

(*a*) Caligula fit remplir de boue la robe de Veſpaſien, pour n'avoir pas eu ſoin de faire nétoyer les rues.

joignoient néceſſairement de grandes lumieres; qu'on ſe demande pourquoi la plupart d'entr'eux n'ont montré que peu d'eſprit ſur le trône: pourquoi, fort inférieurs en général aux uſurpateurs d'occident, il n'en eſt preſqu'aucun, comme le prouve la forme des gouvernements aſiatiques, qu'on puiſſe mettre au nombre des légiſlateurs. Ce n'eſt pas qu'ils fuſſent toujours avides du malheur de leurs ſujets: mais c'eſt qu'en prenant la couronne, l'objet de leur deſir étoit rempli: c'eſt qu'aſſurés de ſa poſſeſſion par la baſſeſſe, la ſoumiſſion & l'obéiſſance d'un peuple eſclave, la paſſion, qui les avoit portés à l'empire, ceſſoit alors de les animer: c'eſt que, n'ayant plus de motifs aſſez puiſſants pour les déterminer à ſupporter la fatigue d'attention que ſuppoſe la découverte & l'établiſſement des bonnes loix, ils étoient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes ſenſés qui, n'étant animés d'aucun deſir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la pareſſe.

Si dans l'occident, au contraire, pluſieurs uſurpateurs ont ſur le trône fait éclater de grands talents, ſi les Auguſte & les Cromwel peuvent être mis au rang des légiſlateurs, c'eſt qu'ayant affaire à des peuples impatients du frein, & dont l'ame étoit plus hardie & plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs deſirs attiſoit, ſi j'oſe le dire, toujours en eux la paſſion de l'ambition. Elevés ſur des trônes ſur leſquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils ſentoient qu'il falloit ſe rendre agréables à des peuples fiers, établir des

loix (*b*) utiles pour le moment, tromper ces peuples, &, du moins, leur en impoſer par le fantôme d'un bonheur paſſager, qui les dédommageât des malheurs réels que l'uſurpation entraîne après elle.

C'eſt donc aux dangers, auxquels ces derniers ont ſans ceſſe été expoſés ſur le trône, qu'ils ont dû cette ſupériorité de talents qui les place au deſſus de la plupart des uſurpateurs d'orient: ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en butte à la critique, & perpétuellement inquiet dans la jouiſſance d'une réputation toujours prête à lui échapper, ſent qu'il n'eſt pas ſeul échauffé de la paſſion de la vanité; & que, ſi la ſienne lui fait deſirer l'eſtime d'autrui, celle d'autrui doit conſtamment la lui refuſer, ſi, par des ouvrages utiles & agréables, & par de continuels efforts d'eſprit, il ne les conſole de la douleur de le louer. C'eſt ſur le trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'eſprit dans l'état de fécondité: cette crainte eſt-elle anéantie? le reſſort de l'eſprit eſt détruit.

(*b*) C'eſt ce qui a mérité à Cromwel cette épitaphe:

Ci git le deſtructeur d'un pouvoir légitime,
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le ſceptre acquis par un crime.
Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nés pour porter la couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi!

Qui doute qu'un phyſicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de phyſique, ſouvent peu important pour l'humanité, qu'un ſultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de pluſieurs milliers d'hommes? Si ce dernier emploie moins de temps à méditer, à rédiger ſes ordonnances & ſes édits, qu'un homme d'eſprit à compoſer un madrigal ou une épigramme, c'eſt que la méditation, toujours fatigante eſt, pour ainſi dire, contraire à notre nature (*c*); & qu'à l'abri, ſur le trône, & de la punition & des traits de la ſatyre, un ſultan n'a point de motif pour triompher d'une pareſſe dont la jouiſſance eſt ſi agréable à tous les hommes.

Il paroît donc que l'activité de l'eſprit dépend de l'activité des paſſions. C'eſt auſſi dans l'âge des paſſions, c'eſt-à-dire, depuis vingt-cinq juſqu'à trente-cinq & quarante ans, qu'on eſt capable des plus grands efforts & de vertu & de génie. A cet âge, les hommes, nés pour le grand, ont acquis une certaine quantité de connoiſſances, ſans que leurs paſſions aient encore preſque rien perdu de leur activité: cet âge paſſé, les paſſions s'affoibliſſent en nous, & voilà le terme de la croiſſance de l'eſprit; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles; & quelque ſupérieurs que ſoient, dans la ſuite, les ouvrages que l'on compoſe, on ne fait plus qu'appliquer & développer

(*c*) Quelques philoſophes ont, à ce ſujet, avance ce paradoxe, que les eſclaves, expoſés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient, peut-être, dans le repos de l'eſprit dont ils jouiſſoient, une compenſation à leurs peines; & que ce repos de l'eſprit rendoit ſouvent la condition de l'eſclave égale en bonheur à celle du maître.

les idées conçues dans le temps de l'effervescence des passions, & dont on n'avoit point encore fait usage.

Au reste, ce n'est point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoiblissement des passions. On cesse d'être passionné pour un objet, lorsque le plaisir qu'on se promet de sa possession n'est point égal à la peine nécessaire pour l'acquérir : l'homme amoureux de la gloire n'y sacrifie ses goûts qu'autant qu'il se croit dédommagé de ce sacrifice par l'estime qui en est le prix. C'est pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps & parmi les chants de victoire, échapper aux filets de la volupté; c'est pourquoi le grand Condé ne maîtrisoit son humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand sang-froid : c'est pourquoi, si l'on peut comparer aux grandes choses celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans sa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au théâtre, où les applaudissements & l'admiration des spectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ses habitudes & de sa paresse, si l'on n'est amoureux de la gloire; & les hommes ne sont quelquefois sensibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir presqu'en entier l'empire de l'estime, la plupart s'abandonnent à une honteuse paresse. L'extrême orgueil & l'extrême ambition produisent souvent en eux l'effet de l'indifférence &

de la modération. Une petite gloire, en effet, n'eſt jamais deſirée que par une petite ame. Si les gens, ſi attentifs dans la maniere de s'habiller, de ſe préſenter & de parler dans les compagnies, ſont en général incapables des grandes choſes, c'eſt non ſeulement parce qu'ils perdent, à l'acquiſition d'une infinité de petits talents & de petites perfections, un temps qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées & à la culture de grands talents; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire ſuppoſe en eux des deſirs trop foibles & trop modérés. Auſſi les grands hommes ſont-ils, preſque tous, incapables des petits ſoins & des petites attentions néceſſaires pour s'attirer de la conſidération; ils dédaignent de pareils moyens. *Méfiez-vous*, diſoit Sylla en parlant de Céſar, *de ce jeune homme qui marche ſi immodeſtement dans les rues; je vois en lui pluſieurs Marius.*

J'ai fait, je crois, ſuffiſamment ſentir que l'abſence totale de paſſions, s'il pouvoit exiſter, produiroit en nous le parfait abrutiſſement; & qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on eſt moins paſſionné (*d*). Les paſſions ſont, en effet,

(*d*) C'eſt le défaut de paſſions qui produit ſouvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'entelligence ſuppoſe qu'ils n'ont jamais eu le deſir de s'inſtruire, ou qu'au moins ce deſir a toujours été très-foible & très-ſubordonné à leur goût pour la pareſſe. Or quiconque ne deſire point de s'éclairer n'a jamais de motifs ſuffiſants pour changer d'avis: il doit, pour s'épargner la fa-

le feu céleſte qui vivifie le monde moral ; c'eſt aux paſſions que les ſciences & les arts doivent leurs découvertes & l'ame ſon élévation. Si l'humanité leur doit auſſi ſes vices & la plupart de ſes malheurs ces malheurs ne donnent point aux moraliſtes le droit de condamner les paſſions & de les traiter de folie. La ſublime vertu & la ſageſſe éclairée ſont deux aſſez belles productions de cette folie, pour la rendre reſpectable à leur yeux.

La concluſion générale de ce que j'ai dit ſur les paſſions, c'eſt que leur force peut ſeule contrebalancer en nous la force de la pareſſe & de l'inertie, nous arracher au repos & à la ſtupidité vers laquelle nous gravitons ſans ceſſe, & nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité de talent.

Mais, dira-t-on, la nature n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales diſpoſitions à l'eſprit, en allumant dans les uns des paſſions plus fortes que dans les autres ? Je répondrai à cette queſtion que, ſi, pour exceller dans un genre, il n'eſt pas néceſſaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on eſt capable ; il n'eſt pas néceſſaire non plus, pour s'illuſtrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive paſ-

tigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux repréſentations de la raiſon ; & l'opiniâtreté eſt, dans ce cas, l'effet néceſſaire de la pareſſe.

ſion, mais ſeulement du degré de paſſion ſuffiſant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il eſt bon d'obſerver qu'en fait de paſſions les hommes ne different peut-être pas entr'eux autant qu'on l'imagine. Pour ſavoir ſi la nature, à cet égard, a ſi inégalement partagé ſes dons, il faut examiner ſi tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſions, &, pour cet effet, remonter juſqu'à leur origine.

Fin du Tome Premier.

005664471

KONSERVIERT DURCH
ÖSTERREICHISCHE FLORENZHILFE
WIEN